



ASHSM/ SVMM

La Suisse Die Schweiz

1945-1990

Travaux et Recherches Beiträge zur Forschung 2 / 2005

LA SUISSE / DIE SCHWEIZ 1945 -1990



ASHSM
SVMM

Association suisse d'histoire et de sciences militaires

Schweizerische Vereinigung für Militärgeschichte
und Militärwissenschaft

Comité de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires

Président : commandant de corps Adrien Tschumy, ancien commandant du corps d'armée de montagne 3, Chemin de Bénex 37, 1197 Prangins.

Vice-président : colonel EMG Jürg Stüssi-Lauterburg, directeur de la Bibliothèque militaire fédérale et Service historique, 3003 Berne

Secrétaire général : colonel Dominic M. Pedrazzini, chef des Services généraux de la Bibliothèque militaire fédérale et Service historique, 3003 Berne.

Trésorier : colonel Hervé de Weck, historien, rue Saint-Michel 7, 2900 Porrentruy

Assesseur : brigadier Jean Langenberger, ancien commandant de la brigade de forteresse 10, rue de l'Eglise, 1122 Romanel-sur-Morges.

Assesseur : brigadier Fritz Stæckli, professeur à l'Université de Neuchâtel, Chemin des Rochettes 28, 2072 Saint-Blaise.

Assesseur : colonel Hans Rudolf Fuhrer, docteur en histoire, Juststrasse 32, 8706 Meilen

Assesseur : colonel Roland Haudenschild, docteur en sciences économiques, Grünenbodenweg 19, 3095 Spiegel b. Bern.

Assesseur : colonel Rudolf Jaun, docteur en histoire, Asterweg 5, 8057 Zurich.

Assesseur : major Hubert Færster, archiviste de l'Etat de Fribourg, route Mgr-Besson 5, 1700 Fribourg.

Adresse pour le courrier

Col Dominic M. Pedrazzini

Secrétaire général ASHSM

Bibliothèque militaire fédérale

CH-3003 BERNE

Tél. 0041 (0) 31 324 50 98, fax 0041 (0) 31 324 50 93,

e-mail dominic.pedrazzini@gs-vbs.admin.ch

Adresses des auteurs

M. Philippe Cæt, route de Vireloup 41, 1239 Collex

Dr. Hans Rudolf Fuhrer, Jusstrasse 32, 8706 Meilen.

Oberst Roland Haudenschild, Grünenbodenweg 19, 3095 Spiegel b. Bern.

Dr. Jürg Stüssi-Lauterburg, Bibliothèque militaire fédérale, 3003 Berne.

Cdt C Adrien Tschumy, chemin de Bénex 37, 1197 Prangins.

Maj EMG Alexandre Vautravers, chemin de l'Abbaye 8, 1185 Mont-sur-Rolle.

Col Hervé de Weck, rue Saint-Michel 7, 2900 Porrentruy.

Travaux et Recherches Beiträge zur Forschung

2/2005

**La Suisse / Die Schweiz
1945-1990**

Rédaction scientifique : Hervé de Weck

ASHSM/SVMM

2005



Publié en collaboration avec la Bibliothèque militaire fédérale

© 2005, Association suisse d'histoire et de sciences militaires, Berne
ISBN 2-9700034-9

Imprimé en Suisse

Table des matières

| | |
|---|-----|
| Pourquoi une série «Travaux & Recherches» | 7 |
| Dr Jürg Stüssi-Lauterburg Die Schweiz im Kalten Krieg | 9 |
| Cdt C Adrien Tschumy Le massif alpin suisse dans le contexte de la géopolitique européenne du XX ^e siècle | 15 |
| Cdt C Adrien Tschumy Défense totale, les efforts d'un petit Etat neutre (1950-1990) | 29 |
| La politique de sécurité et la menace actuelle sur la Suisse (Appréciation de la situation du second semestre 1983) | 47 |
| Cdt C Adrien Tschumy ; col Hervé de Weck La défense combinée suisse face à une offensive du Pacte de Varsovie | 57 |
| Maj EMG Alexandre Vautravers Améliorations, imitations et licences. Développement de chars suisses (1942-2002) | 75 |
| Dr Hans Rudolf Fuhrer Das Phänomen des Alleingangs zur Frage der angeblichen Allianz Schweiz – NATO im Kalten Krieg | 101 |
| Dr Hans Rudolf Fuhrer Prag 1968. Waren wir bereit ? | 139 |
| Dr Roland Haudenschild Die tschechischen Pläne | 171 |
| Dr Roland Haudenschild Vier Auslandeinsätze von Schweizer Soldaten des 20. Jahrhunderts | 183 |

Col Hervé de Weck

« Une mission suisse » pour la paix en Algérie en 1961-1962.
Les pré-négociations secrètes et les négociations algéro-françaises..... 203

Philippe Coet

Lausanne 1964. L'armée s'expose..... 219

Col Hervé de Weck

L'organisation « P-26 » et l'affaire « P-26 » 237

Ambassadeur Philippe Welti

Les relations irano-suissees pendant la guerre froide 259

Ambassadeur Raimund Kunz

Appréciation sur la politique de sécurité de la Suisse 273

Page de couverture:

Un extrait de la carte de la Suisse établie par l'Etat-major général tchécoslovaque pendant la guerre froide et mise à jour jusqu'en 1989.

Pourquoi une série «Travaux & Recherches»?

Depuis de nombreuses années, l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires (ASHSM) met régulièrement sur pied des colloques. Certains commémorent des anniversaires, par exemple *1648-1798-1848-1998 350 Jahre bewaffnete Neutralität der Schweiz / 1648-1798-1848-1998 350 ans de neutralité suisse* en 1998, *La Suisse et la guerre froide / Die Schweiz und der Kalte Krieg* en 1990. Trois d'entre eux marquent des bicentenaires: *Suworow in der Schweiz / Souworov en Suisse* (1999), *Bonaparte et les Alpes* (2000), *guerre et paix en Europe. Les enjeux militaires de l'Acte de Médiation / Krieg und Frieden in Europa. Die militärischen Konsequenzen der Mediationsakte* (2003).

Organiser un colloque implique l'obligation d'en publier les actes, l'ASHSM déploie donc une activité soutenue dans le domaine de la publication. Les actes consacrés à la guerre froide ont connu un franc succès, à tel point qu'ils ont été rapidement épuisés. Vu la demande et l'impossibilité d'envisager une deuxième édition, il a fallu graver un CD-ROM contenant les textes et les documents iconographiques du volume...

Des membres de l'ASHSM participent, en Suisse et à l'étranger, à des rencontres, des séminaires, des colloques, et y présentent des communications. Le plus souvent, les actes de ces travaux ne figurent pas dans les réseaux de diffusion, si bien que leur impact reste confidentiel. Ainsi, seuls quelques exemplaires des Actes des colloques de la Commission internationale d'histoire militaire parviennent en Suisse, à la Bibliothèque militaire fédérale et aux auteurs de communication. Tout cela pour dire que de bons travaux, recherches et contributions, éclairant des thèmes peu connus ou inexplorés, restent ignorés, et des spécialistes et du public.

En 1997, l'ASHSM publiait le premier numéro d'une série *Travaux & Recherches*, qui rassemblait des communications de membres présentées lors de colloques internationaux. Leurs sujets: «La neutralité suisse pendant la Guerre de Trente ans», «Les forces d'occupation française face à l'insurrection en 1798», «Der missglückte Volksaufstand 1799 in der Schweiz», «Aspects du maintien de l'ordre par l'armée en Suisse», «Zur Frage einer schweizerischen Nuklearbewaffnung der Schweiz».

Huit ans plus tard, l'ASHSM récidive avec un Volume de *Travaux & Recherches* consacré à «La Suisse entre 1945 et 1990». Le colloque *La Suisse et la guerre froide* en 2002, la publication des actes avaient connu un très beau succès. Le thème intéresse. Entre-temps, plusieurs de nos membres ont présenté des contributions tournant autour de ce thème. Pourquoi, dès lors, ne pas les rassembler et proposer un *Travaux & Recherches* 2/2005?

Ultérieurement l'ASHSM espère finaliser un *Travaux & Recherches* consacré à la Suisse entre 1914 et 1945.

Comité ASHSM

Die Schweiz im Kalten Krieg

■ Dr Jürg Stüssi-Lauterburg¹

Der Kalte Krieg begann für die Schweiz früher als für alle anderen Nationen. Das Land hatte die sowjetrussischen Diplomaten 1918 aus guten Gründen² fortgeschickt, Lenin persönlich wies mindestens zweimal nachweislich den Chef der Sowjetdiplomatie in Bern, Ya. A. Berzin, an, Geld zu verteilen, am 14. August und am 18. Oktober 1918. Bundesrat Giuseppe Motta hatte 1934 die Schweiz ins Lager der Gegner einer Aufnahme der Sowjetunion in den Völkerbund geführt. Josef Wissarionowitsch Stalin hatte ein gutes Gedächtnis und versuchte in Jalta, der Eidgenossenschaft eins auswischen, indem er die Westalliierten zu einer Operation über Schweizer Boden zu bewegen versuchte. Winston Churchill protestierte dagegen³ und damit war der Kalte Krieg für die Schweiz und um die Schweiz eröffnet. Zwar gelang im zweiten Anlauf – nach langen beziehungslosen Zeiten⁴ – die Aufnahme von diplomatischen Beziehungen zwischen der Schweiz und der Sowjetunion, aber um einen hohen Preis.

Die kommunistische Agitation konfrontierte das Land mit einer Bedrohung neuen Typs: Einer potenziellen Aggression, deren Zentrum eine fremde Hauptstadt war deren Träger sich jedoch zum Teil aus Schweizern rekrutierten. In einem geringeren Umfange hat sich diese für das totalitäre Zeitalter spezifische Form der doppelten Bedrohung von aussen und innen bei den Schweizer Gefolgsleuten Adolf Hitlers, Benito Mussolinis und später noch bei anderen

¹ Docteur ès lettres, directeur de la Bibliothèque militaire fédérale et Service historique, vice-président de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires.

² Die sowohl die Aufforderung zu illegalem Handeln als auch zum Verteilen von Geld an genannte Persönlichkeiten des linken politischen Spektrums in der Schweiz enthaltenden Anweisungen Lenins an den Chef der Sowjetdiplomatie in Bern sind nachzulesen in: Richard Pipes: *The Unknown Lenin*. New Haven and London, Yale, 1996, ISBN 0-300-06919-7, Seiten 53, 58, 59, 60 und anderswo.

³ Winston S. Churchill: *The Second World War*, Vol. VI. London, Toronto, Melbourne, Sydney, Wellington, Cassell & Co., Ltd., 1954, Seite 616, 3. Dezember 1944, über Stalin und die Schweizer: « *He called them swine, and he does not use that sort of language without meaning it. I am sure we ought to stand by Switzerland, and we ought to explain to U.J. why it is we do so.* »

⁴ Vgl. zum ganzen Zusammenhang die äusserst wertvolle Arbeit von Christine Gehrig-Straube: *Beziehungslose Zeiten*. Zürich, Hans Rohr, 1997, ISBN 3-85865-634-8.

und kleineren, auch ausserstaatlichen politisch-militärischen Akteuren wie Georges Habash und Ahmad Jibril wiederholt und wiederholt sich noch.

Immerhin war, um zum sowjetischen Exempel zurückzukehren, bis zum Ende des Zweiten Weltkrieges wohl eine Anlehnungsmacht für die Schweizer Kommunisten auszumachen, wohl verliehen die insbesondere militärischen Erfolge der Sowjets den Kommunisten zusätzliches Prestige, jedoch konnte von einer direkten militärischen Bedrohung der Schweiz durch die Sowjets keine Rede sein. Eine solche trat erst nach dem Zweiten Weltkrieg, in der Epoche der 1946 wieder aufgenommenen diplomatischen Beziehungen ein. Wie gross sie in den Fünfziger- und beginnenden Sechzigerjahren war, lässt sich vorläufig angesichts geschlossener Archive im Osten erst vermuten. Dass sie tatsächlich existierte, unterliegt jedoch keinem vernünftigen Zweifel.

Die auf den Zweiten Weltkrieg folgende Epoche des Kalten Krieges war zunächst durch eine ähnliche, wenn auch weniger ausgeprägte militärischpolitische Erschöpfung gekennzeichnet wie die Jahre des Völkerbundes. Diese erste Periode fand mit der sowjetischen Unterdrückung des ungarischen Freiheitskampfes im Jahre 1956 ein abruptes Ende. Nun wurden durch den Bundesrat offen selbst Atomwaffen für die schweizerische Armee ins Auge gefasst, was der Souverän als Möglichkeit zweimal durch die Ablehnung entgegenstehender Volksinitiativen klar bestätigte. Gleichzeitig bedeutete die Hinwendung zu einer mechanisiert zu führenden Abwehr im Mittelland auf der Grundlage von fast flächendeckenden infanteristischen Dispositiven und Gegenschlagsräumen für die immer zahlreicher beschafften, unter einem modernisierten Luftschirm operierenden Panzer um das Jahr 1960 trotz organisatorischem Neubeginn mit der Truppenordnung 1961 (drei Mechanisierte Divisionen) und dem Beschluss der Beschaffung von *Mirage*-Kampfflugzeugen und trotz hitzigen Kalten Krieges zu einem eigentlichen politischen Malaise. Peter Dürrenmatt ⁵ zum Beispiel mahnte 1961 : « *Die Gegebenheiten einer modernen schweizerischen Wahrhaftigkeit fordern vom Bürger wie vom Soldaten einen wesentlich höheren Einsatz als einst. Dieser Einsatz wiederum belastet beide Seiten seiner politischen Existenz, den Zivilisten wie den Soldaten. Als Bürger fürchtet er den Zustand der dauernd neuen und vollendeten Tatsachen, er revoltiert, wenn man ihn als Steuerzahler achselzuckend mit der Erklärung hernimmt, die äusseren Verhältnisse zwingen zu dieser oder jener Mehrleistung, die Fachleute hätten sie als unumgänglich bezeichnet und folglich habe er einfach die Konsequenzen zu ziehen.* »

Trotz äusserlicher Konzessionen – die Obergrenze des Wehrpflichtalters wurde zum Beispiel von 60 auf 55 Jahre gesenkt – wurden Mahner vom Zuschnitt eines Peter Dürrenmatt erst ernst genommen, als das Parlament den Kostenüberschreitungen in der Beschaffung der *Mirage*-Flugzeuge durch Reduktion

⁵ Peter Dürrenmatt: *Bürger und Offizier*. Bern , Heer und Haus, 1961, Seite 16.

der Flugzeugzahl ein Ende setzte und nacheinander der Kommandant der Flieger- und Fliegerabwehrtruppen, der Generalstabschef und der Vorsteher EMD Paul Chaudet gehen mussten oder es für gut befanden, von sich aus zu gehen. Drei Mitglieder der für diesen Umbruch verantwortlichen parlamentarischen Untersuchungskommission sollten später in den Bundesrat gewählt werden : Kurt Furgler, Pierre Graber und Rudolf Gnägi. Die Gesamtwirkung war ohne Zweifel, dass die vorher ausgesprochen hohe Ausgabendynamik im militärischen Bereich gebrochen, die Projektorganisation in der Rüstungsbeschaffung (u. a. durch den Einsitz des Rüstungschefs in die Landesverteidigungskommission) verbessert, der Traum einer nuklearen Bewaffnung schliesslich aufgegeben wurde.

Im Zeichen der – tagwählerisch am 6. Juli 1966 – kodifizierten Konsenslösung der Landesverteidigung des Kalten Krieges bestanden das Korps der Flieger- und Fliegerabwehrtruppen, die Feldarmee Korps 1, 2 und 4 sowie das Gebirgsarmee Korps 3 zu je drei Divisionen. Dazu kamen 17 Grenz-, Festungs- und Reduitbrigaden und sechs Territorialbrigaden bzw. Territorialzonen. Die in der Armeeauszählung auf über 800 000 Angehörige wachsende Armee, deren laufende Modernisierung und Überführung ins Lenkwaffenzeitalter die Siebziger- und Achtzigerjahre beherrschte, hätte wohl in ihrer kolossalen Grösse genau so wenig lange gesamthaft unter den Fahnen bleiben können wie die 250 000 Soldaten, die Ulrich Wille 1914 oder die 400 000 Soldaten, welche Henri Guisan 1939 in Tat und Wahrheit kommandierten.

Was stand auf der anderen Seite ? Der tschechoslowakische General Jan Sejna ⁶ schildert in seinen Erinnerungen die Anpassungen des strategischen Gesamtplanes des Warschauer Pakts, welche Marschall Rodion Jakovlevitch Malinowski in der Mitte der Sechzigerjahre vornahm. Dazu gehörte auch die Invasion in der Schweiz. Die Armee dieses Landes wurde von den Planern des Warschauer Paktes zu den NATO-Armeen gezählt.

« However, until 1963 our military operational plans had recognized its neutrality, and that of Austria and Sweden. Then Marshal Malinovsky told us that this was a reactionary position. In the forthcoming struggle between Capitalism and the Proletariat, he said, no one can be neutral. It would be a betrayal of the working class for any commander to respect Capitalist neutrality. On the out-break of a world war, the Plan stated, Soviet parachute troops would assist our armoured ground forces in the occupation of Switzerland. By Day 3, our troops would hold all main centres of Government, industry and population, and the military strongpoints. In the event of a local war in Germany, we would occupy Switzerland to prevent it from becoming a refuge for the defeated Fascists. »

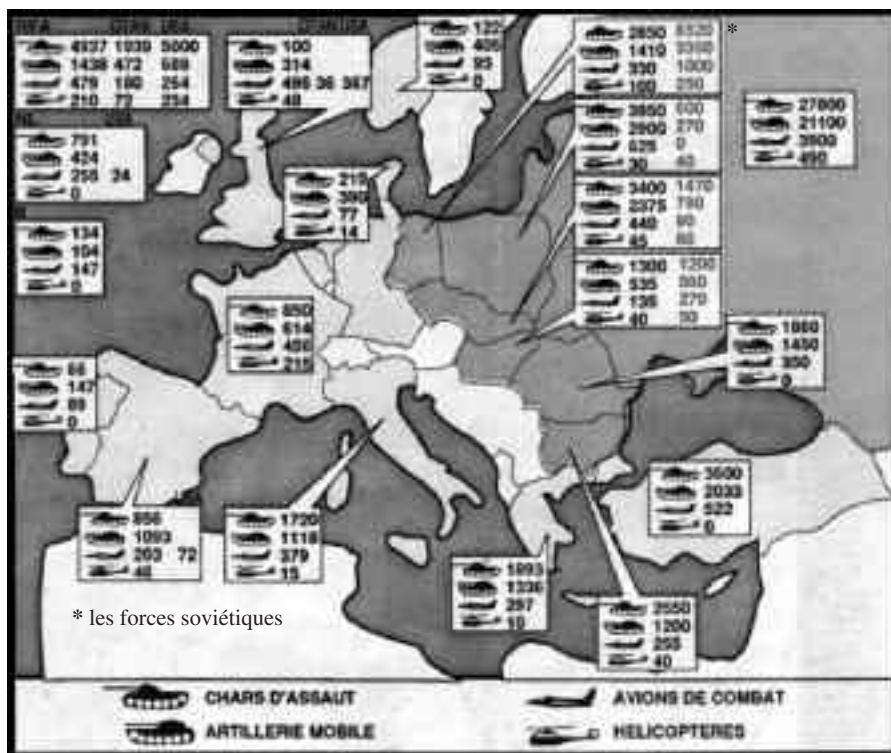
⁶ Jan Sejna: *We Will Bury You*. London , Sidgwick & Jackson, 1982, Seite 121.

Mit anderen Worten ging es den Sowjets um 1965 darum, unter geschickter Ausnützung der Hauptschwäche einer Milizarmee, der Tatsache nämlich, dass sie zuerst mobilisiert werden musste, die Schweiz und in der Schweiz insbesondere Ziele wie Bern, Zürich, Basel, Kloten, Sargans, ganz zu Beginn eines III. Weltkrieges zum Ziel eines strategischen Überfalles zu machen und danach den Zusammenschluss am Boden anzustreben. Dieser Operationsplan erklärt auch, weshalb, nach einer ersten, oberflächlichen Sichtung mit einem gewissen Schwergewicht in den Siebzigerjahren, die Sowjets ein klassifiziertes eigenes Kartenwerk über die Schweiz anlegten, welches das ganze Land im Massstab 1 : 50 000 abbildete, besonders interessante Städte aber im Massstab 1 : 10 000. Der « SEKRETNO » klassifizierte Stadtplan von Bern aus dem Jahre 1971 gibt Anlagen wie Kasernen und Zeughäusern eigene Farben.

Generell ist der Signaturenreichtum und die Fülle von, militärisch relevanten, Informationen auf diesen sowjetischen Karten verblüffend. Quellen der Informationen erschlossen die Nachrichtendienste. Verwertet wurden diese Informationen wohl auch in den damals eindeutig kommunistisch inspirierten, gegen die Schweiz gerichteten Terroranschlägen palästinensischer Provenienz wie dem Feuerüberfall eines Kommandos der Volksfront für die Befreiung Palästinas (Georges Habash) auf ein Flugzeug der Gesellschaft *El Al* am 18. Februar 1969 in Kloten, dem ebenfalls durch die Volksfront (wenngleich vielleicht durch das abgesplitterte so genannte Generalkommando Ahmad Jibrils) zu verantwortende, 47 Menschen zu Tode bringende Terroranschlag auf ein Flugzeug der *Swissair* bei Würenlingen sowie in der gleichzeitigen Entführung von mehreren (insgesamt vier, von fünf geplanten) Flugzeugen am 6. und am 9. September 1970. Die schweizerische *DC-8* wie auch das britische und die beiden amerikanischen Flugzeuge wurden nach Erfüllung der Forderungen der Entführer (Freilassung terroristischer Straftäter) in Zerqa in Jordanien in die Luft gesprengt.

Auch ist in der Schweiz die Zeit der zahlreichen Anfragen aus Leipzig, das damals zur sowjetisch kontrollierten Deutschen Demokratischen Republik gehörte, sauber getarnt hinter dem legitimen Wunsch nach vollständiger Sammlung der deutschsprachigen Literatur, noch vielerorts lebendige Erinnerung. So ist einem Brief von alt Nationalrat Felix Auer an den Verfasser dieser Zeilen vom 26. Januar 2001 zu entnehmen : « *Es muss zu Beginn der Achtziger- Jahre gewesen sein, als ich als Präsident des BL Zivilschutzverbandes einen Brief der Leipziger Bücherei erhielt (oder so ähnlich), wir möchten ihr doch unsere Verbandszeitung (die etwa viermal p. a. erschien) regelmässig zustellen (was wir nicht taten). Weiter war in diesem Zusammenhang zu erfahren, dass einzelne Gemeindeverwaltungen vom gleichen Absender die Einladung (Aufforderung ?) erhielten, ihm Karten ihres Ortes zukommen zu lassen.* »

Wozu das Ganze, wozu konspirative Materialübergaben wie zum Beispiel am Rennweg 35 in Zürich ? Die Antwort auf diese Frage lautet : Für die Vorberei-



Les forces conventionnelles de l'OTAN et du Pacte de Varsovie à la fin des années 80.

tung und Durchführung von Operationen, die sich *direkt*, oder, durch den Missbrauch von Neutralität und Gastrecht, *indirekt* gegen unser Land richteten ⁷. Die Pläne der grossen militärischen Operationen, von denen uns Jan Sejna eine Kostprobe gibt, liegen uns noch nicht im Detail vor. Bereits bekannt geworden ist hingegen der Plan des Departements V des KGB. Eine Sprengung der Oelpipeline im Graubündner oder St. Galler Rheintal sollte eine Umweltkatastrophe im Bodensee verursachen und dadurch von der Unterdrückung des Prager Frühlings durch die Sowjets ablenken. Gennadi Mikhailowitsch Aleksejew, genannt Igor Mürner, erkundete in der Schweiz die beste Örtlichkeit für diesen Anschlag, wurde dann allerdings erwischt, aber nur des Mittragens falscher Papiere überführt. Diese gegen den *Oleodotto del Reno* gerichtete Operation « ZWENO » hätte fiktiven Südtiroler Terroristen untergeschoben werden sol-

⁷ Vgl. die beiden folgenden Publikationen und die dort verzeichnete Literatur : « Blautanne », Beilage zur ASMZ Nr. 2, Februar 2003 und « Schweizerhalle als Terrorziel ? », NZZ Nr. 280, 30. November 2000, Seite 15.

len, und wurde, zunächst unter wechselnden Umständen planerisch nachgeführt, schliesslich aufgegeben.

Dass der in den Westen geflohene Archivar des sowjetischen Geheimdienstes KGB Wasili Mitrochin nicht phantasiert, wenn er von exakten generalstäblichen Vorbereitungen dieser und anderer Aktionen schreibt, wird neben den detaillierten Karten auch durch von ihm genau bezeichnete Materialdepots belegt wie jenes, das vor wenigen Jahren im freiburgischen Belfaux wiedergefunden wurde. Dass der Grossbrand des Sandoz-Lagergebäudes vom 1. November 1986 (Schweizerhalle) mit der anschliessenden Verunreinigung des Rheins Resultat eines Versuchs des KGB bzw. des für diesen arbeitenden Ostberliner Ministeriums für Staatssicherheit gewesen sein könnte, um vom Reaktorunglück von Tschernobyl vom 26. April 1986 abzulenken, hat der Amerikaner Vincent Cannistraro, der damalige *Director of National Security Council Intelligence* und nachmalige CIA-Antiterrorspezialist, später öffentlich behauptet. Die amtlichen schweizerischen Untersuchungsergebnisse gehen davon aus, der von Sandoz damals verwendete Farbstoff Berliner Blau sei durch unsachgemässe Manipulation eines Arbeiters in Brand gesteckt worden. Der angeblich verantwortliche Arbeiter wurde nicht vor Gericht gestellt.

Wie immer dem auch gewesen sein mag, wir können feststellen, dass unser Land auch im Kalten Krieg immer wieder aus den verschiedensten Gründen zum Operationsziel geworden ist, auch im Grossen.

Die erhöhte Mobilität und Leistungsfähigkeit im Zeichen der letzten Generation der Waffensysteme des Kalten Krieges und der unmittelbaren Nach-Sowjetunion-Epoche (*Panzer 87 Leopard, F/A-18*) ermöglichten es dem Militärdepartement, zusammen mit dem demografischen und dem ökonomischen Druck jener Jahre, die Reform «Armee 95» durchzuführen und damit von der Welt der flächendeckenden Dispositive und der nicht enden wollenden Gegenschlagsrapporte überzugehen auf die einer kleineren, schlankeren Armee besser angepasste dynamische Raumverteidigung, die später mit der Reform «Armee XXI» unverändert übernommen worden ist.

Wenn die meisten dieser Operationen nicht durchgeführt wurden, so gibt es dafür einen einfachen Hauptgrund, und dieser Hauptgrund ist die schweizerische Armee. Wir werden diese Armee mit Gewissheit brauchen, solange wir eine eigene politische Identität in diesem Land behalten wollen. Denn es wird immer potenzielle Feinde geben, einmal mehr, einmal weniger, einmal gefährlichere und schönrednerische, einmal ungefährlichere und brutale. Aussterben werden die potenziellen Feinde aber nie, solange der letzte Feind unbesiegt ist (1. Korinther 15,26).

J. S.-L.

Le massif alpin suisse dans le contexte de la géopolitique européenne du XX^e siècle

■ **Cdt C Adrien Tschumy ¹**

Il n'est pas possible de prendre en considération le continent européen, sans mettre en évidence la part que prennent les Alpes dans toute réflexion relative à sa géopolitique. L'arc alpin se développe à partir de Nice et de Gênes sur la Méditerranée, tout d'abord en direction Nord ; à la hauteur de la région lémanique, il s'incurve en direction Est jusque dans la région de Vienne et finit par buter sur le Danube en Basse-Autriche. Cette zone alpine s'étend sur environ 1200 km de longueur avec une largeur de 120 à 180 km dans sa partie occidentale, largeur qui augmente jusqu'à environ 250 km à la hauteur du Brenner. D'une superficie totale d'environ 180 000 km², les Alpes s'inscrivent dans un rectangle de 600 km en longitude et de 320 km en latitude et comprennent environ 13 millions d'habitants.

Les Alpes présentent deux aspects contradictoires. Elles séparent, puisqu'elles forment une barrière entre le bassin méditerranéen, y compris la plaine du Pô, et la partie majeure du continent allant de l'Atlantique à la mer du Nord et à la Baltique. Cette ligne des crêtes et de partage des eaux a très longtemps joué un rôle dissuasif dans les communications. Cependant, toute évolution politique et économique étant basée sur les échanges et les communications, les Alpes ont été de tout temps, parallèlement à leur effet de barrage, une zone de passage, de communication et de convergence. Au cours des siècles, ces fonctions n'ont fait que croître : les importantes infrastructures existantes ou en cours de réalisation mettent bien en évidence le rôle essentiel que joue ce massif montagneux européen dans la vie du continent.

¹ Ingénieur diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, travaille pendant vingt ans dans une entreprise industrielle de Genève pour le compte de laquelle il contribue à la réalisation d'aménagements hydro-électriques en Suisse et à l'étranger. Artilleur et officier d'état-major général, il passe au service de la Confédération lorsqu'il prend le commandement de la division de montagne 10 en 1982. Commandant du corps d'armée de montagne 3 entre 1989 et 1992. Depuis 1994, président de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires.

Les limites topographiques de l'arc alpin ne correspondent en rien aux frontières politiques des Etats qui font partie de cet espace, soit la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Slovénie. Sous l'angle géopolitique, les Alpes apparaissent comme une entité, mais une entité se partageant entre pays de différentes langues, de différents systèmes sociaux. Cette circonstance n'empêche pas que cette zone montagneuse est étroitement liée à la vie de l'ensemble du continent par les voies de communication, les sources d'énergie, l'habitat, les activités multiples qui s'y déroulent. Le contrôle des différentes parties des Alpes, qui n'est pas tant un but politique en soi, vise beaucoup plus le libre accès aux passages qu'on y trouve. En cela, les Alpes sont une réalité géopolitique européenne de première importance.

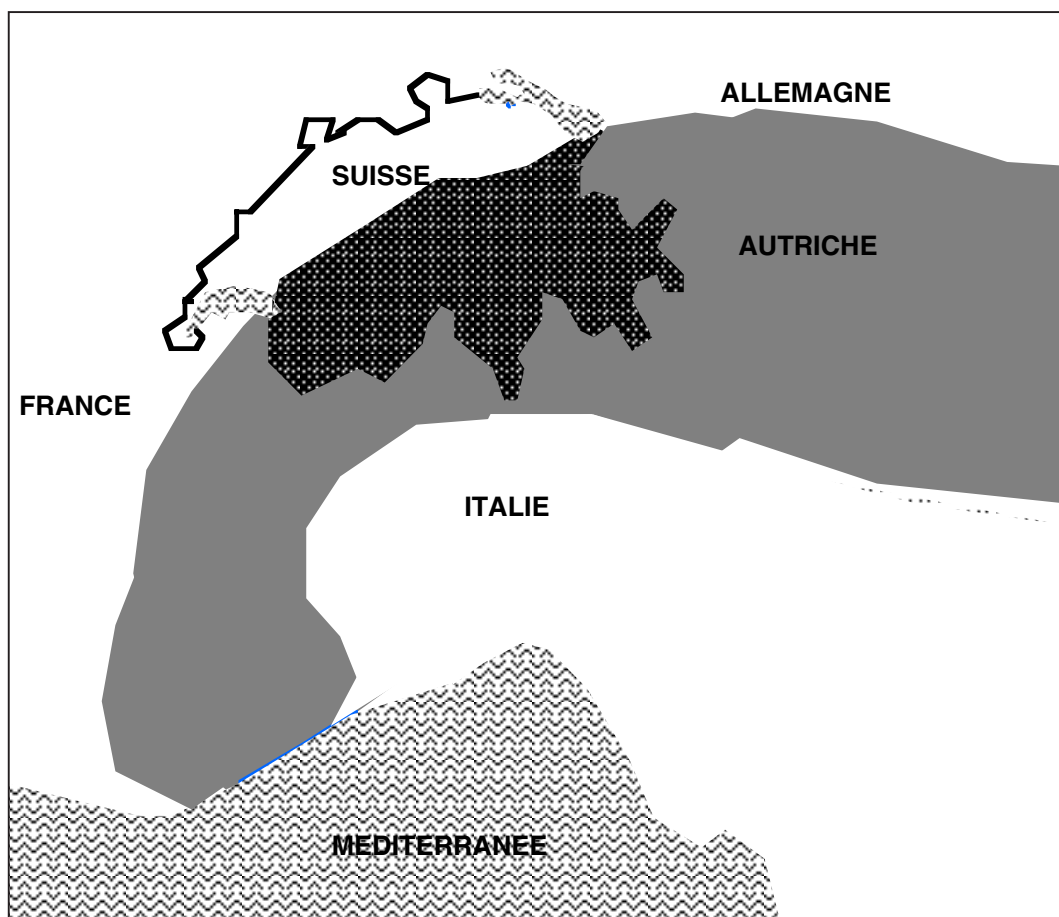
La zone alpine représente environ le 60 % de la superficie totale de la Suisse. Elle se divise en trois compartiments partiellement fermés, soit d'Est en Ouest, les Grisons, le Tessin et la Suisse centrale, le Valais. Les Alpes séparent les parties Sud-Est, Sud et Sud-Ouest des autres parties du pays. La maîtrise des communications à travers le massif alpin est d'abord une nécessité interne, afin de permettre les échanges indispensables à l'existence des quatre cultures qui forment l'ossature politique du pays.

Pourtant, cette importance ne saurait se limiter à des critères uniquement nationaux. Le massif alpin suisse revêt en effet une grande importance stratégique européenne par sa position centrale et par le nombre de passages qu'il offre. Cette vocation de gardienne des Alpes, la Suisse l'a reçue de la géographie. Des voies de communications se développent toujours plus à travers le massif alpin : routes, autoroutes et voies ferrées avec de nouveaux tunnels de base, moyens de transport d'énergie électrique, liquide ou gazeuse, liaisons par télécommunications.

Prise de conscience jusqu'en 1914

A la fin du XIX^e siècle, la situation politique en Europe est dominée par l'antagonisme entre la France, bientôt alliée à la Grande-Bretagne ainsi qu'à la Russie, et la Triplice. Ce traité, conclu en mai 1882 entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, est en fait défensif, puisqu'il stipule que Berlin et Vienne porteraient secours et assistance à l'Italie en cas d'agression française. L'Italie remplirait les mêmes obligations à l'égard de l'Allemagne attaquée par la France. La mise en service, le 23 mai 1882, de la ligne ferroviaire du Saint-Gothard donne tout son sens à cette alliance politico-militaire. La menace que représente une agression possible, tant de la part de la Triplice que de la France, forme dès lors le cadre des réflexions des responsables suisse de la défense.

C'est à cette époque que les autorités politiques et le commandement de notre armée envisagent la construction de fortifications permanentes modernes, afin de créer des barrages et des points d'appui qui exploitent un terrain favorable. A la fin du XIX^e siècle, des travaux importants débutent au Saint-Gothard et à Saint-Maurice. La réalisation de ces ouvrages permanents est fondée sur des considérations qui vont au-delà de nos frontières. Les ouvrages fortifiés du Bas-Valais permettent de dissuader des velléités de passage et d'opposer une résistance crédible à des troupes étrangères poussant de France en Italie et vice-versa. Parallèlement à ces mesures de renforcement de l'infrastructure, une nouvelle organisation de l'armée crée des troupes de montagne, pour la première fois dans l'histoire de la Suisse.



La partie occidentale du massif alpin.

Les événements politiques et militaires du début du XX^e siècle amènent les autorités suisses à mettre en œuvre une nouvelle Organisation des troupes en 1912. Bien que la Confédération soit « par excellence un pays de montagne ² », son armée ne dispose pas de formations spécialement instruites et équipées pour des engagements en montagne. Le commandant de corps Sprecher von Bernegg, chef de l'Etat-major général, s'engage pour la réalisation de cette idée. L'existence, dans des terrains particulièrement forts du secteur alpin, des fortifications permanentes de Saint-Maurice et du Saint-Gothard, occupées par des formations habituées à combattre dans un tel milieu, favorisent la création de forces d'infanterie de montagne mobiles. Après de longues discussions, l'Organisation des troupes de 1912 prévoit quatre brigades de montagne, un régiment d'infanterie de montagne et une sensible augmentation du nombre des batteries d'artillerie de montagne.

La construction de fortifications permanentes, la création des brigades de montagne sont l'expression d'une prise de conscience de l'importance stratégique que prend le massif alpin.

Le premier défi (1914-1918)

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale et le service actif de 1914 à 1918 représentent un premier défi aux réflexions stratégiques relatives au massif alpin, faites dans les années précédentes. Les études opératives menées par le commandant de corps Sprecher von Bernegg, avaient mis en évidence quelques cas d'engagement possibles de notre armée. Dans un ordre d'importance décroissant :

- un dispositif front Nord et Ouest, dans le cas d'une guerre entre la France et l'Allemagne,
- un dispositif, dans le cas d'une guerre entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie,
- un dispositif combiné sur un front Ouest et un front Sud.

Le déroulement des opérations confirme ces réflexions. Dans un premier temps, les hostilités entre la France et l'Allemagne amènent à effectuer un effort sur le Plateau et à la frontière Nord et Ouest. Par la suite, l'entrée en guerre de l'Italie (23 mai 1915) place la Suisse dans une situation qui ne va plus se modifier fondamentalement. Au Nord, une ligne de front franco-allemande part de l'Ajoie et s'étend jusqu'à la Mer du Nord. Au Sud, une ligne de front, entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, part des Grisons pour aboutir à Trieste.

² Sprecher, D. : *Generalstabschef Theophil Sprecher von Bernegg*, p. 288.

Sans entrer dans les détails des plans des Etats voisins concernant la Suisse, il faut relever que la présence d'un secteur alpin fortement tenu et bien fortifié, au centre de la Suisse, conditionne les réflexions au-delà de nos frontières. Pour les Français, qui planifient dans le détail un plan d'intervention en Suisse, il s'agit, parmi les objectifs fixés, « *de prendre le plus rapidement possible la communication par la voie ferrée du Gothard, dont le rendement est sérieux* ³. » Au mois de décembre 1917, le général Foch donne les objectifs suivants, lors d'un remaniement du plan d'opération relatif à la Suisse, aux troupes françaises et britanniques prévues pour être engagées en Suisse :

- interdire d'abord à l'ennemi l'usage du Gothard ;
- s'assurer la possession du Simplon et du Lötschberg, de façon à pouvoir pousser au plus tôt dans la région de Thun des détachements de couverture, à l'abri desquels les divisions ramenées d'Italie se réuniraient, amenées par le Simplon, éventuellement par Modane ⁴.

Les Allemands jusqu'en 1915, maintiennent l'appréciation faite en 1901 par Schlieffen : les fortifications de Saint-Maurice et du Gothard font abandonner l'idée d'une jonction, à travers la Suisse, des armées allemandes et italiennes. Les Italiens préparent des plans d'invasion de notre pays en marquant leur effort sur le Saint-Gothard. L'évolution des hostilités les amène à se battre contre l'Autriche-Hongrie. Les expériences faites par ces deux nations belligérantes, additionnées à celles vécues dans notre pays, permettent de créer une base plus solide dans la réflexion sur le déroulement d'opérations en montagne. Ce premier défi débouche ainsi sur une conception renforcée des conditions nécessaires au maintien de notre indépendance et de notre volonté de liberté.

La consolidation (1918-1939)

Après le traité de Versailles, il ne faut pas beaucoup de temps pour que réapparaisse en Europe une situation conflictuelle. Les puissances victorieuses n'ont pas anéanti l'Allemagne et celle-ci affiche un esprit toujours plus revanchard.

L'Etat-major français se préoccupe d'une violation éventuelle de la neutralité suisse par l'Allemagne et, dans une note de 1925, s'exprime sur les possibilités de défense de l'armée suisse : « *Il est certain que dans l'avenir, l'armée suisse, réduite à ses seules forces, ne pourra pas se mesurer en rase campagne avec l'une quelconque des armées voisines, parce qu'elle ne sera jamais pourvue, quoi qu'on fasse, de tous les perfectionnement modernes : artillerie lourde,*

³ H.R. Fuhrer : *Die Schweizer Armee im ersten Weltkrieg*, p. 727.

⁴ Ibidem, p. 509.

*chars, etc. Seule l'utilisation des parties montagneuses du pays peut lui permettre d'espérer dans ce cas, après avoir dissocié dans la plaine par le jeu de ses détachements avancés les colonnes adverses, faire échouer une offensive puissante*⁵. »

L'Etat-major italien étudie plusieurs hypothèses, dont l'éventualité d'un conflit avec la France. Dans ce cas, il n'exclut pas une poussée des forces françaises par le Grand Saint-Bernard et le Simplon, leur donnant une entrée dans la plaine du Pô, et un conflit entre l'Italie et l'Autriche. Afin de se préserver contre une action de l'Allemagne, L'Etat-major italien envisage une action préventive, l'occupation de la partie Sud du massif alpin suisse, ce qui porterait le combat sur la crête des Alpes. En 1935, l'Etat-major italien se préoccupe des conséquences d'une violation de la neutralité suisse par les Allemands. Dans cette éventualité, il envisage de se porter dans l'avant-terrain et planifie trois solutions :

– La *solution maximale* consiste à occuper un secteur comprenant Brig, le massif du Saint-Gothard et le défilé de Malans. Il s'agit du front de défense le plus fort et le plus court comprenant quatre passages alpins. Ce secteur offre également une base de départ pour une offensive contre l'Allemagne du Sud.

– La *solution moyenne* comprend le secteur allant du Simplon au Lukmanier par le San Giacomo.

– La *solution minimale* se limite à l'occupation du Simplon, du San Giacomo, de la partie Sud du Tessin (jusqu'à Bellinzona) et des cols de la partie Sud des Grisons.

D'une façon générale, l'Etat-major italien envisage très sérieusement un combat dans l'avant-terrain, dans le but d'augmenter la capacité de défense du secteur autour de la métropole milanaise.

Face à ces menaces l'Etat-major général suisse prépare des plans d'opérations adaptés aux divers cas envisagés. Que ce soit contre une invasion française, allemande ou italienne, les préparatifs opératifs prennent en compte le combat dès la frontière, sur les lignes de résistance du Plateau ; tous prennent en compte une dernière résistance dans le massif alpin. Cette option va générer un certain nombre de mesures destinées à améliorer l'équipement et l'instruction des troupes alpines. Par ailleurs, on renforce les infrastructures existantes et l'on envisage la construction d'une troisième forteresse permanente dans la région de Sargans. D'autre part, des dispositions sont prises dans le domaine de la logistique, afin d'augmenter l'autonomie du pays en cas d'encerclement.

⁵ Senn, Hans : *Der Schweizerische Generalstab*, vol. VI, pp. 52, 53.

La mise en œuvre (1939-1945)

Pour la Suisse, le service actif de la Seconde Guerre mondiale débute dans une situation stratégique attendue. Les deux principales forces continentales ennemies, françaises et allemandes, se font face sur la ligne du Rhin au nord de notre pays. Le Sud se trouve encore en situation normale. Les plans d'engagement sont conçus en fonction d'opérations offensives de l'un ou de l'autre des partis contre notre pays. Ils se caractérisent par des « positions d'armée » sur le Plateau.

Dès juin 1940, une situation stratégique, nouvelle et inattendue, découle de l'invasion de la France par les forces allemandes et de l'entrée en guerre de l'Italie au côté du *Reich* allemand, le 10 juin. La Suisse se trouve pratiquement encerclée par les puissances de l'Axe et doit revoir totalement les plans d'engagement de son armée. Au début de l'été 1940, le Commandant en chef prend une décision fondamentale, caractérisée par le principe nouveau de l'échelonnement en profondeur avec trois composantes :

- les *troupes frontière*, qui gardent leurs dispositifs,
- une *position avancée ou de couverture*, qui reprend approximativement la position d'armée de l'automne 1939,
- une *position des Alpes ou Réduit national*.

Cette idée stratégique va être réalisée en plusieurs étapes jusqu'au printemps 1941. Dès lors, la quasi totalité de l'armée de campagne, soit 8 divisions et 3 brigades de montagne, se trouve à l'intérieur du Réduit avec, en plus, les troupes des fortifications permanentes de Saint-Maurice, du Gothard et de Sargans. La frontière Nord-Est, Nord, Nord-Ouest est occupée par les troupes frontière et la zone du Plateau, comprise entre le secteur frontière et la position centrale, n'est plus dotée que de faibles effectifs : une division dans le secteur Napf – Hauenstein, 3 brigades légères et des détachements de destruction. Les missions de chacun de ces trois échelons sont les suivantes :

- « *celle des troupes frontières est maintenue,*
- *la position avancée ou de couverture barre les axes de pénétration vers l'intérieur du pays,*
- *les troupes de la position des Alpes ou Réduit national tiennent sans esprit de recul, avec des approvisionnements constitués pour une durée maximum* ⁶. »

⁶Gautschi, Willi : *Le général Guisan*, pp. 303-304.

Dans ses directives du 25 mai 1941 pour la conduite du combat, le Commandant en chef s'exprime ainsi : « *Les principaux passages de nos Alpes, le Gothard, le Grimsel, le Lötschberg sont les meilleurs atouts que nous ayons en main. Nous défendrons ces derniers bastions et les conserverons à tout prix. Dans ces montagnes, notre armée, endurcie et bien instruite, résistera avec succès aux moyens et aux méthodes de la guerre moderne*⁷. »

Parallèlement, les destructions préparées sur les passages transalpins sont encore renforcées ; par leur effet de dissuasion, elles jouent un rôle politico-militaire important.

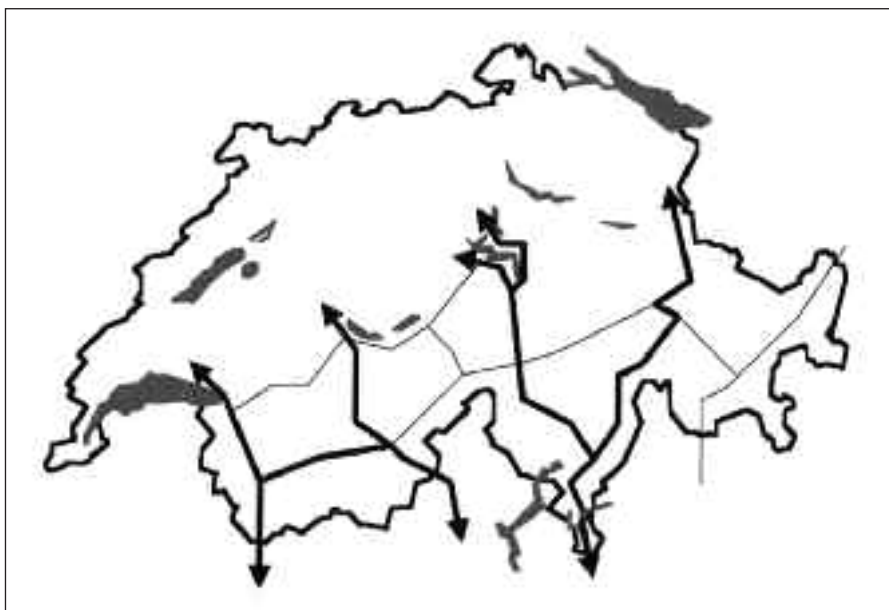
Cette décision stratégique n'est pas prise facilement. Elle a pour conséquence un abandon apparent d'une large portion du territoire, notamment celle où vit la plus grande partie de la population. Elle crée une concentration de plus de 300 000 militaires, qui, ajoutée à la population résidente, nécessite, dans le secteur, la mise en place de réserves en biens de soutien de toute nature (subsistance, fourrage, munitions, matériel) pour plus de 600 000 personnes et 40 000 chevaux. Stockées dans de nombreux dépôts en partie souterrains, ces réserves doivent assurer une autonomie de six à huit mois. La nécessité d'un repli de la majeure partie de l'armée dans le Réduit n'est pas admise par tous, militaires ou civils, mais les circonstances font qu'aucun débat politique ou public n'a lieu. On peut dire que les aspects positifs de cette conception seront finalement bien compris par le peuple et par son armée.

Les puissances européennes en guerre ont porté, immédiatement ou ultérieurement, des appréciations plutôt favorables sur cette décision. En 1942 une brochure du commandement de la *Wehrmacht* relative à la Suisse précise : « *La partie centrale de la Suisse, montagneuse et peu peuplée, a été aménagée en Réduit national fortifié* » ; les accès en sont sérieusement barrés. Dès lors, les plans d'opération allemand contre la Suisse tiennent compte de cette nouvelle donnée stratégique⁸. Le *Oberkommando der Wehrmacht* craint qu'une opération dans la partie montagneuse de la Suisse ne l'entraîne dans un combat de longue durée. Tenant compte des expériences faites lors des opérations « SEE-LOEWE » et « BARBAROSSA » contre la Grande-Bretagne et l'Union soviétique, également pour des raisons de prestige, les généraux allemands ne veulent pas un engagement prolongé de leurs divisions dans une opération contre le Réduit national⁹. En automne 1943, le général SS Böhme, qui a acquis une expérience alpine à la tête d'un corps d'armée de montagne, est chargé d'une

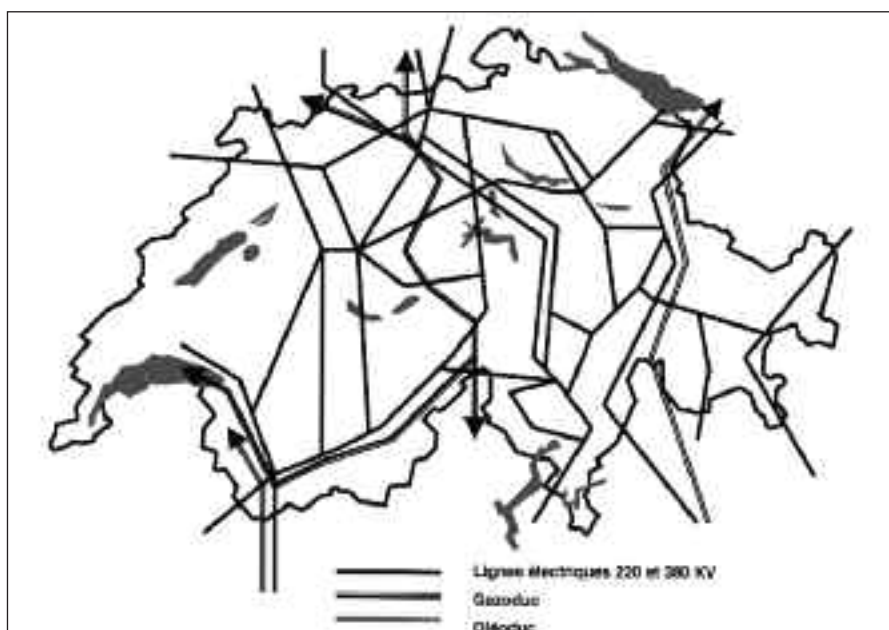
⁷ Ibidem, p. 310.

⁸ Ibidem, p. 316.

⁹ Senn, Hans : op. cit., vol. VII, p. 352.



Les transversales alpines à l'époque de l'Armée 61.



Les transversales énergétiques.

étude relative à une intervention armée contre notre pays ¹⁰. Il fixe deux buts opératifs :

- éliminer les forces armées suisses et empêcher une action de soutien direct de la part des Alliés,
- prendre rapidement possession des principales voies de communication et de transport et remettre l'industrie suisse d'armement en état de fonctionnement.

Le plan d'opération tient compte des conditions favorables dues à l'enveloppement complet de la Suisse par les forces de l'Axe et comprend deux parties. La première vise à une occupation rapide du Jura et du Plateau avec des forces venues du Nord et à la mise hors d'usage des places d'aviation suisses, afin d'empêcher un soutien aérien de la part des Alliés. La deuxième partie se joue depuis le Sud. Alors qu'une division de chasseurs-parachutistes doit s'emparer, par surprise, des transversales alpines, une armée, comprenant 4 divisions de montagne, 1 brigade de montagne et 1 division de chasseurs renforcée, doit attaquer la position du Réduit depuis le Sud-Est, le Sud et l'Est. Le commandement allemand renonce à une telle opération à cause de divers facteurs, entre autres l'effet de dissuasion de la stratégie du Réduit qui aurait rendu cette campagne difficile, longue et coûteuse. L'évolution des combats sur le front russe, l'ouverture des hostilités en France et en Italie font que les Allemands disposent de moins en moins de troupes pour une telle opération.

Le général de Lattre de Tassigny confie à un journaliste suisse en 1944 : « *L'idée de votre Réduit est extrêmement ingénieuse (...). Je suis persuadé que, dans vos montagnes, vous auriez offert une résistance extrêmement vigoureuse* ¹¹. » Lors d'une rencontre après la guerre avec le général Guisan, le maréchal britannique Montgomery se montre très impressionné par les dispositions prises par le commandement suisse.

Après le débarquement des forces alliées en Normandie en juin 1944, puis en Provence en août, l'environnement stratégique de la Suisse change du tout au tout. Dès lors une grande partie de l'armée quitte progressivement le Réduit pour occuper un dispositif le long de la frontière Ouest et Nord-Ouest. Certes, la domination des axes de communication Nord-Sud reste d'actualité, mais la raison fondamentale du repli dans une position centrale n'existe plus.

Le repli de la plus grande partie de l'armée dans le Réduit national est sans doute la décision stratégique la plus importante prise par le commandement suisse durant la période du service actif 1939-1945. Elle donne une réponse aux menaces qui planent sur le pays entre 1940 et 1943. La situation précaire

¹⁰ Ibidem, p. 377.

¹¹ Gautschi, Willy : op. cit., p. 316.

dans laquelle se trouve l'armée en 1940, caractérisée par un manque d'armement moderne, des lacunes dans l'instruction, une infériorité matérielle, une situation stratégique défavorable due à un éparpillement des forces dans le Jura et le Plateau, exige une solution simple, claire et courageuse, permettant aux Confédérés de reprendre confiance. En dernière analyse, il faut admettre que cette option contribue largement au maintien de notre pays en dehors des hostilités. L'existence d'un petit Etat, neutre et non occupé, contribue à atténuer les longues souffrances de l'ensemble de l'Europe.

La nouvelle dimension (1945-2000)

Le demi-siècle qui suit la Seconde Guerre mondiale est marqué par l'antagonisme des anciens Alliés, ce qu'on appelle la guerre froide, et par la menace que l'organisation du Pacte de Varsovie fait peser sur l'Europe. L'implosion de l'Union soviétique et la réunification de l'Allemagne provoquent des changements fondamentaux dans la géopolitique du continent. Durant cette période, la Suisse fixe avec clarté les buts stratégiques de sa défense :

« Par sa présence et son état de préparation, notre armée doit contribuer à montrer qu'une attaque de notre territoire ne serait pas payante et, partant, à sauvegarder notre indépendance en évitant si possible la guerre. »

Dans le cadre de cette conception fondamentale, l'armée doit, si la situation stratégique le permet, sauvegarder la plus grande partie possible du territoire ou, au moins, tenir une zone limitée.

Il est important du point de vue politique de conserver, autant que possible la guerre durant, une portion de notre territoire et en tout cas de mener le combat avec nos propres forces jusqu'à la fin de la guerre (...) ¹². »

L'importance du facteur « Dissuasion » amène à confier la mission de mener le combat de longue durée aux formations engagées dans le massif alpin. Ces formations sont également chargées de protéger les installations de conduite du pays et les infrastructures essentielles à la poursuite de l'activité économique. Alors que, dans une première phase de l'agression, le massif alpin n'a qu'une importance secondaire, il joue un rôle essentiel dans la seconde phase. Dans un combat de longue durée, il s'agit de la survie du pays et du maintien sous souveraineté nationale d'une portion du territoire.

¹² Rapport du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale concernant la conception de la défense nationale militaire du 6 juin 1966, pp. 4-5.

Cette période de la guerre froide est marquée par un développement économique sans précédent en Europe occidentale. De nouvelles voies de communications sont créées à travers les Alpes. En Suisse, il s'agit du développement du réseau autoroutier. Les nouveaux itinéraires comprennent notamment les tunnels routiers du San Bernardino, mis en service en 1967, du Grand Saint-Bernard, en 1964, du Saint-Gothard, en 1980. Ces ouvrages augmentent considérablement la capacité de transport Nord-Sud et Sud-Nord. Parallèlement, la construction de gazoducs et d'oléoducs permet l'acheminement ou le transit de grandes quantités d'agents énergétiques. Ces installations sont d'importance vitale, compte tenu des quantités de produits qui y transitent :

– Le gazoduc Pays-Bas - Milan, qui traverse la Suisse par le Grimsel et le Nufenen, achemine annuellement quelque 3 millions de tonnes de gaz sous forme liquide.

– L'oléoduc du Rhin, entre Gênes et Ingolstadt, qui traverse la Suisse du Splügen à St-Margarethen via les Grisons et la vallée du Rhin, transporte annuellement quelque 8 millions de tonnes de brut.

Les lignes électriques à haute tension et les infrastructures de transmissions de données complètent ce système complexe à travers le massif alpin. Ce sont des éléments très sensibles qui nécessitent d'importantes mesures de protection et de défense. Dès lors en période de tension, la stratégie de défense de ce secteur inclut l'obligation de garantir la libre disposition de tous ces vecteurs de transport de personnes, de marchandises, d'énergie et de biens de service, cela au profit de l'Europe toute entière. Lors de la visite qu'il fait à l'armée suisse en octobre 1992, le général Colin Powell, alors chef d'Etat-major des armées américaines, déclare : « *J'estime d'importance continentale qu'il n'y ait pas d'absence de sécurité en ce qui concerne les transversales alpines stratégiques .»*

Le massif alpin suisse prend dès lors une véritable importance européenne, ce qui a évidemment une incidence sur la conception et l'organisation des troupes chargées de gérer cet aspect de notre défense nationale. Leurs missions s'élargissent et deviennent communes avec celles des pays voisins.

Conclusion

On prête à Napoléon la phrase suivante : « *Tout Etat fait la politique de sa géographie* ». La Confédération helvétique s'est affranchie depuis longtemps de l'emprise de Napoléon mais, pour sa politique, elle a fait sienne sa formule. A la charnière de l'Europe occidentale et centrale, envoyant ses eaux vers l'Adriatique, la mer du Nord, la mer Noire et la Méditerranée, la Suisse est un

Etat continental enclavé sans aucun accès direct à la mer. Elle est toutefois très largement ouverte aux courants du trafic international, dont elle contrôle les principaux cols et tunnels. Le massif alpin suisse est placé au cœur du continent et son importance géopolitique n'a fait que croître tout au long du XX^e siècle.

Les années à venir accentueront encore cette tendance avec la mise en service des tunnels ferroviaires de base du Saint-Gothard et du Lötschberg. Cette importance grandissante a généré une prise de conscience, une consolidation, une mise en œuvre qui a finalement abouti à une dimension vraiment européenne et mondiale. Les transversales alpines de notre pays et celles de nos voisins, la France et l'Autriche, ont, par le volume de leurs trafics de transit, une importance économique, stratégique et militaire analogue à celle d'ouvrages comme le canal de Suez ou de Panama. A l'avenir, il sera nécessaire de prendre en compte cette spécificité, afin d'en faire une des composantes essentielle de la vie sur le « vieux continent ».

A. T.

Bibliographie sommaire

- Fuhrer, H. R. ; Lüem, W. ; Rapin, J.-J. ; Rapold, H. ; Senn, H : *Forts et fortifications en Suisse*. Lausanne, Payot, 1992.
- Fuhrer, Hans Rudolf : *Die Schweizer Armee im Ersten Weltkrieg*. Zürich, NZZ Verlag, 1999.
- Gautschi, Willy : *Le général Guisan*. Lausanne, Editions Payot, 1991.
- Guisan, Henri : *Rapport du général Guisan à l'Assemblée fédérale sur le service actif 1939-1945*.
- *Rapport du chef de l'Etat-major général de l'armée au commandant en chef de l'armée sur le service actif 1939-1945*.
- *Rapport du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale concernant la conception de la défense nationale militaire, du 6 juin 1966*.
- Rapold, Hans : *Der Schweizerische Generalstab*, Bd V. Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1988.
- Senn, Hans : *Der Schweizerische Generalstab*, Bd VI. Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1991.
- Senn, Hans : *Der Schweizerische Generalstab*, Bd VII. Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1991.
- Sprecher, D. : *Generalstabschef Theophil Sprecher von Bernegg*. Zürich, NZZ Verlag, 2000.

Zusammenfassung

Am Ende des 19. Jahrhunderts bewirkt die Drohung einer Aggression, sowohl des Dreibundes wie auch Frankreichs, die Verteidigung in der Schweiz, unter anderem den Bau von permanenten Festungen in den Alpen, die Schaffung von Gebirgstruppen. Zwischen 1918 und 1939 ist die Bedrohung, welche vom faschistischen Italien und Nazi-Deutschland ausgeht, die Basis für Pläne, die den Kampf ab Landesgränze in natürlichen Hindernissen des Mittellandes und einen letzten Widerstand im Alpengebiet vorsehen. Da die Schweizer Armee einer deutschen Operation, welche den Durchmarsch oder die Besetzung zum Ziel hätte, nicht widerstehen könnte, werden französisch-schweizerische Stabsbesprechungen bereits vor dem Beginn des Zweiten Weltkrieges abgehalten. Nach der Niederlage Frankreichs fasst General Guisan den Entschluss, die Armee im nationalen Alpenreduit zu konzentrieren.



Pont du Ganter sur l'axe du Simplon.

Les efforts d'un petit Etat neutre 1950 -1990

■ Cdt C Adrien Tschumy ¹

Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'euphorie de la victoire alliée fait progressivement place à une situation de duel entre les Etats-Unis et l'Union soviétique. Par sa contribution à la victoire, cette dernière est devenue une puissance européenne de plein droit. Reprenant la politique d'expansion des tsars, elle accroît sa mainmise sur l'Europe de l'Est, étend l'influence communiste et prépare la *révolution mondiale*.

Dans un premier temps, les Etats-Unis, sûrs d'eux et de leurs moyens, décident de contenir l'expansion de leur ex-allié. Assurés d'une totale impunité, ils projettent leurs forces dans la stratégie de l'Alliance atlantique. C'est l'âge d'or du *parapluie américain* complété par l'apport économique extraordinaire du Plan Marshall. Peu à peu, la vulnérabilité des Etats-Unis augmente et leur *gros bâton*, c'est-à-dire la menace de représailles nucléaires massives, se révèle inadapté. Ils passent à la doctrine de la *riposte graduée*, puis de la *défense de l'avant*. Les potentiels nucléaires des deux blocs instaurent cet *équilibre de la terreur* qui a marqué la plus grande partie de cette période. De son côté, l'Union soviétique essaie, au prix d'efforts démesurément coûteux, de rattraper les Etats-Unis; elle est à l'origine du Pacte de Varsovie. Cette politique entretient la guerre froide qui marque profondément l'ensemble du continent européen. Entre les deux colosses, américain et soviétique, l'Europe cherche avec peine une conception de sa défense.

¹ Ingénieur diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, travaille pendant vingt ans dans une entreprise industrielle de Genève pour le compte de laquelle il contribue à la réalisation d'aménagements hydro-électriques en Suisse et à l'étranger. Artilleur et officier d'état-major général, il passe au service de la Confédération lorsqu'il prend le commandement de la division de montagne 10 en 1982. Commandant du corps d'armée de montagne 3 entre 1989 et 1992. Depuis 1994, président de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires.

La Suisse, petit territoire au centre du continent ne possédant pas de matières premières, n'est pas un objectif stratégique au niveau européen. Il faut en revanche compter avec le fait que les deux Etats neutres du secteur alpin, la Suisse et l'Autriche, forment une sorte de corridor, de Genève à Vienne, qui s'enfonce profondément dans les dispositifs militaires des deux blocs. Pour l'OTAN, c'est une barrière entre ses forces opérant au Nord et au Sud de l'Europe.

Ces caractéristiques représentent la toile de fond à partir de laquelle notre pays conçoit sa politique de sécurité, met en place sa défense militaire et civile, ce qu'on désigne sous le terme de *défense générale* mais qui représente bien une *défense totale*.

Le Conseil fédéral fixe les objectifs suivants en matière de sécurité :

■ *Maintien de la paix dans l'indépendance.* Il s'agit avant tout de laisser au peuple suisse le droit de libre disposition, c'est-à-dire de régler lui-même ses propres affaires.

■ *Maintien de la liberté d'action.* Disposer de la possibilité de prendre en tout temps, à l'intérieur comme à l'extérieur, de notre propre chef, les mesures qui correspondent à notre volonté politique et aux exigences de notre sécurité.

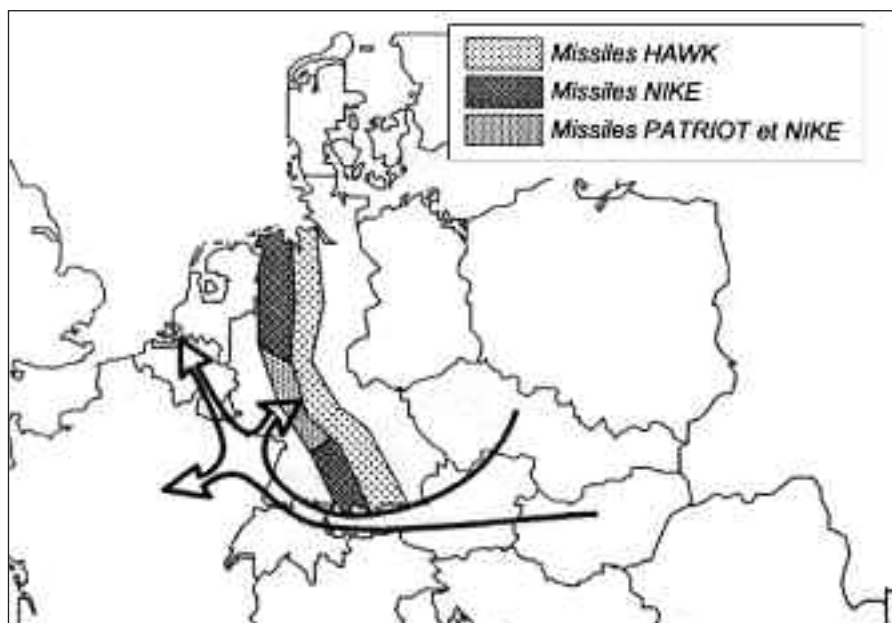
■ *Protection de la population.* En raison de l'apparition d'armes de destruction massive, toujours plus efficaces.

■ *Défense du territoire national.* Le territoire fait partie intégrante de la notion d'Etat ; en cas de conflit, il doit, dans toute la mesure du possible, être préservé dans son intégrité.

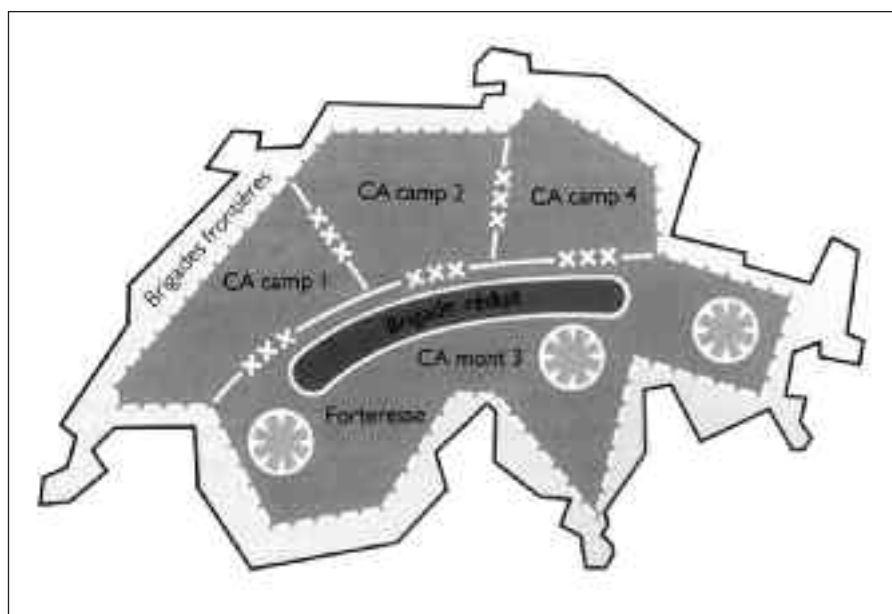
La réalisation de ces objectifs passe par la mise en œuvre d'actions qui touchent à plusieurs domaines. La politique de sécurité de la Suisse se fonde sur trois piliers :

- une défense militaire solide, efficace et crédible,
- une politique étrangère active et ouverte,
- des mesures et des préparatifs dans le domaine civil.

La mise en place de l'ensemble de cette politique de défense ne peut pas se faire d'un seul coup. A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, une première réorganisation des troupes, qui tire les expériences du service actif, est initiée en



Utilisation du «couloir neutre» par les forces du Pacte de Varsovie en cas d'invasion de l'Europe occidentale.



Le dispositif de base de l'Armée 61.

1951, un premier pas en vue de la modernisation de l'armée. Dix ans plus tard, il apparaît nécessaire de procéder à une nouvelle organisation, qui prend en compte les modifications de l'environnement politico-militaire et le développement de nouvelles armes.

La réorganisation de 1961 modèle l'armée pour une durée de plus de trente ans, pratiquement jusqu'à la profonde réforme « Armée 95 ». Certes, des modifications sont apportées au cours de ces années, sur la base de plans directeurs comprenant des étapes de réalisations. Les adaptations nécessaires sont menées pas à pas, sans passer par une réorganisation totale.

Parallèlement à ces efforts d'adaptation dans le domaine militaire apparaît le besoin de coordonner tous les efforts mis en œuvre. Initialisées dans les années 1970, ces réflexions aboutissent à la mise en œuvre, en 1973, d'une véritable politique de sécurité, qui va influencer fortement la vie du pays jusqu'à la fin de la guerre froide.

La défense militaire

1. Conception

En 1961, la mission de l'armée est nouvellement définie, qui tient compte de la répartition des troupes terrestres entre la zone frontrière, les Alpes et le Plateau. Cette mission reste, dès lors, globalement la même :

■ En temps normal de neutralité armée, faire comprendre à tout adversaire potentiel qu'en cas d'agression militaire contre la Suisse, il doit s'attendre à des pertes élevées en hommes et en matériel, à des destructions, à la mise hors d'usage d'installations et à une longue période d'hostilités. Il s'agit de fixer un *prix d'entrée élevé*.

■ En cas d'agression, l'armée défend le territoire dès la frontière, empêche l'adversaire d'atteindre ses objectifs opératifs, maintient une partie au moins de notre territoire sous la souveraineté de la Confédération. Il s'agit de fixer le *prix du séjour aussi haut que possible*.

■ Si ses forces opératives venaient à être éliminées, l'armée poursuivrait la lutte sous forme de guérilla, afin d'empêcher l'adversaire de dominer complètement la partie du pays occupée et d'en préparer la libération.

■ Dans la mesure où sa mission principale le permet, l'armée prête, en cas de besoin, son concours aux autorités civiles.

L'articulation de l'armée doit permettre de remplir les missions données. Trois corps d'armée de campagne mènent le combat défensif dans le Jura, le Plateau et les Préalpes. Les brigades frontière s'opposent à une progression rapide de l'adversaire dans la zone frontière. Les divisions de campagne mènent le combat défensif dans les zones du Plateau peu favorables aux blindés. Les formations blindées des divisions mécanisées combattent les forces adverses qui auraient pénétré dans nos zones de défense.

Le corps d'armée de montagne, quant à lui, a comme mission principale de combattre une attaque portée à travers les Alpes, de tenir pendant une longue durée un secteur étendu de la zone alpine et de protéger les infrastructures de conduite du pays. Ses neuf brigades de combat (frontière, forteresse, réduit) barrent les axes qui mènent au secteur central ou qui le traversent ; elles créent les conditions favorables à l'engagement offensif des divisions de montagne.

Les troupes d'aviation et de défense contre avions, en fait un cinquième corps d'armée, ont pour mission d'alerter la population et l'armée en cas de danger aérien, de combattre les forces aériennes adverses et de rendre difficiles la conquête de l'espace aérien et les interventions contre nos forces terrestres. La mission doit être remplie par la complémentarité des moyens aériens et de défense contre avions.

L'effectif de l'armée se monte alors à 625000 hommes, soit environ le 10 % de la population du pays. Ces citoyens-soldats effectuent chaque année en moyenne 13 millions de jours de service, y compris les écoles d'instruction et les cours de troupes.

2. Doctrine d'engagement

A partir de la réorganisation de 1961, l'armée dispose progressivement de moyens de combat modernes : avion de combat *Mirage III*, puis *Tiger F5*, char de combat *Centurion*, *Char suisse*, *Leopard 2*, véhicule blindé de transport de troupes *M-113*, obusier blindé *M-109*. Dans le secteur alpin, la puissance de feu est également fortement augmentée.

La situation politico-militaire en Europe, l'organisation de l'armée, constamment mise à jour, des nouveaux moyens permettent de définir une doctrine d'engagement réaliste et crédible : la *défense combinée*, une forme d'action qui conjugue la défense et l'attaque. Les obstacles, naturels ou préparés, prennent une grande importance, ils accroissent la valeur des systèmes défensifs, mais servent aussi à disperser les forces de l'adversaire et à créer les conditions des ripostes. Le combat prend deux formes différentes : d'une part la défense statique qui vise à tenir des positions afin d'arrêter ou de faire éclater les colonnes ennemies, d'autre part, dans un deuxième temps, des actions offensives menées par des éléments mobiles maintenus initialement en réserve.

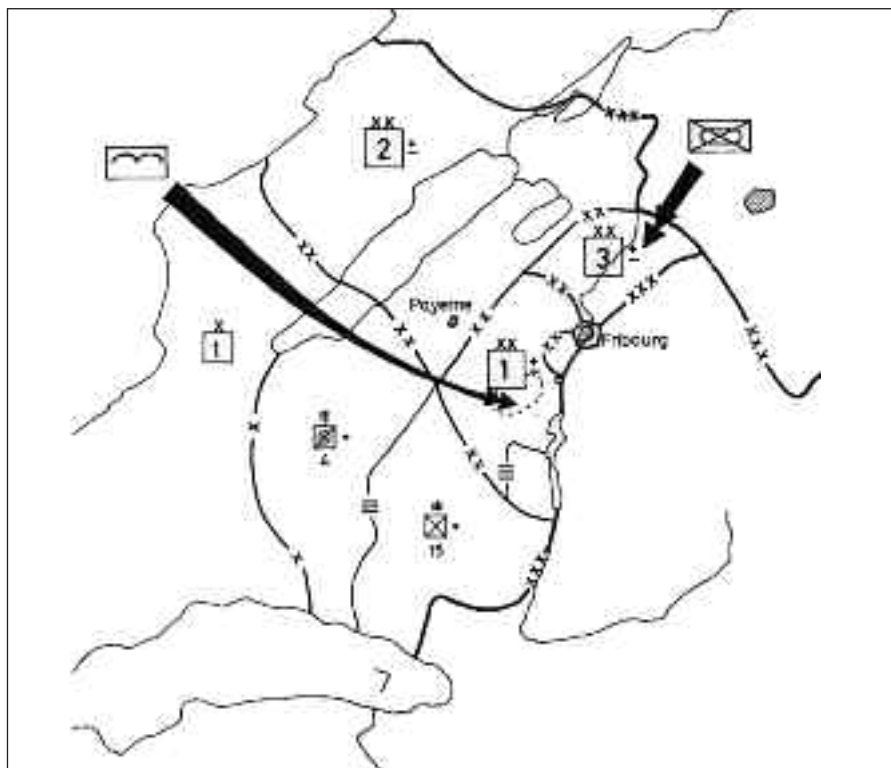
Acquisitions de matériels blindés (1947-1995)

| Introduction à la troupe | Type de matériel | Nombre | Coût par unité | Retiré en |
|--------------------------|-------------------|-----------------------------|----------------|-----------|
| 1949-1952 | G-13 | 156 | | 1974 |
| 1954 | AMX-13 | 200 | | 1978-1982 |
| 1956-1957 | Centurion | 100 Mark V | 574 000.– | 1995 |
| 1958-1960 | Centurion | 100 Mark VII | | 1995 |
| 1962 | Centurion | 100 Mark V (Afrique du Sud) | | 1995 |
| 1965-1966 | Char suisse 61 | 150 | 1 100 000.– | 1987 |
| 1971-1974 | Char suisse 68 | 110 | | 2003 |
| 1977-1978 | Char suisse 68 | 50 | | 2003 |
| 1983-1984 | Char suisse 68 GT | 60 | | 2003 |
| 1965 | M-113 | 600 | | |
| 1968 | M-113 | 557 | | |
| 1974 | M-113 | 90 | 240 000.– | |
| 1979 | M-113 | 225 | | |
| 1966 | M-109 | 135 | | |
| 1966 | M-109 | 120 | 800 000.– | |
| 1979 | M-109 | 207 | | |

3. Instruction

La période considérée est, sans conteste, caractérisée par une amélioration constante de la qualité de l’instruction. Les modifications de la société en général sont prises en compte et le *Règlement de service*, véritable charte du soldat, fixant ses devoirs et ses droits, est profondément modifié en 1967 et en 1980, ce qui, incontestablement, améliore la marche du service.

L’instruction de base est donnée à l’école de recrues, d’une durée de dix-sept semaines. Les cadres sont formés tout au long de leur avancement dans des écoles de sous-officiers, d’officiers et dans des écoles de commandement ou de spécialisation. Le perfectionnement de l’instruction de la troupe est réalisé dans les cours annuels effectués par les diverses unités, corps de troupes et Grandes unités (brigades, divisions, corps d’armée). D’une façon générale, la méthodologie de l’instruction s’améliore considérablement. Toutes les mesures sont prises, visant à améliorer les capacités didactiques, méthodologiques et psychologiques des cadres. Sans entrer dans les détails de ces activités, mentionnons quelques exemples d’efforts principaux :



Scénario des manœuvres « JOMINI » du corps d'armée de campagne 1.

- maîtrise des opérations de mobilisation,
- amélioration de la capacité d'engagement des formations, dès les premières heures du service,
- introduction de nouvelles armes, tant individuelles que collectives,
- formation au combat défensif, de jour comme de nuit, et collaboration interarmes,
- instruction au service de garde, compte tenu du développement de la menace représentée par la *guerre indirecte*,
- instruction au service des mines et au renforcement du terrain,
- assimilation par les cadres et la troupe des principes d'engagement découlant des adaptations de doctrine,
- introduction progressive de simulateurs de tir et de conduite,

- formation progressive des états-majors à la conduite assistée par ordinateur.

4. Exercices d'engagement

Un programme fixe les exercices pour les échelons les plus élevés : Gouvernement, organes de la défense générale, corps d'armée et divisions. Ces exercices, dits de défense générale, permettent de tester la conduite de la défense dans diverses situations stratégiques et opératives. Ils se succèdent au rythme d'un exercice tous les quatre ans.

Chaque corps d'armée dispose d'un programme multi-annuel d'exercices engageant la troupe ou réservés aux états-majors. Les diverses formations sont régulièrement exercées, en principe par leur échelon supérieur.

L'ensemble de l'armée dispose d'un dispositif de combat de base, avec des variantes. Il est régulièrement exercé et mis à jour sur la base des expériences et des enseignements. Par ailleurs, des exercices engageant des troupes sur la base de scénarios particuliers permettent de mettre à jour la doctrine d'engagement de ces formations. La capacité de réaction et d'adaptation des corps de troupe à des situations nouvelles est régulièrement testée lors d'exercices d'alarme.

Introduction du «Leopard-2»

| Année | Bataillon | Régiment | Corps d'armée |
|-------|------------------------------|-------------|---------------|
| 1987 | Pz Bat 12 | Pz Rgt 2 | FAK 2 |
| 1988 | Pz Bat 20 | Pz Rgt 2 | FAK 2 |
| 1989 | Pz Bat 13 Pz Bat 27 | Pz Rgt 8 | FAK 2 |
| 1990 | bat chars 15 bat chars 19 | rgt chars 7 | CA camp 1 |
| 1991 | Pz Bat 14 Pz Bat 28 | Pz Rgt 3 | FAK 4 |
| 1992 | bat chars 17 bat chars 18 | rgt chars 1 | CA camp 1 |
| 1993 | Pz Bat 11 Pz Bat 29 | Pz Rgt 9 | FAK 4 |

Le rythme de tous ces exercices crée une dynamique et améliore la capacité d'engagement de l'armée. Il augmente la crédibilité de l'instrument de combat et accroît sa valeur dissuasive.

5. Infrastructures de combat et de commandement

La doctrine suisse envisage exclusivement la défense et le combat sur le territoire national, dont la nature compartimentée permet souvent de choisir les secteurs où l'on veut se battre et de renforcer ces terrains-clés. Dans un premier temps, les dispositifs statiques de l'infanterie et des troupes sédentaires sont renforcés par des abris anti-atomiques, des postes de commandement souterrains sont installés, également pour les Grandes unités. Des lance-mines de forteresse assurent aux corps de troupe un appui d'artillerie. L'emmagasinement permanent des explosifs dans les ouvrages minés réduit le temps nécessaire à la destruction. Enfin, l'accent est mis sur la construction de barrages antichars sur chaque axe de pénétration.

Renforcements permanents à la fin des années 1980

- 1700 ouvrages minés préparés,
- 2000 obstacles antichars,
- 900 abris fortifiés avec plus de 3000 armes,
- 6000 abris pour la troupe et le commandement offrant des places protégées pour un cinquième de l'armée.

6. Engagements subsidiaires

Par une participation active à des tâches au profit de la communauté, l'armée remplit de façon exhaustive sa mission d'aide. Rappelons l'engagement actif, depuis 1953, dans la Commission de surveillance du cessez-le-feu en Corée, les engagements lors de conférences internationales en Suisse et les nombreuses interventions en faveur de la population lors de catastrophes naturelles, particulièrement dans le secteur alpin.

7. Les programmes d'armement

Les difficultés rencontrées dans les années 1960 lors de l'acquisition des avions de combat *Mirage III*, provoquent une profonde réorganisation des structures et des méthodes d'acquisition de l'armement. Dès lors, le Groupement de l'armement est responsable de l'étude technique des nouveaux matériels. Le Département militaire fédéral soumet chaque année au Parlement un *Message concernant l'acquisition de matériel d'armement* sur la base du plan directeur et des diverses étapes de réalisation. Le processus de réalisation s'étend généralement sur plusieurs années. C'est ainsi que, progressivement, notre armée peut renforcer la valeur de ses armements en acquérant notamment :

- nouveaux équipements et armement individuel (*Fusil d'assaut 57, Tenue de combat*),

- engin guidé de défense contre avions *Bloodhound*,
- avion de combat *Mirage III S*, *Tiger F-5*,
- système d'alarme *FLORIDA*,
- *Char suisse 61* et *68*, *Leopard-2*,
- lance-mines bitube de forteresse,
- obusier blindé *M-109*,
- engin guidé de défense contre avion *Rapier*,
- engin léger de DCA guidé *Stinger*.

La réalisation de ces divers programmes d'armement annuels contribue au maintien d'une industrie d'armement dans notre pays, condition essentielle de son indépendance vis-à-vis de l'étranger.

8. Problématique d'un armement atomique

La question de savoir si la Suisse doit se doter d'un armement atomique est l'objet d'un débat qui dure de 1958 à 1988. A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, la Suisse dispose des bases scientifiques, nécessaires et suffisantes, pour aborder ce problème. Le Conseil fédéral met sur pied en 1945 une Commission d'étude générale sur l'énergie atomique. Quelques années plus tard, en 1957, une autre Commission est chargée d'étudier plus précisément l'acquisition d'un armement atomique. Le peuple suisse rejette à deux reprises des initiatives populaires visant à interdire l'acquisition d'armes atomiques ou voulant soumettre l'équipement de l'armée avec des armes atomiques à l'approbation du peuple. Finalement en 1988, compte tenu de l'évolution des conditions-cadres politiques, la question d'un armement nucléaire de la Suisse n'apparaît plus opportune et les études relatives à ce sujet sont définitivement suspendues ².

La politique étrangère

Le statut de neutralité permanente et armée de notre pays est une contribution au maintien de la paix. Citons l'ambassadeur Bindschedler : « *En partant de son but et du caractère de son Etat, la Suisse a tiré les conséquences de la neutralité permanente. Elle est un moyen de conserver liberté et indépendance, mais elle n'est pas une fin en soi. Inversement, la neutralité postule l'indépendance préalable sous peine d'être irréalisable et non crédible. La neutralité*

² Voir Jürg Stüssi-Lauterburg : « Historischer Abriss zur Frage einer Schweizer Nuklearbewaffnung », *Travaux et recherches* 1997. Berne, ASHSM, pp. 107 et ss.

³ J. Feldmann : « Eléments de stratégie suisse », *Revue militaire suisse* 5/1984, p. 203.

permanente est aussi et avant tout politique de sécurité, au moins l'une de ses formes possibles ³. » La politique de sécurité définit les actions de la diplomatie suisse :

- assure et garantit l'existence de notre Etat en vertu du droit des gens,
- illustre, pour l'étranger, le principe politique de la neutralité armée ; elle l'utilise sciemment comme moyen de prévenir la guerre,
- assure, grâce à une politique commerciale prévoyante, le ravitaillement en provenance de l'étranger,
- renforce, par des actions appropriées, la confiance générale dans la possibilité de résoudre pacifiquement les conflits,
- offre ses bons offices et prend des initiatives en vue d'atténuer les tensions, lorsque les circonstances l'exigent et le permettent,
- crée les conditions lui permettant de participer à des opérations humanitaires, à des efforts visant à obtenir une détente à long terme, ainsi qu'à la coopération au développement,
- contribue, en temps de conflit armé, aux efforts permettant d'atteindre les objectifs de notre défense.

Cette politique de neutralité bien comprise comprend ainsi la coopération et la co-responsabilité dans le domaine international. Tout au long de cette période, la Suisse, tout en n'étant pas membre de l'ONU et de l'OTAN, montre sa disponibilité en participant activement à un grand nombre d'organisations internationales, dont l'Organisation pour la coopération et la sécurité en Europe (OSCE). Elle offre à plusieurs reprises l'hospitalité de son territoire pour la tenue de conférences internationales et s'engage de façon déterminante dans des actions humanitaires ou de promotion de la paix.

Notre politique étrangère aide à désamorcer les tensions, cherche à faire tarir préventivement les sources de conflits. D'autre part, elle contribue directement à la dissuasion en démontrant clairement que nous sommes prêts à nous défendre.

Le domaine civil

1. Protection civile

Dans le cadre de la politique de sécurité, la protection civile remplit trois missions principales :

- accroître les chances de survie de la population,
- renforcer sa capacité de résistance,

Liste de denrées pour les provisions de ménage

- ☐ = à ne pas conserver plus de 12 mois, sauf certains produits qui se gardent plus longtemps (voir dates limites)
☐ = à ne pas conserver plus de 3 à 6 mois

Réserves de base

| par personne | Nombre de personnes dans la famille | | |
|---|-------------------------------------|---------|----------------------|
| | à 1 an | à 2 ans | |
| <input type="checkbox"/> 2 kg de sucre | x | — | kg de sucre |
| <input type="checkbox"/> 2 kg de farine/blé dur | x | — | kg de farine/blé dur |
| <input type="checkbox"/> 2 kg d'huile d'olive | x | — | kg d'huile d'olive |
| Régimes de base nécessaires pour une famille | — | — | kg |

Réserves complémentaires

Il y a des réserves complémentaires (à compléter) à ajouter aux réserves de base (à compléter) des produits de tous les groupes.

Aliments riches en protéines

- ☐ Lait (lait concentré stérilisé, lait instantané)
- ☐ Haricots secs
- ☐ Conserves de viande
- ☐ Charcuterie de longue conservation (saucisson, jambon)
- ☐ Viande séchée
- ☐ Charcuterie et viande fumées (saucisson, jambon)
- ☐ Fromage fondu (fromage en boîte)
- ☐ Mélanges préparés pour fondue

Fruit sec

- ☐ Produits en conserve, stérilisés, pasteurisés
- ☐ Conserves de fruits et légumes
- ☐ Confitures, miel, marmelade
- ☐ Fruits et légumes au vinaigre
- ☐ Fruits et légumes en sauce
- ☐ Sauces, sauces de viande
- ☐ Conserves de poisson
- ☐ Mets préparés (purée de pommes de terre, jambon, etc.)
- ☐ Charcuterie
- ☐ Condiments, sel, épices
- ☐ Vinaigre
- ☐ Sauces (sauce de soja, etc.)
- ☐ Nuts, noix, etc.
- ☐ Bonbons
- ☐ Pain (pain de campagne)

Il faut compter environ 14 kg de provisions (réserves de base + réserves complémentaires) par personne.

Aliments riches en hydrates de carbone

- ☐ Fruits séchés
- ☐ Produits céréaliers (farine, semoule, pâtes, etc.)
- ☐ Miel instantané, sucre de canne (blanc, brun, etc.)
- ☐ Miel instantané, sucre de canne (blanc, brun, etc.)

Aliments riches en hydrates de carbone

- ☐ Fruits séchés
- ☐ Produits céréaliers (farine, semoule, pâtes, etc.)
- ☐ Miel instantané, sucre de canne (blanc, brun, etc.)
- ☐ Miel instantané, sucre de canne (blanc, brun, etc.)

Boissons

- ☐ Eau de table
- ☐ Jus de fruits
- ☐ Jus de légumes
- ☐ Lait condensé
- ☐ Lait en poudre
- ☐ Boissons à base de malt et de céréales
- ☐ Thé et tisanes
- ☐ Café
- ☐ Café instantané (en sachet et en poudre)
- ☐ Lait UHT

Divers

- ☐ Combustible
- ☐ Produits de nettoyage
- ☐ Pharmacie de ménage
- ☐ Sacs à ordures
- ☐ Papier hygiène, etc.
- ☐ Combustible pour la cuisine
- ☐ Radio à transistors, piles
- ☐ Lampe de poche, bougies, allumettes
- ☐ Instrument à cordes, etc.



Conseils pour l'achat, la gestion et la conservation de vos provisions

- en règle générale, stockez vos réserves dans un endroit sec, sombre et frais
- notez la date de l'achat sur les emballages
- rangez les produits que vous voulez d'acheter derniers et consommez ceux qui sont devant
- vérifiez chaque mois vos réserves
- comparez vos réserves en utilisant vos provisions

Pour les enfants et les bébés, il faut prévoir des provisions spéciales. Les personnes qui suivent un régime (surtout les diabétiques) doivent stocker en quantité suffisante des aliments qui leur conviennent. Les personnes âgées ont aussi besoin de provisions.

Provisions pour l'achat, la gestion et la conservation de vos provisions

- protéger au maximum la population des effets de la guerre,
- apporter son aide aux autorités civiles en cas de catastrophes naturelles ou accidentelles.

Pour atteindre ces objectifs la protection civile met en œuvre deux moyens :

■ *Un élément statique.* Les constructions pour les organismes sanitaires et les abris pour la population (une place protégée pour chaque habitant à proximité de son domicile et, éventuellement, de son lieu de travail).

■ *Un élément dynamique.* Les organismes de protection appelés à prendre en charge la population lorsque l'occupation des abris s'impose.

Au milieu des années 1980, il existe déjà plus de 5,5 millions de places protégées modernes, auxquelles il faut ajouter 1,8 million de places protégées, dites *de fortune*, avec un degré de protection moindre. Cela signifie que plus du 80 % de la population peut être protégée dans plus de 200 000 abris. En outre, environ 1450 postes de commandement protégés, 800 postes d'attente et 82 000 lits protégés répartis dans plus de 1100 constructions souterraines sont disponibles. A la même époque, les deux tiers des 520 000 personnes astreintes à servir dans la protection civile ont suivi les services d'instruction.

2. Défense économique

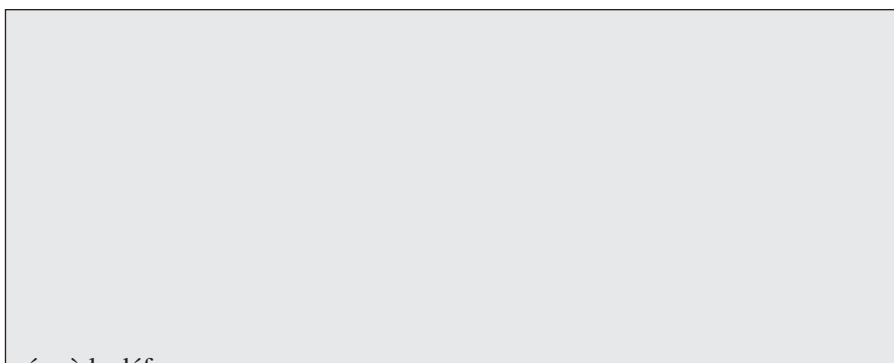
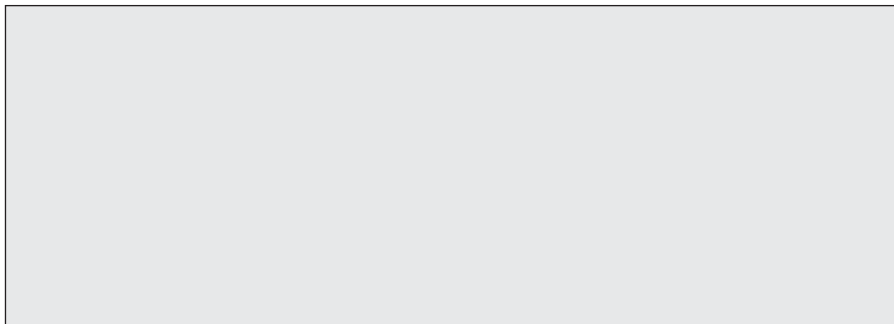
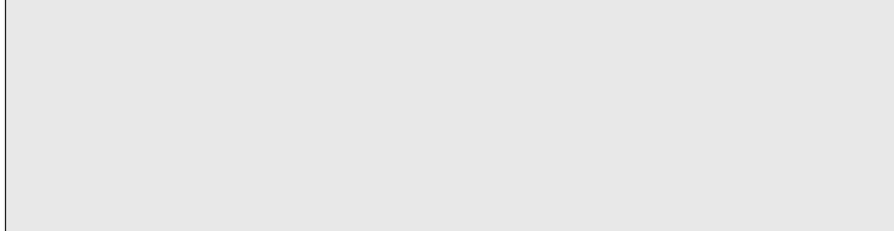
La structure économique de notre pays est caractérisée par une absence de matières premières et de biens de base, ainsi que par une industrie de haut niveau. Celle-ci doit forcément exporter sa production et dépend donc aussi des relations du pays avec l'étranger.

Afin de pallier les carences des importations en temps de guerre, il s'agit de constituer, dès le temps de paix, des réserves suffisantes et de préparer la reconversion des activités de production. L'exécution de ces mesures de précaution est assurée par les services de l'économie de guerre, qui dépendent du Département fédéral de l'économie publique. Par un système mixte basé sur l'action de l'Etat et des prestations de l'économie privée, il est possible d'envisager le maintien de la capacité économique du pays.

3. Effort financier

La mise en œuvre d'une telle politique de sécurité a un coût. De 1960 à 1990, la Confédération suisse dépense, en francs réels, un montant total de 100 milliards de francs suisses pour sa défense militaire, protection civile comprise. Durant ces années, la part de ses dépenses que la Confédération consacre à la défense nationale tend à diminuer en valeur relative, ce qui s'explique princi-

palement par l'augmentation importante des dépenses autres que celles consa-



crées à la défense.

⁴ Source : *Military Balance* 1979/1980. Londres.

Nature des dépenses militaires en 1980

| | |
|------------------------|--------|
| Frais d'exploitation | 46.5 % |
| Coût des constructions | 10.8 % |
| Dépenses d'armement | 35.6 % |
| Frais de recherches | 3.3 % |
| Coût de la munition | 3.8 % |

Part des dépenses fédérales pour la défense

| | |
|------|--------|
| 1960 | 36.0 % |
| 1965 | 31.0 % |
| 1970 | 24.2 % |
| 1975 | 19.3 % |
| 1980 | 19.0 % |
| 1985 | 21.1 % |
| 1990 | 19.1 % |

Une comparaison avec d'autres Etats fournit des éléments de réflexion qui doivent tenir compte de la diversité des conditions économico-politiques de chacun d'eux. Les chiffres expriment le pourcentage des dépenses militaires de ces pays par rapport à leur produit intérieur brut (PIB)⁴. Ces chiffres mettent en évidence l'importance de l'effort financier consenti par la Suisse durant cette période. Confronté à une modification de la pondération des diverses tâches nationales, le Gouvernement adapte cet effort en fonction des circonstances.

Dépenses militaires en pourcentage du PIB 1979/1980

| | |
|---------------------------------|--------|
| Union soviétique | 13.0 % |
| Etats-Unis | 5.0 % |
| République fédérale d'Allemagne | 3.4 % |
| France | 3.3 % |
| Pays-Bas | 3.3 % |
| Suède | 3.4 % |
| Italie | 2.4 % |
| Suisse | 1.9 % |

4. L'information et la défense psychologique

La situation politique intérieure d'un Etat est un facteur décisif de sa stratégie. Si la volonté de se défendre fait défaut et que la cohésion nationale s'effrite, toutes les conceptions stratégiques sont vaines et sans objet. L'information et les mesures de défense psychologique apparaissent donc comme un des piliers d'une défense totale. Les mesures prises dans ce domaine en Suisse sont les suivantes :

- Faire connaître à l'intérieur du pays comme à l'étranger sa volonté d'indépendance, ainsi que les mesures prises à cet effet.
- Renseigner la population sur sa sauvegarde et lui exposer la situation du moment.
- Informer le pays et le monde des décisions prises par le Gouvernement.
- Prévenir tous les agissements hostiles à l'Etat en pratiquant une politique de contrôle judicieuse, tenant compte aussi bien des exigences de la sécurité que de la nécessité d'informer le pays.

La Confédération prend des dispositions relatives à la protection de l'Etat: dans une société démocratique, les actions dans ce domaine relèvent d'une juste appréciation. Le professeur K. Schmid, auteur d'une étude sur la politique de sécurité, exprime bien cet aspect des choses en disant : « *Il s'agit de se demander combien de libertés nous pouvons sacrifier pour garantir la liberté* ».

Adhésion de la population

Le système politique de notre pays et la nature de notre défense nationale créent des liens étroits entre le peuple et son armée. La période de la guerre froide n'épargne pas la Suisse si l'on pense aux mouvements dits *pacifistes*. L'armée est l'objet de remise en cause, de propositions de réduction de ses effectifs, de ses moyens et de ses dépenses. Le système politique, caractérisé par la démocratie directe, donne au peuple de larges compétences. Le *souverain* vote notamment sur les points suivants : modification de la Constitution, référendums éventuels avant la mise en œuvre de lois fédérales, prise de position sur les initiatives populaires. C'est ainsi que le peuple suisse vote entre 1950 et 1993 sur quinze objets relatifs à la défense nationale. Dans la quasi totalité des cas, il se prononce selon les propositions du Gouvernement en faveur de la défense nationale.

⁵ L'auteur remercie le colonel EMG Jürg Stüssi et les colonels Hervé de Weck et Dominic Pedrazzini pour leurs conseils et leur appui dans la rédaction de cette étude.

Objets des votations touchant à la défense nationale

- financement des dépenses militaires,
- projet constitutionnel de la protection civile,
- interdiction d'acquisition d'armes atomiques,
- création d'un service civil de remplacement,
- compétences populaires en matière de dépenses militaires,
- suppression de l'armée,
- limitation des places d'armes,
- Suisse sans avions de combat.

Les campagnes précédant ces votations sont toujours passionnées et font l'objet de vives discussions. Il est tout particulièrement remarquable que le peuple suisse doive voter en novembre 1989 sur une initiative préconisant la suppression de l'armée. Le résultat est un rejet de cette proposition par 62 % des votants.

Conclusion

Cette évocation, forcément incomplète, montre que, dans l'ensemble, le peuple suisse a été conscient de la nécessité de sa défense nationale. Il a accordé les moyens financiers nécessaires, rejeté les initiatives risquant d'en entraver le développement. Tout ne s'est pas fait dans l'unanimité, mais quel pays, autre que la Suisse vote sur le maintien ou la suppression de son armée ?

Petit Etat neutre au centre de l'Europe, la Suisse a été épargnée par les malheurs de la Seconde Guerre mondiale. Durant toute la période de la guerre froide, elle a mis en œuvre des moyens considérables pour garantir son indépendance. Par une adaptation continue de son armée aux données politico-militaires du moment, par un effort financier très important, par la coordination de toutes ces actions dans une véritable politique de sécurité, la Suisse a, non seulement agi dans son propre intérêt, mais a surtout maintenu un espace terrestre et aérien libre et sûr au centre du continent européen. Ainsi, a-t-elle contribué de façon non négligeable à la stabilité européenne et au maintien de la paix dans l'ensemble du continent ⁵.

A.T.

Bibliographie sommaire



Le lance-mines de 12 cm des troupes de montagne.

Mise en train matinale.



La politique de sécurité et la menace actuelle sur la Suisse

Ce texte, base écrite d'un exposé non daté, a été vraisemblablement présenté lors d'une conférence de situation du Conseil fédéral, durant le second semestre de l'année 1983. Il fait partie d'un dossier qui contient des éléments d'appréciation sur les relations franco-suisse, le Gouvernement français du moment et la défense en France ¹.

Cette appréciation de situation est intéressante, parce qu'elle démontre une parfaite similitude avec les scénarios des exercices opératifs, des exercices d'états-majors des Grandes Unités et des corps de troupes de cette époque.

Environnement en matière de politique de sécurité

La situation politique orageuse actuelle est, comme toujours, liée aux relations tendues entre les deux super-puissances, qui se sont détériorées de manière drastique depuis l'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979. La responsabilité de cette évolution n'incombe pas à l'administration Reagan, mais à l'Union soviétique. En effet, les racines de la situation actuelle doivent être recherchées loin en arrière. Les principales sources des tensions américano-soviétiques sont :

1. La politique d'armement massive menée par l'Union soviétique après la chute de Khrouchtchev, qui fut sans aucun doute lancée par la crise de Cuba, désastreuse pour Moscou. Ses objectifs ne se limitaient pas à atteindre la parité avec les Etats-Unis et ainsi à éviter de nouveaux « Cuba », mais plutôt à éliminer l'Amérique, affaiblie par le Vietnam et le Watergate ², de sa position dominante comme puissance militaire. Durant les années 1970, marquées par la détente, les dépenses militaires américaines sont restées constantes en termes

¹ Berne, Bibliothèque militaire fédérale, Services généraux, DS 224.

² Aux Etats-Unis, « cambriolage » du quartier-général du Parti démocrate par des hommes de main du Parti républicain qui va entraîner la démission du président Richard Nixon menacé par la procédure d'*impeachment*.

réels ; elles ont même diminué, si l'on considère les coûts de la guerre du Vietnam, les taux d'inflation élevés dans le secteur de l'armement et le passage à une armée de métier. En revanche, les dépenses d'armement soviétiques ont connu, durant les années 1970, une augmentation annuelle de 4-5 % en termes réels, qui atteint au total environ 60 %. L'accroissement actuel des dépenses militaires américaines, débuté par ailleurs sous Carter, n'est rien d'autre qu'une réaction tardive à ce véritable défi.

2. *Moscou ne s'est pas seulement équipé en matériel conventionnel, mais aussi dans le domaine nucléaire.* L'objectif en était la neutralisation de la puissance dissuasive stratégique américaine et la mise sur pied d'un potentiel efficace d'intimidation politique envers l'Europe de l'Ouest et, par là même, une dégradation progressive de l'alliance occidentale. Quelques chiffres peuvent illustrer cela : depuis la ratification des accords SALT 1³ en 1972, les Etats-Unis n'ont mis en service qu'un seul vecteur stratégique, le *Trident C-4* en 1980, l'Union soviétique huit. Tandis que le nombre des vecteurs nucléaires stratégiques américains baissait d'environ 120 unités (de 2 000 à 1880), ceux de l'Union soviétique étaient augmentés de 450 (de 2170 à 2520). Des programmes américains souvent contestés, tels que les missiles *MX* ou le bombardier *B-1*, trouvent là leur origine. Dans le secteur européen, les Etats-Unis ont réduit leurs armes nucléaires tactiques de 7 000 à moins de 6 000 et doivent encore amener ce chiffre à 4 600. De son côté, Moscou a accru son potentiel de 2 000-3 000 à 4 500. De plus, l'introduction des *SS-20*, avec un total actuel de 378 rampes de lancement, a conduit à un doublement des têtes nucléaires de portée moyenne, dirigées vers l'Europe occidentale. On peut trouver ici l'origine de la double décision de l'OTAN, désignée à Moscou comme génératrice de conflit. Son sens était pourtant d'éviter la transformation de la puissance militaire soviétique en une influence politique.

3. *En politique extérieure, l'Union soviétique a su utiliser les importantes phases de faiblesse du Gouvernement américain à des fins de politique globale.* Le Watergate a encouragé Moscou à s'installer par l'entremise de troupes cubaines en Angola et au Mozambique. Les deux premières années de l'administration Carter – imprégnées d'idéalisme – ont favorisé l'engagement soviétique en Ethiopie et la mainmise du Vietnam sur l'Indochine. Le drame des otages américains en Iran a permis l'intervention en Afghanistan. Les actions de Moscou peuvent dès lors être vues comme une chaîne de décisions logique, dans le cadre d'une stratégie indirecte en cours de développement. A la tentative de diviser l'alliance occidentale par une pression militaire renforcée, on ajoute la volonté

³ *Strategic Arms Limitation Talks.*

d'utiliser de manière appropriée toute opportunité d'affaiblir les capacités et la volonté de résistance de l'Ouest.

Des régions-clés telles que le Moyen-Orient riche en pétrole, l'Afrique australe et ses matières premières, les voies maritimes, artères de l'Occident, ont également été des cibles. C'est dans le cadre de cette évolution qu'il faut voir le nouvel engagement des Etats-Unis en matière de politique globale, et la création de la *Rapid Deployment Force*.

4. Finalement, on doit mettre en évidence, dans ces dernières années, *l'absence d'une flexibilité politique de la part des autorités politiques soviétiques*. Déjà durant les dernières années du règne de Brejnev, mais également sous Andropov ⁴ et aujourd'hui Tchernenko ⁵, Moscou s'est montré de plus en plus incapable de réagir au changement de tendance politique aux Etats-Unis, induit par l'évolution de la situation décrite plus haut. Au lieu de tendre la main pour un dialogue constructif, l'Union soviétique a de plus en plus fait confiance au fait de s'imposer politiquement par la force de ses moyens militaires accumulés, une politique d'intimidation, la désinformation et la propagande. La volonté et la capacité, en regard de la crise du commandement qui devient toujours plus aiguë dans un *Politburo* très âgé, d'aller vers un compromis ont été perdues. Rien ne rend plus claire cette évolution que l'attitude inflexible de l'Union soviétique dans les négociations INF ⁶ et la rupture de la plupart des négociations sur le contrôle des armements par Moscou, après l'installation des missiles en Europe de l'Ouest.

En résumé, on peut dire que l'Union soviétique, depuis la prise du pouvoir par Brejnev, s'est développée en une forte puissance militaire avec des ambitions globales et des possibilités mais, simultanément, elle s'est exposée à un lent processus de dégradation intérieure. Car pour prendre la place de la puissance prépondérante de la politique mondiale, l'Union soviétique a dû payer le prix. L'accroissement des dépenses d'armement n'a été rendu possible que par un ajournement d'investissements pressants, indispensables dans le secteur économique. L'économie soviétique se caractérise aujourd'hui par des taux de croissance qui chutent de manière tendancielle et par de plus en plus de goulets d'étranglement. La longue administration de Brejnev a conduit à un véritable en-croûtement et à un vieillissement d'une bureaucratie soviétique par ailleurs

⁴ Yuri Andropov succède à Leonid Brejnev comme secrétaire du Parti communiste d'Union soviétique le 12 novembre 1982. Il meurt le 9 février 1984, peut-être assassiné par la femme d'un ministre corrompu.

⁵ Constantin Tchernenko (1911-1985) succède à Andropov comme secrétaire général du Parti communiste d'Union soviétique du 13 février 1984 à sa mort le 10 mars 1985.

⁶ *Intermediate-Range Nuclear Forces*.

lourde. Les tentatives de réforme se sont enlisées, tant sous Kossyguine ⁷ que sous Andropov. Le vieillissement du *Politburo*, qui a conduit à une série de régimes de transition tels que celui d'Andropov aussi bien que celui de Tchernenko, trouve là son origine. Le refus des expériences en Europe de l'Est, clairement prouvé par l'invasion de la Tchécoslovaquie et par la proclamation de l'état de guerre en Pologne, a conduit à une véritable montagne de dettes du Comecon ⁸, à une stagnation et à une charge supplémentaire croissante pour l'Union soviétique, à travers les plus petits pays du Pacte de Varsovie. Les problèmes économiques menacent très lentement de compresser les coefficients de croissance dans le domaine de l'armement soviétique. Dans les années 1976-82, les taux de croissances ont dû tomber, en termes réels, à un peu plus de 2 % par an. En revanche, en 1983, ceux-ci sont remontés à nouveau à 5-10 %. En d'autres termes, l'Union Soviétique se voit aujourd'hui au sommet de sa relative puissance militaire, mais sans perspectives d'avenir vraiment encourageantes :

- La recherche de la suprématie a déclenché aux Etats-Unis un changement d'orientation durable. Washington est aujourd'hui de nouveau décidé à faire front à l'Union soviétique en politique internationale et à corriger les erreurs militaires du passé.

- La pression massive exercée sur l'Europe de l'Ouest, durant ces dernières années, n'a été payante que dans une mesure limitée. L'installation de nouveaux missiles n'a pas pu être évitée ; la stratégie de l'OTAN de la *Flexible Response* regagne en crédibilité.

- L'espoir de diviser l'Alliance et de saper la politique de sécurité de l'Europe par le mouvement pacifiste et le glissement vers la gauche des partis sociaux-démocrates, qui en est résulté dans de nombreux pays d'Europe occidentale, s'est montré quelque peu optimiste. Le mouvement pacifiste commence à se désintégrer, le glissement vers la gauche s'est ralenti dans quelques partis sociaux-démocrates européens, mais de loin pas dans tous, et pourrait faire place à de nouvelles orientations.

- La progression dans des régions-clés se heurte à des obstacles, partiellement de nature imprévisible, comme la guerre du Golfe ⁹ qui a empêché Moscou de récolter les fruits de l'effondrement du régime du Shah, partiellement de nature liée au système, comme l'incapacité de pouvoir offrir des solutions sur le plan économique en Angola, au Mozambique ou en Ethiopie. Mais elle se heurte

⁷ Aleksei Kossyguine (1904-1980). Vice-président du Conseil des ministres lors de l'éviction de Khrouchtchev, il lui succède à la présidence. Malade, il démissionne en octobre 1980.

⁸ *Council of Mutual Economic Assistance* de l'Union soviétique et des Etats-satellites.

⁹ Il s'agit de la guerre Iran-Irak déclenchée par Saddam Hussein.

également à la résistance ouverte des Etats-Unis : je fais seulement allusion ici à Grenada ¹⁰.

– Mais avant tout, le marasme du commandement au Kremlin même oblige Moscou à piétiner en politique extérieure et empêche à long terme le développement de nouvelles initiatives décisives. Dans sa position attentiste en matière de politiques extérieure et de sécurité, l'Union soviétique n'a pas seulement abandonné la chance d'arracher de nouvelles concessions dans le domaine du contrôle des armements lors d'un précédent sommet avec le président Reagan, mais a, de plus, agi de manière peu habile envers l'Europe de l'Ouest. Par l'annulation de la visite d'Archipov, elle a ouvertement choqué la Chine. Ce coup à la Chine est avant tout symptomatique du retrait des Soviétiques dans leur réserve.

Cette situation nous donne-t-elle des motifs de satisfaction ? Je pense que non. L'incapacité actuelle de l'Union soviétique de participer à un dialogue constructif, sa peur du futur, sa puissance militaire et ses possibilités d'action constituent une mixture dangereuse. Le Tiers-monde est aujourd'hui parsemé de foyers de crise. Son instabilité va toujours croissante. L'Union soviétique peut aujourd'hui parfaitement aider à provoquer ou à attiser des crises simultanément en divers points du globe, géographiquement éloignés les uns des autres. La tentation doit être grande de mettre à l'épreuve les forces d'une Amérique, qui se fortifie à nouveau, par de telles épidémies de crises.

La multiplication de dangereuses situations de crise a peut-être été l'une des caractéristiques les plus marquantes de ces dernières années. Les crises qui affectent le Tiers-monde sont dangereuses. Elles peuvent facilement être déclenchées, mais seulement difficilement réfrénées. Elles menacent principalement d'échapper à tout contrôle. Le danger existe que de telles crises s'étendent à une confrontation entre les deux super-puissances, sans que cela soit intentionnel. Si l'on ajoute à une telle situation des erreurs d'appréciation et d'interprétation, il faudrait peu pour que se mette en marche un mécanisme d'escalade, qui peut finalement conduire aussi à l'empiétement de la crise sur l'Europe. Ce danger doit être souligné en toute clarté. L'Europe est tout autant une île que la Suisse.

Pourtant, il n'y a pas matière à afficher un pessimisme profond. 1984 sera certes une année difficile. Les élections américaines lient à maints égards les mains des Etats-Unis. Elles induisent cependant une plus grande disponibilité au dialogue des Etats-Unis vis-à-vis de l'Union soviétique. Si Moscou se

¹⁰ A la demande de l'Organisation des pays des Caraïbes orientales, les Etats-Unis, le 23 octobre 1983, lancent dans l'île une opération militaire destinée à permettre la mise en place d'un régime plus démocratique que celui qui venait d'être renversé.

persuade qu'une réélection de Ronald Reagan apparaît comme vraisemblable, alors l'Union soviétique pourrait commencer à sortir peu à peu de sa réserve dans le domaine du contrôle des armements. La pression exercée par ses propres problèmes économiques et le réarmement américain pourraient créer cette tendance.

Le Kremlin ne pourra pas s'empêcher de trouver un *modus vivendi* interne, afin de désamorcer peu à peu son actuelle crise du commandement. Cette évolution de la politique intérieure, à laquelle on peut s'attendre, provoquera à moyen terme le nouveau départ d'un dialogue. Si l'Europe de l'Ouest parvient, après le défi du mouvement pacifiste, également à surmonter la crise de la Communauté européenne et, par un redressement économique progressif, à désamorcer graduellement les problèmes de politique intérieure, on peut émettre une nouvelle hypothèse pour la décrispation de la situation orageuse actuelle. 1985 pourrait être une année prometteuse. Les nombreux problèmes actuels ne doivent pas nous barrer la vue sur des possibilités dans le futur.

Menace sur la Suisse

Après ce tour d'horizon de la politique internationale, j'en arrive à la seconde partie de mon exposé, la menace actuelle directe sur la Suisse. Je veux porter l'effort principal de mon développement sur l'aspect militaire. Auparavant, j'aborderai cependant brièvement la menace économique et politique.

La menace économique

Celle-ci apparaît, momentanément, plutôt faible. Le système financier international a montré, ces deux dernières années, une étonnante capacité de résistance. Toujours est-il qu'une certaine insécurité auprès des banques (Continental Illinois) n'est pas à écarter, et l'augmentation de 12,5 % des taux d'intérêt aux Etats-Unis pourrait influencer négativement un développement prochain. Une crise globale de la dette, déclenchée par la faillite de divers importants pays débiteurs, est toujours possible, bien que devenue moins probable.

Le nouveau redressement économique n'apparaît actuellement pas sérieusement menacé sur ce front. Des interruptions d'approvisionnement apparaissent aussi, d'une manière générale, plutôt improbables. La situation tendue dans le conflit du Golfe, accentuée par des attaques sur des *tankers* étrangers, et la possibilité d'une fermeture du détroit d'Hormuz ont un caractère purement exceptionnel. Des stocks élevés, les réserves flottantes des pays producteurs, les moyens limités de l'Iran et la volonté des Etats-Unis de ne pas permettre la fermeture du détroit d'Hormuz donnent des motifs d'optimisme, tant que le marché ne réagit pas par des mouvements de panique.

La menace politique

Ici, on peut voir la possibilité, même la probabilité, de la poursuite des tentatives soviétiques d'intimidation à l'égard de l'Europe de l'Ouest et une possible radicalisation d'éléments du mouvement pacifiste. La campagne de Moscou sur les INF a échoué. C'est pourquoi le Kremlin va mener une massive campagne de propagande contre la tentative de réactiver l'Union de l'Europe occidentale, lancée par la France, même si on ne peut en aucun cas accorder à ce projet, au moins dans sa phase d'introduction, un succès décisif. Les violations perpétuelles des eaux territoriales suédoises par des sous-marins sont un indice que Moscou tente encore de transformer sa puissance militaire en pression politique. Une nouvelle campagne de propagande a démarré en Union soviétique. Elle a pour but d'empêcher la croissance très discutée des forces de défense conventionnelles de l'Ouest, qui vise à élever le seuil d'engagement des armes nucléaires et à rehausser la crédibilité de la stratégie occidentale. La campagne lancée entre-temps par le SPD ¹¹ de la « défense non-offensive » et de la « capacité structurelle de non-attaque » devrait arriver de manière opportune dans la campagne de propagande soviétique. On peut constater en Suisse aussi des ramifications de cette campagne de propagande. La conduite de la guerre secrète, les tentatives de manipulation, la subversion et le sabotage seront entretenus et vont encore gagner en poids.

La menace militaire

Le nouveau *Plan directeur de l'armée* a expressément mis en évidence le danger croissant de la surprise stratégique. La Suisse ne serait naturellement un objectif ni unique, ni prioritaire pour une telle action. Elle pourrait cependant être très rapidement concernée par une telle action. Nous devons, en termes généraux, partir de trois scénarios :

1. Déploiement massif du Pacte de Varsovie en près de deux semaines avec quelque 100 divisions. Le deuxième échelon stratégique est déplacé vers l'avant. Pour les opérations de la troisième dimension, jusqu'à 6 divisions aéroportées et d'autres troupes spéciales sont disponibles. Les troupes de diversion seront engagées avant et pendant le déclenchement des hostilités. Le déploiement pourrait rester indétecté durant quelques jours seulement, et devrait alors déclencher une réaction de l'OTAN, dans la foulée conduire la Suisse à prendre des mesures de mobilisation et permettre la mise en place des premières mesures défensives avec au moins une partie des troupes.

¹¹ Parti social-démocrate de l'Allemagne de l'Ouest.

2. *Déploiement partiel du Pacte de Varsovie en près d'une semaine avec environ 70 divisions.* Le deuxième échelon stratégique introduirait la mobilisation, mais son déplacement vers l'avant n'interviendrait complètement qu'avec le début de l'attaque. A nouveau, il est vraisemblable que le maintien du secret serait effectif durant quelques jours. Les contre-mesures de l'OTAN, avec lesquelles il faut à nouveau compter, n'arriveraient qu'à peine à être efficaces. La Suisse pourrait déclencher la mobilisation, mais pas mettre en place les premières mesures défensives avec le gros des troupes. L'engagement de troupes aéroportées et de diversion gagne en importance.

3. *Déploiement rapide en 2-3 jours avec 40 divisions, aussi appelé « attaque après courte préparation ».* Le Pacte de Varsovie renonce à une préparation à la guerre complète au profit de la surprise et s'accommode d'un retard dans l'avance du deuxième échelon stratégique.

Les forces armées des pays satellites ne sont que partiellement disponibles au début des opérations. Le maintien du secret concernant les préparatifs de l'attaque sera probablement effectif durant 1-2 jours. L'OTAN ne disposera d'à peine plus de temps pour appliquer des mesures préventives. Situation analogue pour la Suisse. Les actions des troupes aéroportées et de diversions prennent à nouveau une importance accrue.

Si l'on pouvait, il y a quinze ans, considérer le scénario N° 1 comme le plus vraisemblable, l'évolution se dirige aujourd'hui de manière toujours plus insistante vers le scénario N° 3. *Au moins, celui-ci sera considéré comme l'une des plus sérieuses options de l'ennemi.* L'Union soviétique est de plus en plus en mesure de mener des *Theatre Strategic Operations*, c'est-à-dire qu'elle a acquis la possibilité, avec des formations suréquipées et conduites avec souplesse, hautement mobiles et blindées, disposant d'un fort appui de feu grâce à des armes d'appui conventionnelles puissantes mais aussi chimiques et nucléaires, de pousser rapidement dans la profondeur du dispositif ennemi, de désorganiser l'adversaire et ainsi d'empêcher la mise sur pied d'un efficace dispositif de défense. Les différentes étapes qui ont conduit à ce résultat ont été :

- un renforcement massif des moyens nucléaires tactiques et opératifs, ainsi que des toxiques chimiques,
- l'introduction massive d'hélicoptères de combat et la création de formations organiques d'hélicoptères de transport et de combat à l'échelon de la division,
- le renforcement des troupes aéroportées et de diversion,
- l'adoption d'avions de combat modernes avec une charge utile et une autonomie nettement améliorées, qui sont en mesure de porter les premiers coups à partir de leurs stationnements de temps de paix,

- la modernisation et le renforcement de l’arme blindée ainsi que l’augmentation des tubes et de la puissance de feu de l’artillerie,
- la poursuite du renforcement des systèmes d’armes antiaériens,
- l’introduction de postes de combat et de commandement volants,
- la création de stocks avancés de ravitaillement,
- l’élévation de la mobilité, qui permet un déplacement rapide des troupes vers l’avant,

Last but not least, une modification du déroulement des exercices mérite tout particulièrement d’être relevée. Le nombre croissant des exercices de transmission des états-majors, de même que ceux qui sont complétés par des exercices de troupes dans le glacis rendent de plus en plus difficile la distinction entre un déploiement pour un exercice et un déploiement pour l’attaque. Cette tactique permet finalement d’attendre la décision politique d’une attaque jusqu’à ce qu’il soit tout à fait clair que cette déception intentionnelle soit effectivement réussie. Nous avons à faire à deux types de problèmes :

1. D’un côté la capacité de déclencher très rapidement un déploiement nécessaire à une poussée dans la profondeur.
2. De l’autre, la collection permanente d’indicateurs, qui permettent à l’Ouest d’adopter la réaction appropriée avant le déclenchement des hostilités.

Concrètement, cela signifie pour la Suisse, qu’aussi bien le délai de pré-alerte que le délai d’alerte se raccourcissent. Le délai de pré-alerte est défini comme suit : « *Intervalle de temps entre, d’une part la constatation de mesures qui laissent supposer l’ouverture des hostilités et, d’autre part, leur déclenchement effectif en Europe.* » Le délai d’alerte est « *l’intervalle de temps s’étendant entre le déclenchement des hostilités en Europe et le début des hostilités contre notre pays.* »

Notre capacité d’exécuter et d’achever, à temps et complètement, nos mesures de mobilisation apparaît donc remise en question. L’importance du service de renseignement doit s’accroître. Cette situation est encore rendue plus difficile en regard des problèmes soulevés dans la première partie de mon exposé. S’il s’avère qu’aujourd’hui le risque de déclenchement d’un conflit – peut-être même involontaire au départ – s’est accru au travers d’une crise dans le Tiers-monde, nous devons en tirer qu’un conflit en Europe sera induit par une plus grande période de tension dans une région du Tiers-monde. Les deux super-puissances pourraient adopter progressivement des mesures militaires en réaction à cette crise. Elles ne devraient pas être obligatoirement interprétées par nous comme une préparation pour une guerre en Europe, mais précisément être mise en relation avec chaque crise locale. Cependant, le Pacte de Varsovie peut,

sous le couvert d'une telle crise, entreprendre des préparations pour un déploiement en Europe même. L'OTAN pourrait hésiter à répondre par des contre-mesures, soit pour ne pas attiser la crise, soit en raison de divergences de vues dans l'Alliance en regard de la crise originelle dans le Tiers-monde. En un mot, la situation politique internationale accentue encore les problèmes militaires qui résultent du renforcement du potentiel offensif soviétique.

Résumé

1. La crise dans les relations des deux super-puissances et la singulière combinaison en Union soviétique de puissance militaire et de faiblesses internes dominent une situation politique orageuse et confèrent au formidable potentiel de conflits que constitue le Tiers-monde, une dimension dangereuse supplémentaire.
2. 1984 pourrait être l'année de l'expectative. Elle est placée sous le signe des élections présidentielles américaines. Les deux super-puissances seront tentées d'exploiter des crises du Tiers-monde pour des objectifs à court terme, en d'autres termes l'administration américaine pourrait souhaiter un nouvel *effet-Grenada*, Moscou pourrait essayer, en favorisant plusieurs situations de crises simultanément en divers points du globe, de saturer les Etats-Unis, éventuellement de leur donner une *gifle*.
3. Des lueurs d'espoir pointent pour la période qui suivra les élections américaines.
4. En ce qui concerne la menace directe sur notre pays, les facteurs militaires sont incontestablement situés au premier plan, outre les sombres nuages de la crise de la dette mondiale, du détroit d'Hormuz et de la campagne contre la politique d'armement conventionnel occidentale.
5. Menaçante est particulièrement la capacité croissante du Pacte de Varsovie de mener une attaque après courte préparation, qui doit être prise en considération comme option, de même qu'il faut mentionner le fait que des crises du Tiers-monde peuvent masquer un déploiement dissimulé, ce qui suppose pour notre pays un raccourcissement des délais de pré-alerte et d'alerte.

Bataille planifiée en plaine et en montagne

La défense combinée suisse face à une offensive du Pacte de Varsovie (1960-1990)

■ Cdt C Adrien Tschumy ¹

■ Col Hervé de Weck ²

1. La menace

Quelle est l'appréciation de la situation politico-militaire et de la menace faite par le commandement de l'armée suisse depuis 1960 ? Il part d'abord du principe que la Suisse ne serait pas épargnée par le raz-de-marée aéro-mécanisé soigneusement planifié, jusqu'à la fin des années 1980, par le commandement du Pacte de Varsovie, qui vise à atteindre le Rhin en une dizaine de jours et les côtes françaises de l'Atlantique dans la quinzaine. Le territoire suisse serait touché par les effets des feux nucléaires tactiques tirés par les Soviétiques dès le début des opérations, pour maintenir le rythme de l'offensive. La découverte des plans à Berlin-Est a confirmé la bonne exactitude des hypothèses admises par le commandement suisse. A Moscou, on prévoyait par exemple de tirer 175 feux nucléaires sur la seule Bavière !

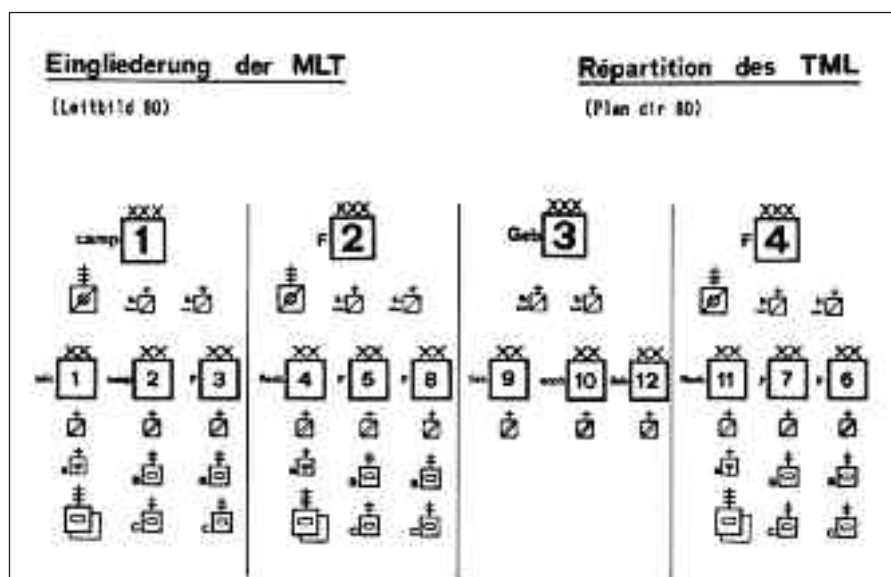
¹ Ingénieur diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, travaille pendant vingt ans dans une entreprise industrielle de Genève pour le compte de laquelle il a contribué à la réalisation d'aménagements hydro-électriques en Suisse et à l'étranger. Artilleur et officier d'état-major général, il passe au service de la Confédération lorsqu'il prend le commandement de la division de montagne 10 en 1982. Commandant du corps d'armée de montagne 3 entre 1989 et 1992. Depuis 1994, président de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires.

² Licencié ès lettres, officier de renseignement incorporé à l'état-major du corps d'armée de campagne 1 (1992-2003); trésorier et responsable des publications de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires; trésorier et secrétaire général adjoint de la Commission internationale d'histoire militaire (1980-2005); rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse* depuis 1991.

La Suisse, qui ne possède pas de matières premières, n'est pas en elle-même un objectif stratégique. Même si elle était impliquée dans un conflit opposant l'OTAN et le Pacte de Varsovie, elle ne justifierait pas un effort principal de la part d'un des deux blocs, l'engagement de leurs meilleures formations et de leurs matériels les plus modernes. L'enjeu se situerait dans le nord de l'Europe et sur le Rhin !

Il faut en revanche compter avec le fait que les deux Etats neutres du secteur alpin, la Suisse et l'Autriche, forment une sorte de corridor qui s'étend de Genève à Pressburg. Il s'enfonce profondément dans les dispositifs militaires des deux blocs. Pour l'OTAN, c'est une barrière entre ses forces opérant au nord et au sud de l'Europe. Pour les deux alliances, la tentation serait grande d'utiliser ce corridor pour des opérations aériennes à l'ombre des radars de l'adversaire, d'autant plus que la défense du ciel autrichien présente de criantes lacunes. Les forces des deux blocs pourraient également être amenées à s'assurer le contrôle des transversales alpines.

Si l'Est et l'Ouest s'affrontent au nord de l'Europe et en Italie, un certain équilibre des forces pourrait s'établir après un premier va-et-vient. Un front se formerait... La situation de la Suisse deviendrait alors plus critique, car le risque



Chacun des trois corps d'armée de campagne, prévus pour le combat sur le Plateau, coiffe 1 division mécanisée comprenant 2 régiments de chars et 1 bataillon de chars directement subordonné. Elle est prévue pour les ripostes opératives. Chacune des divisions d'infanterie (camp ou F) aligne 2 bataillons de chars pour les ripostes tactiques et le combat antichar mobile.

de manœuvres opératives de débordement s'accroîtrait comme celui d'actions préventives de la part des deux blocs, visant à prendre le contrôle du territoire suisse.

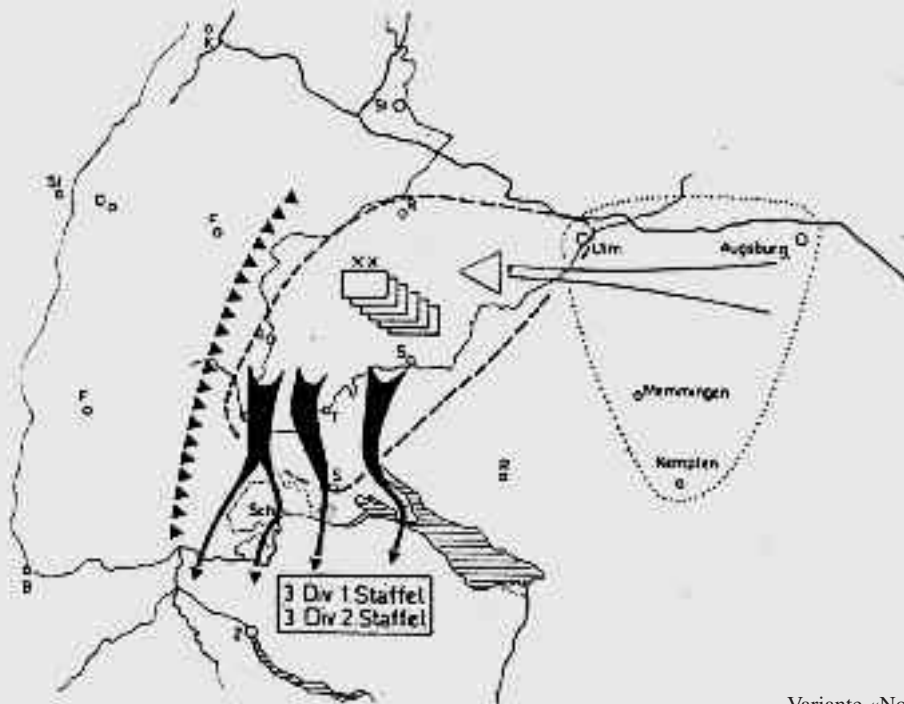
Si les forces du Pacte de Varsovie réalisaient la rupture et occupaient le nord-ouest de l'Europe, le front risquerait de s'infléchir vers le Sud, le territoire suisse devenant alors un barrage latéral gênant, une sorte de bouclier autour de l'Italie du Nord.

Une opération contre la Suisse de la part du Pacte de Varsovie, d'après les estimations, impliquerait une douzaine de divisions, soit l'équivalent d'un front, avec six ou sept divisions de premier échelon. En dessous du niveau corps d'armée, l'instruction et l'entraînement des états-majors suisses ne prennent en compte que l'hypothèse d'une violation du territoire par le Pacte de Varsovie. Ce n'est que dans les exercices de défense générale et les exercices opératifs qu'on étudie des violations de la part de l'OTAN. L'ennemi « ROUGE » est bien ciblé chez les citoyens-soldats.

2. Articulation des forces suisses depuis 1960

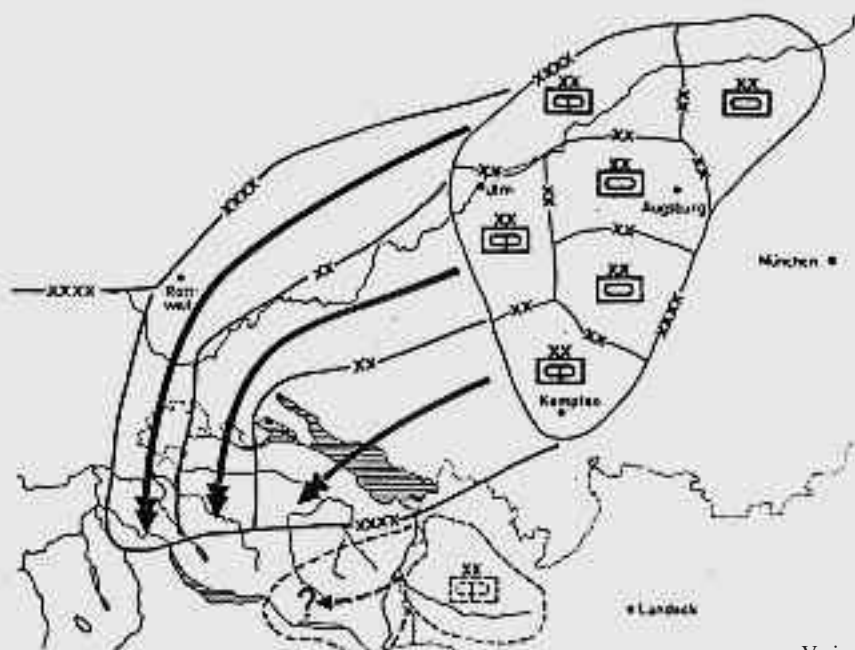
En 1962, l'armée suisse connaît une importante réorganisation. Ses responsables ont constaté qu'on ne peut plus opposer en plaine des fronts stables, une défense uniquement statique face à un adversaire aéro-mécanisé doté d'armes modernes, conventionnelles et chimiques, qui peut déclencher des frappes nucléaires tactiques. Les moyens financiers et matériels forcément limités d'un petit Etat empêchent de rechercher la décision dans une guerre de mouvement. Heureusement, le terrain, généralement fort en Suisse, dont la plus grande partie n'est pas favorable aux opérations mécanisées, permet d'exclure cette forme de combat. Des régiments d'infanterie non motorisés continuent à former l'essentiel des moyens de défense du pays.

A partir des années 1960, l'acquisition d'avions de combat modernes (*Mirage-III*, puis *Tiger*), de chars de combat (*Centurion*, puis *Char suisse 61* et *68*, enfin *Leopard-2*), de véhicules blindés de transport de troupe (*M-113*), d'obusiers blindés *M-109* permettent de créer trois divisions mécanisées, destinées à mener des opérations offensives sur le Plateau. L'armée suisse aligne quelque 220 bataillons d'infanterie et une trentaine de bataillons mécanisés. Jusqu'en 1995, chaque division mécanisée comprend, suivant les moments, entre 100 et 150 chars de combat, sans compter les *M-113* et les obusiers blindés. Dans le secteur alpin, toutes les troupes sont regroupées dans un corps d'armée de montagne. En matière d'armement, l'amélioration la plus significative est l'augmentation de la puissance de feu.



Variante «Nord».

Deux hypothèses concernant une invasion pour les forces du Pacte de Varsovie.



Variante «Brèche».

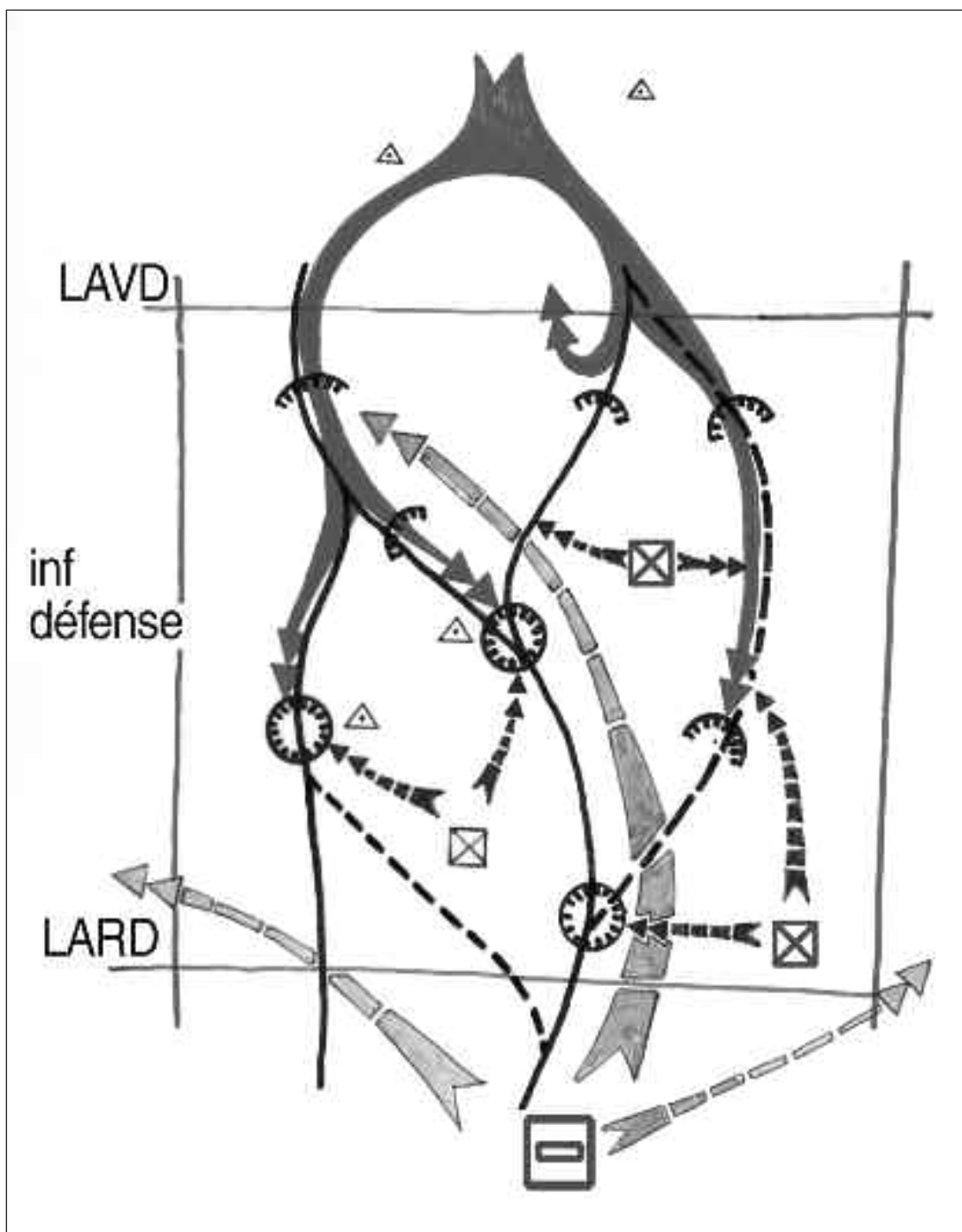


Schéma de la riposte mécanisée.

3. La défense combinée

Le choix de la forme de combat appelée *défense combinée* est une solution typiquement suisse, qui prend en compte la situation politico-stratégique en Europe durant la guerre froide et tend à optimiser les conditions du combat défensif, en incluant dans une même réflexion l'image de l'ennemi, les conditions du terrain, les moyens à disposition, le rythme des services de troupes (une période de trois semaines chaque année jusqu'à trente-deux ans).

La défense combinée conjugue défense et attaque. Un système de positions défensives statiques permet de créer les conditions en vue de *ripostes* décisives par des éléments mobiles initialement tenus en réserve. Le but recherché est de dominer un secteur, c'est-à-dire *être maître chez soi*. Ce n'est pas l'adversaire qui décide ce qui s'y passe, mais celui qui conduit la défense combinée. Les obstacles, naturels et préparés, prennent une grande importance ; ils accroissent la valeur des systèmes défensifs, mais ils servent aussi à disperser les forces de l'adversaire et à créer des conditions favorables pour les ripostes. Le secteur de défense combinée doit donc se trouver dans un terrain pas trop favorable aux chars, qui permet pourtant d'effectuer des mouvements. Il faut des voies de communication, des rocade, des passages obligés, des coupures et des cours d'eaux, des obstacles naturels et préparés, des abris, des ouvrages minés prêts à la destruction.

En direction de l'ennemi, le secteur de défense combinée a une limite avant qui n'est, en aucun cas, comparable à l'ancien front d'arrêt. Le combat ne va pas impérativement commencer sur son tracé. L'ennemi peut être attiré à l'intérieur du secteur de défense combinée, mais il ne devrait pas pouvoir en franchir la limite arrière. Si le cours des combats était défavorable, il faudrait tout mettre en œuvre pour s'accrocher sur cette limite arrière, au besoin de manière purement défensive. Il ne s'agirait plus alors de mener la défense combinée, mais de tenir.

La défense combinée exige des moyens importants ; voilà pourquoi elle est menée à l'échelon du corps d'armée, de la division, de la brigade, du régiment voire, en montagne, du bataillon. Les divisions d'infanterie, les brigades frontalière, les brigades de réduit, les brigades de forteresse, formations statiques³, ne sont pas en mesure de mener la défense combinée, sans un renforcement significatif par des forces mobiles.

³ 12 divisions d'infanterie non motorisée appelées « divisions de campagne » ou « divisions de montagne », 11 brigades frontalière, 3 brigades de réduit, 3 brigades de forteresse. L'armée suisse comprend alors 700 000 hommes.

Complémentarité entre forces statiques et forces mobiles

Les forces chargées de la défense statique doivent tenir à tout prix leur dispositif. Seul le commandant qui a donné la mission peut décider du moment où il sera abandonné. La défense de telles positions devient, bien plus qu'aux époques antérieures, l'affaire de l'échelon subordonné. Vu par l'échelon supérieur, le secteur de défense combinée comporte un certain nombre de positions qui n'ont pas de liens entre elles. En revanche, chaque position peut déclencher un barrage de feu continu, dans le sens du front d'arrêt de naguère ; chacune d'entre elles comprend un ensemble combiné de points d'appui fermés, de bar-rages appuyés à un obstacle naturel ainsi que de réserves capables de mener des *contre-assauts* visant à reprendre un point d'appui ou un barrage, une réaction automatique du commandant local.

Il ne faut pas confondre les éléments de réserve dans un dispositif de défense statique, dont le volume est fonction de ce qui est encore disponible, une fois couverts les besoins de l'engagement, et les forces mobiles prévues pour des ripostes. Dans la défense combinée, les forces mobiles sont beaucoup plus que des réserves, elles sont l'élément essentiel de la conduite du combat ; elles doivent être importantes, car ce sont elles qui vont donner un autre cours à la bataille telle que l'adversaire l'a planifiée, ce sont elles qui vont perturber son dispositif de combat initial. Les forces mobiles sont l'élément de la défense combinée, qui donnent à cette forme de combat sa nature particulière.

Elles ne sont pas identiques, selon que le combat se mène en montagne ou en plaine, dans des terrains propices aux actions mécanisées. Elles occupent des positions préparées et sont à même de défendre leur secteur d'attente mais, surtout, de mener sur ordre des contre-attaques et des ripostes, de combattre des infiltrations importantes et des aéroportages ennemis, tactiques et opératifs. En règle générale, ces éléments mobiles sont placés à l'écart des fuseaux d'attaque de l'ennemi.

Idéalement, les forces mobiles devraient être plus importantes que les forces statiques ; dans la plupart des cas, surtout en plaine, ces dernières sont deux fois plus nombreuses que les formations chargées de déclencher des ripostes. Quoi qu'il en soit, ces forces mobiles doivent être suffisamment puissantes et capables d'amener la décision.

Le feu des armes d'appui (artillerie tractée, artillerie blindée, lance-mines lourds), qui donne à la défense combinée son indispensable cohésion, atteint sa pleine efficacité lorsqu'il porte sur toute la profondeur du dispositif ennemi. Par le feu, il s'agit en particulier de freiner les mouvements ennemis, l'arrivée de renforts et des éléments de deuxième échelon, de combattre les aéroportés, de briser les bases d'attaque et les bases de feu, d'appuyer les ripostes et les contre-attaques des formations mobiles.

Les troupes du génie, de transmission et de soutien préparent les obstacles et les ouvrages minés, assurent les franchissements nécessaires, établissent les réseaux radio, fil et ondes dirigées. Elles assurent la mise en place, le fonctionnement de la logistique et du service sanitaire.

Des éléments de sûreté et d'exploration surveillent l'avant-terrain, assurant un délai d'alerte compatible avec les temps nécessaires au déclenchement des ripostes. S'il s'avérait nécessaire de gagner davantage de temps, il faudrait mener le combat retardateur dans l'avant-terrain.

A tous les échelons, on définit l'articulation des forces, on désigne les forces qui sont engagées en défense et celles qui interviendront comme forces mobiles, on fixe clairement à quel échelon se mène la défense combinée (corps d'armée, division, brigade, régiment, voire bataillon), le rôle du supérieur et ce qu'il peut faire pour ses subordonnés.

Préparation et conduite

La préparation de la défense combinée demande beaucoup de temps. Plus elle est soignée, meilleures en sont les chances de succès. Par des reconnaissances détaillées, la plupart effectuées dès le temps de paix, on définit les positions à aménager, on attribue les secteurs d'attente aux éléments mobiles, on dresse les plans de feu et on coordonne les actions des éléments mobiles avec celles des éléments statiques. Dès le temps de paix, le renforcement du terrain est préparé, en particulier les obstacles antichars et les objets minés.

Les engagements sont planifiés, puis exercés, totalement ou partiellement, par les états-majors concernés, par les troupes pendant les cours de répétition, les exercices et les grandes manœuvres. Pendant toute la durée de la guerre froide, il existe dans les quatre corps d'armée, ceux de plaine et celui de montagne, de très nombreux cas d'engagement planifiés. Pour ceux considérés comme prioritaires, la planification et l'entraînement s'effectuent jusqu'à l'échelon de la compagnie. Au corps d'armée de montagne 3, qui a pour priorité le cas « Sud », les compagnies d'infanterie engagées, par exemple, dans le secteur du Grand Saint-Bernard sont exercées aux ripostes prévues. Au corps d'armée de campagne 1, les ripostes sur l'aérodrome de guerre de Payerne, l'aéroport de Genève - Cointrin et celui de Berne - Belp sont planifiées et exercées dans le terrain jusqu'au niveau des compagnies de chars.

Si des éléments ennemis parvenaient à l'intérieur du secteur de défense combinée, il s'agirait de briser ou, au moins, d'affaiblir leur élan, de les détruire ou de les arrêter dans la profondeur du secteur, avant qu'ils n'en sortent. Les ripostes et les contre-attaques sont déclenchées au moment le plus favorable, c'est-à-dire lorsque les forces ennemies sont fixées, que leur force combative

est momentanément diminuée et que les réserves ne sont pas encore en mesure d'intervenir. Le succès doit être rapidement acquis. Voilà pourquoi, du moins en montagne, il faut souvent déclencher plusieurs attaques simultanées avec des moyens moins étoffés, plutôt que de concentrer d'importantes formations sur un seul fuseau d'attaque.

Un exemple concret

La défense combinée est menée à l'échelon d'un régiment d'infanterie. Son commandant exprime l'intention suivante : « *Je veux mener la défense combinée dans le cadre du régiment, en engageant un bataillon renforcé en défense et en maintenant deux bataillons prêts pour des ripostes.* »

Les éléments du bataillon A occupent des positions défensives ; le commandant de régiment a fixé les positions à tenir, si bien que le commandant de bataillon résout surtout des problèmes d'organisation, notamment la coordination du soutien, l'établissement des liaisons, le renforcement du terrain et les plans de feu. A son niveau, il ne prévoit pas de réserves ; en revanche, les différents points d'appui et barrages doivent en disposer.

Les éléments mobiles (bataillons B et C) sont conduits par leur commandant respectif dans chacune des ripostes prévues. Leur engagement s'effectue sur l'ordre et selon l'idée de manœuvre du commandant de régiment. A partir de ce cas de figure, plusieurs variantes sont évidemment possibles !

4. La défense combinée en plaine

Sur le Plateau, la défense combinée repose sur la *riposte* et la *contre-attaque* mécanisée, soit sur une étroite collaboration basée sur une complémentarité entre l'infanterie et les formations mécanisées. Par *riposte*, on entend une action qui tend à infliger le maximum de pertes à l'ennemi, sans forcément lui reprendre du terrain, tandis que la *contre-attaque* implique une récupération de terrain. L'image de l'ennemi est claire : il s'agit de forces du Pacte de Varsovie, preuves en soient les règlements qui servent de base aux travaux des cellules de renseignement, depuis le niveau armée jusqu'au niveau compagnie : il s'agit d'une trilogie intitulée *Les forces armées soviétiques*, qui décrit les matériels, l'organisation et la doctrine de l'adversaire potentiel.

La riposte mécanisée au niveau opératif

Dans les corps d'armée de campagne, les divisions de campagne coiffent des régiments non motorisés ; elles mènent un combat défensif forcément statique dans les secteurs favorables et jugés importants par le corps d'armée, tandis que la division mécanisée sert de réserve opérative destinée à mener des ripostes ou des contre-attaques.

La mission d'un corps d'armée est en principe de conserver le plus longtemps possible des secteurs importants au point de vue opératif et logistique, grâce à la coopération de forces statiques de barrage et d'éléments mobiles de riposte. En d'autres termes, son combat défensif vise à détruire, par des ripostes de formations mécanisées appuyées par l'aviation, les forces adverses qui auraient pénétré dans la profondeur de sa zone de défense. La concentration dans un espace restreint de formations mécanisées, objectif forcément très rentable, ne doit pas durer longtemps, sinon elles risqueraient de justifier des feux conventionnels massifs, aériens ou terrestres, voire des feux nucléaires tactiques.

L'intégration d'une division mécanisée dans chaque corps d'armée de campagne, le refus de créer un corps d'armée blindé directement subordonné à l'armée signifient que l'on n'envisage pas en Suisse de vastes mouvements mécanisés, une sorte de *Blitzkrieg* entre le lac Léman et le Bodensee. Les corps d'armée, sur le Plateau, seront efficaces dans la mesure où ils pourront mener des actions offensives, de telles manœuvres venant soulager les formations d'infanterie agrippées à leur terrain.

Chaque riposte opérative n'implique qu'une partie des moyens de la division mécanisée, au minimum un bataillon, au maximum un régiment de chars renforcé par de l'artillerie et du génie. En la déclenchant, le commandant de corps cherche à rétablir la situation, à porter un coup décisif à un adversaire privé d'initiative ou pris en flagrant délit de réorganisation, à détruire rapidement une action aéroportée d'importance opérative. Entre le secteur d'attente de la formation mécanisée et le secteur de riposte, il y a au moins deux fuseaux d'approche, et la distance à parcourir varie entre 7 et 15 km.

En 1982, la *Conduite des troupes* précise ces principes : « *Les brèches dans le dispositif défensif doivent être colmatées le plus rapidement possible afin d'empêcher que les troupes ennemies de deuxième échelon n'opèrent leur jonction avec les éléments de tête. Ainsi sont créées les conditions nécessaires à l'engagement de nos forces de riposte. (...) Pour déclencher la riposte, on choisit l'instant propice où les forces ennemies dans le secteur de riposte sont encore inférieures à celles de notre propre formation mécanisée. (...) Le commandant qui a déclenché la riposte décide, en fonction du résultat obtenu, à quel moment mettre fin à la riposte. Il peut alors ramener sa formation dans son ancien secteur d'attente ou dans un nouveau, la préparer en vue d'une nouvelle action et, s'il y est contraint, ordonner la poursuite sur place du combat contre de nouveaux chars ennemis ayant réussi leur percée.* »

Dans chaque corps d'armée, on dresse un catalogue des secteurs de riposte possibles. Comme il faudrait faire mouvement dans un terrain compartimenté et offrant des couverts, collaborer avec des formations d'infanterie, souvent traverser avec des blindés leur dispositif, les états-majors effectuent, dès le temps

de paix, des préparatifs poussés qui sont testés au cours d'exercices ou de grandes manœuvres. Quelle est la suite logique des travaux ? Pour chaque riposte prévue, les états-majors concernés mettent au point leur intention, leur idée de manœuvre, définissent les fuseaux de mouvements, le plan-horaire. On effectue des reconnaissances dans le terrain. Dans un deuxième temps, un rapport de coordination réunit les commandants de toutes les troupes impliquées : aviation, fantassins, mécanisés, artilleurs, génie. Dans un troisième temps, on donne les ordres aux formations subordonnées. On peut alors entraîner la manœuvre, soit avec les cadres en véhicules à pneus, soit avec les équipages à bord de leurs blindés. Dans les états-majors, depuis le niveau corps d'armée jusqu'au niveau bataillon, on gère de nombreux dossiers de riposte...

A titre d'exemple, une situation classique envisagée dans un ordre d'opération: *« Le premier échelon mécanisé de l'ennemi étant parvenu au nord du lac de Hallwil, le commandant du corps d'armée de campagne 2 a déclenché la riposte « FRA BARTOLOMEO » avec le régiment de chars 7 renforcé, au profit de la division de campagne 8 qui tient encore partiellement son secteur. »*

La riposte au niveau tactique

A partir de 1974, les divisions d'infanterie disposent d'un bataillon de *Centurions* et d'un bataillon de *Chars 61* ou *68*, puis de deux bataillons de *Chars 68*. Les *Centurions*, matériels moins performants (leur conception date de la fin des années 1950), servent jusqu'à leur retrait au milieu des années 1980, comme canons antichars mobiles, tandis que le bataillon de *Chars 61* ou *68* est prévu pour des ripostes tactiques. Chaque division d'infanterie peut donc réagir, dans son secteur, avec des moyens mécanisés organiques. Dans une telle action, on engage toujours la totalité du bataillon de chars. La planification et le déroulement d'une telle riposte tactique sont similaires à ceux d'une riposte opérative.

5. La défense combinée en montagne

Si les principes de la défense combinée sont identiques en plaine ou en montagne, les modalités d'exécution en sont fort différentes. D'une manière générale, la conduite opérative et la défense combinée se mènent en montagne à un échelon moins élevé qu'en plaine, ce qui implique que cette forme de combat peut encore être menée par un bataillon.

Des conditions particulières

Jusqu'en 1995, la présence dans le massif alpin de neuf brigades de combat, Grandes Unités opératives de barrage essentiellement sédentaires, donne aux commandants des divisions d'infanterie de montagne la possibilité de mener la défense combinée en coordonnant l'engagement de ces brigades et de formations mobiles d'infanterie. Cependant, l'étendue d'un secteur de division de montagne est telle que son commandant est amené à conduire au niveau opératif en laissant, le plus souvent, à ses régiments d'infanterie de montagne renforcés le soin de décider leur défense combinée.

Les dispositifs de défense, organisés dès le temps de paix et renforcés par des destructions préparées, sont tenus par des forces sédentaires qui forment une *ossature*. Leurs emplacements sont essentiellement fonction du terrain, des passages obligés, des ponts et des autres éléments qui ont une capacité de retardement sur l'adversaire. En montagne, le terrain coupé ne permet presque jamais l'engagement de formations mécanisées.

Le compartimentage du terrain, des réseaux de communications restreints, les dénivellations expliquent la nature particulière des ripostes menées en montagne par des troupes d'infanterie non motorisées. De telles actions sont forcément plus lentes et ont une durée plus longue qu'en plaine, ce qui impose une exploration lointaine et l'obligation de les déclencher en tenant compte des préparatifs et des marches d'approche. Lorsqu'elles sont déclenchées, il est pratiquement impossible d'en modifier le déroulement.

La coordination entre forces statiques et forces mobiles est différente selon que la défense combinée est menée dans le cadre d'un régiment d'infanterie de montagne ou d'une collaboration avec les forces sédentaires des brigades de combat. Dans le premier cas, il appartient au commandant responsable de fixer quelles sont les troupes engagées en défense et en riposte. Dans le deuxième cas, les forces de la brigade de combat mènent le combat défensif, alors que l'infanterie de montagne est engagée en riposte. Une telle action nécessite une planification poussée et une collaboration étroite entre les deux catégories de formations. Il s'agit souvent d'adapter le dispositif permanent de la brigade de combat aux exigences de l'action.

La logistique fait également l'objet d'une planification approfondie. Les itinéraires des ripostes se trouvant souvent en terrain difficile, il convient d'augmenter l'autonomie en matière de soutien des formations mobiles, voire de créer des dépôts mixtes sur les fuseaux de riposte.

Un exemple de défense combinée en montagne

Dans le cadre d'un dispositif de défense combinée, la division de montagne 10 renforcée a, entre autres, la mission de s'opposer à un ennemi poussant de

l'Ouest dans le Chablais et, par les cols des Mosses et du Pillon, en direction du Pays d'Enhaut et du Simmental. L'intention du commandant de division est d'engager, dans les Ormonts et le secteur des Mosses, un régiment d'infanterie de montagne renforcé par de l'artillerie mobile et de l'artillerie de forteresse. Le commandant du régiment d'infanterie de montagne 5 s'attend à ce que l'ennemi:

- *pousse* en direction des Ormonts par le Sépey et le col de la Croix avec un régiment mécanisé, puis cherche à s'ouvrir les axes conduisant au Pays d'Enhaut et au Saanenland ;

- *facilite sa progression en se flanc-gardant* avec des feux nucléaires tactiques destinés à détruire nos éléments de riposte, en engageant des moyens chimiques fugaces sur ses axes de progression, pour neutraliser nos barrages et nos points d'appui ;

- *s'empare de points dominants ou de passage obligés* par des actions de la troisième dimension, en particulier sur les Mosses et le plateau de Leysin.

Le commandant du régiment d'infanterie de montagne décide de mener la défense combinée en engageant :

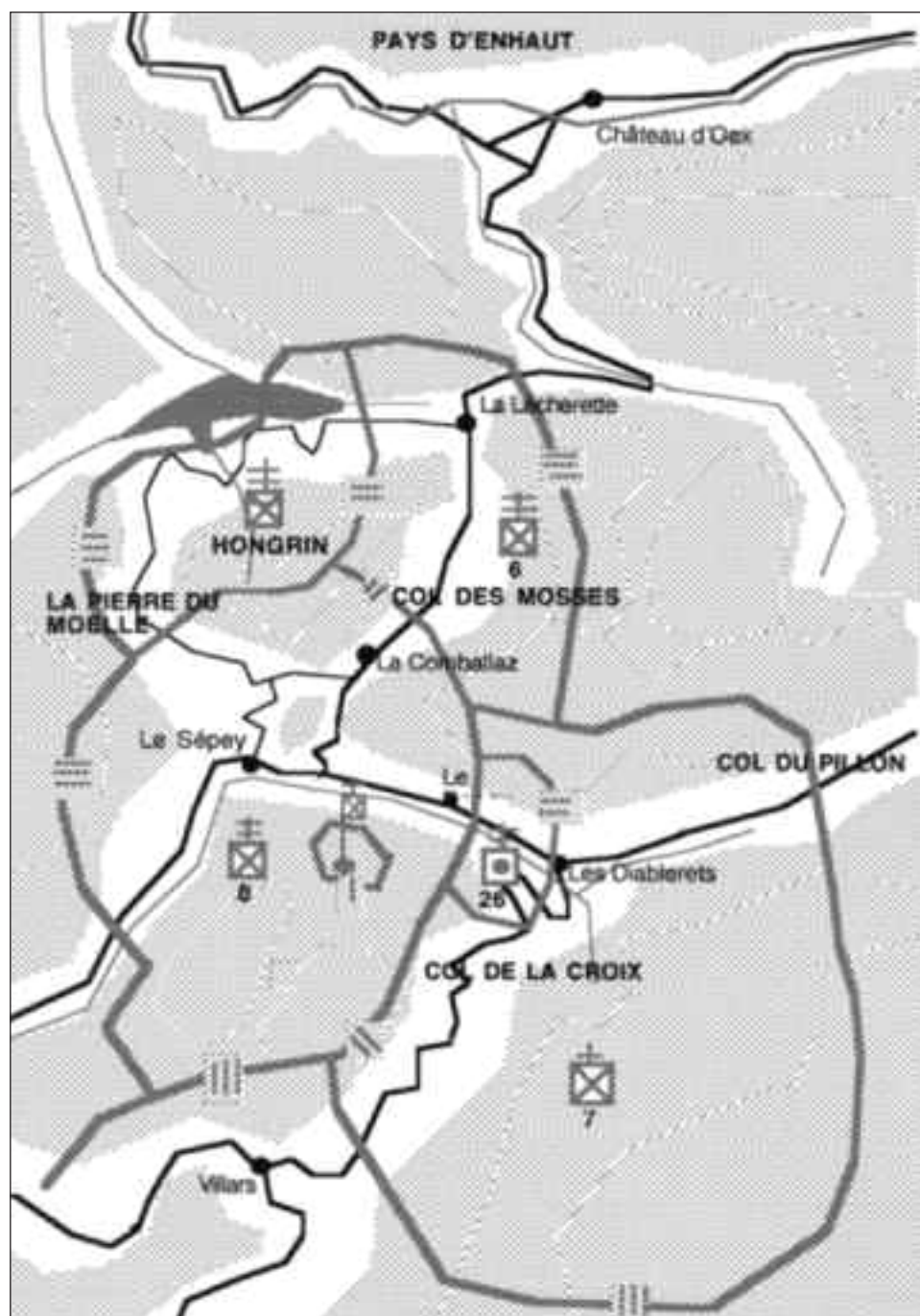
- *un premier bataillon de fusiliers* sur l'axe des Mosses, entre le col et Château d'Oex ;

- *un deuxième bataillon de fusiliers* sur l'axe du col de la Croix et la cuvette des Diablerets ;

- *un troisième bataillon de fusiliers* dans le secteur La Comballaz – La Forclaz – Le Rosex ;

- *un groupement de combat « HONGRIN »*, soit 1 compagnie de fusiliers, la compagnie de grenadiers du régiment, 1 section de lance-mines de 12 cm et 2 sections de lance-mines de 8,1 cm, qui a la mission de riposter sur la Comballaz et La Lécherette (ce groupement peut disposer du feu d'un groupe d'obusiers).

Le bataillon dans le secteur duquel la riposte est déclenchée peut être appuyé par un groupe d'obusiers et deux unités de feu d'une formation de forteresse. Le commandant du groupement de combat « HONGRIN » planifie sa riposte impliquant une compagnie de fusiliers de montagne, ce qui débouche sur une table.



Riposte en montagne.

| Troupe | Secteur d'attente | Mission dans le secteur d'attente | Ripostes | Divers |
|-----------------|-------------------|---|---|---|
| cp fus mont I/6 | Pierre du Moellé | tient le passage de la Pierre du Moellé | <ul style="list-style-type: none"> – au mot-code « TINA », gagne les lisières Nord-Ouest de la Gîte – au mot-code « OLGA », attaque dans le secteur La Comballaz – Les Champs | <ul style="list-style-type: none"> – peut planifier et demander du feu d'artillerie – dès le déclenchement d'une riposte est relevé de sa mission dans le secteur d'attente – la base d'attaque est assurée par la cp fus mont I/8 – est 1^{er} échelon de gauche, la cp gren mont est 1^{er} échelon de droite |

6. Défense combinée : avantages et inconvénients

Les expériences acquises par les états-majors et les troupes, la préparation détaillée du combat jusqu'à l'échelon de l'unité ont mis en évidence les avantages et les inconvénients de la défense combinée.

Incontestablement, c'est un atout de planifier et de préparer soigneusement dans un terrain connu les diverses phases d'un combat, d'autant plus que les secteurs de défense combinée, librement choisis sous réserve de servitudes topographiques et opératives, se trouvent le plus souvent dans des terrains favorables. Ainsi, on utilise pleinement les couverts, naturels et artificiels, ainsi que les obstacles. Un camouflage soigné et des feux déclenchés au dernier moment donnent des chances de surprendre un adversaire pris en flagrant délit de dispersion ou de regroupement.

En revanche, la défense combinée implique que l'initiative doit être d'emblée laissée à l'assaillant. Le fait d'attendre, tout en restant constamment prêt à mener le combat dans plusieurs directions, pèse moralement et physiquement sur

la troupe. Les positions défensives repérées et les secteurs d'attente sont exposés aux effets des armes conventionnelles et nucléaires, des toxiques de combat. Le danger devient important, lorsque l'attaquant peut se dispenser d'occuper un secteur donné. Il risque alors de le *traiter* avec des moyens nucléaires ou chimiques, sans préjudice majeur pour lui.

Pendant trente ans, la défense combinée a été à la base de la préparation du combat défensif dans l'armée suisse. La modification, brusque et inattendue, de la situation politico-militaire au début des années 1990 a entraîné d'importantes répercussions. Une nouvelle organisation militaire, connue sous le nom de « Armée 95 », est entrée en vigueur le 1er janvier 1995. Les forces armées ont perdu un tiers de leurs effectifs, une diminution qui a surtout touché les classes d'âge les plus élevées (entre 42 et 55 ans), donc les brigades frontière et de réduit, formations sédentaires, qui alignaient des cadres et des soldats de landwehr et de landsturm.

Dès lors, les conditions de la défense combinée n'étaient plus réunies. L'armée suisse a adopté une nouvelle doctrine basée sur la *défense dynamique* du territoire. Cinq brigades blindées, fers de lance du commandement supérieur, interviennent avec leurs *Leopard-2*, leurs grenadiers de chars et leur artillerie blindée dans des *zones opératives de mouvement* vides de toutes autres troupes amies. Dans le secteur alpin, la mise en œuvre d'hélicoptères de transport crée la composante dynamique recherchée. On cherche à atteindre le même but opératif que dans la défense combinée, mais avec des moyens plus limités en quantité.

Durant la guerre froide, l'armée suisse a appliqué une doctrine spécifique, adaptée à ses conditions d'alors. Elle a préparé et exercé son combat jusqu'à l'échelon le plus bas. Nous croyons que la défense combinée, avec sa valeur dissuasive, a contribué au maintien de l'équilibre et de la sécurité au cœur de l'Europe, qu'elle a fourni un apport non négligeable au maintien de la paix dans l'ensemble du continent.

A. T. / H. W.

Bibliographie sommaire

- Benz, Gérard : *24 décembre au soir... la guerre. La défense suisse en action*. Genève, Georg, 1987.
- Diesbach, Roger de : *L'armée*. Lausanne, Editions Mondo, 1988.
- Kägi, Erich : *Le prix de l'invasion. La défense nationale suisse est-elle crédible ?* Lausanne, 24 Heures, 1987.
- McPhee, John : *La Place de la Concorde suisse*. Paris, France Loisirs, 1985.
- *Texte zur Schweizer Sicherheitspolitik. 1960-1990*. Herausgegeben von Jürg Stüssi-Lauterburg und Pierre Baur. Brugg, Verlag Effingerhof, 1991.
- Seethaler, Frank : « Le rôle du feu dans la défense combinée », *Revue militaire suisse*, mai 1980, pp. 242-261.
- Stettler, Edwin : « Le CA camp 1, la Tête de Janus de notre défense », *Le temps des mutations. Corps d'armée de campagne 1. 1962-2003*. Centre d'histoire et de prospective militaires, 2003, pp. 113-126.
- *Unser Alpenkorps/Notre corps alpin*. Zug, Gebirgsarmee Korps 3, 1983.
- Weck, Hervé de : « Doctrine d'engagement des formations mécanisées en Suisse », *Revue militaire suisse*, novembre 1977, pp. 551-562.
- Weck, Hervé de : « A l'heure de la défense combinée », *Vie et histoire du corps d'armée de campagne 1*. Lausanne, 24 Heures, 1986, pp. 131-172.
- Weck, Hervé de : « Swiss National Defence Policy Revisited », *Swiss Neutrality, National Defence and Foreign Policy*. New York, Oxford, Munich, Berg, 1990, pp. 65-93.
- Weck, Hervé de ; Stoeckli, Fritz : « Des menaces bien perçues: réalisme dans les exercices d'états-majors et dans les manœuvres », *Sécurité au seuil du XXI^e siècle. Histoire et vie du corps d'armée de campagne 1*. Lausanne, 2000.

Zusammenfassung

1962 wird die Schweizer Armee grundlegend reorganisiert. Man kann nicht mehr im Flachland stabile Fronten bereitstellen, eine lediglich statische Verteidigung gegenüber einem mechanisierten-luftbeweglichen Gegner, der konventionelle, chemische und nukleare Waffen besitzt. Die finanziellen und materiellen Mittel eines kleinen Staates verhindern die Entscheidung in einem Bewegungskrieg zu suchen. Nicht motorisierte Infanterieregimenter fahren fort die Hauptsache der Verteidigungsmittel zu bilden, in einem allgemein starken Gelände, von welchem der grösste Teil nicht günstig für mechanisierte Operationen ist. In der Ebene haben die Panzerbataillone und -regimenter den Auftrag Gegenschläge auszulösen, gegen einen Feind, der an den Stützpunkten der Infanterie auffährt. Im Gebirge erfüllen Füsilierbataillone die eine gewisse Mobilität besitzen, einen ähnlichen Auftrag zu Gunsten der Gebirgsinfanterieregimenter.

Améliorations, imitations et licences :

Le développement des blindés suisses (1942-2002)

■ Maj EMG Alexandre Vautravers ¹

La mort du char est annoncée avec une régularité toute mécanique, mais le char de combat est un système d'armes qui ne veut décidément pas mourir ! On l'a traité tantôt de *délire*, de *bidon* ², de *jouet* ³ ou de *dinosaure*. La vérité est qu'une fois devenu la clé de voûte du combat interarmes, malgré la multiplicité et l'évolution des menaces ou des scénarii d'engagement, le char reste incontournable. Véritable « preuve de l'inefficacité du tir indirect ⁴ », il a été, tour à tour, défendu par des visionnaires et des conservateurs. En un siècle, il est devenu le symbole de la lutte du glaive contre la cuirasse. Conçu à l'origine pour être à l'épreuve des projectiles, son adversaire le plus coriace, en même temps son meilleur allié, aura été l'incrédulité humaine, autrement dit l'innovation.

Définitions

Dès l'origine de son développement, le char de combat a reçu deux définitions distinctes. Il en résulte, logiquement, deux visions divergentes. La première est la conception française du général Estienne, pour qui le *char d'assaut* est une artillerie mobile. Il doit permettre l'avance d'armes lourdes afin de détruire des positions retranchées ou des armes automatiques. L'artillerie d'assaut a connu un certain succès durant la Seconde Guerre mondiale : ces engins sont relative-

¹ Historien économiste; professeur de Relations internationales à l'Université SIT, Genève. Rédacteur en second de la *Revue militaire suisse*. Directeur scientifique d'Hepta-aero.

² Les Britanniques ont surnommé *Tanks* les premiers chars ferroutés vers le front en 1915, afin de camoufler leur véritable nature.

³ Les chars spéciaux développés par les Alliés en vue du débarquement en Normandie ont reçu le surnom de *Funnies*.

⁴ Martin Van Creveld : *Technology and War from 2000 BC to the Present*. London, Brassey's, 1994.

ment simples, bon marché ⁵ et lents. Ils servent à appuyer, voire à transporter de l'infanterie, d'où leur dénomination britannique *Infantry Tanks*. Les chasseurs de chars sont généralement issus de cette conception. La seconde définition, plus ambitieuse, est celle du colonel britannique Swinton. Au lieu d'un *cuirassé terrestre* ⁶, il s'agit plutôt d'un *croiseur* polyvalent. L'engin est avant tout un compromis entre trois qualités de base : mobilité, puissance de feu et protection. Cette conception est à l'origine des *Cruiser Tanks* britanniques. Plus agiles, ils sont capables d'actions autonomes de grande envergure et seront le fer de lance du *Blitzkrieg*. Dès 1941, les chars légers de moins de 20 tonnes révèlent leurs limites : mal protégés, ils sont rapides mais incapables de franchir la majorité des obstacles. Les belligérants s'accordent alors sur des engins moyens, de 30-40 tonnes. La surenchère du blindage conduit cependant à une impasse. Les engins lourds de 1944 dépassent les 60 tonnes. Leur mobilité et leur fiabilité s'en ressentent. Pour endiguer cette tendance et simplifier les ordres de bataille, Britanniques et Soviétiques développent le *Main battle tank* (*MBT*) : un engin moyen de 45-55 tonnes doté de l'armement des chars lourds de l'époque. L'inflation du poids a pu être maîtrisée et les engins actuels, 10 tonnes plus lourds, sont bien les descendants directs des premiers *MBT*.

Arithmétique et divisions : besoins et moyens

Avant de décrire l'élaboration des chars suisses, intéressons-nous au contexte politique et militaire. Il s'agit, dans un premier temps, de décrire les besoins sous forme de cahiers de charges militaires et techniques. Dans un second, nous présenterons les moyens.

Au niveau technique, on peut clairement distinguer trois périodes. La première, jusqu'en 1946, est celle des tâtonnements. Les premiers engins chenillés sont achetés à des fins d'évaluation et de démonstration. Les premiers chars sont voués à la reconnaissance et à la défense antichar. L'empirisme règne et l'on ne peut guère parler de méthode ou de doctrine cohérente, tant les modèles divergent. La création des premiers bataillons de chars (1947) et de reconnaissance (1951) sont révélateurs du retard helvétique dans le domaine.

⁵ En 1943, la construction d'un *Sturmgeschütz III* coûte deux fois moins cher et nécessite deux fois moins de ressources stratégiques qu'un *Pzkw IV*. Le premier ne possède pas de tourelle mobile. En revanche, le blindage et la mobilité sont similaires. Les deux engins sont équipés du même canon de 7,5 cm.

⁶ *Landships*.

La seconde période, marquée par les expériences des belligérants et la guerre froide, voit se constituer une force cohérente d'un millier de chars légers et moyens, appuyés par une famille d'engins d'accompagnement et de chasseurs de chars. Avec la création de régiments en 1961, le char devient un instrument de riposte à l'échelon tactique et opératif.

La troisième période débute au milieu des années 1960, avec un investissement technologique considérable destiné à produire des blindés nationaux. Le char est entre-temps devenu une pièce centrale dans la capacité défensive suisse, sans toutefois amener à des changements fondamentaux de doctrine. Le poids relatif des blindés est à son apogée en 1995 avec cinq brigades mobiles, après une parenthèse de trente-quatre ans d'un système divisionnaire relativement sédentaire.

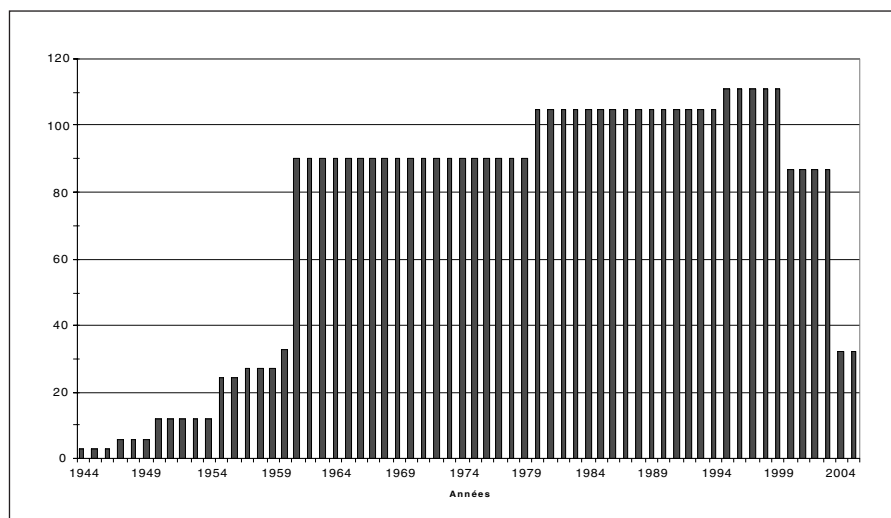
Tableau 1: Effectifs et armements de l'armée suisse, 1817-2004 ⁷

| | 1817 | 1850 | 1874 | 1914 | 1939 | 1962 | 1990 | 1995 | 2004 |
|-------------------------|-------|--------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|---------|
| Effectifs | 30000 | 30 000 | 100 000 | 250 000 | 300 000 | 800 000 | 600 000 | 400 000 | 114 000 |
| Chevaux | 3700 | 9000 | 30 000 | 50 000 | 60 000 | 17 000 | 6000 | 4000 | |
| Véhicules motorisés | | | | 350 | 20 000 | 62 000 | 77 000 | 65 000 | 60 000 |
| Artillerie ⁸ | 170 | 300 | 330 | 400 | 800 | 820 | 1180 | 770 | 224 |
| Chars | | | | | 24 | 650 | 820 | 740 | 232 |
| Chars de grenadiers | | | | | | 300 | 510 | 810 | 1600 |
| Avions | | | | 2 | 260 | 530 | 240 | 150 | 75 |

⁷ Sources : Senn, Hans (KKdt) : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, 3.07.2004. DDPS, http://www.vbs-ddps.ch/internet/vbs/fr/home/ausdem/publikationen/zahlen_2004.html, 3.07.2004.

⁸ Comprend les armes de l'artillerie de campagne, sans les lance-mines. Ne prend pas en compte l'artillerie de forteresse.

Tableau 2: Evolution du nombre de compagnies de combat mécanisées dans l'armée suisse, 1944-2004 ⁹



Démonstration : les années 1930-1940

« Vickers »

Durant les années 1920, deux chars légers français *Renault FT-17* sont achetés et testés. Le résultat des évaluations et la situation financière précaire rendent illusoire l'acquisition d'un grand nombre d'engins. Leur mobilité et leur fiabilité sont faibles. L'esprit de Locarno est alors difficilement conciliable avec la mise en service d'*armes d'assaut*. Et les expériences de la guerre du Rif, comme le développement d'armes antichars performantes – fusils et canons – font douter de leur capacité à survivre aux défenses d'un adversaire moderne.

L'introduction du char en Suisse se fait donc par la petite porte. En 1934, un programme d'armement visant à doter l'armée d'un engin de reconnaissance sert de base à l'évaluation de véhicules tout-terrain. Les essais, conduits le 9 novembre à Thoun et au col du Gurnigel, aboutissent à un classement révélateur.

⁹ Sources : Ryser, Eduard (Oberst i Gst): *MLT Thun*, Stab der Gruppe für Ausbildung, Abteilung Waffen- und Schiessplätze. Thun, 1981. *Armeeleitbild XXI*.

Tableau 3 : Résultats de l'évaluation d'un engin de reconnaissance (Thoune, 9.11.1934)¹⁰

| Rang | Nbr | Type | Tonnage | Constructeur | Origine |
|-----------------|-----|-------------------------------------|---------|---------------------|---------|
| 1 ^{er} | 2 | Vickers-Carden-Loyd | 3,5 t | Tatra, Prag-Smichov | CS |
| 2 ^e | 1 | Camion 6 roues | 4,3 t | Laffly, Asnières | F |
| 3 ^e | 1 | Camion 6 roues | 1,64 t | Tatra, Prag-Smichov | CS |
| 4 ^e | 1 | Camion 6 roues | 2,4 t | Krupp, Essen | D |
| 5 ^e | 1 | Camion 6 roues (<i>Protze</i>) | 4,9 t | Krupp, Essen | D |

Des solutions originales ont été testées, en particulier des camions tout terrain renforcés de plaques de blindage et armés de mitrailleuses latérales. Ces *auto-mitrailleuses* improvisées se révèlent trop lourdes, c'est-à-dire peu mobiles en terrain accidenté. Aux deux chars tchèques, construits sous licence britannique Vickers, s'ajoutent bientôt quatre autres engins au prix de 45 000 francs l'unité, soit 100 000 avec les frais de transport. Entièrement blindés, ils se jouent facilement du terrain et permettent d'engager une mitrailleuse en tourelle.

« Praga »

Le réarmement et les progrès techniques relèguent rapidement ce modèle à l'obsolescence. Avec l'argent récolté par l'emprunt Minger, un engin très amélioré est sélectionné dans la foulée : le *LTL-H*, produit par Skoda, dont 24 sont commandés en 1937, la commande globale portant sur 300 engins. Seuls 12 arrivent par train avant le début de la guerre, les 12 autres sont acheminés en pièces détachées et les Ateliers de constructions fédéraux de Thoune (K+W) doivent transformer des baraquements de l'Allmendstrasse pour servir de halle de montage. Ces travaux ne sont achevés qu'en 1941, car il manque des composants importants. Le *Char 39*, surnommé *Praga*, a été livré sans armement, car la fabrique d'armes de Berne (W+F) avait prévu de développer ses propres solutions. Au lieu du canon de 3,7 cm d'origine, les engins suisses sont dotés d'une arme antichar de 24 mm, qui donnera plus tard l'*Arquebuse antichar*. L'armement secondaire est constitué de deux *Mitrailleuses 11*, mais la seconde série n'ayant pas été livrée avec les affûts blindés, la K+W improvise un affût de fortune pour le *Fusil mitrailleur 27*.

¹⁰ Source : Bundesarchiv Bern (ci-après BAR) E27 Bd 18508.

Les 24 chars équipent les trois brigades légères. La formation des équipages est confiée aux troupes du génie et à un officier de carrière, le capitaine Hans Hüssy. Au cours de la guerre, celui-ci élabore de nombreux rapports sur les possibilités et les contraintes liées aux chars blindés. Il préconise notamment le montage d'une radio à bord des véhicules. Démontrant que les tenues militaires traditionnelles deux pièces en laine sont inadaptées, il commande des tenues de mécaniciens à fermeture-éclair ou *combis*, que les *charistes* connaissent encore de nos jours. Il propose d'abandonner le calot pour le béret noir, symbole des troupes blindées britanniques, plus bas et moins salissant. Il fait commander des bottes à semelle sans clous. Enfin, il recommande de doter les équipages de pistolets ou d'armes automatiques courtes, au lieu de l'encombrant mousqueton.

En 1941, le calibre 24 mm ne suffit plus à percer les blindages modernes. Le Service technique militaire (STM) étudie, à la demande du capitaine Hüssy, la possibilité de modifier les *Vickers* et les *Praga* pour qu'il puissent porter le canon d'infanterie de 4,7 cm. Dans le premier cas, la tourelle doit être remplacée par un bouclier. Dans le second, le manque de place dans la tourelle réduit l'équipage à un pilote et un tireur. Les deux projets, qui ne sont guère prioritaires, sont abandonnés ¹¹.

Selon les consignes du général Guisan, le STM développe un nouvel engin en 1941. L'arme choisie est le canon DCA 38 de 34 mm, produit par la W+F ; il est précis et permet une grande vitesse initiale. Le canon est monté sur un châssis de *Praga*, devenu obsolète. Un tel engin a l'avantage de pouvoir combattre à la fois les chars et les avions ennemis. Le canon de 34 mm étant produit en Suisse, le châssis et les pièces détachées du char constituent évidemment le facteur limitant de cet insolite assemblage. On propose alors de monter l'affût sur un camion. Pourtant, le calibre de l'arme ne permet qu'une amélioration limitée du pouvoir de perforation. Engagée contre des avions, l'arme doit être asservie à un calculateur et à une télémétrie qui existent dans les versions remorquées, mais ne trouvent pas de place dans la version autopropulsée. Une telle combinaison n'a donc guère de sens et est abandonnée, elle aussi.

« Nahkampfkanoone I » et « II »

La seule arme conventionnelle, capable de percer un char lourd et produite en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale est le *Canon de DCA 7,5 cm 36*. Construit par Vickers et Schneider, il est au moins aussi performant que les armes antichars en service chez les belligérants ¹². Coûteux et disponible en fai-

¹¹ BAR E27 Bd 508

¹² Vautravers, Alexandre: *Panzerfaust : apparition de l'arme antichar jetable*, Mémoire de licence, Université Lumière Lyon 2, 1995.

ble quantité, il est utilisé en priorité pour défendre les villes et les aérodromes contre des bombardements aériens à haute altitude.

Dans l'urgence, certains tubes sont montés sur un châssis de *Praga*. L'affût est ouvert, protégé par un bouclier résistant aux armes d'infanterie. Le résultat, un véritable chasseur de char sur le modèle allemand, est une réussite. Il est dénommé *Nahkampfkanone I*, afin de masquer son véritable usage. Il fait l'objet de plusieurs démonstrations devant des officiers à travers le pays mais, en raison de l'incapacité de l'industrie nationale à réaliser les groupes d'assemblage et les plaques de blindage, seuls deux prototypes sont réalisés à Thoune.

En 1945, le problème de l'approvisionnement en canons semble enfin réglé, puisque l'on substitue aux tubes de 7,5 cm de DCA un canon de campagne de 10,5 développé par la K+W. L'arme dispose, pour l'époque, d'une puissance de feu considérable : un frein de bouche¹³ à huit événements latéraux est nécessaire pour en atténuer le recul. Elle n'a pas été conçue à l'origine pour le tir direct. Ses performances font désormais du *Nahkampkanone I* une sorte de canon d'assaut (*Sturmgeschütz*), une pièce d'artillerie, mobile destinée à appuyer l'assaut des fantassins. Plusieurs démonstrations sont organisées devant des artilleurs. Ni le chef d'arme de l'artillerie, ni l'Etat-major général ne sont intéressés à un pareil canon d'assaut, parce que les tactiques demeurent, à cette époque, exclusivement défensives.

En 1946, les ingénieurs du STM et de la K+W développent, à partir de pièces détachées de chars allemands, un chasseur de chars répondant davantage aux besoins suisses. Le *Nahkampfkanone II* est un engin de plus de 20 t, équipé d'un canon de 7,5 cm doté d'un frein de bouche. L'industrie nationale se révélant incapable de produire un acier trempé de blindage suffisamment résistant, on décide de recouvrir l'engin d'une carapace de ciment. Cet expédient, que la *Wehrmacht* a utilisé à partir de 1943 pour renforcer la protection de ses canons d'assaut, alourdit considérablement l'ensemble, sans pour autant lui conférer une protection satisfaisante.

Malgré huit engins de pré-série réalisés à Thoune, équipés de différentes moteurs, le *Nahkampfkanone II* n'entrera jamais en service car, au même moment, les usines Skoda de Pilsen se disent prêtes à liquider leurs stocks de chasseurs de chars produits pour le compte de l'occupant allemand. L'armée suisse décide donc d'acheter, pour un prix dérisoire, 158 *Hetzer* flambant neufs destinés à la *Wehrmacht*. Ces engins de 13 t, armés d'un canon de 7,5 cm¹⁴, ont le même train de roulement et les mêmes pièces détachées que les 24 *Praga* déjà en service. Les *G-13* seront utilisés en Suisse jusqu'en 1974. Cette acquisition rend

¹³ Système à événement permettant de diminuer l'effet de recul du canon lors du tir.

¹⁴ 7,5 cm PAK 40.



Nahkampfkanone I, sur châssis de *Praga*, avec un canon de 7,5 cm.



Nahkampfkanone II, avec sa carapace de ciment.



Char 61, avec canon de 8,4 cm et canon coaxial de 20 mm.



M-113 «rétrofité».



Prototype d'obusier blindé sur un châssis de *Char 68*.

caduc le développement du *Nahkampffkanone II*. Cette décision, en 1947, est à mettre en parallèle avec l'achat, en janvier 1948, de 130 *P-51 Mustang* des surplus américains en Allemagne¹⁵, qui signifie la fin du *D-3802* et met en danger la pérennité de l'industrie aéronautique nationale.

Application : la famille de chars suisses

Du « KW 30 » au « Char 58 »

A la fin des années 1940, la Suisse est un Etat *non grata* : les Etats-Unis et la Grande-Bretagne refusent d'y exporter leurs armements les plus modernes, le *M-48* et le *Centurion*, préférant équiper d'abord leurs partenaires de l'OTAN. L'embargo est aggravé par la guerre de Corée. En Suisse, comme en Israël ou en Suède, la solution est de réduire la dépendance vis-à-vis de l'étranger par le développement d'armements indigènes. L'inexpérience de l'industrie nationale, comme celle des militaires, est patente. Mais le ton des rapports est euphorique, capitalisant sur les années de développement des prototypes de la guerre, même si ceux-ci n'ont guère connu de succès.

Les ingénieurs suisses bénéficient de trois sources privilégiées d'information. La première est une collaboration militaire informelle avec l'armée française. Un partenariat est envisagé depuis la fin de la guerre et renforcé à partir des directives de l'OTAN de 1949, qui interdisent à la France de développer ses propres blindés lourds. Les Français voient donc dans une hypothétique commande helvétique de l'*AMX-50* (50 t.) la possibilité de justifier la poursuite du développement de cet engin.

La vente par la France d'une série d'épaves de blindés de la *Wehrmacht* renforce les relations entre les deux pays. Une dizaine d'engins, achetés 200 000 francs, franchissent la frontière en 1947. Parmi ces blindés, un *PzKpfw V Panther A*¹⁶ en état de marche. Une évaluation approfondie de ce char, considéré comme un des meilleurs de la guerre, est effectuée à Thoune par le STM. Il en ressort l'intérêt d'une large chenille et d'un blindage incliné, si possible arrondi et fondu en une seule pièce. De nombreux essais portent sur l'entraînement hydraulique de la tourelle, dont on découvre qu'il est insuffisant pour pointer lorsque le char est en dévers, ce qui n'a guère d'importance dans les plaines soviétiques, mais devient essentiel dans le terrain vallonné de la Suisse.

La troisième source d'inspiration est le *M-48 Patton* américain. En 1951, deux engins sont acquis afin d'être comparés au *Centurion*. Lors des essais, le *Pat-*

¹⁵ Bock, Claus, Moser, Sepp : *Flugzeuge im Verkehrshaas*. Zürich, Orell Füssli, 1984.

¹⁶ *Panzerkampfwagen* (char de combat).

ton est retenu par le STM, mais son prix élevé et l'embargo du Département d'Etat américain empêchent son achat.

Le projet suisse est fortement inspiré de la conception du char américain, notamment la forme du châssis et de la tourelle, la position centrale du pilote, la disposition des munitions, la construction d'un tourelleau pour l'armement secondaire, le télémètre optique à coïncidence, de même que le calibre de l'arme principale, à l'origine 9 cm.

Du « Char 58 » au « 61 »

Les travaux de développement d'un char moyen débutent à Thoune en 1951. La première étape du projet, à savoir la définition d'un cahier des charges, est déjà fastidieuse. L'Etat-major général, chargé de cette lourde tâche, commence par fixer les éléments les plus faciles à déterminer. Ils sont parfois inattendus. Ainsi, une des données les plus fondamentales, fixée très tôt dans le projet, est la largeur maximale de l'engin, déterminée de manière impérative par l'encombrement toléré sur un wagon de chemin de fer. Incidemment, cette exigence cruciale aura des conséquences néfastes sur la conception d'ensemble. La largeur dérisoire empêchera de disposer sur les flancs d'un blindage adéquat. De plus, une silhouette et un centre de gravité relativement élevés réduisent le niveau de protection de l'engin.

De longues discussions, le manque d'expérience et des conflits d'intérêts incessants retardent le projet. Malgré des travaux de longue haleine sur les moteurs diesel de 600-800 CV, le STM renonce, pour une question de délais, à faire développer le groupe propulseur par Saurer, qui en est extrêmement contrarié. Le STM acquiert donc à l'étranger un moteur Mercedes Benz¹⁷ et un système hydraulique d'entraînement de la tourelle français (*SAMM*).

Le programme prend du retard. L'armée, qui a désespérément besoin de chars de combat, achète 3 séries de 100 *Centurions* britanniques entre 1955 et 1960. Leur uniformisation, le montage de radios suisses et le *rétrofit* d'un armement performant¹⁸ occupent les ateliers de Thoune pendant une dizaine d'années.

En 1956, un premier prototype du blindé suisse, désigné *KW 30*, sort des ateliers. L'année suivante, le Parlement autorise la réalisation de 10 engins de pré-série, dénommés *Chars 58*. Le canon de 9 cm suisse, de même calibre que les

¹⁷ Il s'agit du prototype du moteur monté en série sur le *Leopard 1*.

¹⁸ Les *Centurion Mk. V* et *Mk. VII* britanniques et sud-africains sont livrés avec leur armement d'origine : un canon de 8,4 cm et une mitrailleuse *Besa* de 7,62 mm. A partir de 1960, les *Chars 55* et *57* reçoivent, à Thoune, un canon de 10,5 cm construit sous licence britannique, une mitrailleuse coaxiale et une mitrailleuse DCA de 7,5 mm. En 1974, ces mêmes engins reçoivent un lance-obus éclairant (*Lyrax*) de 7,6 cm, afin de pouvoir combattre la nuit.

pièces antichars tractées en service, doit être remplacé par une pièce de 8,4 cm, moins performante mais identique à celle du *Centurion*. Les deux premiers *Chars suisses* sont présentés en grande pompe à la presse en 1959 ¹⁹.

Toutefois, les premiers essais à la troupe révèlent des défauts de conception majeurs. Ils doivent subir de profondes transformations avant que le STM et le Parlement n'autorisent, en 1961, la mise en fabrication de 150 *Chars 61*, achevés entre 1964 et 1966. Dans ce programme de fabrication, une vingtaine d'entreprises privées collaborent en tant que sous-traitants principaux, une centaine d'autres en tant que fournisseurs d'accessoires, ce qui représente la moitié du crédit ²⁰.

Le *Char 61*, la fierté de l'armée, est une des vedettes de l'Exposition nationale de 1964 ; malheureusement, ses utilisateurs sont moins enthousiastes. En raison de conflits de personnes ²¹, probablement aussi en raison de la *surcharge* du STM face un problème aussi nouveau et complexe, les officiers des troupes mécanisées ont peu été consultés. C'est en particulier le cas du major Hüssy qui, comme d'autres est sommé de ne pas s'exprimer après que des rumeurs aient circulé dans la presse selon lesquelles le *Char suisse 61* serait moins performant que le *Centurion* britannique, développé en 1945.

Il y a effectivement quelques arguments qui font préférer le vénérable *Centurion* au *Char suisse*. La visibilité hors du *61* est insuffisante, son habitabilité est très limitée, les deux tiers de la munition sont entreposés dans la carcasse, de part et d'autre du poste de pilotage, un tiers dans le fond de la tourelle, sans protection particulière. Le canon de 20 mm, d'inspiration française, confère certes une puissance de feu considérable, mais l'arme s'accommode mal d'un espace aussi limité. Pire, en absence de système d'évacuation de fumée, l'équipage doit porter le masque de protection afin de ne pas être intoxiqué par la cordite. Enfin, la lacune la plus grave est l'absence d'un système de stabilisation du canon. En d'autres termes, le char doit s'arrêter pour pointer son but. Le *Centurion*, lui, dispose d'un stabilisateur hydraulique deux axes, qui atténue les sauts dus au terrain, permettant au pointeur d'observer et de combattre en mouvement.

Globalement, le *Char 61* est un engin plus petit que ses modèles occidentaux. Son armement est redoutable, sa mobilité est certes supérieure aux blindés britanniques, mais il pêche sur deux points principaux : en premier lieu une

¹⁹ Sherrer, Th., Lauber, P: *125 Jahre Eidgenössische Konstruktionswerkstätte Thun*. Thun, K+W, 1998, p. 52.

²⁰ BAR E 27 Bd.1461, Urwyler, H. : *Die geschichtliche Entwicklung der Kriegstechnischen Abteilung*, KTA, 1.10.1963, p. 3.

²¹ En particulier le chef du STM, le brigadier von Wattenwyl, et le chef des TML et futur chef EMG, le divisionnaire de Montmollin.

²² Vautravers, Alexandre : *Simulateurs, naissance d'une idée*. Mémoire de maîtrise, Lyon2, 1996.

conduite de tir archaïque, en second une protection insuffisante, en particulier sur les flancs. L'inexpérience de l'industrie lourde explique le ratage de la première série de tourelles fondues d'une seule pièce, qui sont transformées au cours des années 1970 en installations de simulation *ELSAP* ²².

Modèles « 68 », « 75 » et « 88 »

220 *Chars 68* sont construits entre 1971 et 1973. Ces engins disposent d'un moteur plus puissant et d'une tourelle redessinée : le canon de 20 mm a été éliminé au profit d'une mitrailleuse coaxiale et le canon de 10,5 cm 61 (construction sous license du *L 7* britannique) dispose enfin d'un système de stabilisation. 170 *Chars 68/75* sont construits en 1975, dotés d'une tourelle plus large. Le surcroît de poids dépasse la tolérance pour le train de roulement : lorsque le char tourne sur lui-même, les chenilles risquent de se briser. Moins graves mais tout aussi ennuyeux sont la disposition du groupe électrogène sous le moteur, une boîte de vitesse qui ne permet pas le remorquage de l'engin, des interférences causées par les radios sur le système de conduite de tir. Cette version minée de défauts suscite de violentes critiques au sein de la presse et de l'opinion. Un laborieux programme de revalorisation permet de résorber en 1982 les plus graves des quelque cent cinquante défauts constatés.

En 1988, 195 engins à large tourelle sont revalorisés et désignés *Chars 68/88*, afin de les maintenir en service jusqu'en 2002. Le programme sert avant tout à donner du travail aux entreprises suisses impliquées dans l'échec du programme *Lamborghini* ²³. Malheureusement, faute de crédits pour mener à bien le programme dans son ensemble, seule une première phase est réalisée, portant sur l'installation d'une conduite de tir américaine Honeywell, l'électronique de bord, de nouvelles munitions-flèche israéliennes et un système anti-incendie. La seconde partie du programme, visant à greffer un nouveau blindage composite, un canon à faible recul de 120 mm et à disposer enfin d'un véritable système de vision nocturne ²⁴, est abandonnée en raison de la réduction des effectifs à la fin des années 1990. Le programme de modernisation des chars suisses reste donc inachevé. Les engins non revalorisés sont liquidés en 2000, les autres sont mis en vente en 2003. Ces mesures impliquent la dissolution de 12 bataillons de chars.

²³ Voir plus bas.

²⁴ *Wärmebildgerät (WBG)*, appareil à imagerie thermique.

Les chars de combat en Suisse



Char léger Vickers.



Char 39 Praga.



Prototyp de *Char 39* avec canon de 4,7 cm.



Nahkampfskanone 1.



Maquette du *KW 30*.



Char 58.



Char 61.



Projet de *Char 68* entièrement revalorisé.



Projet *Lamborghini* (NKP2).



Char Leopard 2.

Electrons libres

Engins anti-aériens

Les constructeurs suisses ont développé plusieurs systèmes de défense contre avions autopropulsés. Durant la Seconde Guerre mondiale, le STM a envisagé un engin capable aussi bien d'assurer la défense antiaérienne que la défense antichar. Hispano Suiza, implantée en 1936 à Genève, s'est lancé dans la réalisation de véhicules blindés de transport de troupes (VTT) et de véhicules de combat d'infanterie (VCI) pour la jeune *Bundeswehr*. Malheureusement, comme pour Mowag, cette expérience acquise à l'étranger n'a pas débouché sur des ventes en Suisse. Hispano, liée par sa société-mère française aux développements de l'*AMX-13*, propose en 1951 une version « Défense contre avions » du char léger. Celle-ci, qui devait constituer un lot de 30 engins sur les 200 acquis, est abandonnée au profit d'une homogénéisation du parc. L'*AMX-13 DCA* connaît néanmoins un succès important à l'étranger.

Toujours dans le domaine des chars de DCA, Contraves réalise dans les années 1970 une tourelle blindée portant deux canons de 35 mm, ainsi qu'un radar de surveillance et de poursuite. Le système est monté sur un châssis allongé de *Char 68*. Mais l'EMG considère le prix trop élevé et recherche, à cette époque, des engins guidés au lieu de canons. Sous le nom de *Gepard*, cette tourelle est acquise par la *Bundeswehr* ainsi que les armées néerlandaise et canadienne. Afin de diminuer les coûts, le système de DCA du *Gepard* est monté sur un châssis de camion et rebaptisé *Defender* en 1980. A cette époque, l'OTAN est à la recherche d'un tel engin mais, lorsque l'armée américaine connaît des difficultés avec son *Sergeant York*, également équipé de canons Oerlikon, la plupart des pays membres se tournent vers des systèmes lance-missiles.

Plus récemment, Oerlikon, entre-temps reprise par la holding Rheinmetall, a développé la tourelle *Skyranger*, un canon-revolver de 35 mm capable de tirer des munitions programmables. Celle-ci peut être montée sur un châssis de *Piranha 8x8*, d'autres véhicules blindés, voire une tourelle de navire.

« Piranha »

En dehors des régions fédérales et du STM, d'autres entreprises suisses se sont intéressées au développement de blindés. Il faut tout d'abord citer l'entreprise Mowag de Kreuzlingen. L'entreprise a été fondée par l'ingénieur Walter Ruf en 1950. Son premier marché est la réalisation d'engins spéciaux pour les pompiers ou les PTT, mais également d'engins électriques de manutention. Ses premiers véhicules militaires sont des tracteurs d'artillerie, malgré la concurrence de Saurer et des véhicules américains d'occasion. Au vu de l'intérêt de l'armée pour des engins blindés, Mowag réalise au début des années 1950 plusieurs

châssis blindés légers 4x4 de 4 à 10 tonnes, destinés à l'exploration ou à la lutte antichar. Un modèle porte un canon antichar de 9 cm, un autre est équipé d'un lance-roquettes Oerlikon de 8 cm. Malheureusement à cette époque, le STM ne s'intéresse qu'à un engin chenillé. Au même moment, des négociations sont en cours avec la France pour acquérir l'*AMX-13*, similaire en performances aux engins Mowag, mais qui a l'avantage d'une coopération internationale permettant d'acquérir dans la foulée un char lourd, l'*AMX-50*. Le *Staghound* 4x4 est évalué et déçoit. L'entreprise est accusée d'irrégularités dans l'exportation de ce véhicule, ce qui la condamne sur le marché intérieur. Elle est donc reléguée à réaliser des *chars-attrape* sur châssis de Jeep.

Confrontée aux perspectives limitées du marché intérieur, Mowag accepte, à partir de 1954, un grand nombre de commandes destinées à la *Bundeswehr*. La documentation disponible en Suisse, ainsi que la correspondance commerciale tendent à montrer que Mowag et Hispano-Suiza, de même qu'Oerlikon et Contraves, ont été engagés en tant que sous-traitants dans de nombreux programmes de construction d'engins blindés au cours des années 1950-1960. Mowag a ainsi réalisé des aménagements intérieurs et des tourelles pour les véhicules de combat d'infanterie *HS-11*, *HS-30* et *Marder*.

Cette expérience dans le domaine des blindés permet à la firme de proposer à l'armée suisse plusieurs chars de grenadiers chenillés, en particulier le *Tornado* (1984) et le *Trojan* (1998). Ces véhicules à hautes performances ont été évalués par l'Office des troupes mécanisées et légères (TML) mais rapidement relégués pour des motifs peu clairs. On peut penser que l'armée suisse n'est pas encore convaincue du besoin d'un VCI et se contente de ses *VTT M-113* revalorisés, disponibles en grand nombre. Dans le cas du *Trojan*, l'engin très complexe et plus coûteux que ses concurrents nécessite un développement techniquement risqué, assumé au moins en partie par le budget de la Défense. Par ailleurs, le divisionnaire Claude Weber, chef d'arme des TML, ne cache pas sa préférence pour le *Warrior* britannique. En ultime analyse, les perspectives d'exportation d'un tel engin sont minces.

Dès les années 1950, le succès commercial de Mowag réside donc dans l'exportation. Durant les années 1960, le Corps des gardes-frontière d'Allemagne fédérale (*Bundesgrenzschutz*) achète 700 véhicules blindés *Spy* (4x4) et *Piranha* (6x6 ou 8x8), la Belgique 120, l'Argentine 80. La première armée équipée du *Piranha*, fabriqué sous licence dans les années 1970 par General Motors (GM) et rebaptisé pour la circonstance *Husky* (4x4), *Cougar* (6x6) et *Grizzly* (8x8), est le Canada avec plus de 590 exemplaires. La fabrication en Amérique du Nord ouvre la voie à l'achat de 800 LAV-25²⁵ par l'*US Marine Corps* en 1988.

²⁵ *Light Armored Vehicle, 25 mm Bushmaster turret* (LAV-25).

Incapable de répondre à la demande, Mowag-Kreuzlingen se spécialise dans le développement de ses véhicules et cède des licences de fabrication à GM Canada pour l'Amérique du Nord, à Industrias Cardoen au Chili pour l'Amérique du Sud, à GKN Defense en Grande-Bretagne pour la production de 300 véhicules à destination de l'Afrique et à FMS pour l'Australie ²⁶.

Le *Piranha* est une famille de véhicules déclinée en versions 4x4, 6x6, 8x8 et 10x10. Il est conçu dès le départ pour recevoir une grande diversité d'équipements, d'armements et de tourelles. Sa conception repose sur une suspension indépendante de chaque roue et une forme particulière de la carcasse en « V », qui lui confère une bonne protection contre les mines antichars. Il roule à plus de 100 km/h sur route et son poids respectivement inférieur à 8, 11, 13 et 14 t lui permet d'être transporté par avion. Les véhicules de la famille *Piranha* disposent d'un grand volume intérieur, permettant à 2 hommes d'équipage et 12 fantassins d'y prendre place. Ils disposent d'une charge utile de 2 à 3 t selon les versions et sont amphibies sans préparation. Leurs coûts d'utilisation et d'entretien sont moitié moindres que ceux d'un engin chenillé.

Devant le succès international du *Piranha*, l'armée suisse consent, en 1986, à acquérir 310 véhicules équipés d'une tourelle norvégienne Kongsberg. Au contrat d'un milliard de francs s'ajoutent 500 millions pour l'achat de 12 000 missiles *TOW II*. Ces engins remplacent le *Canon antichar sans recul 10,6 cm 58 (BAT)* ²⁷ au sein de 31 compagnies de chasseurs de chars à l'échelon des régiments d'infanterie, d'infanterie de montagne et de cyclistes ²⁸.

En 1993 et 1996, 2 lots de 200 chars de grenadiers à roues 8x8 sont commandés. Ils servent à équiper progressivement 1 bataillon de fusiliers sur 3. En 1993 également, une première série de 150 véhicules blindés légers *Eagle* est acquise afin de remplacer les *Jeeps* ou les *Pinzgauer* dans les compagnies d'exploration. Ce véhicule est en réalité un châssis et un moteur de *Hummer* américain auxquels Mowag a ajouté une carcasse blindée.

La sélection du *Piranha* par l'*US Marine Corps* en 1982 est un succès considérable pour l'entreprise suisse. La grande quantité de véhicules commandés l'oblige néanmoins à faire réaliser ses engins par GM Canada. Cette firme, reprise par American Motors (AM) à la fin des années 1990, entraîne le rachat de Mowag par AM en 1999 ²⁹.

Lors de la transformation de l'*US Army* en 2000, des études sont menées afin de créer des brigades légères, plus faciles à transporter par air ou par mer, dans

²⁶ « A Swiss Success Story », *Defence*, N° 9, 1989, p. 728.

²⁷ *Battalion Anti-Tank (BAT)*.

²⁸ Diesbach, Roger de, Grezet, Jean-Jacques : *L'Armée*. Lausanne, Mondo, 1988.

²⁹ « Le Mowag Piranha choisi pour le programme LAV », *Défense & Armement*, N° 13, 1982, p. 15.

le cadre de missions de maintien de la paix ou d'interventions extérieures. Une version améliorée des engins Mowag, désignée *Piranha III* et conçue à l'origine pour l'armée canadienne, est sélectionnée par l'*US Army* en 2002. 2131 de ces véhicules, rebaptisés *Stryker* et déclinés en de nombreuses versions spécialisées, doivent être achetés à partir de 2003. A la faveur de ce contrat, Mowag passe la même année aux mains d'un des trois consortiums majeurs de l'industrie d'armement américaine : General Dynamics. A la faveur de ce rachat, Mowag acquiert la même année la licence de fabrication du *Duro* conçu pour l'armée suisse par Bucher, plus simple et mieux adapté aux tâches de transport ou aux missions humanitaires³⁰. Ce châssis remplace désormais celui du *Hummer* – limité à 5 tonnes – dans les nouvelles versions du *Eagle IV* blindé.

Probabilités : du «Lamborghini» au «Leopard»

Le projet « Lamborghini »

Au milieu des années 1970, la Suisse possède environ 1000 chars de combat mais la moitié du parc doit être renouvelée. On pense à revaloriser les quelques 300 *Chars 55/57 Centurions* d'après un programme israélien, avec un moteur diesel Saurer plus fiable, un nouvel obus-flèche, un équipement infrarouge, éventuellement un blindage amélioré. Or cette variante *bon marché* – un million de francs par engin – n'est qu'une solution à court terme, car le *Centurion* est déjà largement obsolète. La fabrication d'une nouvelle tranche de *Chars 68* est écartée, suite aux défauts constatés, notamment sur la série 68/75.

Une des solutions consiste à sélectionner un engin à l'étranger pour, éventuellement, le produire sous licence. Mais on pense alors qu'il doit s'agir d'un dernier recours, parce qu'une telle acquisition ne permet pas à la troupe de disposer d'un nouveau char de combat avant 1985. L'autre consiste à faire développer et construire par l'industrie helvétique un successeur au *Char 68*.

A la suite de l'appel d'offres du Conseil fédéral de 1975, une vingtaine de prototypes sont proposés par un consortium emmené par Oerlikon-Contraves. En 1977, ce nombre se réduit à six, puis à quatre en 1978. Parmi ceux-ci, on étudie deux chars équipés de tourelles conventionnelles, un char sans tourelle mais armé de deux canons fixes, enfin un char à tourelle limitée en dérive. Surnommé *Lamborghini* en raison de sa forme élancée, l'engin doit peser 45 t, être équipé d'un canon de 10,5 cm, plus tard augmenté à 12 cm, d'un chargeur automatique, d'un système de vision nocturne et d'un calculateur balistique,

³⁰ Curtenaz, Sylvain (Lt col EMG): « Piranha IV et Eagle IV, de sérieux concurrents sur le marché des véhicules blindés à roues », *RMS*, N° 6, 2004, p. 40-44.

d'un blindage composite, d'un moteur d'environ 1300 CV, logé à l'avant du châssis afin de maximiser la protection de l'équipage.

Le Groupement de l'armement (GDA) estime alors le coût unitaire du véhicule, sans la recherche et le développement, entre 2,1 et 3 millions de francs, mais cette estimation très optimiste table sur une production de 1000 à 3000 véhicules, alors que l'armée prévoit d'en acquérir tout au plus 400 à 450. En 1978, le coût du projet se monte déjà à 68 millions de francs et nécessiterait, à partir de 1979, 20 millions de francs supplémentaires chaque année. L'industrie évalue le coût global du développement à 114 millions de francs, mais le GDA demande que les quatre prototypes soient développés en parallèle, faisant passer le budget à 165,5 millions de francs.

Le « char suisse » devient une affaire de gros sous. Or, le Chef de l'armement se rallie au scepticisme du Conseil fédéral. Le doute croît au sein de l'Etat-major général, car les estimations budgétaires et les délais augmentent sans cesse : l'on ne peut pas envisager de disposer de l'engin avant 1989 au plus tôt. Et l'on parle de coûts de recherche et développement s'échelonnant entre 209 et 268 millions de francs. Une opération mettant en jeu de telles dépenses et de tels délais, menaçant de se solder par une « Affaire 68 bis », serait un coup dur pour l'armée. De plus, le marché se réduit comme une peau de chagrin car à la même époque, l'Autriche renonce à l'achat du *Char 68* au profit du *M-60 A3* américain. Le 3 décembre 1979, la décision est donc prise d'abandonner le projet *Lamborghini* et d'évaluer un char étranger.

Le « Leopard »

En 1979, le Conseil fédéral renonce au développement d'un char indigène au prix exorbitant et aux résultats incertains. Quatre modèles étrangers sont étudiés : le *Leopard 2*, le *M-1 Abrams*, le *Challenger* et le *Merkava*. Entre mars 1981 et février 1984, 2 *Leo* et 2 *M-1* sont évalués en Suisse. L'engin allemand, parti favori, est choisi parce que sa conception est plus aboutie : le train de roulement et les chenilles du *M-1* sont moins fiables ; il devra être *retrofité* ultérieurement avec le canon de 12 cm de Rheinmetall et ne dispose pas de périscope intégré à la conduite de tir, qui permet de réduire considérablement le temps d'acquisition des buts. A cela s'ajoute le fait que la consommation en carburant du *M-1*, comme ses coûts d'entretien, sont élevés. Comme il est question d'une construction sous licence en Suisse, les firmes allemandes sont plus promptes à coopérer avec l'industrie nationale.

A l'origine, on évoque la production en Suisse d'une version améliorée du *Leopard 2*, avec notamment un système de chargement automatique, qui permet de réduire l'équipage de 4 à 3 hommes et diminue sensiblement la hauteur de la tourelle. Il est également question d'adopter un moteur plus petit, qui per-

met, soit de réduire la longueur du char, soit d'inclure un moteur d'appoint. Finalement, les coûts engendrés par ces améliorations – à la charge de la Suisse – conduisent à adopter la version de série A4 avec quelques modifications mineures, en particulier dans l'équipement radio et téléphone. Au fil des ans, l'industrie suisse va cependant proposer plusieurs options supplémentaires: de nouvelles munitions nébuleuses Oerlikon ainsi qu'un catalyseur-sourdine, qui diminue également les bruits d'échappement.

En 1984, on prévoit l'achat de 35 chars directement en Allemagne et la construction en Suisse de 175 véhicules pour un budget de 2410 millions de francs. Un second lot de 210 engins est prévu pour la fin des années 1980, pour un coût de 1,9 milliards de francs. Ce projet, le coût et la cadence de livraison de seulement 3 engins par mois sont sévèrement critiqués. Le 18 septembre 1984, un nouveau projet est envisagé par la Commission militaire du Conseil des Etats : 35 engins allemands et la fabrication de 345 chars en Suisse en un seul lot. 65 % de la production sont confiés à l'industrie suisse et le budget total de 3390 millions de francs fait l'objet d'accords de compensation avec l'Allemagne, entre 1987 et 1989. Après plusieurs discussions politiques et deux audits, le projet est accepté le 12 décembre 1984, malgré une réduction de 25 millions de francs et, parallèlement, une rallonge de 500 millions de francs aux entreprises publiques d'armement en 1986-1987.

Un consortium industriel complexe est constitué autour d'Oerlikon-Contraves et de Krauss-Maffei : au total, 700 firmes participent au programme, dont 150 en Suisse romande et 25 au Tessin, ce qui correspond aux proportions linguistiques du pays. Cela représente environ 2000 places de travail pendant 8 ans. Les 35 chars importés d'Allemagne et le matériel de périphérie sont livrés par Krauss-Maffei le 7 juillet 1987. L'instruction des cadres et des premières compagnies débute aussitôt. Les deux premiers chars construits en Suisse sont remis à la troupe le 17 décembre ; ils se succèdent à une cadence de 6, puis 2 chars par mois, jusqu'au 19 mars 1993.

Le seul incident du programme est un problème mineur concernant les boîtes de transmission au début de 1989. Toutes les pièces sont alors contrôlées en usine et remplacées aux frais des constructeurs, sans engendrer de contretemps. Le coût total du programme est chiffré à 3630 millions de francs, soit 265 de plus que le budget prévu, mais 800 millions de moins si l'on tient compte du renchérissement qui avait été calculé trop largement dans le contrat initial. Il s'agit du plus gros budget d'armement de l'histoire de la Suisse.

En 2000, l'achat de 186 chars de grenadiers (VCI) CV-9030 sous licence permet aux industriels de maintenir leurs connaissances en matière de blindés. Depuis l'acquisition de 25 chars de dépannage *Büffel* en 2003, RUAG et Oerlikon se sont associés pour développer un engin blindé du génie sur châssis *Leo 2*, le

Kodiak. Au vu des ventes internationales de la famille *Leopard*, celui-ci vise un marché potentiel d'environ 200 véhicules.

Trois variables : technologie, organisation et doctrine

Le développement d'engins blindés en Suisse ne peut pas se résumer à une seule histoire des techniques. L'industrie suisse s'est révélée capable, malgré un certain empirisme, de développer des engins blindés. Le *Char 61*, remis à la troupe en 1964, correspond à une valeur de combat marginalement supérieure au *T-34/85* soviétique de 1944. Le *Lamborghini* aurait été un char de la 3^e génération, à conduite de tir stabilisée et chargement automatique, mais cette valeur ajoutée aurait dû être acquise à l'étranger.

En revanche, il faut relever les solutions originales développées par une industrie de petite taille pour un marché restreint, à l'instar du *Char S* suédois ou du *Merkava* israélien. Ainsi la réalisation d'une famille de Chars 61/68 – char de dépannage, poseur de pont, obusier blindé, char DCA – peut être considéré comme un succès. Les solutions combinées DCA et antichar développées durant la Seconde Guerre mondiale mais également durant les années 1970 doivent à terme, malgré les coûts, aboutir au concept ADATS³¹ d'Oerlikon, c'est-à-dire un système d'armes réellement polyvalent. Enfin, l'industrie helvétique a été au cours de la guerre froide particulièrement novatrice en matière de chars de grenadiers chenillés puis à roue. A tel point que les nombreux programmes concurrents du *Piranha* – VAB et VBCI français, *Boxer* européen, *SISU* finlandais – n'ont chacun comme objectif commercial qu'un dixième du marché du véhicule développé en Suisse.

Les limites de l'industrie lourde helvétique n'expliquent pas tout: les influences déterminantes sont ailleurs. A l'échelon stratégique tout d'abord, si l'intérêt de la Commission de défense nationale (CDN) à la question de la *mécanisation* n'a pas manqué durant les années 1950, on relève cependant plusieurs lacunes. Le manque d'alliances avec les pays, les forces armées et les industriels étrangers tout d'abord. A une période française jusqu'en 1951, succède une parenthèse britannique au milieu des années 1950. Après une interruption autarcique intervient l'impulsion décisive du général Israël Tal à partir de 1974. Ces influences sont, on s'en doute, contradictoires. En lisant les procès-verbaux de la CDN, on constate un manque de vision et une focalisation sur les détails industriels. Il faut ensuite mentionner l'absence de soutien à l'exportation. En inves-

³¹ Air-Defence Anti-Tank (ADATS).

tissant massivement dans le développement de chars suisses, on aurait dû chercher un amortissement par la vente auprès de pays neutres, en particulier la Suède et l'Autriche. Cela aurait signifié l'achat en contre-partie, de matériels développés par ces pays. Cette vision et ce soutien politique ont manqué.

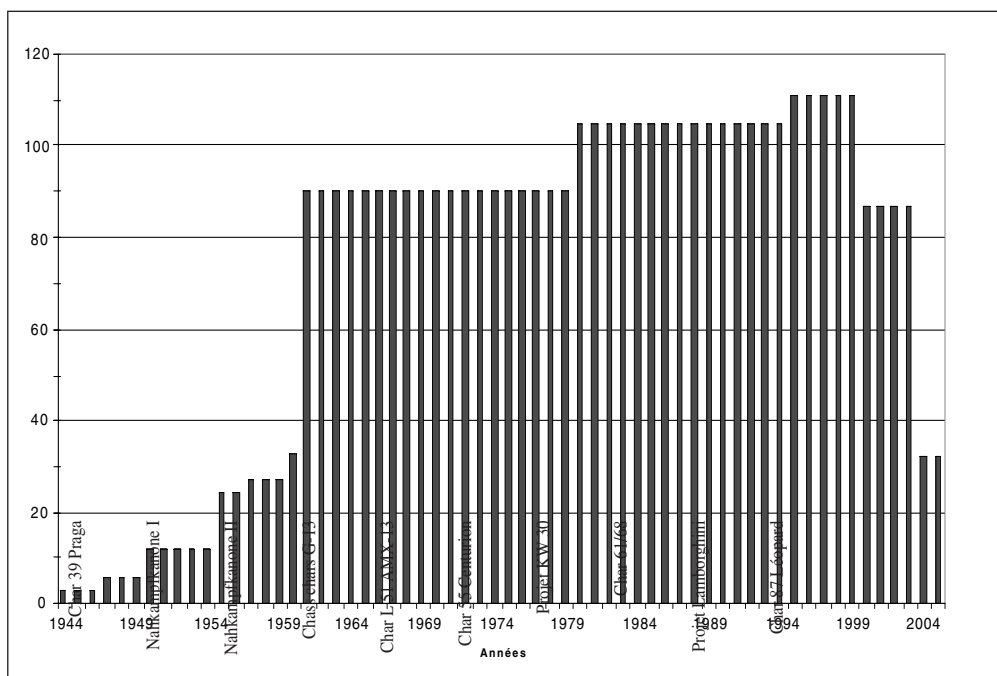
A l'échelon opératif, ensuite, on constate le manque de suivi dans les programmes. L'expérience acquise dans le développement d'engins durant les années 1940 n'a pas été mise à profit dix ans plus tard. Le STM s'est mis à dos plusieurs industriels-clés, tel Saurer, qui auraient pu proposer leurs produits en Allemagne ou ailleurs. Pire, les querelles de personnes ont entraîné une coupable absence de communication entre le Service technique militaire d'une part, les Troupes mécanisées et légères et l'Etat-major général d'autre part. Le résultat est le développement d'une famille de chars suisses dont on peut raisonnablement se demander si elle correspondait réellement à nos besoins militaires. Les divergences sont telles qu'après l'abandon d'un projet national en 1982, les deux instances divergent sur le choix du char étranger à acquérir.

Autre exemple, celui du *Piranha* dont ni les Troupes mécanisées et légères ni l'Infanterie ne veulent entendre parler au début des années 1980, mais dont l'acquisition est imposée au plus haut échelon, au vu de son succès à l'exportation et de ses promesses techniques et industrielles à moyen terme. Le coût d'un engin à roues est faible et permet d'acquérir une production nationale. Le choix du CV-9030 en 2000 s'est donc fait avant tout sur des critères techniques et corporatistes ³², un VCI chenillé étant intrinsèquement plus performant qu'un VTT ou qu'un VCI à roues. On peut donc regretter que les critères opératifs aient été, ici comme ailleurs, sous-estimés au profit des considérables techniques.

Rétrospectivement, on peut se demander s'il ne faut pas remettre en question le schéma d'acquisition d'armement. En théorie, l'EMG et les TML doivent formuler une demande et un cahier des charges militaire. L'objet est approuvé et son degré de priorité défini par la CDN. Le STM est ensuite responsable de réaliser un cahier des charges technique, d'évaluer ou de faire produire le matériel nécessaire, qui doit ensuite être évalué par la troupe et approuvé par l'EMG. Dans la pratique, ces étapes en partie redondantes et ces frictions sont-elles indispensables ? Les prérogatives sont-elles réellement respectées ? Il semble que la doctrine et la tactique sont induites par les possibilités techniques et le matériel acquis. Ainsi, le système fonctionne grâce à ce qui est à la fois la grande vertu et la grande calamité des militaires : devoir faire de son mieux avec ce que l'on a.

³² L'introduction du même véhicule au sein des bataillons de fusiliers et de grenadiers de chars aurait rapidement posé la question de la redondance et de la spécificité des seconds.

Tableau 4: Comparaison des valeurs de mobilité, puissance de feu et protection des chars de combat suisses



CQFD

Les chars britanniques et israéliens se caractérisent par une protection et une puissance de feu supérieures. Les Allemands, eux, privilégient la mobilité afin d'obtenir une meilleure concentration des forces. Le tableau 4 permet de constater les écarts entre les conceptions de chars utilisés en Suisse, qui défient toute continuité. Le plus petit dénominateur commun entre les chars suisses, de 1951 à nos jours, est la recherche d'une puissance de feu maximale. Des engins mobiles, donc plus légers, paraissent mieux à même d'être revalorisés. Leur conception se révèle donc plus durable.

Existe-t-il alors une conception cohérente de l'emploi des blindés en Suisse ? La réalisation de réserves mécanisées destinées à appuyer l'infanterie est la conséquence des insuffisances des *G-13* et *AMX-13* acquis au tournant des années 1950 : protection inadéquate, incapacité au combat de rencontre, puissance de feu insuffisante. L'introduction de 300 *Centurions* durant la seconde moi-

tié des années 1950 permet de réaliser des formations décentralisées capables de riposter locales, mobilité et autonomie insuffisante obligent. La faible protection et l'infériorité au duel des chars suisses conduisent à créer de grandes unités mécanisées, disposant d'appuis massifs mais sédentaires et agissant sur des fuseaux reconnus et selon une planification rigide. A contrario, les performances du *Leopard* permettent à l'armée suisse de capitaliser sur sa force blindée en tant qu'arme de dissuasion et de décision à partir de années 1980.

Zusammenfassung

A + V

Neben der Familie «58-61-68-75-88» gibt es eigentlich genau gesagt, keinen Stammbaum der Schweizer Panzer. Zu verschiedenen Zeitpunkten haben die Militärs und Ingenieure eine Auswahl treffen müssen entweder ausländische Modelle zu übernehmen oder zu verbessern, mit zwei Nachteilen : Während des Zweiten Weltkrieges fehlten die Rohstoffe und in der unmittelbaren Nachkriegszeit liessen die Kenntnisse der staatlichen Rüstungsbetriebe und der Schweizer Industrie zu wünschen übrig. Wenn zwischen 1939 und 1990 die Armee vor allem Kampfpanzer bauen wollte, war die Industrie besser angepasst für die Entwicklung und Produktion von Schützenpanzern.



Les masses de blindés des forces du Pacte de Varsovie.



L'autre parade... (Fritz Behrendt, Information für die Truppe II/1991.

Zur Frage der Beziehung oder Nichtbeziehung der Schweiz zur NATO 1949-1966

■ Dr Hans Rudolf Fuhrer ¹

Ein Aktenfund im Public Record Office in London hat in der Schweiz 1995 für kurze Zeit hohe Wellen geworfen. Der Historiker und Politologe Mauro Mantovani hat durch die Veröffentlichung eines geheimen Memorandums vom 10. Februar 1956 aufgezeigt, dass der damalige stellvertretende NATO-Oberbefehlshaber, Feldmarschall Viscount Bernard Law Montgomery of Alamein mit dem schweizerischen Verteidigungsminister, Bundesrat Paul Chaudet, angeblich neutralitätsgefährdende Gespräche geführt hat ². Unter dem Titel « Wie immerwährend ist die Neutralität ? » wurde den Leserinnen und Lesern des zürcherischen *Tagesanzeiger* verraten : Streng geheim – Die Schweiz hätte sich im Ernstfall der NATO angeschlossen ³.

In diesem Memorandum führte Montgomery aus : « *I said, that the global war between two great power groups, Europe would burst into flames and nuclear weapons would be used extensively by both sides. Under such conditions of extensive nuclear war, I did not think it would be possible for small nations to*

¹ Le colonel Hans Rudolf Fuhrer est officier de milice. Comme privat-docent, il enseigne l'histoire militaire générale et suisse à l'Académie militaire de l'Ecole polytechnique fédérale et à l'Université de Zurich. Il a publié de nombreux ouvrages et contributions, entre autres *Spionage gegen die Schweiz*, *Der geheime deutsche Nachrichtendienst gegen die Schweiz im Zweiten Weltkrieg* et, récemment, *Die Schweizer Armee im Ersten Weltkrieg*, qui en est à sa troisième édition. Il siège aux comités de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires et de la Gesellschaft für Militärgeschichte Studienreisen.

² Teile dieser Studie wurde erstmals im Rahmen des XXV. Internationalen Kongresses für Militärgeschichte 1999 in Brüssel präsentiert. Viele Anregungen erhielt ich seither durch die Forschungsarbeiten von Peter Braun, Stefanie Frey, Mauro Mantovani, Daniel Neval und Peter Veleff, die hiermit herzlich verdankt seien.

³ Memorandum Montgomery an Premierminister Sir Anthony Eden, 10. Februar 1956. Zit. Nach *Tagesanzeiger*, 4.10.1995.

remain neutral once war had broken out. The minister of Defense agreed. He said the Swiss Government had come to the same conclusion. If war should ever break out in Europe, Switzerland would join the Western Alliance. He said this must be kept entirely secret and I was the only person with whom they ever discuss the matter. »

Mantovani meint, das Dokument gebe der Vermutung neue Nahrung, dass es in jenen Jahren doch zu konkreten Kooperationsabsprachen zwischen der Schweiz und der NATO gekommen sei. Man könne auch annehmen, dass Chaudet ganz bewusst und gezielt ein schweizerisches Staatsgeheimnis verraten habe. Er schreibt : *« Mag das Montgomery-Memorandum, wie alle historischen Dokumente, eine Reihe neuer Fragen aufwerfen, so wirft es zumindest einen Schatten auf die schweizerische Neutralitätspolitik jener Zeit, die Politik also, die der dauernd Neutrale bereits in Friedenszeiten zu führen gehalten ist, um glaubhaft zu machen, dass er in der Lage und willens ist, die aus seinem völkerrechtlichen Status erwachsenden Verpflichtungen in jedem zukünftigen Krieg zu erfüllen. »*

Bruno Lezzi antwortete in der Neu Zürcher Zeitung vom nächsten Tag relativ scharf. Er kritisierte, die Wertung der Tragweite des Fundes schiesse weit über das Ziel hinaus. Es fehle die notwendige Quellenkritik des Historikers. Mantovani beurteile dieses Memorandum zu unrecht als Schlüsseldokument für die schweizerische Sicherheitspolitik der Nachkriegszeit und ebenso zu unrecht als einzigartiges Zeugnis einer *« politisch höchstrangigen Zusicherung »* und eines Geheimnisverrats.

Er geisselte zudem den Kommentar des Chefredaktors des *Tagesanzeiger* als unseriös. Dieser hatte das Memorandum zum Anlass genommen, den Departementsvorsteher, Bundesrat Kaspar Villiger, aufzufordern, das aktuelle Verhältnis der Schweiz zur NATO offen zu legen. Lezzi warf den Verantwortlichen im *Tagesanzeiger* Boulevardstil vor, indem sie beispielsweise Villiger in unverantwortlicher Weise drohten, wenn er dieser Frage ausweiche, werde aus dem EMD ein *« Unsicherheitsdepartement »*. Die historische Kritik belegte er mit eigenen Recherchen. Lezzi dürfte also mit grosser Wahrscheinlichkeit das Manuskript Mantovanis gekannt haben.

Absprachen mit der NATO wirklich ein « Unthema » ?

Während die Schweiz der OECE und dem Marshallplan nach anfänglichem Zögern beitrug, lagen die Verhältnisse bei der Gründung des Europarates und des Atlantikpaktes völlig anders. Unmittelbar nach Unterzeichnung des Brüsse-

ler Paktes (17. März 1948), des Vorläufers der NATO, stellte sich die Frage nach einer Beteiligung der Schweiz. Der amerikanische Planning Staff empfahl am 23. März 1948, die Schweiz aufzunehmen, was von der britischen und kanadischen Delegation nicht unterstützt wurde⁴.

Bis 1955, « Un ensemble de faiblesses »

Das *Foreign Office* war sich sicher, dass die Schweiz zur Wahrung ihrer Neutralität eine Mitgliedschaft in einem militärischen Sicherheitsbündnis ablehnen würde. Man gehe das Risiko ein, argumentierten dessen Vertreter, sich lächerlich zu machen, wenn die Schweiz ablehne. Das äusserste, was man in Sachen Westintegration erwarten könne, sei die Teilnahme am Marshall-Plan. Der Schweiz wurde daraufhin trotzdem signalisiert, dass ein Aufnahmebegehren wohlwollend geprüft werde.

Die Landesverteidigungskommission kam an ihrer Sitzung vom 24. März 1948 zum Schluss, dass die westliche Militärallianz keine wirkliche Option für die Schweiz sei. Robert Frick, der Chef des militärischen Nachrichtendienstes meinte : « *Les accords du Benelux, les plans d'états-major, ne représentent pour le moment qu'un ensemble de faiblesses, ne donnant au total qu'une grande faiblesse.* » Fricks Lagebeurteilung war äusserst pessimistisch : Nicht einmal der Einsatz von amerikanischen Atombomben könne einen russischen Vormarsch stoppen. Eine strikte Wahrung der Neutralität mit einer relativen militärischen Stärke lasse dagegen immer noch einen Hoffnungsschimmer offen, selbst dann nicht angegriffen zu werden. Ein Bündnisbeitritt zwingt die Schweiz in jedem Fall in das Lager der Angegriffenen.

Petitpierre sah das ganz anders : « *C'est donc une illusion de penser que la Suisse peut rester neutre entre deux blocs, comme elle pouvait être neutre entre la France et l'Allemagne ou l'Autriche et la France. Les conditions de la neutralité n'existent plus aujourd'hui.* » Er traute der UdSSR nicht zu, dass sie die schweizerische Neutralität im Falle eines Krieges gegen Westeuropa respektieren werde. Grundsätzlich war er der Meinung, dass die Neutralität die Sicherheit der Schweiz im Kriegsfall nicht mehr gewährleisten könne. Er anerkannte aber weiterhin die innenpolitische Notwendigkeit deren Beibehaltung.

Nachdem der amerikanische Senat am 11. Juni 1948 die verfassungsmässigen Voraussetzungen für die Beteiligung der USA an einem europäischen Verteidigungsbündnis gegeben hatte, änderten sich die Entscheidungsgrundlagen. Nach viermonatigen Verhandlungen einigten sich am 4. April 1949 zwölf Staaten,

⁴ Den Hinweis zu dieser Diskussion in *Public Record Office (PRO)* FO 371/68067 und in *FRUS 48/III* verdanke ich Dr. Gero von Gersdorff.

darunter die wichtigsten Europäer sowie die USA und Kanada auf die Errichtung eines nordatlantischen Bündnisses. Da alle, insbesondere die Briten davon ausgingen, die Schweiz wolle an ihrer Neutralität festhalten, verzichtete man auf eine Einladung zum Beitritt, wiederum um eine Absage zu vermeiden, signalisierte aber jederzeit offene Türen.

ETH Professor Jürg Gabriel vermutet wohl zurecht, dass das US-Aussenministerium 1948/49 den Nutzen der militärischen Stärke und des autonomen Verteidigungswillens der neutralen Schweiz positiver einschätzte als den Nutzen als Bündnismitglied. Man nahm an, dass sich die Schweiz in ihren Wehranstrengungen im letzteren Falle bestimmt den anderen europäischen Staaten angleichen würde, d.h. eine Redimensionierung des militärischen Potentials wäre die Folge gewesen. So blieb der äussere Druck auf die Schweiz im Hinblick auf eine Beteiligung an der North Atlantic Treaty Organisation gering. Die militärpolitische Schweiz war dabei nicht unglücklich. Das Abseitsstehen fiel insbesondere der Armeeführung leicht, da sie einerseits die Kriegsgefahr zu dieser Zeit als gering ansah und andererseits der eigenen Verteidigungsbereitschaft sehr viel mehr zutraute als derjenigen der NATO. Man ging zudem davon aus, dass die Neutralität im Kriegsfall von beiden Seiten respektiert würde. Politisch und wirtschaftlich waren die Verflechtungen traditionell so eng, dass die Teilnahme am Marshall-Plan unausweichlich und als neutralitätsverträglich beurteilt wurden. Die alliierten Minimalforderungen wurden damit erfüllt.

Die Nähe der offiziellen Schweiz zur NATO wurde in schweizerischer Pedanterie ab 1949 gemieden. Diplomaten und insbesondere die ins Ausland abdetachierte Offiziere wurden eingehend darüber informiert, offizielle Kontakte mit der NATO tunlichst zu meiden und höchstens bilaterale Gespräche auf persönlicher Ebene zu pflegen. Schwierigkeiten gab es insbesondere bei den Schnittstellen, beispielsweise bei der OECE. Petitpierre ging so weit, dass er forderte, die Druckerei der OECE dürfe keine Aufträge der NATO annehmen und im weiteren peinlich darüber wachte, dass die Grenzen zwischen wirtschaftlich-rechtlichen und politisch-militärischen Ressorts stets klar sichtbar gemacht wurden.

Trotz dieser bewussten aussenpolitischen Zurückhaltung in der Gründungs- und Festigungszeit fiel die Beurteilung der neutralen Schweiz durch die NATO nicht negativ aus : « *The following countries (Switzerland, Sweden, Spain, the Irish Republic, Afghanistan, Finland, Burma, Siam and Indonesia) are likely to be initially neutral, but the five, at least, and in particular Sweden and Switzerland will probably resist if attacked by the Sowjet Union.*⁵ » In diesem Report

⁵ Pedlow, Gregory, W. : *NATO-Strategy Documents 1949-1969*, o.O. 1997, S. 16.

des Militärkomitees von 1950 lesen wir einen weiteren Schlüsselsatz : « *The Soviets initially may respect Swiss neutrality ; however, assurance of this is lacking. It is further estimated that the Swiss will resist if attacked and possess the capability of holding the Soviet forces in the initial stages of the war.* » Diese Beurteilung deckt sich weitgehend mit derjenigen der schweizerischen Armeeführung.

Informelle Kontakte zur NATO

Die militärischen Kontakte mit der NATO auf informeller Ebene in dieser ersten Zeit sind quellenmässig naturgemäss schwer fassbar. Eine Ausnahme bilden die eingangs erwähnten Besprechungen der Armeespitze und von Vertretern des Bundesrates mit dem britischen Feldmarschall Montgomery. Dieser bedeutende aber auch umstrittene Heerführer hatte auch im Kalten Krieg wichtige Funktionen inne. 1948 war er im Streitkräfteausschuss des Brüsseler Paktes und ab 1951 stellvertretender Oberkommandierender der NATO ⁶.

Monty, wie er meist liebevoll und anerkennend genannt wird, hatte seit 1946 immer wieder Kontakt zu höchsten schweizerischen Stellen und hat immer wieder behauptet, er sei es gewesen, der den Eidgenossen den Reduitgedanken für immer ausgetrieben habe. Er habe sich das Schwergewicht der schweizerischen Verteidigung im Mittelland und nicht in den Bergen gewünscht.

Greifen wir einen Besuch exemplarisch heraus ⁷. Am 18. Dezember 1949 traf der schweizerische Ausbildungschef, Oberstkorpskommandant Hans Frick, bei einem Empfang den englischen Militärattaché, Oberstleutnant Guy S. Wilmot-Sitwell. Dieser erklärte ihm streng vertraulich, dass Feldmarschall Montgomery im Februar wiederum zu Skiferien nach Mürren und Gstaad kommen werde. Monty wünsche bei dieser Gelegenheit ein weiteres Mal den Generalstabschef zu sehen, wenn dies der Bundesrat autorisiere. Frick vermutet in seiner Meldung an den Vorsteher des EMD, es gehe dem Feldmarschall wahrscheinlich um die Zusammenarbeit der Schweiz mit der westlichen Union im Falle eines Krieges zwischen Ost und West.

Interessant ist die eher ablehnende Stellungnahme des Ausbildungschefs zur Opportunität dieses Treffens. Es tauchen darin uns inzwischen bekannte Argumente auf. Frick verweist vor allem auf die schweizerische Neutralität als

⁶ Vgl. u.a. *The Memoirs of Field-Marshal the Viscount Montgomery of Alamein, K.G.* bzw. Marschall Montgomery : *Memoiren*. London 1958, München 1958 ; Moorehead, Alan : *Montgomery. Eine Biographie*. Bern 1947.

⁷ Vgl. Dossier Montgomery, « Handakten Max Petitpierre (1945-1961), « Handakten Karl Kobelt (Beziehungen zwischen dem schweizerischen und dem britischen Generalstab 1949-1954), BA R E 5560 322.2 ; E 2800 1990/106/9 ; E 2800 1/2.

dauernd gültigen Staatsgrundsatz und die Unwahrscheinlichkeit, dass sich die Rote Armee bei einem Angriff gegen Europa durch die Alpen kämpfen wolle, wenn im Norden flache und hindernislose Ebenen zur Verfügung stünden. Er wies ebenso auf die fehlenden schweizerischen Möglichkeiten zur Kooperation hin : *« Zu Offensivaktionen ausserhalb des Landes ist unsere Arme ohnehin nicht geeignet ; unsere Organisation ist ganz auf Verteidigung des eigenen Landes eingestellt. »*

Frick wies abschliessend eine vorsorgliche Allianz mit der NATO als unattraktiv zurück und riet zur gebotenen Zurückhaltung in möglichen Gesprächen. Die westliche Union sei militärisch schwach und die Schweiz müsse befürchten, dass sie keine Hilfe erhalte, wenn sie sich unvorsichtigerweise verleiten liesse, sich durch die Aufgabe der Neutralität den Ostblock auf den Hals zu laden. Historisches Beispiel für diesen Fehler sei das Schicksal Griechenlands im Zweiten Weltkrieg, als die britische Hilfe auch unwirksam schwach blieb. Interessant ist auch seine Meinung zum eventuellen Bündnisfall : *« Ob wir im Falle eines Angriffes auf die Schweiz durch den Ostblock Hilfe auf unserem Gebiet annehmen wollen oder nicht, kann erst im Augenblick beurteilt werden und wird ganz von der militärpolitischen Lage im gegebenen Zeitpunkt abhängen. Grundsätzlich stehen wir auf dem Standpunkt, dass wir ohne Not fremde Truppen, selbst Alliierte, nicht auf unserem Gebiet sehen wollen, da dies bekanntlich nie besonders gefreut ist. »*

Frick meldete, er habe den britischen Verteidigungsattaché darauf hingewiesen, dass Zusagen des Generalstabschef oder eines einzelnen Bundesrates in der Schweiz nichts wert seien. Selbst diese Persönlichkeiten könnten keinesfalls derartige Verpflichtungen auf lange Sicht auf sich nehmen, ohne einerseits das Kollegialprinzip oder das Primat der Politik vor dem Militär zu verletzen. Sitwell gab sich anscheinend trotz der abweisenden Haltung seines Gesprächspartners noch nicht geschlagen und fragte beim Nachrichtendienst an, ob als Gegenleistung zu den gelieferten englischen Radargeräten wenigstens Nachrichten zur Verfügung gestellt werden könnten. Auch diese *« illoyale Auffassung der Neutralität »* wurde kategorisch zurückgewiesen.

Trotz dieser Zurückhaltung verschiedener Gremien wurde der Kontakt ein weiteres Mal bewilligt. Montgomery hat später die autonomistische und deshalb allianzhinderliche Rolle von Hans Frick beklagt und sogar dessen Entlassung gefordert. In Mürren informierte Montgomery Generalstabschef Louis de Montmollin, dass die westlichen Staaten sich wegen ihrer Schwäche im Angriffsfall defensiv verhalten müssten und maximal Rhein und Westalpen halten könnten. An eine Verteidigung Italiens sei gar nicht zu denken.

Montgomery verteidigte die Neutralität der Schweiz, da diese der Schweiz wie den westlichen Alliierten zugute komme. Monty soll gesagt haben : *« Ich habe*

immer behauptet, dass eine neutrale Schweiz für die westlichen Alliierten von grosser Bedeutung ist. Wenn die Schweiz ihre Neutralität aufgeben und sich dem Westen anschliessen würde, so öffnet sie damit ihr Land den kontinentalen Armeen, und die Schweiz würde zum Schlachtfeld. Die westlichen Alliierten erhielten dadurch keine Vorteile und würden nur noch mit vermehrten Pflichten zu rechnen haben. Aus diesem Grunde sollten wir alles tun, um der Schweiz zu helfen, die Leistungsfähigkeit ihrer Armee zu erhöhen, so dass sie in den Stand versetzt wird, ihre Grenzen zu verteidigen gegen jegliche Angreifer und gegen alle Möglichkeiten. Unsere Verteidigung im Westen sollte an dieser neutralen und gut verteidigten Schweiz an bestimmten Schlüsselpunkten anhängen können. »

Die neutrale Haltung der Schweiz war somit in europäischem Interesse. Nun folgte die zweite Schlüsselnachricht und wahrscheinlich der Grund der Kontaktnahme. Monty fragte, ob ein Angriff des Ostblocks der Allianzfall mit Europa sei. De Montmollin gab die offizielle und mit dem Bundesrat abgesprochene Antwort : *« Cette alliance ne saurait être automatiquement et il appartient au Gouvernement de prendre, au moment qu'il jugera opportun, une décision à ce sujet. »* Mit fremder Hilfe werde in der aktuellen schweizerischen Verteidigungskonzeption grundsätzlich nicht gerechnet. Man bereite stets den denkbar schlimmsten Fall vor, die Verteidigung des Landes aus eigener Kraft. Montgomery gab sich anscheinend mit dieser Aussage zufrieden und wünschte sich wenigstens die sofortige Verbindungsaufnahme bei Kriegsausbruch.

Dieses Gespräch ist ohne Einschränkungen mit den Kontakten Sprechers zu Moltke und Conrad vor dem Ersten Weltkrieg oder durch Guisan zu Gamelin vor dem Zweiten Weltkrieg vergleichbar. Es ging dem britischen Fragesteller um die Berechenbarkeit der neutralen Schweiz im Kriegsfall, um den wohlwollenden Nachrichtenaustausch, um die Stärkung der eidgenössischen Wehranstrengungen und nicht zuletzt aber auch, um britische Rüstungsgüter zu verkaufen.

Die Haltung Fricks und die Diskussionen in der Landesverteidigungskommission sind aber mindestens so interessant wie Montgomerys Geheimnisse. Im Gegensatz zum Vorsteher des Militärdepartements, Bundesrat Karl Kobelt, gingen Generalstabschef, Nachrichtendienst und der Ausbildungschef von einer anderen Beurteilung der Lage aus. Kobelt sah eine mindestens vierfache konventionelle Übermacht des Ostens und fürchtete die verbale und politische Aggressivität der Sowjetunion⁸. Die verantwortlichen Militärs hielten die westlichen Schätzungen des sowjetischen Militärpotentials als unrealistisch

⁸ Protokoll der Sitzung der Landesverteidigungskommission (LVK) vom 24.3.1948. BAr E 27 4'061, S. 2. Vgl. Oberstlt i Gst Robert Frick an der Ministerkonferenz vom 12.9.1947. BAr E 27 9'596.

hoch und rechneten nicht mit einem Krieg. Eher Übereinstimmung fand man in der Einsicht, dass eine Reduitkonzeption aufgrund der strategischen Lage nicht mehr die gegebene sei. Kobelt fürchtete eine unhaltbare Terrorherrschaft der Roten Armee im Mittelland – völlig anders als das zu erwartende Verhalten der deutschen Wehrmacht 1940 – und unterstützte nur den Ausbau der Reduitflugplätze als Bereitstellung für alliierte Hilfe⁹. Der Generalstabschef vertrat unter dem Decknamen « WINKELRIED » eine Bereitstellung der Armee mit Schwergewicht im Dreieck Bern – Luzern – Hauenstein und mit einer starken Vorstellung an der Linth-Limmat-Linie des Zweiten Weltkrieges. Die Hauptkampflinie werde jedoch davon abhängig sein, wo die NATO-Truppen die Rote Armee zum Stoppen bringen könnten¹⁰.

Es dürften verschiedene Gründe gewesen sein, welche den Nordatlantikpakt zu einer positiven Haltung gegenüber der Schweizer Neutralität veranlasst hatten. Zum einen dürfte die militärstrategische Lage der Schweiz – ein Kleinstaat in den Alpen, umgeben von Staaten des eigenen Paktes bzw. ihren Besatzungszonen – und die grundsätzlich als schlagkräftig eingeschätzte Armee ausschlaggebend gewesen sein. Zum andern war die Mitgliedschaft der Schweiz als neutraler Staat ein wichtiges Argument für den *unpolitischen* Charakter des Marshallplanes. Schliesslich war die neutrale Schweiz auch weiterhin von Bedeutung als Nachrichtendrehscheibe : « *Switzerland's chief value would be as a neutral center for espionage and clandestine operations.* » hiess es in amerikanischen-britischen Beurteilungen.

Einen gewissen Nachteil stellte aufgrund der Schweizer Neutralität zwar die Trennung der nördlichen und der südlichen Gebiete des Bündnisses dar, doch war das Hindernis so unüberwindlich nun auch wieder nicht und die leistungsfähigsten Achsen verliefen sowieso über Österreich. Die Erfahrung über lange Handhabung der Durchsetzung der schweizerischen Lufthoheit tat ihr übriges. « *Although the Americans violated Swiss neutrality numberless times by not obtaining proper clearances, both air and surface, no official protests have been made by the Swiss and none are expected.* »

Von Schweizer Seite legte man erst im Verlaufe des Koreakrieges vermehrt Wert auf die Durchsetzung der Transitbewilligungen, doch aufgrund der mangelnden Schweizer Flugüberwachung und der ungeeigneten Mittel kamen unautorisierte Flüge auch weiterhin vor. Besonders fürchtete man in der Schweiz, die Sowjetunion könnte sich dieselbe Freiheit wie die Westmächte

⁹ Protokoll der Sitzung der Landesverteidigungskommission (LVK) vom 24.3.1948. BAr E 27 4'061.

¹⁰ Mantovani hat nachgewiesen, dass das *Foreign Office* von dieser Konzeption Kenntnis hatte und sie dahingehend interpretierte, die Schweiz überprüfe anscheinend ihre politische Haltung. Vgl. Mantovani: *Containment*, S. 94.

nehmen und zu Kontrollzwecken und zur Durchführung von für den präzisen Einsatz ballistischer Lenkwaffen erforderlichen elektronischen Messung Überflüge über Schweizer Territorium durchführen.

Festigung der Autonomie im Koreakrieg

Der schweizerische Nachrichtendienst beurteilte die Situation nach Ausbruch des Koreakriegs als sehr ernst, schloss aber weiterhin einen Dritten Weltkrieg weitgehend aus und betrachtete die Chance zur Aufrüstung als gross ¹¹. Die Landesverteidigungskommission war zudem nach wie vor der Meinung, der Alleingang sei die effizientere Strategie als eine Allianz mit den NATO-Bündnisstaaten. Der Bundesrat beschloss, die Kriegsvorbereitungen zur Ermöglichung dieser relativen Autonomie zu beschleunigen. Es wurden vom Parlament Rüstungsvorhaben von 1,464 Mia Fr. über den Zeitraum der folgenden fünf Jahre und Sondervollmachten des Bundesrates im Kriegsfall bewilligt ¹².

Nur gerade die kommunistische Partei der Arbeit meldete isolierten Widerstand an. Trotz starken persönlichen Zweifeln an der Wirksamkeit der Neutralität unterstützte Petitpierre im Bundesrat weiterhin die Bündnisfreiheit und propagierte die Aufrechterhaltung der wirtschaftlichen Beziehungen mit dem Osten. Für den Aussenminister war klar, dass die Eidgenossenschaft zwischen den Fronten stand, ob es ihr passe oder nicht. Da die UdSSR die Weltrevolution anstrebte, sei die Schweiz mit bedroht. Die Existenz Westeuropas hänge ausschliesslich von der wirtschaftlichen und militärischen Stärke der USA ab ¹³. Er betonte aber immer wieder die Chance, aus der immer noch spürbaren Isolation seit dem Zweiten Weltkrieg auszubrechen und neu, vermehrt eine Brückenfunktion zwischen Ost und West wahrzunehmen. Eine Gesinnungsneutralität für die Bundespolitik und für den einzelnen Bürger war seit jeher ausgeschlossen. In seinem Departement war die Einsicht allgemein, dass eine Politik des Gleichgewichts zwischen West und Ost unmöglich sei. Ideologisch sei die Schweiz unzweideutig mit dem Westen verbunden. Auch geographisch gehöre sie zum Westen, sagte Zehnder beispielsweise anlässlich der Ministerkonferenz von 1951 ¹⁴. Petitpierre prägte einmal das Bild, die Schweiz sei wie ein Ast am west-

¹¹ Der neue Nachrichtenchef Oberst i Gst Charles Daniel stellte an der Ministerkonferenz von 1950 mit Genugtuung fest, der Kriegausbruch habe die schweizerische Bevölkerung endlich aufgeweckt und überzeugt, dass aufgerüstet werden müsse.

¹² Militärbudget 1947 : 381 Mio SFr ; 1951 : 666 Mio SFr ; 1952 880 Mio SFr. Mit den Krediten wurden an schweren Mitteln vor allem leichte Panzer AMX und mehrere Tranchen Kampfflugzeuge (*Vampire und Venom*) gekauft. Wichtigster Lieferant von Rüstungsgütern war Grossbritannien. Vgl. Mantovani: *Containment* S. 123 ff.

¹³ Petitpierre an der Ministerkonferenz von 1952. BAr E 2800 1967/61, S. 17-19.

¹⁴ Zehnder an der Ministerkonferenz von 1951. BAr E 2800 1967/61, S. 90.

europäischen Baum. Verdorrt der Baum, so könne auch der Ast kein Eigenleben führen.

Eine Politik der integralen bewaffneten Neutralität, in der die Schweiz eigenständig das *Pflichtenheft* bestimmt, « *ohne Rücksicht auf ein Gleichgewicht zwischen Ost und West* » war die Strategieentscheidung von 1952¹⁵. Das tat man nicht ohne westliche Unterstützung. Botschafter Zehnder meldete beispielsweise im selben Jahr, dass das amerikanische Oberkommando ohne Vorbehalt die Schweizer Neutralität akzeptiere. General MacArthur habe ihm persönlich mitgeteilt : « *Puisque la lutte engagée en Europe sera une lutte à vie et à mort contre le communisme et pour la civilisation européenne, et dans cette lutte la Suisse n'aura pas d'alternatives. (...) Nous préférons, m'a-t-on dit, un pays neutre résolu à se défendre contre toute agression russe à un pays allié cédant trop facilement.* »

Ein Pflichtenheft

Anfangs 1951 wurde in der Generalstabsabteilung erstmals die Problematik der Kooperation mit einer oder mehreren fremden Armeen im Angriffsfall intensiv diskutiert. Als Gründe für die Aktualität und Behandlung dieser Frage wurden von der Generalstabsabteilung die starken Spannungen zwischen Ost und West und insbesondere das Ungleichgewicht der konventionellen Kriegsmittel zugunsten der Sowjetunion genannt. Im weiteren wurde die voraussehbare negative Zeitkomponente beklagt : « *En outre, à cause de notre politique de neutralité, des entretiens relatifs à une collaboration avec un partenaire éventuel ne peuvent que suivre – ou précéder de très peu – l'ouverture des hostilités contre notre pays.* »

Da man davon ausging, dass zur Zeit für die Schweiz keine Notwendigkeit zu einer Zusammenarbeit mit einer Grossmacht bestehe, hatte das Geschäft keine Dringlichkeit. Die Operationsabteilung des Generalstabes kam zur Einsicht, man könne wegen der mageren Informationslage nur Annahmen treffen, die sich im konkreten Fall als unbrauchbar erweisen müssten. Man konzentrierte sich deshalb auf eine blosse Auflistung der schweizerischen Stärken und Bedürfnisse im Angriffsfall, weil man der Ansicht war, dass in jedem Fall eine Allianz nur denkbar sei, wenn die Schweiz etwas zu bieten habe. Interessant ist, dass man davon ausging, eine Allianz mit beiden Bündnissen zu studieren. Während die Zusammenarbeit der NATO einigermaßen vorstellbar war, obwohl man deren operative Planung nicht kannte (eine Verteidigung an der Elbe,

¹⁵ Zehnder an der Ministerkonferenz von 1952. BAr E 2800 1967/61, S. 39.

¹⁶ Studie zur Zusammenarbeit mit einem Alliierten vom 1. März 1951. E 5560 B 1982/8 Band 1 1939-1945.

am Rhein oder erst in den Pyrenäen ?) beruhte die einseitige Vorbereitung einer Allianz mit den Truppen des Ostblocks auf völlig unklaren Grundlagen. Grundsätzlich war alles Hypothese. Man kannte die Antworten auf alle entscheidenden Fragen nicht : Will uns überhaupt jemand angreifen ? Will uns überhaupt jemand zum Verbündeten ? Welche dieser beiden Optionen (Allianz mit der NATO, Allianz mit der UdSSR) ist in welchem Fall denkbar ? Nach dieser Problemerkennung kam man zur Einsicht, dass nichts planbar sei und man sich auf eine Traktandenliste für Allianzgespräche beschränken müsse. Die Generalstabschefs Keller und Sprecher haben das seinerzeit als *Punktationen* bezeichnet ¹⁷.

Dieser Denkraster wurde auch dem juristischen Berater des Politischen Departements, Dr. Rudolf Bindschedler, zugeschickt. Dahinter stand die Absicht, die eigentliche Arbeit erst zu beginnen, wenn im Politischen Departement die Bereitschaft bestand, ein analoges Dokument zu erarbeiten. Bindschedler verfasste in der Folge eine vergleichbare Studie, doch der Departementschef, Bundesrat Petitpierre, wollte diese Angelegenheit nicht weiter verfolgen und verweigerte in dieser Sache die Zusammenarbeit mit dem Militärdepartement.

Es ist denkbar, dass das Politische Departement, welches in seinen Bemühungen zur Steigerung der Autonomie und zum Heraustreten aus der Isolation nach dem Zweiten Weltkrieg am 23. Juli 1951 durch den Abschluss des sog. « *Hotz-Linder-Abkommens* » weitgehend zurückgebunden worden ist, in militärischen Fragen noch zurückhaltender geworden ist als vorher. Die Schweiz musste sich zur Teilnahme an der westlichen Embargopolitik gegen die Sowjetunion und gegen ihre Satellitenstaaten (Co-Com-Handelsembargo) verpflichten. Sie hatte dem gewaltigen Druck, hauptsächlich der USA, nachgegeben müssen. Diese wirtschaftspolitisch einseitige Stellungnahme – das Gegenteil einer neutralen Gleichgewichtspolitik – mahnte zur äussersten Vorsicht, entsprach aber zweifellos dem vorherrschenden und teilweise militanten Antikommunismus in der Bevölkerung.

Es stellte sich nun die Frage : Soll die Generalstabsabteilung selbständig planen ? Der Chef Operationen, Oberst Burckhardt, war dafür : « *Nach meiner persönlichen Auffassung und in Berücksichtigung der Tatsache, dass derartige Studien sogar im Jahre 1940 gemacht wurden, glaube ich, dass man auch heute, unter Innehaltung gewisser Vorsichtsmassnahmen, ruhig an diese Arbeit herangehen dürfte.* » Der Generalstabschef brach die Übung ab, und es wurde auf offizieller Stufe nichts mehr unternommen.

¹⁷ Vgl. Fuhrer : *Schweizer Armee*, S. 54 f.

Druck von aussen ?

In wiefern von NATO-Seite Druck auf die Generalstabsabteilung für die Prüfung der Allianzfrage ausgeübt worden ist, lässt sich schwerlich sagen. Ein direkter Zusammenhang mit den Kontakten zu Montgomery ist nicht zu erkennen. Zweifellos war aber der Draht nach London über den Direktor der Eidgenössischen Militärverwaltung, Oberst i Gst Hans Bracher, weiterhin in Funktion. Ein streng geheimer Report des Nationalen Sicherheitsrates der USA zuhanden des Präsidenten Harry Truman von Ende 1951 lässt ebenfalls vermuten, dass informelle Kontakte nicht ausgeschlossen werden dürfen¹⁸. Man formulierte im NSC folgende zwei Grundsätze der « *Position of the United States with Respect to Switzerland* » :

- Wegen der strategischen Lage der Schweiz ist ihre Fähigkeit, sich selber zu verteidigen, für die Sicherheit der USA von Wichtigkeit.
- Aufgrund der militärischen, ökonomischen und demokratischen Stärke der Schweiz käme eine engere Bindung der Schweiz an die gemeinsamen Verteidigungsanstrengungen des freien Europas den Sicherheitsinteressen der USA entgegen.

Diese beiden Grundsätze wurden von Truman zu präsidialen Richtlinien erhoben. In den militärischen Erwägungen im gleichen Papier finden wir noch zwei zusätzliche Überlegungen :

- Falls schweizerisches Territorium durch die Sowjets verletzt wird, um die alliierte Verteidigung entlang des Rheins zu umgehen, so müsste die schweizerische Armee das Territorium selber verteidigen. Die Schweizer Armee würde zur rechten Flanke der eigenen Kräfte.
- Jede Koordination vor Beginn der kriegerischen Handlungen würde die Effizienz der Verteidigung steigern. Die schweizerische Auffassung von Neutralität verhindert leider Vorabsprachen.

Es gebe jedoch genügend Mittel, fahren die Verfasser fort, um die Schweiz so zu beeinflussen, dass sie die Massnahmen ergreife, die dem westlichen Verteidigungsbündnis dienlich seien. Besonders positiv werden die einseitigen Rüstungsexporte in NATO-Länder (Raketen, Flugzeugkanonen, militärisch verwendbare Werkzeugmaschinen) vermerkt. Die beidseitige Vorsicht – die linke Presse war ausserordentlich aufmerksam – und eine ausgeprägte ideologische Reserve zur schweizerischen Neutralität durch die USA verhinderten aber anscheinend weitergehende Gespräche.

¹⁸ Presidential Directives on National Security from Truman to Clinton, NSDDINDEX Record Number 1077, National Security Archives, Washington D.C. Vgl. Hufschmid, Peter H. : « Die USA, die Schweiz und die NATO », *Tagesanzeiger*, 4.10.1995.

Weitere Kontakte zu Monty

Es ist bekannt, dass die Besuche Montgomerys weiter gingen¹⁹. Mantovani weist nach, dass es im Frühjahr 1952 zu einer eigentlichen militärischen Vereinbarung, *Montgomery-de Montmollin-Agreement*, gekommen sei. Darin wurden Kontakt-, Anschluss- oder Scharnierpunkte der NATO- mit den schweizerischen Truppen im Grenzraum im Angriffsfall durch die Rote Armee definiert. Sofort erinnern wir uns an die Rolle des Gempnenplateaus in den Abmachungen Guisans mit den französischen Partnern 1939/40. Ausgangspunkt zu diesem Abkommen war eine dreitägige Rekognoszierungsreise des britischen Militärattachés Parker mit Bracher im August 1951 längs der Rheinlinie von Basel nach Chur. Eine vergleichbare Absprache fand an der Südfront statt.

Montgomery hat denn auch am 9. Dezember 1953 zufrieden an Samuel Hood notiert : « *We at last have the Swiss deployed to fight in concert with other Powers in a general European war, and not deployed for all-round defence as was done before I persuaded them to re-deploy their army in relation to our dispositions in NATO.* » Montgomery rühmte sich auch in anderen Berichten, wie

bereits in Sachen Reduit erwähnt, der Schweiz gute Ratschläge zur Gestaltung einer effizienteren Landesverteidigung erteilt zu haben. Hier eine kleine Kostprobe :

- die Einrichtung eines Friedensgenerals, um die Kompetenz des Gesprächspartners für Kontakte zum potentiellen Bündnispartner zu erhöhen,
- die Professionalisierung mindestens eines Kerns von rund 5000 Mann,
- der Einsatz des Alpenkorps als strategische Reserve im Mittelland oder in der Ostschweiz,
- das Offenhalten der Alpenpässe (insbesondere des Grossen St. Bernhard) für amerikanische Truppen und Güter aus italienischen Häfen,
- und immer wieder Ratschläge in Rüstungsfragen.

Wegleitend war zweifellos das Bedürfnis Montys, angesichts der Schwäche des westlichen Verteidigungsbündnisses nicht auch noch ein machtpolitisches Loch in den Alpen entstehen zu lassen. In seinen Rapporten finden wir aber auch verschiedene Hinweise, dass Montgomery die Respektierung seiner eigenen Person mindestens so wichtig genommen hat wie Sachfragen.

¹⁹ Mantovani : *Containment*, S. 95-122 ; Neval: *Atombomben*, S. 370-372.

Ab 1955 trotz Machtzuwachs der NATO weiterhin Autonomie

Die Wiederaufrüstung der Bundesrepublik ab 1955 und das zunehmende amerikanische Engagement in der NATO änderte schrittweise die strategische Lage zugunsten einer gesteigerten Verteidigungskapazität des Westens. Unverändert blieben aber die bilateralen und strikte informellen Gespräche höchster Vertreter von Politik und Militär mit Montgomery, dem *international Soldier* im Dienste der Westunion und der NATO.

Als Mitte der fünfziger Jahre die Aussicht wuchs, den Angriff aus dem Osten weiter östlich zu stoppen als frühestens am Rhein und die nukleare Komponente eine immer grössere Rolle einnahm, ja selbst in der Schweiz einerseits die Option einer atomaren Bewaffnung geprüft und andererseits mit dem *Mirage* ein Flugzeug gekauft wurde, das « Atombomben nach Moskau » tragen könnte, wurden die 1952 vereinbarten *Anschlusspunkte* mit der NATO gegenstandslos. Die autonome Verteidigung des Territoriums durch die Schweizer Armee verlor aber die Bedeutung für das westliche Verteidigungsbündnis nicht.

Der Faden wird wieder aufgenommen

Am 30. Dezember 1954, im Umfeld der Indochinakonferenz in Genf, wurde das Thema *Vorbereitung einer Allianz im Angriffsfall* ein weiteres Mal aufgegriffen. Der Generalstabschef lud auf den 9. Februar 1955 zu einer internen Aussprache ein. Die Gruppen « Front » und « Operationen » wurden dabei beauftragt, das Grundlagenpapier *Cahier des charges N° 1 relatif aux relations avec un allié éventuel* vom 16. Februar 1951 unter Beizug einzelner fähiger Offiziere zu bearbeiten. Da sich das Politische Departement weiterhin weigerte, diese Problematik überhaupt zu diskutieren, wurde beschlossen, nur die eigenen Gedanken unter Einhaltung der obersten Geheimhaltungsstufe auszutauschen.

Die Diskussion um die eventuelle Unterstellung der Schweizer Armee im Kriegsfall während der Operativen Übung von 1955 gab der Frage eine gewisse Aktualität und die Operationssektion verfasste am 19. August 1955 eine siebenseitige geheime Studie. Die Einseitigkeit der Überlegungen wird darin explizit betont, da « *die Fühlungnahme selbst aus Gründen unserer Neutralitätspolitik naturgemäss erst im Falle eines tatsächlichen Angriffes oder frühestens im Falle eines für unmittelbar bevorstehend gehaltenen Angriffs gegen unser Land erfolgen darf* ».

Inhaltlich geht die Studie nicht über den Stand von 1951 hinaus und widerspiegelt zudem die Vorwirkungen der Bindschedler-Doktrin. Sie enthält aber trotzdem einige interessante Aspekte : Man bekennt sich einerseits – zwar mit der schwammigen Formulierung in der Regel – zum Bündnis mit dem Feind des Erstangreifers. Andererseits wird das Primat der Politik nicht bestritten. Im Falle eines Angriffs habe der Bundesrat die Aufgabe « *durch den frühzeitigen Abs-*

chluss eines Allianzvertrages oder einer Militärkonvention die Grundlage für die Zusammenarbeit mit der verbündeten Macht oder Mächtegruppe zu schaffen. » Damit blieben auch präventive Gespräche zwischen Militärs weiterhin ausgeschlossen. Ohne diese konkreten Absprachen mit der NATO oder dem Warschauer Vertrag blieb aber alles sehr hypothetisch. Am konkretesten waren die Vorstellungen über die Notwendigkeit einer Verbindungsaufnahme mit den Führungsstellen der NATO und über die Zusammensetzung einer eigenen Militärmission im Kriegsfall. In einer Beilage zur Studie ist erkennbar, dass man mit weit über hundert Personen reisen wollte, vom Missionschef bis zum Personal für Bewachung und Verpflegung.

Die Operative Übung 1956

Das Umfeld der Operativen Übung in der zweiten Januarwoche 1956 war von verschiedenen erschwerenden Faktoren geprägt : Defaitismus angesichts der nuklearen Gefährdung, die beiden « Chevallier-Initiativen » zur Halbierung der Militärbudgets, der wieder aufgeflammt Konzeptionsstreit zwischen den Vertretern einer eher statischen, infanteriestarken und helvetisch-miliztauglichen Verteidigung (u.a. Ernst, Waibel, Allgöwer, Montfort) und den Vertretern einer dynamischen, mechanisierten internationalen Standards entsprechenden Verteidigung sowie eines Primats des Soldatischen vor dem Bürger (u.a. Chaudet, G. Züblin, A. Züblin, Uhlmann). Dazu kamen die militärpolitisch brisanten Fragen der atomaren Bewaffnung der Schweiz, der Aufstockung der Panzerflotte und der Beschaffung eines neuen Kampfflugzeuges.

Drei Problemkreise liess der Übungsleiter, Oberstkorpskommandant de Montmollin, bearbeiten : Neutralitätsschutz unter äusserem Druck der NATO, den schweizerischen Luftraum frei benützen zu dürfen ; Kampfphase mit Verbindungsaufnahme zur NATO auf politischer und militärischer Ebene ; Probleme der nuklearen Kriegführung der Armeen der Grossmächte. Diese drei Themen zeigen, dass weiterhin in gleichen Denkkategorien wie früher geplant wurde.

Damit sind wir im chronologischen Ablaufs beim einleitend geschilderten Kontakt Montgomerys zum damaligen EMD-Departementsvorsteher Paul Chaudet vom 10. Februar 1956 angelangt. Es stellen sich aufgrund der bisherigen Erörterungen mehrere zusätzliche Fragen. Hat Chaudet den Kriegseintritt der Schweiz auf der Seite der NATO von einer vorangehenden Verletzung des schweizerischen Territoriums durch Truppen des Warschauer Vertrages abhängig gemacht oder nicht ? Wenn nein, dann ist seine Ansicht ausschliesslich persönlich, entspricht nicht dem Mainstream in der Generalstabsabteilung (Operative Übungen) und nicht den diversen neutralitätspolitischen Verlautbarungen des Bundesrates. Es gab, wie wir gezeigt haben, aber immer wieder Stimmen, die ein *Stillesitzen* im nuklearen Schlagabtausch Ost-West nicht für möglich

gehalten haben. Eine solche Äusserung wäre in jedem Fall sehr problematisch oder schlicht dumm gewesen. Wenn ja, dann hätte er nur einmal mehr die sicherheitspolitische Strategie der Schweiz bestätigt.

Im Falle einer Aggression der Sowjetunion gegen die NATO würde der Bundesrat rechtzeitig den autonomen Neutralitätsschutzfall auslösen. Sollte die Rote Armee die Neutralität der Schweiz nicht respektieren, hätte man sich in einer ersten Phase mit aller Kraft selbständig auf dem eigenen Territorium verteidigt und auf Hilfe der NATO mindestens aus der Luft gehofft. Die Doktrin betreffend der präventiven Allianzgespräche war ebenso unumstritten : Irgendwelche konkreten Absprachen dürfen vorgängig nicht gemacht werden.

Andere Äusserungen belegen, dass Chaudet ein Bündnis mit der NATO im Kriegsfall in Europa ohne Verletzung des schweizerischen Territoriums missbilligte. Montgomery hat in diesem Fall wie schon Conrad oder Moltke vor dem Ersten Weltkrieg solche Feinheiten des eidgenössischen *Sonderfalls* wohl überhört oder aus irgend welchen Gründen in seiner Meldung unterdrückt. Von einem Geheimnisverrat könnte bei einer Bestätigung dieser Haltung keine Rede sein, da gar kein solches Staatsgeheimnis bestand. Die konkreten NATO-Überlegungen zu dieser Problematik sind noch ein Forschungsdesiderat.

Die Doppelkrise Suez-Ungarn wirkte militärpolitisch wie ein Dammbruch. Die Chevallier-Initiativen wurden zurückgezogen und ein umfangreiches Rüstungsprogramm beschlossen ²⁰. Für unsere Frage relevant ist die Aufregung, die im Herbst 1957 entstand, als der französische Militärattaché wegen der Diskussionen um den neuen Waffenplatz Bure Ausbildungsplätze für mechanisierte Truppen in Valdahon in den Wintermonaten anbot. Auch dieses wahrscheinlich kaum offiziell abgestützte Angebot, wurde aus Neutralitätsgründen dankend abgelehnt wie auch amerikanische Begehren zum Ausbau der Militärflugplätze für eventuelle Bedürfnisse der strategischen Bomberflotte.

Durch die Ablösung de Montmollins als Generalstabschef in der Person von Jakob Annasohn entstand in unserer Frage keine Neuorientierung : Die schweizerische Neutralität schränkte die Beziehungen zu den Westmächten ein und verbot jedes militärische Bündnis oder eine vorgängige präventive Kontaktnahme. Dass dieser Alleingang sehr teuer sein würde, war allen klar. Die « Aktive Neutralität » Petitpierres hatte im Antikommunismus der Bevölkerung ihre Grenzen.

²⁰ Vgl. Botschaft des Bundesrates an die Bundesversammlung betreffend ein Sofortprogramm zur Beschaffung von Kriegsmaterial vom 7. Dezember 1956.

Die Operative Übung 1959

Der Übungsleiter der Operativen Übung 1959, der Kommandant des 4. Armeekorps, Oberstkorpskommandant Thomann, stellte im Begleitschreiben zum Kursbericht dem Generalstabschef verschiedene Fragen und reichte Anregungen ein. Er fragte beispielsweise den Nachrichtendienst an, ob die Einschätzung der NATO, dass ein Gegner von der tschechischen Grenze bis an den Rhein nur drei Tage brauche, realistisch sei. Uns interessiert aber hier nur Thomanns fünfte Anregung. Er wollte in der Landesverteidigungskommission diskutiert haben, wie man sich zur Problematik der Militärabkommen stelle.

In seiner Antwort zur Allianzfrage weist Generalstabschef Jakob Annasohn auf die sehr kurz gewordene Vorwarnzeit in der unvermindert gefährlichen Spannungslage des Kalten Krieges hin, welche das Problem der Vorbereitung eines Bündnisses bereits in Friedenszeiten dringlich mache. In einem modernen Krieg mit Massenvernichtungsmitteln der Supermächte sei zudem zu berücksichtigen, dass die Schweiz vom Kriegsgeschehen von coup und contre-coup betroffen sein könne, auch wenn die kriegerischen Ereignisse am Boden die eigenen Staatsgrenzen noch nicht erreicht hätten. Der Schweiz sei es wohl nicht mehr aus geographischen Gründen vergönnt, in einem europäischen Konflikt draussen bleiben zu können und allein auf die Wirkung der bewaffneten Neutralität zu hoffen. Annasohn führt weiter aus, mehr als früher beträfen uns zudem auch ideologische, politische, wirtschaftliche und militärische Verflechtungen. Man müsse deshalb frühzeitig Verhaltensrichtlinien ausarbeiten, *« parce que des problèmes urgents devront être résolus »*. Es sei die Entscheidung des Bundesrates, wie unsere Interessen am besten gewahrt werden könnten, ob beispielsweise eine Allianz eingegangen werde. Das politische Departement habe sich leider bisher geweigert, sich dieser Frage anzunehmen.

Dann folgt ein Schlüsselsatz: Selbst wenn die Schweiz angegriffen werde, meinte Annasohn, *« il n'y aurait pas ipso facto alliance avec le camp opposé à notre adversaire. »* In dieser offenen Formulierung widerspiegelt sich, wie die handschriftlichen geheimen Quellen im Dossier zeigen, die Meinung von Major i Gst Guisolan, der ihm dieses Geschäft vorbereitet hat. Guisolan schreibt in einer Stellungnahme am 31. Juli 1959, dass man besser sage: *« Auch bei einem Angriff auf unser Land durch die eine Kriegspartei müssen wir kalten und klaren Kopf behalten und uns erst dann entschliessen, wenn wir genügend Gewähr dafür haben, dass die Allianz mit der anderen Partei am besten den schweizerischen Interessen dient. »*

Annasohn begnügte sich in der abschliessenden Wertung mit einem Antrag, den er dem Bundesrat stellen werde. Dieser solle ihm den Auftrag zu einer diesbezüglichen Studie erteilen. Der Bundesrat müsse befehlen, dass es die Aufgabe des Generalstabschefs sei, abzuklären, welche Allianz und welche

Konvention unter welchen Umständen akzeptabel wäre. Der Bundesrat solle im weiteren akzeptieren, dass die Generalstabsabteilung die materiellen Bedingungen – modern würden wir sagen : die Kompatibilität – für eine eventuelle Realisation einer militärischen Allianz schaffen solle.

Ab jetzt sind die Quellen noch spärlicher oder sind noch nicht zugänglich. Es ist jedoch anzunehmen, dass der Bundesrat dem Generalstabschef keinen diesbezüglichen Auftrag gegeben hat. Im Rahmen der neutralitätspolitischen Vorsicht wird Annasohn die möglichen Fälle weiterhin einseitig studiert haben wie sein Vorgänger.

Das Feindbild der 70er Jahre

In einem « VERTRAULICH » klassifizierten Dokument der Untergruppe Planung vom 28. Februar 1966 ²¹ findet sich weder ein Hinweis über eine präventive noch über eine einseitige Vorbereitung einer Allianz. Oberst i GSt Wildbolz analysiert in einem ersten Teil das Spektrum der militärischen Bedrohung. Er geht von drei Kriegsformen aus :

- Revolutionär subversiver Krieg zur Durchsetzung ideologischer, politischer, wirtschaftlicher und militärischer Ansprüche ohne offene militärische Aggression ;
- Begrenzter Krieg ohne oder mit Massenvernichtungswaffen ;
- Allgemeiner und umfassender Krieg.

Während im ersten Fall vor allem Polizei, Geistige Landesverteidigung (Heer und Haus) und allenfalls Teile der Armee gefordert sein würden, rechnete die Planungsabteilung in beiden anderen Fällen mit der « Totalen Landesverteidigung ». Ob die Schweiz in einen begrenzten Krieg in Europa hinein gezogen wird, wollte man nicht entscheiden, erachtete aber die Chance als unwahrscheinlich, ausserhalb des indirekten Wirkungsbereiches der ABC-Mittel zu bleiben, sowie als wenig wahrscheinlich ausserhalb des direkten Wirkungsbereiches nuklearer Schläge und des Landkrieges zu bleiben. In einer neunseitigen Spezialstudie zur Situation politico-militaire et menace stratégique kann sich Oberstbrigadier P. Musy nur den Ostblock als Gegner vorstellen. Als denkbares, aber auszuschliessendes Szenario erwähnt er auch die NATO als Gegner, « *après que nous ayons refusé de renoncer à notre neutralité et que cette coalition décide d'obtenir l'adhésion de la Suisse par la force.* »

Den Einbezug der Schweiz in einen sowjetischen Operationsplan versieht Musy mit einem grossen Fragezeichen. « *En effet, pour conquérir et asservir*

²¹ Dieses klassifizierte Dokument wurde dem Verfasser freundlicherweise von der Generalstabsabteilung zur Verfügung gestellt.

l'Europe, puis le monde, l'ennemi en puissance n'est pas obligé d'attaquer la Suisse et de l'occuper après avoir détruit son armée ; aucune raison majeure d'ordre stratégique, d'ordre politique, économique ou même psychologique ne justifierait cette décision, à moins que son adversaire à lui, c'est-à-dire les armées de l'Ouest – aujourd'hui les forces de l'OTAN – utilise contre ou avec notre assentiment notre territoire, tout d'abord dans un but défensif puis, plus tard, dans une phase éventuelle de contre-offensive. » Bei einer solchen Lagebeurteilung sind neutralitätsgefährdende Allianzgespräche kaum opportun.

Militärstrategische Grundsätze 1967

Anlässlich der ersten Plenarsitzung der Studienkommission für strategische Fragen unter ETH-Professor Karl Schmid vom 7. Juli 1967 formulierte Generalstabschef Paul Gygli vier strategische Grundsätze, die einerseits die erst in Ansätzen vorhandenen Gedanken der fünfziger und sechziger Jahre zusammenfassten und andererseits das System der Gesamtverteidigung von 1973 begründeten :

- Unser Land sollte nicht oder doch möglichst spät in einen Krieg eintreten.
- Durch Massnahmen der totalen Landesverteidigung (incl. Nuklearbewaffnung) soll der *Eintrittspreis* im Sinne einer Dissuasionsstrategie erhöht werden.
- Es muss vermieden werden, dass unser Land in einem Krieg zwischen Koalitionen auf die *falsche Seite* gedrängt wird.
- Während des Krieges muss die Strategie dafür besorgt sein, dass ein möglichst grosser Teil der Nation intakt bleibt und unsere Verhandlungsposition nach dem Krieg möglichst stark ist.

Damit war explizit zur NATO einmal mehr nichts gesagt, aber jedermann war klar, welches die « richtige » und welches die « falsche » Seite war.

Damit gehörte die mindestens einseitige Vorbereitung der Allianz mit der NATO im Kriegsfall wohl weiterhin zum Aufgabenbereich des Generalstabschefs. Die Öffnung der Quellen und die künftigen Resultate der verschiedenen Arbeitsgruppen werden zeigen, ob einzelne Kontakte in den folgenden Jahren die bisher gültige neutralitätspolitische Grenze durchbrachen.

Fassen wir im Sinne einer zweiten Zwischenwertung das Wichtigste zusammen :

- Die Aufgabe der Neutralität zugunsten eines Beitritts zur NATO war nicht nur aus neutralitätspolitischen Gründen in der Schweiz ein *Un-Thema*. Kaum jemand in der Armeespitze und im Bundesrat sahen bis 1966 darin eine wesentliche Verbesserung der strategischen Sicherheitslage. Man traute dem atlantischen Verteidigungsbündnis an konventioneller Dissuasionskraft sogar noch weniger zu als der eigenen autonomen Landesverteidigung. Dass man vom Schutz des amerikanischen Atomschirms profitieren könne, war allen

- klar, doch zeigen die Diskussionen über eine eigene Atombewaffnung, dass selbst auf diesem Gebiet die relative Autonomie angestrebt wurde. Für diese Autonomie war man bereit, höchst beachtliche Investitionen zu bewilligen.
- Einzelne informelle Allianz-Gespräche auf höchster Stufe mit weitgehendem Inhalt haben stattgefunden. Insbesondere die Gespräche mit Feldmarschall Montgomery sind quellenmässig ausreichend belegt.
 - Die Gespräche wurden einseitig nur mit der NATO geführt. Eine *Gleichbehandlung* fand nicht statt. Da kaum anzunehmen ist, dass der Generalstab der Truppen des Warschauer Vertrages je ein vergleichbares Kontaktbedürfnis gehabt hat wie NATO Offiziere, wird die dadurch entstandene Einseitigkeit immer umstritten sein.
 - Eine eigentliche präventive Militärallianz ist nie in Betracht gezogen worden.

Das Fremdbild – die Schweiz im Spiegel östlicher Archive

In einem zweiten Teil wollen wir nun die wichtigsten Resultate zur schweizerischen Neutralitätspolitik im Spiegel östlicher Archive zusammenfassen, ohne den Ergebnissen unserer Forschungsarbeit in unzulässiger Art vorzugreifen.

« Schweine »

Am 18. September 1946 offenbarte der britische Premierminister Winston Churchill in einem Gespräch mit Bundesrat Petitpierre, er habe im Oktober 1944 Josef Stalin davon abgehalten, die Schweiz für ihr wenig neutrales Verhalten im Zweiten Weltkrieg zu bestrafen. *Uncle Joe* habe den Westalliierten geraten, durch eine südliche Umfassung der deutschen Siegfriedlinie die Schweiz in den Krieg zu verwickeln. Der Kremlchef habe die Schweizer abschätzig *Schweine* genannt und es dabei ernst gemeint. Roger Masson hat diese operativen Absichten Stalins bezweifelt und die Geschichte als höchstwahrscheinlich gut erfunden abgewertet²². Bis zur Öffnung der Archive – einmal mehr eine bedauerliche Zurückhaltung der Erben der Sowjetunion – wird diese feindliche Haltung Stalins das schweizerische Feindbild unverrückbar prägen.

Ganz so eindeutig ist aber die Sache nicht. Die Analyse der bisher zugänglichen politischen und militärischen Akten in östlichen Archiven ergibt ein widersprüchliches Bild. Zum einen zeigen die sowjetischen Machthaber zeitweise ein überaus grosses Interesse an der Neutralität der Schweiz, besonders wäh-

²² Masson, Roger : « Staline et l'invasion de la Suisse », *Revue militaire suisse*, mars 1955, S. 97-108.

rend der Strategie der *friedlichen Koexistenz* unter Chruschtschow. Im Gegensatz zu den USA hat die UdSSR die eidgenössische Staatsmaxime an sich nie grundsätzlich kritisiert ²³. Operativ waren die Vorteile offensichtlich. Im Falle eines Krieges gegen Westen hätte das neutrale Territorium – ab 1955 erweitert durch Österreich – den westlichen Kriegsschauplatz südlich begrenzt und die NATO-Strukturen an den Alpen getrennt. Jedes neutrale kapitalistische Land schwächte das imperialistische Lager.

Kriegsgewinnler versus « weise » Führung

Besonders das Urteil über das Verhalten der Schweiz im Zweiten Weltkrieg ist widersprüchlich.

Lob kam aus der höchsten Führungsetage. 1954 lobte der sowjetische Aussenminister Wjatscheslaw M. Molotov in einem Gespräch mit Bundesrat Petitpierre die schweizerische Politik 1939-1945 als weise und erfolgreich. Es sei dem Bundesrat gelungen, die Eidgenossenschaft und ihre Bevölkerung in schwieriger Zeit vom Kriege zu bewahren ²⁴. Chruschtschow liess 1958 in der Pravda verlauten : *« Die historische Erfahrung lehrt uns, dass einige Staaten, welche während des Krieges eine neutrale Politik führten oder sich nicht an den militärischen Blöcken beteiligten, dadurch geholfen haben, den Völkern ihrer Länder Sicherheit zu gewähren, und insgesamt eine positive Rolle in der Welt gespielt haben. Eine solche Politik entspricht den nationalen Interessen jener Staaten, erhöht ihre Sicherheit und zwingt sie nicht zu einer überflüssigen und vergeblichen Verschwendung von Produktivkräften für militärische Ausgaben. Bereits viele Jahrzehnte geniessen zum Beispiel die Schweiz und Schweden alle Vorzüge der Neutralität. »* ²⁵

Dieses Lob steht im Umfeld der grundsätzlich positiven Wertung der Neutralität für westliche Länder (Deutschland, Österreich, Schweiz) und für die pak-
tungebundenen Staaten der sogenannten Dritten Welt. Auf unterer Stufe war die Anerkennung weniger deutlich und eher situationsbezogen. Im Bericht des tschechoslowakischen Gesandten in Bern von 1946 heisst es :

« Die Erfahrung aus dem 2. Weltkrieg hat gezeigt, dass die Schweizer Milizarmee für die Nachbarn zwar keine militärische Drohung darstellt, aber dennoch aufgrund der bewaffneten Verteidigung der Schweizer Grenzen und der Erzie-

²³ Vgl. Fuhrer, Hans Rudolf/Neval, Daniel : « Die Schweiz und ihre Neutralität aus östlicher Sicht », ASMZ Nr. 1 Januar 2002, Beilage.

²⁴ Notizen von Max Petitpierre über das Treffen mit Aussenminister Molotov vom 28.5.1954, in : Petitpierre, Max : *Seize ans de neutralité active. Aspects de la politique étrangère de la Suisse* (1945-1961). Neuchâtel 1980, S. 426.

²⁵ Zit. nach Neval : Russen, S. 38.

hung des ganzen Volkes zum Widerstand in den Kriegsplänen der Grossmächte eine gewisse Rolle spielte. »

Man müsse deshalb davon ausgehen, dass das schweizerische Wehrwesen auf der Grundlage der Kriegserfahrungen und der neuen Entwicklung noch einmal das gesamte geistige und materielle Potential des Volkes im Lichte künftiger Notwendigkeiten einsetzen werde. Diese Fortführung des autonomen Wehrwillens taucht in den Berichten östlicher Nachrichtenorgane und Diplomaten immer wieder auf. Der tschechische Militärattaché schreibt beispielsweise 1964 : *« Zur Rechtfertigung der grossen Ausgaben für die Aufrüstung wird noch heute, nach 20 Jahren, die falsche und demagogische Theorie verwendet, dass die Schweiz im Zweiten Weltkrieg nur deshalb verschont geblieben sei, weil das faschistische Deutschland Angst hatte vor der kriegsbereiten, bewaffneten und geschützten Schweiz. Gegen wen die heutige 'bewaffnete' Neutralität dient, ist offensichtlich. »*

Und ähnlich hiess es auch drei Jahre später im Bericht des CSSR Gesandten : *« In der Zeit beider Weltkriege war die Armee und das ganze Land in den Zustand von Kampfbereitschaft geführt worden ; es wurde die Mobilisation durchgeführt und die stete Besetzung der Landesgrenzen. Bis heute wird der Mythos aufrechterhalten, dass es nur dank dieser Massnahmen gelungen sei, den beabsichtigten Einfall auf das Schweizer Territorium zu verhindern und so die Unabhängigkeit des Landes zu sichern. Damit wird die Notwendigkeit des Aufbaus und des Unterhalts einer zahlenmässig starker und finanziell aufwändiger Streitkräften begründet. »*

Mit Kritik am Verhalten der Schweiz im Kriege wird von anderer Stelle nicht geizt. Als Beispiel diene eine russische Publikation von 1977. Die Einleitung tönt zwar noch verständnisvoll, aber ideologiedurchtränkt : *« Die Lage der Schweiz war wahrhaftig nicht einfach. »* Man habe sich 1939 an die traditionelle Neutralität gehalten, sich bewaffnet, da eine reelle Bedrohung durch die faschistischen Mächte und auch eine innere Bedrohung durch die von Teilen der eigenen Bourgeoisie finanzierten faschistischen *fünfte Kolonne* bestanden habe. Dann folgt eine Serie von Vorwürfen : Die Schweiz habe sowohl mit den geheimen deutschen Nachrichtendiensten als auch mit denen der USA zusammengearbeitet. Gegenüber den linken Kräften sei die Schweiz dagegen ausserordentlich repressiv vorgegangen. Die kommunistische Partei sei 1940 verboten, sowie deren Abgeordneten aus dem Parlament und aus den Organen der örtlichen Selbstverwaltung ausgewiesen worden.

Am härtesten wird die Wertung zum wirtschaftlichen Bereich und zur Flüchtlingsfrage. *« Die Schweiz belieferte Deutschland mit Waffen, Munition, Werkzeugmaschinen und verschiedenen industriellen Gütern und liess ihr auch einen Teil der elektrischen Energie zukommen, welche in der Alpenrepublik pro-*

duziert wurde. Über Schweizer Gebiet fuhren Militärtransporte zwischen Deutschland und Italien. Mit den Darlehen von über einer Milliarde Schweizer Franken, welche die Schweizer Banken gewährten, kaufte Deutschland im Ausland Rohstoffe und technische Einrichtungen, welche es für die Kriegsführung benötigte. Dabei wurden teilweise Schweizer Firmen als Mittelspersonen verwendet, um so «unter neutraler Flagge» die vereinte Blockade zu umgehen. Deshalb setzten die Länder der antihitlerischen Koalition auch eine Reihe von Schweizer Firmen (Sulzer, Bührle u.a.) auf die schwarze Liste wegen Zusammenarbeit mit den faschistischen Mächten. Als die Alliierten 1943 die Schweiz baten, faschistischen Kriegsverbrechern kein Asyl zu gewähren, lehnte dies der Bundesrat ab. Zugleich aber schlossen die Schweizer Behörden praktisch die Türen des Landes vor jenen, welche dort Schutz suchten vor dem blutigen Terror Hitlers. »

Die Schweizer Monopole hätten in den Kriegsjahren riesige Gewinne eingestrichen. Beinahe ein Drittel des schweizerischen ausländischen Handelsumsatzes sei mit Nazi-Deutschland erzielt worden. Die Politik der Schweiz habe sich erst 1944 geändert, als allmählich deutlich wurde, dass Hitlerdeutschland im Krieg unterliegen würde. Erst im Februar 1945 habe die Schweiz aufgehört, Deutschland Strom zu liefern und die Transporte der Achse durch ihr Gebiet zu gestatten. Ausserordentlich widerwillig habe sie die deutschen Guthaben auf Schweizer Banken eingefroren. Diese Massnahme habe jedoch die «Nummernkontos» nicht betroffen, die anonymen privaten Einlagen der hitlerischen Machthaber. Die Banken hüteten weiterhin sorgfältig das Geheimnis um diese Einlagen. Die Auseinandersetzungen, die schliesslich zum Washingtoner Abkommen von 1946 geführt haben, werden mit klarer Schuldzuweisung an die Schweiz referiert. Diese habe es abgelehnt, die alliierten Forderungen zu erfüllen, ihnen die gehorteten deutschen Guthaben für den Reparationsfonds zu übergeben. Washington habe deshalb im Gegenzug schweizerische Guthaben in den USA blockiert. Die Vereinigten Staaten hätten ebenfalls von der Schweiz verlangt, das Gold herauszugeben, mit welchem Deutschland seine Einkäufe in der Schweiz bezahlt habe. Gold, das die Schergen Hitlers in den besetzten europäischen Ländern gestohlen hätten. Nur auf gewaltigen Druck hin sei die Schweiz wenigstens einem Teil der alliierten Forderungen nachgekommen.

Es kam aus sowjetischer Sicht ein weiteres Problem dazu, das die Beziehungen belastete. Im Frühjahr 1945 begannen sich Anschuldigungen über Missstände bei der Internierung sowjetischer Soldaten in der Schweiz zu häufen ²⁶. Es kam zu verschiedenen blutigen Zwischenfällen zwischen sowjetischen Internierten und dem Schweizer Wachpersonal oder Zivilisten, deren Gründe sowohl im

²⁶ Die Zahl der sowjetischen Internierten war während des Krieges relativ gering, stieg aber in den letzten Kriegsmonaten auf über 7000 an. Die Mehrheit war aus deutschen Lagern entkommen oder hatte gar auf deutscher Seite gekämpft.

Fehlverhalten der sowjetischen Soldaten als auch in gegenseitigen Missverständnissen und in Fehlern von Seiten des Schweizer Lagerpersonals lagen. Im Frühling 1945 tauchten in der sowjetischen Presse Artikel von geflohenen Internierten auf, welche die Zustände in den Schweizer Lagern als menschenunwürdig, teilweise gar als schlimmer als in Deutschland beschrieben.

Nach Kriegsende drängte deshalb General Guisan auf eine rasche Ausschaffung aller sowjetischen Internierten, da er ihr Verbleiben für eine latente Landesgefahr hielt. Doch ein Grossteil der sowjetischen Soldaten wollte in der Schweiz bleiben, was die Berichte über die schrecklichen Zustände in den Lagern relativiert. In der Nacht vom 15. auf den 16. Juni gab Radio Moskau bekannt, dass alle ausreisewilligen Schweizer, die auf von der Roten Armee befreitem Gebiet lebten, so lange nicht in ihre Heimat zurückkehren dürften, bis die UdSSR darüber informiert werde, unter welchen Bedingungen die sowjetischen Internierten in der Schweiz zurückgehalten würden und wann sie ausreisen könnten. Bundesrat Petitpierre gelang es schliesslich, in Verhandlungen mit einer sowjetischen Militärkommission das Internierten-Problem zu beiderseitiger Zufriedenheit im Verlauf der Sommermonate zu lösen. Die Aufnahme diplomatischer Beziehungen mit der Sowjetunion blieb der Schweiz aber weiterhin verwehrt. Dieser Streit beeinflusste zweifellos zusätzlich die negative Rezeption der schweizerischen Neutralität 1939-1945.

Auffällig ist, dass die heutige Kritik – meist aus den eigenen Historikerkreisen – zu ähnlichen Schlüssen kommt wie früher die linientreuen Kommunisten. Die für die Schweiz sprechenden Punkte scheinen nur sporadisch auf. Die schlechte Beurteilung der Schweizer Neutralität in östlichen Publikationen des Kalten Krieges ist wohl nicht nur auf die Kollaboration mit Nazi-Deutschland während des Zweiten Weltkrieges zurückzuführen (Entsprechendes wird ja auch Schweden vorgeworfen), sondern vor allem wegen der Ausnützung der Neutralität für finanzielle Gewinne. So heisst es beispielsweise im russischen Jahrbuch 1983-85 : *« Sie [die Schweiz] hielt sich auch bei Streiten der Nachbarn zur Seite und durch ihre Haltung erlangte sie das Vertrauen der Finanzmänner. Hier konnten Geld und Gold ohne Risiko von Verlust oder Verrat eingelegt werden, und so wurde die Schweiz zum Tresor der Welt. »*

Im Land gebe es rund 4500 Banken inklusive der Filialen und alle hielten sich streng an das Bankgeheimnis, d.h. sie verrieten die Angaben über die Konten und finanziellen Operationen ihrer Kunden nicht an Drittpersonen (auch nicht an Amtspersonen). So komme in der Schweiz weltweit am meisten illegales Gold und Fluchtgeld zusammen. Drei Zehntel der schweizerischen Bankiers, Wirtschafts- und Handelskapitäne beherrschten das Land, weil sie die zugesicherte Unterstützung der absoluten Mehrheit des Parlamentes genössen. Die multinationalen Konzerne mit Sitz in der Schweiz herrschten über die wichtig-

sten Wirtschaftsbranchen vieler Länder (z.B. Brasilien, Südafrika, Indonesien). Die offizielle Schweiz verurteilte zwar die Rassendiskriminierung, aber sei gleichzeitig in der Südafrikanischen Republik der drittgrösste Investor. So sei sie ein Beispiel dafür, dass die Neutralität als Deckmantel für die Vereinigung der Kapitalisten mit den reaktionärsten Regimes der Welt diene.

Unehrlisches Doppelspiel

Trotz ihrer traditionellen Neutralitätspolitik wurde die Schweiz in geistiger, kultureller und wirtschaftlicher Hinsicht nach dem Zweiten Weltkrieg uneingeschränkt als Teil der kapitalistisch-imperialistischen Welt betrachtet. Aus diesem Grunde war auch sie ein absterbendes Gesellschaftsmodell, aber wegen ihrer dezidiert antikommunistischen Haltung besonders ärgerlich. Dieses *Doppelspiel* wurde immer wieder als unmoralisch gebrandmarkt. Während der schweizerische Verzicht auf die UNO-Mitgliedschaft unter Berufung auf die Neutralität bei Teilnahme in den meisten der UNO angegliederten Spezialorganisationen relativ wertneutral einfach festgestellt wurde, beschäftigte eine mögliche Mitgliedschaft in der NATO die östlichen Machtzentralen viel mehr.

Im März 1948 wurde die Schweiz von den sowjetischen Nachrichtendiensten noch als potentieller Mitgliedstaat im westlichen Verteidigungsbündnis gesehen. Dazu kam, dass die Amerikaner gegenüber der Neutralität ihre Vorwürfe steigerten und man in Moskau annahm, dass die Eidgenossenschaft diesem Druck nicht standhalten könne. Für die Nachrichtendienste war die Schlüsselfrage der kommenden beiden Jahrzehnte gegeben: Würde die Schweiz auch ohne Verletzung ihrer Neutralität auf der Seite der NATO in einen europäischen Krieg eintreten?

Insbesondere und mit akribischer Genauigkeit wurden die Kontakte der schweizerischen Armeeführung mit Vertretern westlicher Staaten beobachtet und rapportiert. 1947 erhielten die Besuche von General Lattre de Tassigny und des niederländischen Generalstabschefs General Kruls besondere Aufmerksamkeit. Die Besuche Montgomery's blieben selbstverständlich auch nicht geheim. Dem britischen Besucher widmeten die östlichen Nachrichtendienste jeweils ihre volle Aufmerksamkeit. Unter den diplomatischen Vertretern der Volksdemokratien werde gesagt, schrieb beispielsweise der tschechische Botschafter 1949 nach Prag, Montgomery habe wahrscheinlich eine « *allfällige künftige Verteidigungsaktion der Schweizer Armee zusammen mit dem Militärpotential des Westens zu koordinieren* ». Es werde auch von einer Standardisierung der Waffen gesprochen. Vermutlich sei es auch zu koordinierten Gesprächen mit einer geheimen amerikanischen Militärmission gekommen. Der Militärführer vom Schloss Fontainebleau habe in der Schweiz zudem militärische Rekognoszierungen durchgeführt und sich frei auf militärischem Gelände bewegt. In sei-

ner Rede anlässlich eines Empfangs in Zürich habe er die Schweiz aufgefordert, unvermindert ihre Verteidigungsbemühungen fortzusetzen.

Der Bericht wird noch deutlicher : *« Die militärische und politische Solidarität der Schweiz schliesst auch für Montgomery die Solidarität mit dem Westen, besser gesagt mit dem kapitalistischen und imperialistischen Block und seinen kriegerischen Absichten nicht aus. Die militärische Neutralität der Schweiz und ihr Nichtbeitritt zum Block kann sehr einfach durchschaut und beim wahren Namen genannt werden, wenn wir uns bewusst werden, dass das Lob der Neutralität in Zürich niemand anders als der Stabschef der westlichen Streitkräfte von Fontainebleau vorgetragen hat. »*

Gespräche über eine mögliche Zusammenarbeit der Schweiz mit dem westlichen Block vermutet der tschechische Gesandte auch als Hauptziel des Staatsbesuches des französischen Aussenministers Robert Schuman vom 17.-18. Januar 1949. Auch die Besuche des amerikanischen Luftwaffengenerals Carl Spaatz 1949 und 1950 in der Schweiz werden kritisch mitverfolgt. Offiziell kam Spaatz 1950 in seiner Funktion als Ehrenpräsident der amerikanischen Zivilluftfahrtsorganisation in die Schweiz, doch war der tschechische Gesandte der Überzeugung, dieser offizielle Grund diene bloss als Deckmantel zum Schutz der Schweizer Neutralität. Der Hauptgrund des Besuches sei wie bereits im Jahr zuvor die Inspektion der Schweizer Flugbasen, welche im Falle eines Angriffes gegen die UdSSR und ihre Verbündeten in die strategischen Pläne des amerikanischen und des atlantischen Generalstabes miteinbezogen würden.

Der Gesandte kam zum Schluss : *« Die Militärpolitik der Schweizer Obersten führt die Konföderation weit mehr als die aussenpolitische Konzeption des Bundespräsidenten Petitpierre von ihrem Weg der Neutralität direkt ins Kriegslager des amerikanischen Imperialismus. Ziel dieser Kriegshysterie ist die antisowjetische Aggression. Das Grosskapital der Schweizer Bourgeoisie treibt das Schweizer Volk in diese abenteuerliche militärische Allianz, welche im krassen Gegensatz zur verkündeten Neutralitätspolitik steht, um so schneller, je mehr sich die stets deutlicheren Anzeichen einer Wirtschaftskrise der kapitalistischen Welt zeigen. »*

1952 berichtet das tschechische Generalkonsulat in Zürich über die strategische Bedeutung der Schweizer Alpenübergänge und der Schweizer Wirtschaft für die Amerikaner, insbesondere im Fall eines Bündnisses. Er zählt diverse Kontakte zwischen Schweizer und westlichen militärischen Vertretern auf. Der sowjetische Gesandte meint in einem Bericht vom November des gleichen Jahres, die Ereignisse der letzten Zeit deuteten darauf hin, *« que les dirigeants du bloc des agresseurs anglo-américains ont commencé à accorder une plus grande attention à la Suisse. D'autre part, le commandement de l'armée suisse a intensifié ses rapports avec le bloc. »*

So wuchs der Wunsch, Militärattachés auszutauschen, um auch legal militärische Nachrichten beschaffen zu können. Nicht zuletzt interessierte Bern, weil sich dort auch die Zentrale des OSS, des strategischen amerikanischen Geheimdienstes, befand. Vorläufig kam es zu einem ersten Austausch von Militärattachés zwischen der Schweiz und Polen. Von Oktober 1952 bis Januar 1954 berichtete Hauptmann William Hurter als erster Schweizer aus Warschau²⁷. Einem sowjetischen Gesuch um die Entsendung eines Vertreters wurde von Schweizer Seite 1954 statt gegeben²⁸.

Verschiedene Spionageprozesse belasteten in der Folge die Beziehungen Schweiz-Ostblock. Beispielsweise musste der tschechoslowakische Militärattaché in Bern, Oberstleutnant Sochor, mit zwei Mitarbeitern das Land verlassen. Die eigentlichen Spionagegegenstände sind nicht bekannt. Der Verfasser einer russischen Analyse der sechziger Jahre schreibt: « *In den 50er Jahren nahm der Druck einiger schweizerischer Kreise der Grossbourgeoisie auf die Regierung zu, mit der traditionellen Neutralität des Landes ein Ende zu machen. In einem Volksreferendum wurde 1952 der Gesetzesvorschlag zur Gewährung eines Kredites von 700 Millionen Schweizer Franken für militärische Zwecke abgelehnt. Ab 1960 kam es dennoch zu einer Reorganisation der Schweizer Armee mit grossen finanziellen Kosten. 1960 trat die Schweiz der Europäischen Freihandelszone bei, im Dezember 1961 stellte sie das Gesuch um Aufnahme in die Europäische Wirtschaftsgemeinschaft.* » Indem sie deren assoziiertes Mitglied wurde, habe sie ihr neutrales Schneckenhaus praktisch aufgegeben.

Als bisher wichtigstes Forschungsergebnis unserer Gruppe, insbesondere von Daniel Neval²⁹, kann der Bruch in der östlichen Wahrnehmung der schweizerischen Neutralität ab 1958 genannt werden. Der Auslöser war der Bericht des Bundesrates zur Frage der atomaren Bewaffnung der Schweiz vom 11. Juli 1958. Die Sowjetunion reagierte sofort und ausserordentlich scharf mit diplomatischen Vorstössen und einer offiziellen Erklärung in der Tass vom 9. August 1958. Man hielt die bundesrätliche Absichtserklärung als mit der Neutralität unvereinbar. Sie heize den nuklearen Wettlauf an und verhindere eine Unabhängigkeit im Kriegsfall, da der Erhalt von spaltbarem Material nur über eine Aufgabe der Neutralität zu erreichen sei. Der stellvertretende Vorsitzende des sowjetischen Ministerrates, Anastas Mikojan, sagte in Moskau zu Botschafter Alfred Zehnder: « *C'est la fin de la neutralité suisse ! Nous avons aimé la Suisse pacifique et neutre, mais quelle déception de voir le Conseil fédéral ar-*

²⁷ Militärattaché in Warschau. BA E 5560 C 1975/46/129 321/3.

²⁸ Vgl. Sowjetischer Gesandte F.F. Molotschkov an Aussenministerium 25.11.1952. In : Schweiz-Russland 1815-1955, Dokument Nr. 265, S. 769.

²⁹ Vgl. Neval : *Atombomben und Neval*, Russen, S. 39.

rêter une mesure qui ne plaira à personne. C'est sans doute pour faire plaisir aux seuls Américains. ³⁰ »

Die Truppenorganisation 61 und die Beschaffung eines neuen Kampfflugzeuges wurden nur als Folge des Entscheides für die Atomwaffenoption gesehen. Dahinter vermutete man den Willen zu einer engeren Zusammenarbeit mit der NATO. Der russische Botschafter Kuz'min brachte es auf den Punkt : Die neue Form der bewaffneten Neutralität der Schweiz bedeutet die Vorbereitung der Schweizer Armee für die gemeinsame Verteidigung Europas mit der NATO. Man sei anscheinend im schweizerischen Generalstab zur Einsicht gelangt, « *dass es nicht möglich sei, die Verteidigung des Landes im Falle eines totalen Krieges mit eigenen Mitteln zu sichern* ». Die Schweiz müsse nun auf dem Altar der europäischen Solidarität Opfer bringen ³¹. Die Mechanisierung von Teilen der Armee und den Kauf der Mirage beurteilte man als Übergang zu einer beweglichen Kampfführung mit der Möglichkeit, die Verteidigung « *auch ausserhalb der Grenzen der Schweiz* » zu führen. Es wird noch zu beweisen sein – doch dazu fehlt vorerst noch der Zugang zu den Akten – wie sich diese Neu-urteilung auf die Gegenangriffsplanungen des Warschauer Vertrages ausgewirkt hat. Es ist wahrscheinlich, dass der Kompromiss vom 6. Juni 1966 wieder beruhigend gewirkt hat, da gewisse operative Befürchtungen sich nicht bewahrheitet haben.

Der tschechische Gesandte kann es sich aber am 7. Februar 1967 nicht verkneifen, der Schweiz eine erst heute hörbare Lehre zu erteilen, indem er nach Prag schreibt : « *Noch immer ist die Überzeugung nicht in die Schweizer Öffentlichkeit vorgedrungen, dass es für die Schweiz als neutrales Land zweckmässiger wäre, anstelle der Vorbereitungen und aller Papierpläne für die Führung einer eventuellen militärischen Aktion sich mehr der wirklichen Anstrengung zur Aufrechterhaltung des Friedens in der Welt zu widmen, und dass dies tatsächlich neutraler Zugang zur Lösung der strittigen internationalen Probleme wäre.* » ³² »

Zusammenfassend kann gesagt werden : Die östlichen Einschätzungen der Schweizer Armee, der Wirksamkeit der bewaffneten Neutralität während der Kriegszeit, der Gründe, weshalb die Schweiz nicht direkt in den Krieg involviert worden war und die Wichtigkeit der Beziehungen zur NATO widerspiegeln die Entwicklung der marxistisch-leninistischen Lehre über die Neutralität. So ist es kein Zufall, dass Molotov gerade während der Lancierung der Doktrin der Friedlichen Koexistenz nach dem XX. Parteitag der KPdSU im Frühjahr 1956, während welcher die Neutralität zu einem wichtigen Instrument sowjeti-

³⁰ Zehnder an EPD, 14.7.1958, BA r E 2800 1967/59/39.

³¹ Neval, *Russen*, S. 41.

³² Neval, *Russen*, S. 43.

scher Aussenpolitik wurde, die geschickte Politik der Schweizer Führung während des Krieges lobte. Die im Verlaufe der 60er Jahre immer stärker werdende Kritik an den militärischen Kontakten der Eidgenossenschaft mit der NATO, an der Beschaffung des *Mirage* – eines Flugzeugs, das nicht nur zur Landesverteidigung befähigt war – und am Schweizer Entscheid für die Option bei Notwendigkeit Atomwaffen zu beschaffen, führten jedoch wieder zu einer Neubeurteilung der Neutralität und zu einer überaus kritischen Beobachtung des Verhaltens der Schweiz.

Auffällig ist, dass die Neutralität der Schweiz im östlichen Verteidigungsbündnis insgesamt viel kritischer analysiert und als wichtiger angesehen wird, als etwa jene Österreichs oder Schwedens. Zu Österreich wird festgehalten und darin spiegelt sich eine zu jenem Zeitpunkt grundsätzlich positive Haltung der sowjetischen Führung zur Neutralität, das Land habe 1955 von der Sowjetunion die Souveränität nur wiedererhalten unter der Bedingung der permanenten Neutralität. Die Neutralität Österreichs sei mit Erleichterung von der gesamten fortschrittlichen (d.h. sozialistischen) Öffentlichkeit aufgenommen worden. Diese sehe in ihr ein passendes Vorbild für alle Länder des kapitalistischen Westens, welche sich aufrichtig die Entspannung der internationalen Lage wünschten. Die Neutralisierung von kapitalistischen Staaten wurde also als Schwächung des feindlichen Bündnisses positiv gewertet. Davon profitierte auch die Schweiz. Bei Schweden wird, ebenso wie bei der Eidgenossenschaft, die Vermittlerrolle in Konflikten der Nachkriegszeit gewürdigt ; im Gegenzug wird die prowestliche Haltung und die starke Aufrüstung kritisiert. Sehr gut kommt in mehreren Publikationen Finnland weg. So heisst es beispielsweise : « *Die Bemühungen Finnlands, in Frieden und Freundschaft mit allen Völkern zu leben und den Grundsatz strenger Neutralität zu bewahren, haben das internationale Prestige des Landes deutlich gestärkt.* » Öfters wird betont, dass die demokratische Öffentlichkeit in allen angesprochenen Staaten die Neutralität begrüsse, während *grossbourgeoise* und *imperialistische* Kreise deren Aufgabe und eine Angliederung an die NATO zu erreichen suchten. Die Wirklichkeit musste oft so zusammengeschnitten werden, bis sie in den ideologischen Raster passte. Interessanterweise war nach 1989 die Neutralität für die ehemaligen Staaten des Warschauer Vertrages kaum je eine reale Option, auch wenn sie beispielsweise in Ungarn ernsthaft geprüft worden ist. Einerseits hat dies zweifellos mit dem verständlichen Sicherheitsbedürfnis zu tun. Andererseits hat sich die nach dem Krieg vorläufig einzige überlebende Grossmacht deutlich bemüht, die Neutralität als unmoralisches Abseitsstehen in Verruf zu bringen und klar zu machen : Wer nicht für uns ist, ist gegen uns ! Wer sich nicht klar zu einer Seite bekennt, ist ein Schmarotzer, ein egoistischer Trittbrettfahrer ! Man kann nicht in der Welt stehen, ohne Stellung zu nehmen etc. Unter diesem Gesichtspunkt ist es denkbar, auch wenn solche Interessen ja kaum freiwillig

blossgelegt werden, dass individuelle oder Gruppenforderungen nach 1991 gegen neutrale Staaten des Zweiten Weltkrieges in Washington mindestens wohlwollend geduldet wurden.

Schliessen wir ab mit der Beurteilung des ungarischen Geschäftsträgers in Bern, Pal Korbacsics. Er beschrieb die Lage in der Schweiz in seinem Jahresbericht 1951 so : « *Die Schweiz trat 1951 wie in den Jahren zuvor politisch und wirtschaftlich als Mitglied des von den USA geführten imperialistischen Lagers auf. Diese imperialistische Linie zeigte sich sowohl in der amtlichen schweizerischen Politik und Wirtschaftsorientierung, als auch in der sog. freien schweizerischen Presse und im kulturellen Leben des Landes. Die amtliche Neutralität der Schweiz ist nur ein Tarnnahme, unter welchem sie die allerreaktionärste Politik ausführt (...)* Die schweizerische Bourgeoisie sieht wohl die Gefahren der Aggressionspolitik der USA auf die Souveränität der Schweiz, aber ihr grenzenloser Hass gegen die Sowjetunion und die fortschrittlichen Volksdemokratien macht sie völlig blind. Die Schweiz, obwohl sie nicht offen NATO-Mitglied ist und offen keine Anweisungen von den USA erhält wie die Mitglieder des Paktes, ist immer bestrebt, als ob sie Paktmitglied wäre, ihre Armee auf das Maximale zu entwickeln und aktuell ihre Luftverteidigung auszubauen. Es gibt keine parlamentarische Sitzungsperiode, ohne dass über die Bewaffnung und Aufrüstung debattiert würde. »³³ »

«Punktuaton für einen Bündnisvertrag»

Bündnisvertrag

Die unterzeichneten Bevollmächtigten.... und des Schweizerischen Bundesrates schliessen im Auftrage und als Vertreter ihrer beiderseitigen Regierungen folgenden Bündnisvertrag ab :

■ Zweck des Bündnisses

Gemeinsame Bekämpfung.... und Erzwingung eines für beide Verbündeten möglichst raschen und günstigen Friedensschlusses.

■ Dauer des Vertrages

Der Bündnisvertrag tritt sofort nach Unterzeichnung in Kraft und endigt mit der Genehmigung des Friedensschlusses durch die beiderseitigen Regierungen. Keiner der Verbündeten wird ohne Zustimmung des anderen mit dem Gegner Frieden schliessen.

■ Verpflichtungen der Vertragschliessenden

– Die Schweizerische Eidgenossenschaft rückt mit ihrer gesamten Armee von Auszug und Landwehr ins Feld.

³³ Er führte weiter aus : Schachtel XIX-J-1 Vertrauliche Schriften des Aussenministeriums über die Schweiz, *Akte* 5c im Ungarischen Staatsarchiv Budapest.

– Die Schweizerische Armee steht unter ihrem eigenem Oberbefehlshaber. Sie wird ausschliesslich von ihren eignen Offizieren geführt und es haben für sie nur die schweizerischen Dienstvorschriften Gültigkeit.

– Der eidgenössische Obebefehlshaber stellt sich mit seiner Armee unter das Oberkommando des verbündeten Heeres.

Ein vom schweizerischen Oberbefehlshaber bezeichneter Militärbevollmächtigter ist ins Hauptquartier des Verbündeten aufzunehmen und bzgl. aller Absichten., Pläne und Massnahmen der Heeresleitung auf dem Laufenden zu erhalten. (...)

BAr F- 27/12761

Wertung

■ Der Beitritt zur NATO, angesichts der Distanznahme zur politischen UNO war in unserem Beobachtungsabschnitt jederzeit ein Un-Thema.

■ Aufgrund der heute zugänglichen und bisher eingesehenen Quellen kann eine eigentliche Militärkonvention mit einem der beiden Bündnissysteme ausgeschlossen werden.

■ Die immer wieder behauptete enge Zusammenarbeit der NATO mit der Schweiz ist während der beiden ersten Jahrzehnten des Kalten Krieges mit grosser Wahrscheinlichkeit falsch.

■ Die Vorsicht herrschte vor und man weigerte sich gar (vgl. Haltung von Bundesrat Petitpierre), aus neutralitätspolitischen Gründen die Allianzfrage in Friedenszeiten vorzubereiten.

■ Allein rudimentäre Pflichtenhefte im Falle einer Allianz wurden vom Generalstab einseitig ausgearbeitet ³⁴.

Die Gründe für diese ausgeprägte Zurückhaltung in der Beziehung zur NATO können nur vermutet, aber nur schwerlich belegt werden :

■ Zum ersten ist es die neutralitätspolitische Wirkungsgeschichte der Absprachen Sprechers und Guisans nach den beiden Weltkriegen, die Militärs und Politiker zur Zurückhaltung riet.

³⁴ Diese Pflichtenhefte entsprachen schweizerischer Tradition. Sie hiessen unter den Generalstabschefs Arnold Keller und Theophil Sprecher von Bernegg ausgangs 19. und anfangs 20. Jahrhundert *Punktationen*.

■ Zum zweiten war es wohl das Dilemma, ideologisch und wirtschaftlich klar zum Westen zu gehören und doch neutral bleiben zu wollen ; ein Dilemma, welches dazu riet, wenigstens den militärischen Kerngehalt des Neutralitätsrechtes strikte einzuhalten.

■ Zum dritten war man wegen verschiedener Vorkommnisse besonders in militärischen Kreisen vorsichtig, mit amerikanischen Partnern sensitive Gespräche zu führen, da man immer damit rechnen musste, dass die Vertraulichkeiten an die Presse gelangten und die Glaubwürdigkeit der Neutralität beeinträchtigten.

■ Zum vierten musste davon ausgegangen werden, dass der sowjetische Nachrichtendienst selbst ohne sichtbares Leck in der Geheimhaltung bald im Bilde sein würde (was sich heute aufgrund unserer Forschungen durchaus als richtig erwiesen hat).

■ Zum fünften erlaubte die inoffizielle und private Ebene, beispielsweise in Rüstungsgeschäften, bei Ausbildungsaufenthalten in westlichen Armeen oder bei gegenseitigen Besuchen irgendwelcher Art die gebotene neutralitätspolitische Zurückhaltung fallen zu lassen und sich sehr viel zu erlauben.

Dazu kam bei informierten Kreisen die Überzeugung, dass der Schweiz von keinem militärischen Bündnis direkt Gefahr drohe. Eine mutwillige Neutralitätsverletzung der NATO war kaum denkbar. Nicht nur der erste Generalstabschef nach dem Zweiten Weltkrieg, Louis de Montmollin, war der Meinung, dass trotz der unüberhörbaren Kritik aus dem Warschauer Vertrag, man sei nicht neutral, sondern die stärkste antikommunistische Bastion Europas, die Rote Armee die Schweiz nicht angreifen werde. An der Landesverteidigungskommission-Sitzung von Ende November 1957 sagte sein Nachfolger, Jakob Annasohn, sinngemäss und gemäss östlichen Quellen durchaus richtig : Gegenwärtig machen uns die Russen gar den Hof. Sie sind bestrebt, unsere Neutralität zu Nutzen zu ziehen, um die Zone der Neutralen, welche die NATO spaltet, auszudehnen. Das Ziel der russischen Sicherheitspolitik ist auf die USA und auf Deutschland ausgerichtet. Die Schweiz spielt in dieser Strategie praktisch keine Rolle.

Was die schweizerische Führung jedoch nicht realisiert hat, ist unser bisher wichtigstes Forschungsergebnis, dass die Glaubwürdigkeit der schweizerischen Neutralität 1958 einen markanten Bruch erlitten hat. Hier muss die weitere Forschung ansetzen.

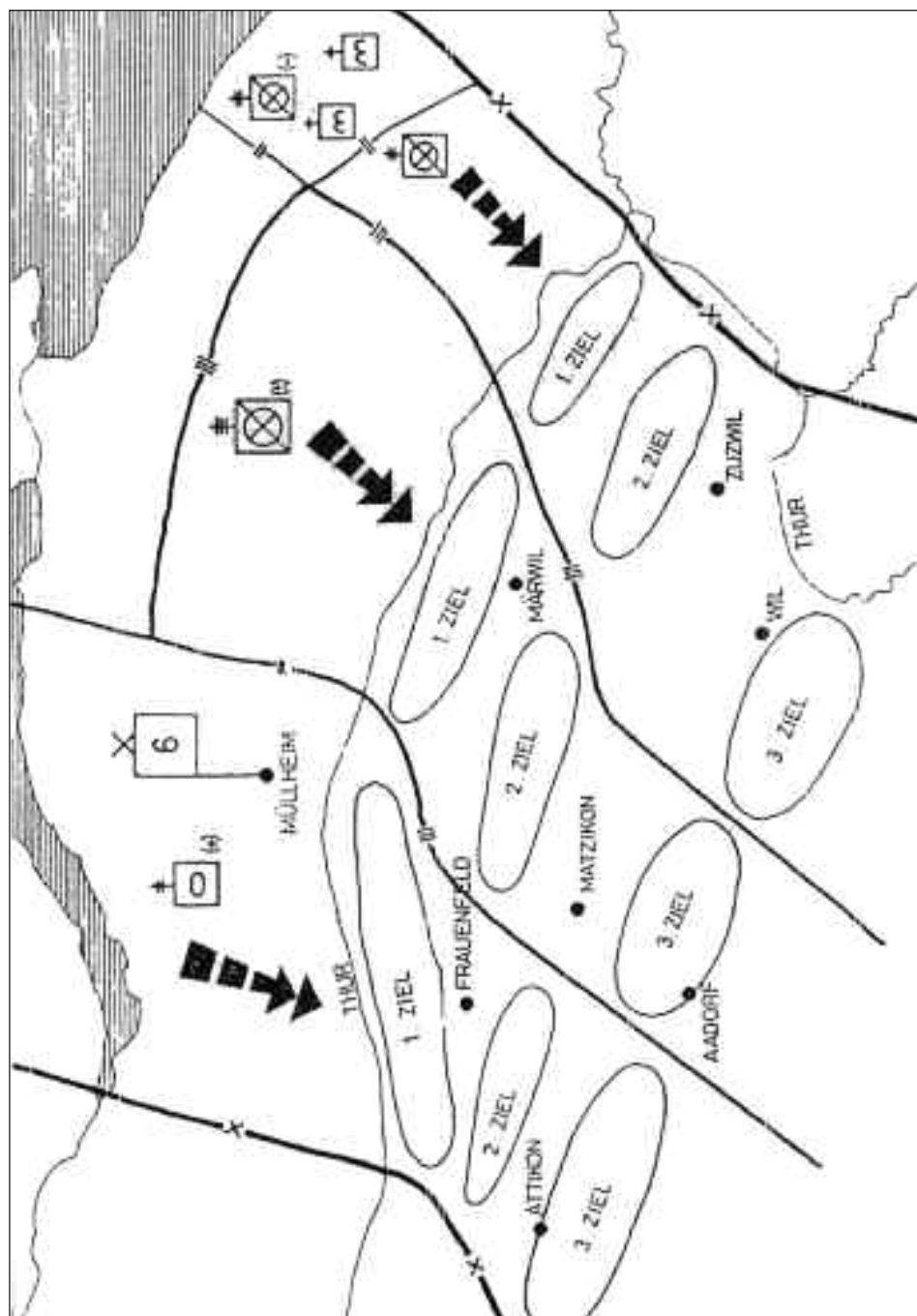
Die drei konstituierenden Faktoren des Kalten Krieges, 1999 anlässlich der Frühjahrstagung der Militärakademie an der ETH durch den Marschall der Sowjetunion Viktor Kulikov vorgetragen – haben sich mit unserer bisherigen Untersuchung vollumfänglich bewahrheitet. Der Kalte Krieg war eine giganti-

sche, alle gesellschaftlichen Aspekte durchdringende ideologische Auseinandersetzung. Durch gegenseitige Absichtsspiegelung – jede Seite nahm von der andern an, sie sei aggressiv – erhielt der Konflikt eine überaus gefährliche Dimension. Die Zeit von 1945-1966 war geprägt durch das, was der Zweite Weltkrieg machtpolitisch entschieden bzw. nicht entschieden hatte. Schliesslich erhielt die Atombombe in dieser Zeit zunehmend eine politische als eine militärische Bedeutung. Während die ideologische Auseinandersetzung für die schweizerische Neutralitätspolitik noch bewältigbar schien, die grundsätzlich positive Wertung der Neutralität durch den Ostblock spätestens nach der Strategie der ‚friedlichen Koexistenz‘ die Schwierigkeiten milderte, begann das Horrorszenario eines totalen Nuklearkrieges die nationalen Grenzen weitgehend obsolet zu machen und damit auch die relative nationale Autonomie der militärischen Landesverteidigung eines neutralen Kleinstaates. Mit der totalen Verteidigung im Sinne des Sicherheitsberichts 1973 als Antwort auf den drohenden totalen Krieg ist die Eskalationsschraube nochmals gedreht worden – aber das ist ein anderes Thema.

H.R. F.

Résumé

La Suisse, après quelques hésitations, participe à l'Organisation européenne de coopération économique et au Plan Marshall, mais il n'en va pas de même avec le Conseil de l'Europe et le Pacte Atlantique. Si le conseiller fédéral Max Petitpierre croit que les conditions de la neutralité n'existent plus dans un contexte d'affrontement Est-Ouest, les milieux dirigeants pensent généralement que les membres de l'OTAN apprécieront davantage une défense autonome du pays qu'une adhésion à l'Alliance. Il y aura pourtant des contacts informels avec des représentants de l'OTAN, entre autres le maréchal Montgomery. Au début des années 1950, l'Etat-major général n'envisage des entretiens concernant une coopération avec un partenaire éventuel que peu avant ou après le déclenchement d'hostilités contre la Suisse. Deux paramètres semblent jouer un rôle dans cette attitude : le syndrome de la Charité-sur-Loire (en 1940, les Allemands avaient découvert de le dossier des conversations d'états-majors franco-suisses) et la croyance en la valeur dissuasive de la défense générale suisse, ce qui n'empêche pas l'administration de mettre au point un modèle de Traité d'Etat réglant une coopération militaire.



Manœuvres 1970 du corps d'armée de campagne 4. Les objectifs de l'envahisseur «ROUGE».



Plan d'opération N° 13 (1941).

Une partie du secteur du corps d'armée de campagne 4 et du corps d'armée de montagne 3 (armée 61).

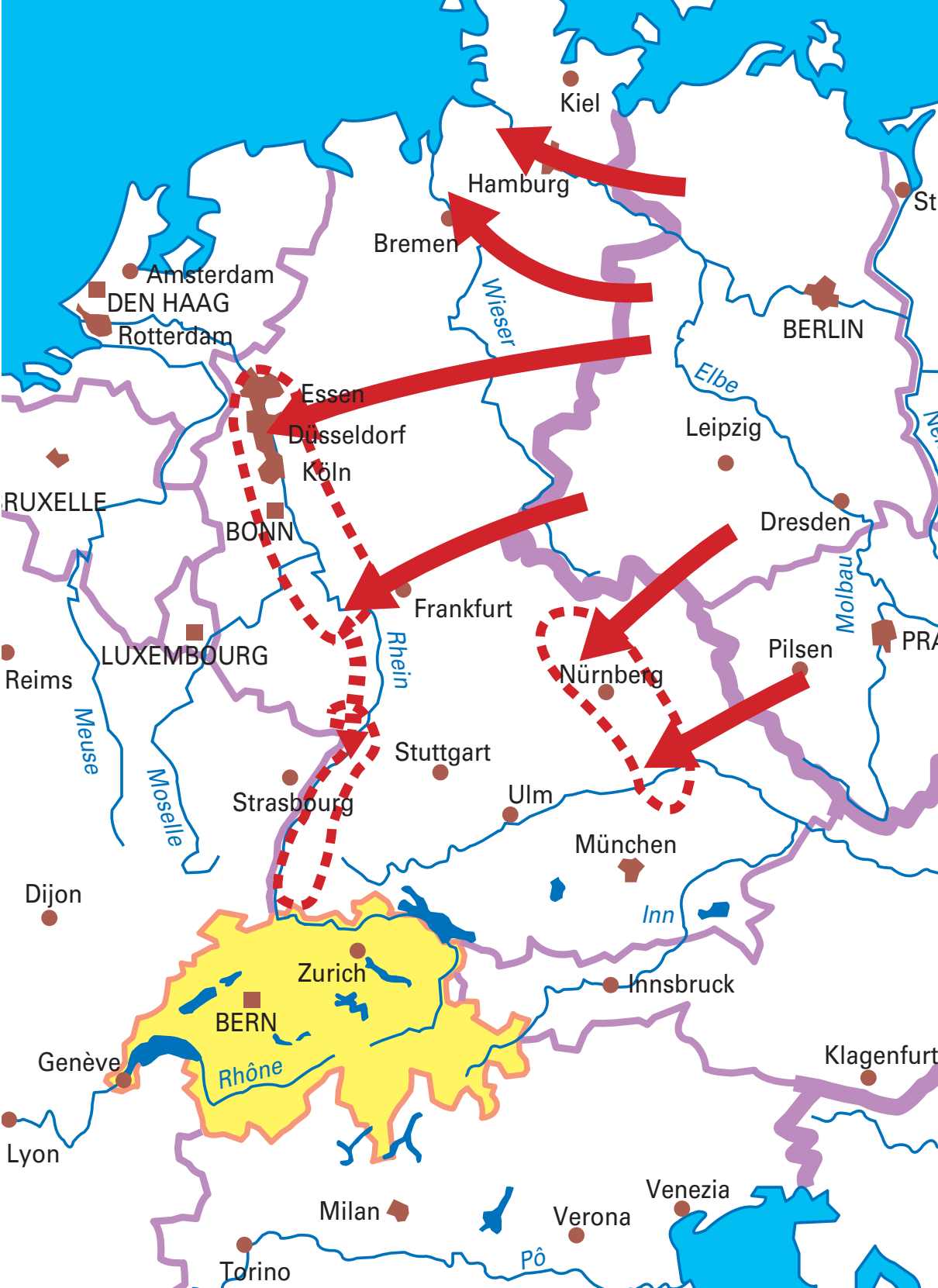




Offensive des forces du Pacte de Varsovie: une hypothèse...

Extrait de la carte de la Suisse établie par l'Etat-major général tchèque et mise à jour jusqu'en 1989.





...une deuxième hypothèse...



...une troisième hypothèse...

Prag 1968 – Waren wir bereit ?

Die Tschechenkrise aus militärischen Sicht

■ Dr Hans Rudolf Fuhrer ¹

Oberstbrigadier Carl Weidenmann, Chef der Unterabteilung Nachrichtendienst und Abwehr (UNA), schreibt in seinem abschliessenden Bericht vom 23. Oktober 1968 an den Generalstabschef über die Ereignisse in der Tschechoslowakei : « *Die Truppenbewegungen des Warschauer-Paktes wurden von der Nachrichtensektion von Anfang an, d.h. seit April 1968 verfolgt. Diese Bewegungen erfolgten im Rahmen von Manövern, dienten aber in Wirklichkeit zur Bereitstellung des Dispositivs, welches eine Intervention gegen die Tschechoslowakei ermöglichen sollte. Es fanden folgende Manöver statt :*

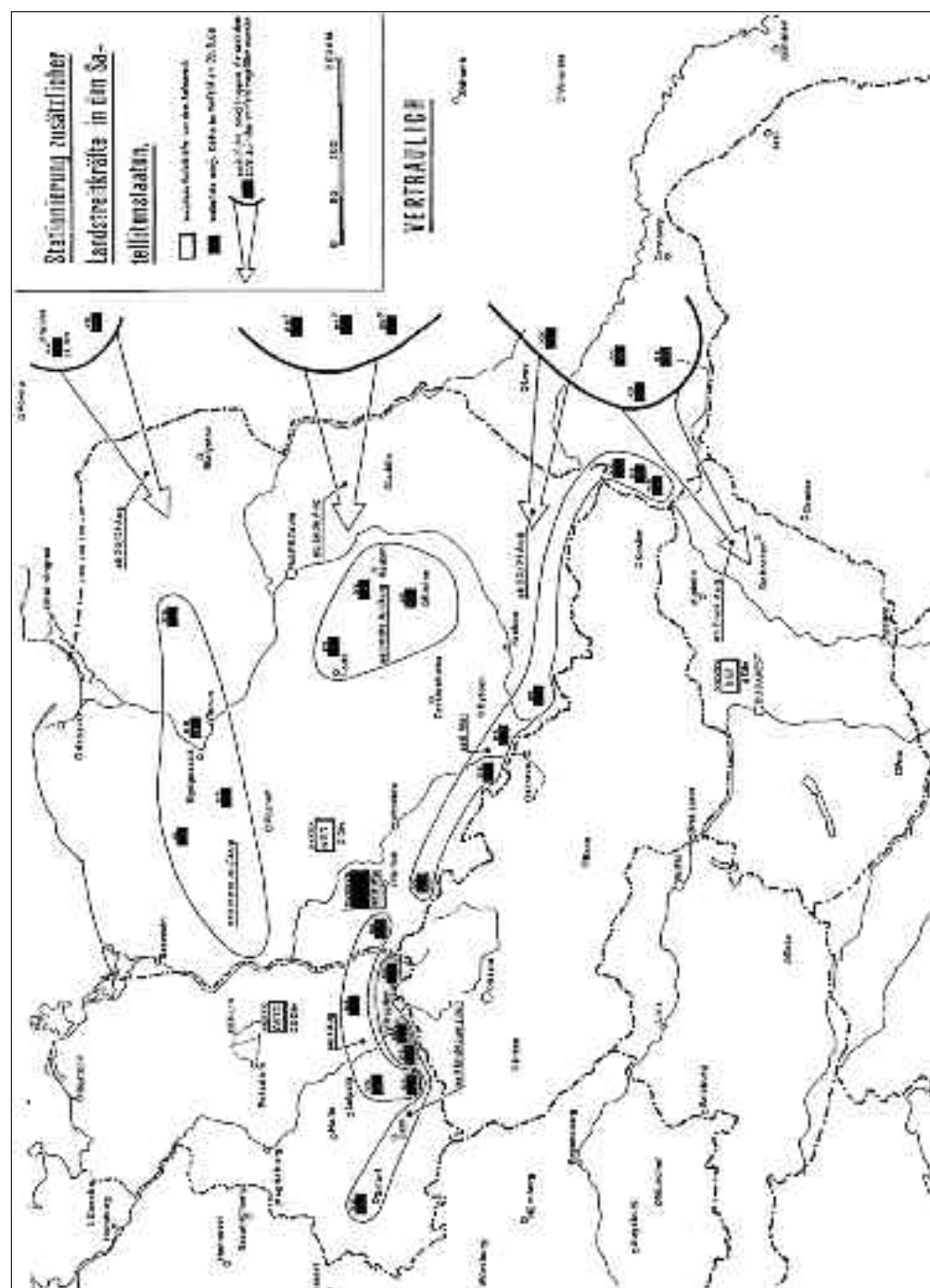
- *Stabsmanöver in der Tschechoslowakei (20.-30.6.1968) ²,*
- *Manöver der Landstreitkräfte in der Sowjetunion, in Polen und in Ostdeutschland,*
- *Luftverteidigungsmanöver in diesen drei Staaten,*
- *Grosse Manöver der Versorgungstruppen, welche am 11.8.1968 begannen³. »*

Dieses Wissen hatte der militärische Nachrichtendienst weitgehend den Massenmedien entnommen, die angeblich umfassend orientierten. Spezielle Massnahmen wurden nicht ergriffen ; die offene Nachrichtenbeschaffung genügte. Wei-

¹ Le colonel Hans Rudolf Fuhrer, comme officier de milice, a commandé un régiment d'infanterie motorisé. Comme privat-docent, il enseigne l'histoire militaire générale et suisse à l'Académie militaire de l'Ecole polytechnique fédérale et à l'Université de Zurich. Il a publié de nombreux ouvrages et contributions, entre autres Spionage gegen die Schweiz, Der geheime deutsche Nachrichtendienst gegen die Schweiz im Zweiten Weltkrieg et, récemment, Die Schweizer Armee im Ersten Weltkrieg, qui en est à sa troisième édition. Il siège aux comités de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires et de la Gesellschaft für Militärhistorische Studienreisen. Dieses Referat wurde anlässlich eines internationalen Symposium an der Lavak in Wien 2003 gehalten. Die gleiche Studie wird im Tagungsband publiziert werden.

² Zu diesem Manöver wurde am 29.8.1968 eine klassifizierte « Sonderauswertung über die in der Tschechoslowakei, SBZ, Polen und USSR in der Zeit vom 20.-30. Juni 1968 stattgefundenen Kommando-Stabs-Übungen der Vereinten Streitkräfte der Warschauer-Pakt-Länder » verfasst. In der 45 Seiten starken Studie wurden vorwiegend Berichte in der Zeitung *Krasnaja Zvezda* ausgewertet.

³ Unterstabschef Nachrichtendienst und Abwehr : Bericht an den Generalstabschef vom 23.10.1968 über die Ereignisse in der Tschechoslowakei, VERTRAULICH. Bundesarchiv Bern



denmann gibt zu, dass man erst im Nachhinein den Grund dieser verschiedenen Manöver habe erraten können : um grösstmöglichen politischen und militärischen Druck auf die Tschechoslowakei auszuüben. Auswerter des schweizerischen Nachrichtendienstes hätten Spezialmeldungen entnommen, dass strenge Geheimhaltungsmassnahmen die Schaffung von Sperrgebieten in den Grenzzonen der Satellitenstaaten zur CSSR hätten verschleiern sollen. Das Dispositiv der « Pressionsstreitkräfte » um die Tschechoslowakei war seit Ende Juli (Zeitpunkt der Begegnung in Cierna nad Tisou) in den grossen Linien bekannt. Ebenfalls bekannt war dessen Aufrechterhaltung nach der Konferenz von Bratislava, womit die Möglichkeit einer bewaffneten Intervention der Sowjetunion in der Tschechoslowakei ohne weitere Vorwarnung jederzeit gegeben war. Seit Februar 1968 hat der schweizerische Nachrichtendienst in seinen Beurteilungen zwei Szenarien für möglich gehalten :

- Verzicht der tschechoslowakischen Führung auf die Fortsetzung der sogenannten « Januarpolitik »,
- bewaffnete Intervention der Sowjetunion.

Die Verwirklichung der zweiten Möglichkeit durch die Truppen des Warschauer Vertrages bedeutete deshalb in Bern grundsätzlich keine Überraschung, hingegen konnte man den Zeitpunkt der Durchführung zum voraus nicht erkennen.

Soweit der Bericht von Ende Oktober. Quellenkritisch muss gesagt werden, dass diese Darstellung ex post geschrieben worden ist. Eine gewisse Schönfärbung ist nicht auszuschliessen. Was aber von Weidenmann nicht bestritten wird, ist die Tatsache, dass der Nachrichtendienst in der Nacht vom 21. auf den 22. August völlig überrascht worden ist. Als mildernder Umstand wird behauptet, alle westlichen Nachrichtendienste seien nicht besser orientiert gewesen als die schweizerischen Spezialisten in Bern. Ganz Europa sei überrascht worden.

Beurteilung der Lage durch die Generalstabsabteilung vom 12. September 1968⁴

Am 12. September, d.h. rund zwei Wochen nach den Ereignissen, fasste die Generalstabsabteilung die Ereignisse in der Tschechoslowakei in einem dreiseitigen Bericht vom militärischen Standpunkt aus zusammen und kam zu folgender Beurteilung.

- Die militärpolitische Lage muss aufgrund der Besetzung der CSSR durch Truppen der Warschauerpaktstaaten neu beurteilt werden. Die Massierung sowje-

tischer Divisionen in Osteuropa hat die strategische Lage zum Nachteil des Westens verändert. Die Vorwarnzeit ist für die Schweiz erheblich verkürzt worden.

- Der Überfall hat gezeigt, dass Gewaltaktionen namhafter Streitkräfte jederzeit überraschend ausgelöst werden können. Wir dürfen uns deshalb nicht einer trügerischen Sicherheit hingeben, sondern müssen alle uns zu Gebote stehenden Mittel einsetzen, um Bedrohungen frühzeitig zu erkennen, erfassbare Anzeichen rasch und zuverlässig auszuwerten und damit solide Entschlussgrundlagen für die rechtzeitige Durchführung vorsorglicher Massnahmen zu gewinnen.

- Es hat sich im August ein weiteres Mal erwiesen, dass zu diesem Zweck ein Ausbau unseres Nachrichtendienstes besonders wichtig und dringlich ist. Dass unsere Armee im Falle einer weiteren Verschärfung der internationalen Lage besondere Massnahmen zur Erhöhung der Abwehrbereitschaft frühzeitig treffen muss, liegt in ihrem Milizcharakter und in der Kürze unserer Ausbildungszeiten begründet. Wir verfügen im Unterschied zu andern europäischen Staaten nicht über stehende Truppen, die jederzeit eine erste Abwehrbereitschaft gewährleisten und sind deshalb gezwungen, schon zur Herstellung derjenigen Bereitschaftsstufe, die in andern Ländern als Dauerzustand besteht, Truppen aufzubieten, um mindestens die Funktionsbereitschaft militärischer Anlagen zu erhöhen. Die Kürze der Ausbildungszeit hat im weiteren zur Folge, dass die Armee bei erhöhter Kriegsgefahr genügender Zeit bedarf, um bestehende Ausbildungslücken zu schliessen und ihre Führungsorganisation einzuspielen.

- Bei all diesen Überlegungen wäre es aber verfehlt, den Blick auf den rein militärischen Bereich einzuengen. Die jüngsten Ereignisse unterstreichen erneut die Notwendigkeit eines gesamtstrategischen Denkens und legen es uns nahe, die Arbeiten für den koordinierten Ausbau der Gesamtverteidigung zu beschleunigen.

- Die laufende Lagebeurteilung im militärischen Bereich hat den Bundesrat so beraten, dass während und nach den Ereignissen von Prag keine Elemente der Armee in eine höhere Bereitschaftsstufe zu versetzen seien oder entsprechende materielle Vorbereitungen getroffen werden müssten.

- Die Auswertung der ersten Erfahrungen hat aber auch ergeben, dass die Gesamtheit der vorsorglich festgelegten Massnahmen zur raschen Erhöhung unserer Abwehrbereitschaft zu überprüfen sei.

- Die Gefahr eines strategischen Überfalls mit sehr kurzer Reaktionszeit trägt in sich den Keim zu Fehl- und Überreaktionen. Der Schaden, der uns aus einem vorschnellen Aufgebot erwachsen könnte, muss in Kauf genommen werden. Er wäre in jedem Falle gering im Vergleich zu den Folgen eines zu langen Zögerns.

Während die ersten sechs Schlüsse nachvollziehbar sind, erscheint uns der letzte ausserordentlich problematisch. Es ist undenkbar, dass eine demokratische Regierung, die Rücksicht auf wirtschaftliche und neutralitätspolitische Interessen nehmen muss, in einer unsicheren Lage rechtzeitig reagiert. Ein « vorschnelles Aufgebot » hat es historisch gesehen in der Schweiz noch nie gegeben. Zudem ist in jedem vergleichbaren strategischen Umfeld wie 1968 eine Mobilmachung der Schweizer Armee ohne vergleichbare Massnahmen in den umliegenden NATO-Ländern oder in Österreich unwahrscheinlich. Es muss zudem die Frage gestellt werden, ob eine Milizarmee ohne Bereitschaftstruppen und ohne Vorwarnung für einen strategischen Überfall überhaupt gerüstet ist.

Halten wir aber hier fest, dass die Generalstabsabteilung auf Empfehlung des militärischen Nachrichtendienstes auf eine Erhöhung der Bereitschaft verzichtet hat. Dieses Eingehen auf ein Restrisiko hat sich als der Lage angepasst erwiesen. Als einzige konkrete Massnahme des Generalstabschefs zur Änderung des Friedensdienstes muss die Weisung Nr. 130/1 vom 12. September 1968 bezeichnet werden, in der er Beschränkungen für Auslandsreisen erliess. Alle Kommandanten Grosser Verbände bis auf die Stufe Brigade mit ihren Stäben hatten im Ausland jederzeit ihre Erreichbarkeit sicherzustellen und eine Erlaubnis für Reisen in gewisse Länder einzuholen⁵. Man hätte damit den Fall abhaken und zur gewohnten Tagesordnung zurückkehren können, wäre da nicht in der Presse eine unbequeme Frage gestellt worden, die das ruhige Bundes-Bern aufschreckte.

Alarm in der Generalstabsabteilung

Am 13. Dezember 1968 setzte der SP-Nationalrat Helmut Hubacher die Generalstabsabteilung in grosse Aufregung. In der *Zürcher Woche* erschien aus dessen Feder ein ganzseitiger Artikel mit dem reisserischen Titel : « Unsere Armee ist nicht bereit ! » Im *Lead* zeichnet er kurz die Lage nach dem Überfall der Warschau-Pakt-Mächte auf die Tschechoslowakei auf : « Sowjetische Verbände stehen nur 300 Kilometer weit vom Bodensee entfernt. Sowjetische Flotteneinheiten kreuzen im Mittelmeer und vor der Nordseeküste. Man braucht kein Säbelrassler zu sein, um sich die verstohlene Frage zu stellen : Wären wir bereit ? »

⁴ Beurteilung durch die Generalstabsabteilung vom 12. September 1968. BAr 5560 D 1996/188, Band 65.

⁵ Die gesperrten Länder waren : Ägypten, Albanien, Bulgarien, China, DDR, Griechenland, Jordanien, Irak, Israel, Jugoslawien, Kuba, Kuwait, Libanon, Polen, Rumänien, Saudi-Arabien,

Hubacher war bestimmt kein Säbelrassler, aber ein überaus kämpferischer junger Parlamentarier, ein unbequemer sozialistischer Mahner, besonders wenn es um Militärfragen ging – für selbstgerechte bürgerliche Politiker und kritikungewohnte Generäle ein Feindbild. In der kaum ausgestandenen *Mirage-Affäre* hatte Hubacher sich erstmals profiliert. Die Helvetisierung des französischen Hochleistungsflugzeuges *Mirage III-C* hatte zu einer horrenden Kostenüberschreitung geführt ; zudem wurden durch eine Parlamentarische Untersuchungskommission gravierende Führungsfehler nachgewiesen, so dass statt der 100 Flugzeuge nur rund die Hälfte gekauft werden konnte. Die militärische Landesverteidigung an sich hielt Hubacher für nötig und fand eine hohe Prämie für diese Versicherung als angebracht, aber er kämpfte kompetent und vehement gegen eine zu kostspielige Armee.

Welches war nun seine Botschaft in der *Zürcher Woche* ? Hubacher hatte in Erfahrung gebracht, dass fast die Hälfte der unlängst in England beschafften Bloodhound-Boden-Luft-Raketen in den ominösen Augusttagen 1968 nicht einsatzbereit gewesen wären.

Hier setzte seine Kritik an. Während die Schweden für die gleiche Zahl *Bloodhound-Stellungen* im Bereitschaftsdienst etwa 350 Personen eingesetzt hätten, meinte man im schweizerischen Militärdepartement mit gut 100 Personen auszukommen. Das Ergebnis sei nun katastrophal : eines der ersten und kostspieligsten Neutralitätsschutzmittel wäre nicht einsatzbereit gewesen, falls die Sowjets im August 1968 in Prag nicht Halt gemacht hätten. Er stelle sich die Frage, wie es wohl mit den 58 *Mirage-Wundervögeln* bestellt gewesen wäre. Im Raume stünde ja die bisher unwiderlegte Behauptung eines Gegners der Beschaffung, mehr als ein Drittel aller moderner Flugzeuge stünde im Ernstfall nicht bereit. Er teile diese Auffassung. Die Rechnung sei rasch gemacht : Eine Flugstunde benötige 150 Bereitschaftsdienststunden, d.h. drei Mann des technischen Bodenpersonals arbeiteten über eine Woche lang, bevor einer dieser Wundervögel abheben könne. Weder auf den Flugplätzen noch in den Armee-Motorfahrzeugparks seien aber zur Zeit genügend Leute angestellt, weder um die laufenden Tagesgeschäfte erfüllen zu können, noch um die Kriegsbereitschaft auch nur annähernd zu gewährleisten. Er schloss diesen Teil seiner Anklage mit der Bemerkung : « *Eine Waffe, zudem noch eine sehr teure, die aber im Notfall nicht losgeht, stellt eine lebensgefährliche Selbsttäuschung dar. Nichts ist schlimmer, als wenn sich ein Volk in falscher Sicherheit wiegt.* »

Hubacher griff auch den Nachrichtendienst mit einer sensationell aufgemachten kleinen Geschichte an. Er wusste zu berichten, dass der schwedische Ausenminister Andersson in der Nacht vom 21. auf den 22. August im Hotel Bellevue Palace neben dem Bundeshaus logiert habe. Um 01.02 Uhr sei Andersson durch das Telefon geweckt worden. Sein Nachrichtendienst habe ihm die Mel-



Une rampe de missile DCA *Bloodhound*.

dung übermittelt : Entschuldigung Herr Minister, aber wir müssen Ihnen mitteilen, dass vor ungefähr einer Stunde der Einmarsch der Warschau-Pakt-Truppen in die Tschechoslowakei begonnen hat. Bundespräsident Willy Spühler, gleichzeitig Aussenminister der Eidgenossenschaft, habe von der Besetzungsaktion um 05.32 Uhr erfahren. Ihn habe aber nicht der Nachrichtendienst, sondern ein Journalist telefonisch informiert. Die übrigen Bundesräte und darunter der Chef des Militärdepartements hätten von den Ereignissen in Prag erst beim Morgenkaffee Kenntnis nehmen müssen.

Das war ein gefundenes Fressen für den angriffslustigen Sozialdemokraten. Er schreibt mit ironischem Unterton : *« Während also der schwedische Nachrichtendienst seinen im Ausland weilenden Minister sofort orientierte, schliefen unsere Landesväter selig weiter. Den geplagten Regierungsherren ist der Schlaf der Gerechten sicher zu gönnen. Aber beängstigend ist das offensichtliche Versagen des Nachrichtendienstes trotzdem. Was nützt uns die best ausgerüstete und ausgebildete Armee, wenn im Ernstfall die Kommunikationen dermassen versagen. »*

Er gab dann eher sarkastisch zu, dass von den zwölf Mann im Nachrichtendienst auch nicht mehr zu erwarten sei. Unerwähnt liess er jedoch, dass seine Partei seit Jahrzehnten immer am Militärbudget am schnellsten und einschneidendsten gespart hat und die kritisierten Unterbestände somit mindestens mitzuverantworten, wenn nicht verschuldet hat. Diesen möglichen Vorwurf parierte er präventiv : *« Wenn wir es uns leisten können, bei der Eidg. Regie- und Pferdeanstalt an die 500 Mann fest zu beschäftigen (möglicherweise mehr als es dort Pferde hat), so ist es um so unverantwortlicher, dass wir aus personellen Gründen schon bei der ersten Alarmstufe flügelahm sind. »* Es gilt zu beachten, dass die Schweizer Armee zu diesem Zeitpunkt noch über eine respektable Kavallerie verfügte. Die unverständliche Diskrepanz im Setzen von Prioritäten lässt sich damit jedoch nicht rechtfertigen.

Abschliessend folgte Hubachers Credo, das wir in vollem Umfang ungekürzt hören wollen :

« Wir dürfen keine Grossmachtsarmee im Taschenformat aufstellen. Wir dürfen nicht von allem etwas und zusammen doch wenig haben. Wir müssen unsere Nachteile, unsere Grenzen, aber auch unsere Vorteile erkennen. So wie die alten Eidgenossen ihre eigene Taktik entwickelten, so haben wir uns als Kleinstaat auf das militärisch Zweckmässigste und finanziell Mögliche zu beschränken.

Was nützen teure Waffen, wenn sie brachliegen ? Im Ernstfall wären 100 Panzerabwehrgeschütze anstelle einer lahmen Bloodhound-Rakete wirksamer. Wir wollen weder eine Phantomarmee noch eine imaginäre Maginotlinie. Wir wollen mit dem Geld, das wir in die Landesverteidigung investieren müssen,

das Maximum an Abschreckungs- und Verteidigungspotential herausholen. Das Maximum haben wir bisher nicht erreicht. In der Privatwirtschaft redet man in solchen Fällen von Fehlinvestitionen. Und solche wiederum sind dazu da, um für die Zukunft zu lernen. »

Das politische Nachspiel

Der Zürcher Ständerat Albin Heimann reicht mit 14 Mitunterzeichnern am 18. Dezember 1968 folgende Interpellation ein : « Die Zürcher Woche hat in ihrer Ausgabe vom 13. Dezember 1968 von Nationalrat Hubacher einen Leitartikel erscheinen lassen unter dem Titel « *Unsere Armee ist nicht bereit* ». Die in diesem Artikel gemachten schwerwiegenden Behauptungen haben im Volk grosse Beunruhigung ausgelöst. Wenn die kritisierten Zustände tatsächlich bestehen, sind sie eine Belastung des Wehrwillens und eine Gefährdung unseres militärischen Kredites im Ausland.

Ich frage den Bundesrat an, ob diese Aufsehen erregenden Behauptungen zutreffen, d.h. die Armee tatsächlich nicht kriegsbereit ist. Sollten die Behauptungen zutreffen, ersuche ich den Bundesrat, seine Sofortmassnahmen zur Wiederherstellung des Vertrauens in die Bereitschaft der Armee bekannt zu geben ⁶. »

In seiner vierseitigen Interpellationsbegründung ⁷ führte Heimann aus, dass die Ausgaben des Bundes für die Armee bald 2 Milliarden Franken betrügen. Die grossen finanziellen Aufwendungen würden im Vertrauen darauf geleistet, dass die Armee gegebenenfalls in der Lage wäre, einem Angreifer jederzeit einen aussichtsreichen Abwehrkampf zu liefern. « *Unser Volk will nicht blind an die Kriegsbereitschaft unserer Armee glauben, sondern von der Kriegsbereitschaft überzeugt sein.* »

Er sei zur Überzeugung gelangt, dass Hubachers Vorwürfe im grossen und ganzen den Tatsachen entsprächen. Es sei geradezu unerträglich, « *als Tatsache hinnehmen zu müssen, dass wir für die Beschaffung von modernstem Kriegsmaterial jährlich Hunderte von Millionen ausgeben und es dann soweit kommen lassen, dass dieses teure Material mit der lapidaren Begründung einer Personalplafonierung nicht einsatzbereit gehalten wird.* » Der Bundesrat trage für falsche Prioritätensetzungen die Verantwortung.

Nun holte er zu einem militärpolitischen Rundumschlag aus. Die Grenzdivisionen hätten keine und die Felddivisionen nur bescheidene gepanzerte Kampfmittel. Sie müssten den ersten Ansturm auffangen. Der Gegner komme nicht

Syrien, Tschechoslowakei, Türkei, UdSSR und Westberlin. Diese Einschränkung wurde am 13. November 1968 wieder aufgehoben. BA 5560 D 1996/188, Band 65.

nur durch die Luft. Es sei nicht anzunehmen, dass die mechanisierte Division der drei Feldarmeeekorps in Grenznähe eingesetzt würde und der Infanterie zu Hilfe komme. Er fordere deshalb mindestens ein Panzer-Regiment für die Feld-Divisionen und ein bis zwei Panzer-Bataillone für die Grenzdivisionen und Grenzbrigaden. *« Wir wollen in einem aufgezwungenen Kampf nicht nur als Staat überleben, sondern eine faire Chance haben, einen Krieg erfolgreich zu bestehen. Krieg ist eine grausame Realität. Wenn wir uns schon rüsten, um einem uns aufgezwungenen Krieg zu begegnen, darf es in unseren Vorbereitungen hierfür keine Sentimentalitäten geben. »*

Die Kavallerie sei die Personalreserve. Es werde Pietät vor Realität gestellt, wenn eine dem neuen Kriegsbild nicht mehr angepasste Truppengattung weiter behalten werde. Die Kavalleristen aus bäuerlichen Kreisen würden so begeistert auf die Panzer umsteigen wie sie vom Habermotor auf den Benzin- oder Dieselmotor umgestiegen seien. *« Wenn wir schon über keine Atomwaffen für Vergeltungsschläge oder als Gegengewicht gegen atomare Erpressung verfügen, so wollen wir nicht noch offensichtliche Behinderungen im konventionellen Kampf auf uns nehmen. »*

Die Reaktionen der Betroffenen

Diese Interpellation brachte die Mühlen im Eidgenössischen Militärdepartement zum Mahlen. Der Direktor der Eidgenössischen Militärverwaltung, Arnold Kaech, verlangte bis Ende Januar einen Entwurf zur Beantwortung der Interpellation⁶. Das war harte Kost für die betroffenen Waffenchefs und die Generalstabsabteilung. Sie reichten, die meisten ergänzend zu früheren Analysen und Rechtfertigungen, ihre Stellungnahmen ein.

Die Flieger- und Fliegerabwehrtruppen

In einem geheimen Bericht an den Generalstabschef vom 8. Januar 1969⁷ meldete der Kommandant der Flieger- und Fliegerabwehrtruppen, Oberstkorpskommandant Eugen Studer, am 21. August 1968 seien von neun nur vier Feuereinheiten, total mit 103 Lenkwaffen einsatzbereit gewesen. Der Grund sei einfach : Die bisher abgewiesenen Personalbedürfnisse ermöglichten nur die Bemannung von fünf Feuereinheiten mit Spezialisten während des ganzen

⁶ Wintersession 1968 : Interpellation Heimann. BA 5560 D 1996/188, Band 65.

⁷ Interpellationsbegründung, o.D. BA 5560 D 1996/188, Band 65.

⁸ Direktion der Eidg. Militärverwaltung an den Stab der Gruppe für Generalstabsdienste,



Mirage III.

Jahres. In dieser Nacht sei eine Feuereinheit zusätzlich wegen Modifikationsarbeiten nicht einsatzfähig gewesen. Zudem machte Studer darauf aufmerksam, dass nicht nur die technische Einsatzbereitschaft betrachtet werden dürfe.

Damit im Falle eines Überfalls feindlicher Flugzeuge geschossen werden dürfe, müsse ein Feuerbefehl des Bundesrates an die *Bloodhound BL-64* Stellungen durchgegeben werden. Die Bundesräte haben aber, wie wir wissen, den Schlaf des Gerechten geschlafen.

Das Zielsuchen und die Zielzuweisung erfolgten bis zur Einsatzbereitschaft des *FLORIDA-Überwachungssystems* durch eine Radarstation TG. Die direkten Telefonverbindungen der TG zu den BL-64 Stellungen seien ständig durchgeschaltet, aber die Radarstation sei erst nach Einrücken eines Drittels des Mobilmachungsbestandes operationell. Erst mit diesen Milizionären könne dann eine Zielzuweisung erfolgen. Zudem sei es erst nach Eintreffen von zwei Einsatzoffizieren technisch möglich, gemeinsam mit dem zivilen Personal, allein mit dem BL-64 Beleuchtungsradar – ohne Zielzuweisung von der TG aus – Flugzeuge zu erfassen und zu beschliessen. Doch wäre eine Unterscheidung zwischen feindlichen Flugzeugen einerseits und zivilen Linienflugzeugen und eigenen Militärflugzeugen andererseits ausgeschlossen. Erfassungswahrschein-

lichkeit und Feuerkadenz wären mit dieser minimalen Besatzung natürlich reduziert.

Die Wehrmänner, auch die beiden Einsatzoffiziere, schliefen in dieser Nacht völlig unbelastet von solchen Gedanken. Deutlich zeigt sich der Nachteil einer Milizarmee, die erst aufgebildet werden muss, bei der Handhabung solch komplexer Feuersysteme und ihre völlige Untauglichkeit für die sofortige Bereitschaft zur Abwehr eines strategischen Überfalls ohne Vorwarnung.

Bezüglich der *Mirage* wies Studer darauf hin, dass seit jeher, seit der Zeit der Kolbenflugzeuge, stets ein Drittel der Flotte nicht einsatzbereit sei. Dies sei eine international anerkannte und überall beachtete Planungsgrundlage und nichts Neues. Im konkreten Fall hänge die Zahl der flugbereiten Flugzeuge von vielen Faktoren ab. Israel habe am 6. Juni 1967 bei der Auslösung des Sechstage-Krieges über 97 % des Bestandes verfügen können. Dies sei nur möglich gewesen, weil seit mehreren Wochen dieses Ziel systematisch angestrebt worden sei. Die Zahlen, die er zu präsentieren hatte, waren ernüchternd. Am 21. August waren 22 von 36 (40 %) der bisher ausgelieferten Mirage-Flotte nicht einsatzbereit :

- *Mirage III-S* flugbereit 17, nicht flugbereit 13 = 43 %.

- *Mirage III-RS* flugbereit 3, nicht flugbereit 1 = 25 %.

- *Doppelsitzer* flugbereit 2, nicht flugbereit 0 = 0 %.

Das Gros der einsatzbereiten Flugzeuge stand in der besagten Nacht auf dem Militärflugplatz Payerne in der Westschweiz, wo auch genügend Piloten verfügbar waren, jedoch leider keine Munition.

Damit stelle sich, sowohl bei den Fliegerabwehr-Raketen als auch bei den Flugzeugen die Frage der Friedens- und der Kriegsbereitschaft. Im Kriegsfall oder bei erhöhter Gefahr wären die Reparaturen bestimmt schneller erfolgt, da keine arbeitsvertraglichen Grenzen mehr hätten eingehalten werden müssen und mit verlängerten Kontrollintervallen hätte gearbeitet werden können. Der Chef Flieger und Flab gab aber zu bedenken, dass selbst unter diesen Bedingungen maximal nur rund 70 % hätte erreicht werden können. Erst in vier Tagen hätte man mit dem vollen Bestand an flugbereiten Maschinen rechnen dürfen. Die Anträge des Chef der Flieger- und Fliegerabwehrtruppen waren deren drei : Technische Modifikationen zur Senkung der Störanfälligkeit, Anstellung von zusätzlichem Personal, Erhöhung des Sollbestandes der Flieger-Bodentruppe.

Der Nachrichtendienst

Gleich zu Beginn der Stellungnahme wurde jeder Vorwurf, etwas versäumt zu haben, zurückgewiesen oder mindestens relativiert : « *Von einem Versagen des Nachrichtendienstes während diesen Ereignissen kann nicht gesprochen wer-*

den. Hingegen ist es richtig, dass der Nachrichtendienst personell unterdotiert ist. Es ist vorgesehen, im Rahmen einer Reorganisation die erkannten Mängel zu beheben ¹⁰. »

Leitende Angehörige des Nachrichtendienstes seien Stunden vor der Benachrichtigung des Bundespräsidenten durch einen Journalisten auf ihren Posten und über die Ereignisse orientiert gewesen. Ausserordentliche Vorkehrungen für den Fall eines eventuellen Einmarsches von sowjetischen Truppen in die CSSR seien schon am Vorabend der Ereignisse getroffen worden. Es sei ein permanenter Piktetdienst eingerichtet gewesen. Dieser habe funktioniert. Da aber durch den Einmarsch der Truppen des Warschauerpaktes in die CSSR die Schweiz in keiner Weise bedroht worden sei, habe man es nicht für notwendig erachtet, die höchsten Behörden während der Nacht zu alarmieren. Das tönt an und für sich plausibel. Wir wollen etwas tiefer schürfen.

Da findet sich der Hinweis auf einen Bericht über den 6-Tage-Krieg. ¹¹ Der Verfasser der Studie, wiederum Carl Weidenmann, hielt darin insbesondere fest, der Nachrichtendienst sei völlig überrascht worden und habe dann mit seinem geringen Bestand kaum die sechs Tage physisch durchgehalten. Dabei seien unbezahlte Überstunden einfach vorausgesetzt worden. Er hatte unmissverständlich die Forderung gestellt : Wer vom Nachrichtendienst mehr wolle, müsse den Dienst personell aufstocken und die Arbeitsbedingungen verbessern. Das organisatorische und personelle Ungenügen betreffe alle drei Sparten des Nachrichtendienstes : Beschaffung, Auswertung und Verbreitung.

Die Nachrichtenbeschaffung sei selbst in der grenznahen operativen Zone der Schweiz völlig ungenügend. Der Ostblock sei kaum abgedeckt. Militärattachés müssten zusätzlich auch in Prag und Bukarest akkreditiert werden. ¹² Der Armeestabteil 112.1., die nachrichtendienstliche Organisation im Kriegsfall, müsse personell so aufgestockt werden, dass der strategische und militärische Nachrichtendienst in Krisenlagen über eine längere Zeitspanne rund um die Uhr arbeiten könne.

Das Ergebnis all dieser mahnenden Worte war dasselbe. die Mahnungen blieben ungehört. Von den 1967 erkannten Mängeln war ein Jahr später kein einziger behoben. 1968 waren zur kritischen Zeit 12 Mann verfügbar. Die Überraschung vom August 1968 war mit dem Ausbruch des Sechstagekrieges ver-

6.1.1969. BAR 5560 D 1996/188, Band 65.

⁹ Studer an Gygli, 8.1.1969. GEHEIM, BAR 5560 D 1996/188, Band 65.

¹⁰ Oberst Wolfensberger i A des Stabes GGST, Unterabteilung Nachrichtendienst und Abwehr, 10.1.1969 an den Chef UAK, GEHEIM. BAR 5560 D 1996/188, Band 65.

¹¹ Oberst Carl Weidenmann : Bericht über die Tätigkeit der Nachrichtensektion während der Nahostkrise – Juni 1967. Erwähnt in Ebenda.

¹² Folgende Länder waren 1968 nachrichtendienstlich mit der Schaffung des Postens eines Militä-

gleichbar. Mangelnde Aufmerksamkeit im Vorfeld der Ereignisse in der CSSR wollte sich der Nachrichtendienst jedoch nicht vorwerfen lassen. Seit Jahresanfang habe man die Verhältnisse und die Entwicklungen aufmerksam verfolgt und viele andere Arbeiten liegen gelassen, um hier eine erste Priorität zu setzen.

Weitere Rechtfertigungen

Der Befehl des Generalstabschefs an seine ihm Unterstellten, zu den Vorwürfen Hubachers Stellung zu nehmen, ergab unter dem Strich wenig Bemerkenswertes und die Antworten wiederholten höchstens die Mängel, die bereits früher schon mehrmals berichtet worden waren. Alle meldeten vor allem, was sie seit Ende August nach diversen internen Rapporten angeordnet und nicht das, was sie vor oder in der kritischen Nacht konkret vorgekehrt oder nicht gemacht hatten.

Der *Unterstabschef Front* betonte, er habe die personelle und materielle Verstärkung der Funkaufklärung, der ständigen Verbindungen und des Alarmierungsnetzes befohlen. Er habe aus dem Sprachspezialisten-Pool geeignete Wehrmänner zum Abhören von östlichen Rundfunkmeldungen einberufen, um eine lückenlose Nachrichtenbeschaffung sicherzustellen. Implizit gab er zu, dass die verfügbaren Mittel im August nicht imstande waren, einen 24-Stundenbetrieb aufrecht zu erhalten und diesen offenen Nachrichtendienst zu betreiben.

Eine « UNA-Lagekonferenz » und ein Führungsstab der Generalstabsabteilung seien ins Leben gerufen worden. Sie hätten beide periodisch Lagebeurteilungen vorzunehmen und zu Händen des Generalstabschefs Entschlussgrundlagen vorzubereiten.

Eine analoge Gruppe wurde für die Stufe Bundesrat vorgeschlagen, aber noch nicht realisiert. Eine Änderung des Artikels 102 der Bundesverfassung (Begrenzung der Aufgebotskompetenz des Bundesrates auf 2000 Mann ohne Zustimmung des Parlamentes) hielt Oberstdivisionär Stucki für dringlich¹³. Mit dieser einschränkenden Klausel könne einer verschärften Lage nicht begegnet werden, ohne gleich an die Öffentlichkeit zu gelangen.

Auch der *Unterstabschef Operationen* meldete den Aufbau eines ständigen Pikettdienstes auch über das Wochenende (aufrechterhalten bis zum 20. September) und die Überprüfung aller Pflichtenhefte bei Kriegsgefahr. Zudem wurde eine Studie « DIAMANT » in Zusammenarbeit mit der Sektion Front in Auftrag gegeben, welche die im Falle eines strategischen Überfalls besonders

rattachés betreut : Polen, Österreich, Ungarn, Jugoslawien.

gefährdeten Objekte und Schlüsselpunkte zu ermitteln und die zu ihrem vorsorglichen Schutz notwendigen Massnahmen vorzuschlagen hatte ¹⁴. Es zeichnete sich bald ab, dass eine weitere Teilmobilmachung von Alarm-Bewachungsdetachements (Landsturm Füsilierkompanien, Bewachungsdetachements und Hilfspolizei-Detachements des Territorialdienst mit besonderer Kennziffer dringlich sei ¹⁵.

Der *Waffenchef des Genie* versprach, den Bau der strategischen Führungsanlage K7 um drei Monate zu beschleunigen und kritisierte ebenso die verfassungsmässige Beschränkung der Aufgebotskompetenz des Bundesrates auf 2000 Mann. Diese Einschränkung sollte in der bevorstehenden Totalrevision der Bundesverfassung unbedingt diskutiert werden ¹⁶.

Der *Oberfeldarzt* hatte am 4. September zusätzlich zu den bereits im Rüstungsprogramm 1965 vorgesehenen 720 000 Autoinjektoren weitere 2,3 Millionen AtroPen und Autoinjektoren sowie Atropin für die Nachbehandlung Nervenvergifteter und Strahlenkranker bestellt. Jeder Wehrmann sollte über fünf Spritzen verfügen können, davon drei auf Mann ¹⁷. Die Sammellager für tschechische Flüchtlinge an den Grenzübergängen von Buchs und St. Margrethen der Polizeiabteilung des EJPD wurden durch freiwillige Rotkreuzkolonnen

¹³ Oberstdivisionär Stucki/Unterstabschef Front an Generalstabschef, 5.11. und 14.11.1968. Vgl. Waffenchef der Übermittlungstruppen an Unterstabschef Front vom 13.11.1968; Vertraulicher Bericht des Chefs der technischen Sektion, Oberst i Gst Kern. BAr 5560 D 1996/188, Band 65.

¹⁴ Anfangs Dezember 1968 lag die Studie « DIAMANT » zur Begutachtung durch die Korpskommandanten vor. Deren Reaktionen waren eher zurückhaltend. Der Kdt Geb AK 3 stellte sich die Frage, « ob ein Überfall auf die Schweiz gleichartig erfolgen wird wie die Besetzung der CS, die bekanntlich als friedlicher Einmarsch geplant war und die in der Folge auf Schwierigkeiten gestossen ist, weil die Voraussetzungen nicht vollumfänglich zutrafen. » Die Schweiz müsse annehmen, dass ROT seine Kampfmittel brutal, zielgerichtet und ohne politische Rücksichten einsetzen werde. ROT müsse auch einkalkulieren, dass sich unser Land mit allen verfügbaren Mitteln einem Überfall widersetzen werde. Die vorgesehenen Landsturm Füsilierkompanien schienen ihm ein fragwürdiges Mittel zu sein. Die zu schützenden Objekte sollten in erster Linie von denjenigen Truppen übernommen werden, die auch bei der Mobilmachung der ganzen Armee die Verantwortung für die Sicherung und den Schutz trügen. Es müsse eine neue Teilmobilmachungsziffer für diesen Bewachungs-Einsatz geschaffen werden. Im letzten Punkt wurde er vom Kommandanten FAK 2 unterstützt, der diesen Auftrag in seinem Verantwortungsbereich durch den Kdt Ter Br 2 erledigen liess.

Der Kommandant des FAK 4 machte auf das Problem der beiden Flugplätze Dübendorf und Kloten sowie auf die wichtigen Übermittlungsanlagen auf dem Säntis und auf dem Albis aufmerksam. Die vorgesehenen Bestände seien zu gering und nur für eine minimale Bewachung, nicht aber für einen Kampfauftrag geeignet. (Wie wenn hier ein grosser Unterschied bestehen würde. d.V.)

¹⁵ Oberst i Gst Senn an Chef der Operationsabteilung, 16.10.1968. BAr 5560 D 1996/188, Band 65.

¹⁶ Oberstdivisionär Hauser an Oberstdivisionär Stucki/Unterstabschef Front 13.11.1968. BAr 5560

verstärkt. Diese Hilfsbereitschaft der Wehrmänner habe jedoch Probleme ergeben. Viele Arbeitgeber hätten ihre Zustimmung verweigert und seien nur bereit gewesen, ihre Arbeiter und Angestellten einrücken zu lassen, wenn der Dienst an die Militärdienstpflicht angerechnet würde und er damit auch für die Arbeitgeber entschädigt werde.

Besondere Gedanken hatte sich der *Chef der Sektion Mobilmachung* zu machen : « *Es wird sicher schwierig sein, in einer bestimmten, gespannten Lage die erforderlichen oder zum mindesten wünschbaren vorsorglichen Massnahmen zeitgerecht zu treffen. Aus wirtschaftlichen, finanziellen und psychologischen Gründen hat man eher die Tendenz, zurückhaltend zu sein, was sich unter Umständen später auf die Mobilisierung und den Einsatz der Armee ungünstig oder sogar katastrophal auswirken könnte. Trifft man umgekehrt bestimmte Massnahmen, die in der Oberleitung als unumgänglich betrachtet werden, und wickelt sich die Lage anders ab, als man es annehmen durfte, wird man sicher der Kritik ausgesetzt* ¹⁸. »

Er schlug vor, mutig etwas zu unternehmen und zwar auf das Risiko hin, dass dies nicht nötig gewesen wäre, als zu lange zu warten und dann in Zeitnot zu geraten. Er kritisierte die fixen Mobilmachungsbereitschaftsgrade, die viel differenzierter angewandt werden sollten. Es sei beispielsweise bei erhöhter Gefahr nicht immer sinnvoll, bei Bereitschaftsgrad 2 alle Motorfahrzeuge von den Schulen zurück zu rufen und die Flugzeuge auf die Kriegsstützpunkte zu dezentralisieren. Darin wurde er vom *Unterstabschef Planung* unterstützt, welcher eine neue Definition der Bedrohungsstufen (Eskalation der Gefährdung) und von zu treffenden Sicherungsmassnahmen verlangte ¹⁹. Eindrücklich sind die ausgewiesenen Leistungen der Logistik, deren Verbände

- alle Magazine auffüllten (50 % Ende 1968, 100 % Ende März 1969),
- die Fabrikation der Notportionen, der Verbandspatronen, von Frischhaltebrot und Konserven aller Art beschleunigten (50 % Ende Jahr und 100 % Ende März 1969),
- sowie die Benzinvorräte in den Lagern und auf den Flugplätzen bis Ende Oktober 1968 auf 98 % zu ergänzen vermochten.

Der Militäreisenbahndienst machte insbesondere auf das Problem der Verdunklung aufmerksam. Die Kompetenz liege beim Zivilschutz, doch fehlten hier organisatorische Vorarbeiten und die materielle Bereitschaft. Um diesen Mangel

D 1996/188, Band 65.

¹⁷ Divisionär Käser/Oberfeldarzt an Unterstabschef Front, 13.11.1968. BAr 5560 D 1996/188, Band 65.

wenigstens teilweise zu beseitigen, wurde eine Verdunklung der Eisenbahnwagen studiert, aber als zu aufwändig wieder verworfen.

Zusammenfassend kann zu allen Diensten festgestellt werden. Alle verantwortlichen Chefs mussten melden :

- Getroffene Massnahmen anlässlich der Tschechenkrise : keine.
- Zu treffende Massnahmen : Überarbeitung der bestehenden Kriegsmobilmachungsunterlagen und die Erfüllung einer umfangreichen Bedürfnisliste ; eine Massnahme, welche unbudgetierte Zusatzkosten in zweistelliger Millionenhöhe verursachen würde.

Diese Botschaft ist dann Heimann in politisch geschöner Form übermittelt worden. Die übergeordnete Gefahr durch den Warschauer Pakt liess innenpolitisch keine Brüche zu. Das Bauernopfer der Kavallerie wurde wenige Jahre später gebracht und die Eigenproduktion des Panzers 68 liess auch eine Verstärkung der Grenztruppen mit weniger beweglichen Centurion-Panzern zu.

Der strategische Überfall : « Die Achillesferse der schweizerischen Landesverteidigung »

Wollen wir nun aus der Fülle der Möglichkeiten ein Sonderproblem herausgreifen : Die Diskussion um ein realistisches Kriegsbild. Am 25. Februar 1965 reichte der zugeteilte Stabsoffizier (Major) des Territorialregiments III/12, der Jurist Alfred Maurer eine Eingabe an den damaligen Generalstabschef, Oberstkorpskommandant Annasohn, ein. Diese trug den Titel *Die Achillesferse der schweizerischen Landesverteidigung*²⁰. Maurer skizzierte darin folgendes Kriegsbild : Völlig überraschend landen eines Nachts zwischen 24.00 und 03.00 Uhr sowjetische Luftlandetruppen in grosser Zahl, um bis zum Morgengrauen

- die Mitglieder des Bundesrates und den Generalstabschef gefangen zu nehmen,
- unsere Landessender und Kommunikationsmittel lahm zu legen,
- sowie in den zehn grösseren Städten unsere Polizeikasernen, die Telefonzentralen und die Eisenbahnstellwerke zu besetzen.

Während des anschliessenden Tages werden 20-30 Bat auf den jetzt gesicherten Flugplätzen luftgelandet ; eine geordnete Mobilmachung der Armee ist damit verhindert. Weitere später eingeflogene Verstärkungen besorgen die restliche Liquidierung der Schweiz. Das Ganze ist eine überraschende Einzelaktion

gegen die Schweiz. Die NATO reagiert nicht. Maurer zog den Schluss : Auf ein solches Ereignis sind wir nicht vorbereitet, können ihm also auch nicht wirksam entgegentreten.

Der Interpellant wurde im Juni vom Generalstabschef zu einem ersten Gespräch eingeladen ²¹. Über den Inhalt musste von beiden Seiten absolutes Stillschweigen gewahrt werden. Indirekt wird die Meinung der Generalstabsabteilung in einem geheimen Positionspapier vom 17. Juni 1965 ersichtlich. Man stimmte Maurer insofern zu, dass man für einen solchen Fall nicht « genügend » vorbereitet sei. Genügend steht in Klammern ! Die Wahrscheinlichkeit des Eintretens dieses Falles werde aber als so gering angesehen, dass die Nicht-Vorbereitung als vorausberechnetes Risiko in Kauf zu nehmen sei. Man sei mit Maurer aber einer Meinung, dass in naher Zukunft darüber nachzudenken sei, wie eine ständige höhere militärische Bereitschaft verwirklicht werden könne. Diese Frage werde dringlich, *« wenn sich die Distanz zwischen uns und unserem potentiellen Gegner gegenüber heute durch irgendwelche Umstände dauernd, d.h. auch ausserhalb eines kriegerischen Konfliktes, wesentlich verkleinern sollte. »* Die Hauptargumente gegen die Wahrscheinlichkeit eines strategischen Überfalls auf die Schweiz waren die folgenden :

- Die Schweiz ist für die Sowjetunion nicht von Interesse. Dies gilt auch für die NATO. Das östliche Interesse würde auch das westliche wecken, so dass mit einer Reaktion der NATO gerechnet werden müsste.
- Der Warschauer Pakt muss gar nicht militärisch eingreifen, um die Schweiz gefügig zu machen. Eine wirtschaftliche Abschnürung im Kriegsfall mit der NATO genügt. Die Schweiz wird sich zwangsläufig still verhalten.
- Es wäre widersinnig, den Überraschungsvorteil gegen einen Schwachen zu verspielen. Maurer sei ja auch der Meinung, *« dass nur der völlig überraschende Angriff auf Europa entscheidende Anfangserfolge einbringt »*.
- Die Idee, die NATO würde, weil höchstens überflogen aber nicht angegriffen, nicht reagieren, ist absurd. Gerade bei Luftlandeverbänden weiss man bis zuletzt den Zielort nicht. Jeder Lufttransportverband ist für die NATO eine Gefahr. Die NATO-Flablenkwaffen können nicht umflogen werden und die hohe Bereitschaft der westlichen Raketentruppen verunmöglicht ein Nichteingreifen.
- Der Warschauer Pakt verfügt etwa über 12 Luftlande- oder lufttransportierbare Divisionen, aber nur über Transportmittel für deren zwei. Solch kostbare Mittel werden nur gegen wertvolle Ziele eingesetzt und nicht gegen die Schweiz.

¹⁸ Oberst i Gst Clottu/Sektion Mobilmachung an UstC Front, 4.11.1968. Oberstbrigadier Keller/Chef der Kriegsmaterialverwaltung 16.10.1968 ; Oberstbrigadier Mess-

● Luftlandetruppen ohne Erdtruppen sind auf die Dauer zu wenig wirksam. In einer Woche, so lange haben die schnellsten Verbände bis sie das schweizerische Territorium erreicht haben, hat die schweizerische Armee auch unter erschwerten Bedingungen mobilisiert.

Das Papier der Generalstabsabteilung zerzaust in der Folge alle weiteren Argumente Maurers. Dieser gab sich anscheinend trotz des Gesprächs nicht geschlagen und replizierte in einem längeren Exposé. Insbesondere gab er zu bedenken, dass nicht auszuschliessen sei, dass die Schweiz und Österreich in einem allgemeinen Krieg des Warschauer Paktes gegen Westeuropa oder bei einem kommunistischen Staatsstreich in Italien besetzt werde. Vielleicht sei der Brückenkopf Österreich-Schweiz für den Kampf gegen Westdeutschland günstiger als der direkte Angriff auf den militärgeographisch gegebenen operativen Achsen. Er halte es mit dem deutschen Verteidigungsminister Hassel, der gesagt habe : Abzustellen ist auf die Machtmittel und Möglichkeiten des potentiellen Gegners und nicht auf Spekulationen über seine angeblichen Absichten. Die Sowjetunion sei in der Lage, vor einem Angriff die erkannten Luftabwehrstellungen der NATO und deren Führungszentren mit Raketen ausser Gefecht zu setzen. Unmittelbar danach würden die Bomber aufsteigen und für die Panzerkolonnen den Weg bahnen. Beinahe gleichzeitig erfolge die Luftlandeaktion Österreich-Schweiz. Die Luftlandeaktion « ALPENLAND » wäre also im Zeitplan nicht die erste Unternehmung, mit welcher die NATO alarmiert würde ; gleichwohl käme sie in der ersten Nacht und zwar schon sehr früh zur Durchführung. Auch die logistischen Einwände des Generalstabschefs seien nicht stichhaltig. Alle Nachschubgüter seien in den beiden neutralen Zielländern in Hülle und Fülle vorhanden.

Zudem sei der ungeschützte Flughafen Kloten mit ein paar wenigen Agenten zu nehmen. Innert einiger Minuten wäre der Tower bereit, eine Transportmaschine nach der andern aufzunehmen. Maurer schlug vor, durch den Generalstabschef mobilisierbare Elite-Einheiten zu schaffen, um dieser Gefahr zu begegnen. Der Nachrichtenchef quittierte dieses Szenario mit einer vernichtenden Beurteilung : *« Es ist nach wie vor unwahrscheinlich, dass die UdSSR eine überraschende Luftlandung über 1500 km unternimmt. Im Gegenteil : In den Manövern « OKTOBERSTURM » sind die Fallschirmtruppen in Artilleriereichweite vor der eigenen Front abgesetzt worden, d.h. einige Dutzend Kilometer und nicht über 1500 km »* 22. »

Die Unterredung vom 20. August brachte keine Annäherung der Standpunkte. Das Geschäft war in der Zwischenzeit vom neuen Generalstabschef Paul Gygli übernommen worden. Dieser liess Maurer am 12. Dezember 1965 wissen, dass

alle Berichte von den WAPA Manövern ergeben hätten, dass die Wahrscheinlichkeit des Eintretens der von Maurer geschilderten Fälle gering sei. Er habe sich deshalb entschieden, das Risiko des Nichtstuns in Kauf zu nehmen²³.

Wertend muss zu dieser Begründung gesagt werden, dass der vorwiegend technische und propagandistische Charakter der WAPA-Manöver dieses Argument auf sehr schwachen Füßen stehen lässt. Die Aussage Gygli ist aber insofern wichtig, als sein Entschluss, nichts zu tun, den schweizerischen Generalstab im August 1968 unvorbereitet treffen musste.

Nach den Ereignissen von Prag wurden Schritt für Schritt entsprechende Massnahmen ergriffen. Ein Attentat auf eine El-Al Maschine am 18. Februar 1969 wurde schliesslich der Auslöser, dass der Bundesrat am 19. November 1969 die rechtliche Grundlage schuf, das bereits bestehende Flughafenkommando 414 endgültig zu legitimieren²⁴. Das Kommando des Sicherungs-Bataillons setzte sich aus einem Stab und drei schweren Landsturmfüsilierkompanien zusammen²⁵. Der Gesamtbestand betrug rund 800 Mann. Das Aufgabenspektrum umfasste in erster Linie die Bewachung der Flughafeneinrichtungen sowie die subsidiäre Unterstützung und Verstärkung der Polizeikräfte im Falle erhöhter Gefahr.

Erst 1985 finden wir im Bericht des Bundesrates zum Armeeleitbild vom Mai 1985 den Satz : Weil die Gefahr besteht, « *dass wir unsere militärischen Mittel zu spät mobilisieren* », ist es nötig, dass die Armee in die Lage versetzt wird, « *bei Bedarf mit kampffähigen Teilen während des ganzen Jahres eine erste Sicherung gegen den strategischen Überfall aufzuziehen* »²⁶.

Am 11.-23. Mai 1987 hatte das neu geschaffene Flughafenregiment 4 seinen ersten zweiwöchigen Einführungskurs. Das Regiment, bestehend aus einem verstärkten Füsilierbataillon, zusätzlichen Bewachungs-, Panzergrenadier- und Flab-Verbänden, war jederzeit durch ein permanentes Alarmsystem aufbietbar. Die Wehrmänner mussten in der Nähe des Flughafens Kloten wohnhaft sein. Ihre Korpsausrüstung lag im flughafennahen Zeughaus wie bei einem Feuerwehr-Einsatzpikett bereit. Am Freitag, 6. November kurz nach Mittag fand die erste Alarmübung statt. 60 % der Dienstleistenden konnten nach fünf Stunden erreicht werden und waren eingerückt. Noch war also viel zu tun. Ein etwas kleinerer Verband mit ähnlicher Aufgabenstellung wurde später in Genf gebildet²⁷.

5560 D 1996/188, Band 65.

¹⁹ Oberstdivisionär Wildbolz an Generalstabschef, 1.11.1968. BA 5560 D 1996/188, Band 65.

²⁰ Maurer an Annasohn, 25.2.1965. BA 5560 D 1996/188, Band 58.

²¹ Oberstdivisionär de Courten/Unterstabschef Front : Konzept für die Unterredung mit Major Maurer, 17.6.1965.

²² Oberstbrigadier Musy/USC ND und Abwehr, 21.12.65 an Gygli. BA 5560 D 1996/188, Band 58.

Im weiteren koordinierte der ständige Führungsstab der Generalstabsabteilung den Einsatz von Milizverbänden, die ihren jährlichen Wiederholungskurs zu leisten hatten. Mindestens ein Bereitschaftsregiment war jederzeit alarmierbar und hatte je nach Bereitschaftsgrad während drei Wochen mit scharfer Munition einsatzbereit zu sein. Über das Wochenende und über die Feiertage wurden auch Bereitschaftstruppen bestimmt, die ihre ständige sofortige Erreichbarkeit zu gewährleisten hatten.

Über zwanzig Jahre waren seit der Interpellation Maurers vergangen. Er hat seinen späten Erfolg nicht mehr erlebt und ich habe ihn als desillusionierten Milizoffizier kennengelernt. Demokratien gehören erfahrungsgemäss nicht zu den dankbarsten Staatsformen. Die Schweiz kennt nicht einmal Orden, sondern nur Prämien für besonders gute Leistungen in der Grössenordnung von 1500 Franken, wenn es hoch kommt. Eine solche hat Maurer meines Wissens nie erhalten.

Die Einsatzplanung « THEOPHIL »

Unter *Feindbild* im weiteren Sinne versteht man in der Schweiz die Synthese sämtlicher, zu einer bestimmten Zeit gegebener, politischer, wirtschaftlicher, wissenschaftlicher, technischer, strategischer, operativer und taktischer Möglichkeiten eines potentiellen Gegners oder allenfalls einer Mehrzahl von Gegnern. Das Feindbild im engeren Sinne ergibt sich aus der Beschränkung auf das nur Militärische.

Von der militärischen Landesverteidigung zur Gesamtverteidigung

In Anbetracht der besonderen Verhältnisse eines allianzfreien und der bewaffneten Neutralität verpflichteten Kleinstaates wie der Schweiz, die sich die Erhaltung der Unabhängigkeit als höchstes Ziel gesetzt hat, spielte das Militärische traditionsgemäss eine sehr zentrale Rolle in der Sicherheitspolitik. Die militärische Landesverteidigung war immer auf die höchstmögliche Autonomie ausgerichtet. Es gilt zu beachten, dass die Ereignisse in Prag in eine Zeitspanne fallen, in der sich die ausschliesslich militärische Landesverteidigung zu einer umfassenden Gesamtverteidigung erweitert hat. Dies zeigt sich beispielsweise in der Bedrohungsanalyse vom März 1968 des Bundesrates : « *Die Bedrohung in einem künftigen Krieg richtet sich nicht allein gegen die bewaffneten Streitkräfte, sondern ebenso gegen die Zivilbevölkerung. Sie ist ihrer Natur nach to-*

²³ Gygli an Maurer, 12.12.1965. BAr 5560 D 1996/188, Band 58.

²⁴ Bundesratsbeschluss betreffend Revision 1969/I der Truppenordnung 1961 (Neugestaltung der

tal und umfasst alle Bereiche des staatlichen und menschlichen Lebens. Dementsprechend kann die Landesverteidigung nicht mehr ausschliesslich Sache der Armee sein. Sie muss zu einer Gesamtverteidigung erweitert werden, welche auch die zivilen Bereiche des staatlichen Lebens einschliesst. In Zeiten der Gefahr wird sie zur alles umfassenden, wichtigsten Aufgabe des Bundes und der in diesem zusammengeschlossenen Gemeinwesen. »

Denkbare Fälle gemäss Untergruppe Planung (Februar 1966)²⁸

Modell « Indirekte Betroffenheit/Kollateralschäden ». Das schweizerische Territorium, insbesondere der Luftraum, als Teil der neutralen Barriere (Jugoslawien, Österreich, Schweiz) zwischen Zentral- und Südeuropa (NATO Kommandobereiche Mitte und Süd) kann durch fremde Streitkräfte willentlich oder irrtümlich verletzt werden, ohne dass wir selber an einem Konflikt direkt beteiligt sind. Dazu gehören auch die Auswirkungen von ABC-Kampfmitteln, die ausserhalb unseres Landes eingesetzt werden.

Modell « Angriff ». Denkbar ist eine kombinierte Aktion gegen die Schweiz, bei der Luft- und Landstreitkräfte eingesetzt werden. Es sprechen mehr Gründe für die Annahme, dass bei einem Krieg in Europa ABC-Kampfmittel verwendet werden. Dabei sind drei Fälle zu unterscheiden : die Schweiz ist Durchgangsland gegen einen Dritten ; die Schweiz ist Kriegsschauplatz zur Verhinderung einer Neutralitätsverletzung durch einen Dritten ; der Angriff erfolgt aus ideologischen, politischen, wirtschaftlichen oder militärischen Gründen, um die Eidgenossenschaft zu unterwerfen oder sie physisch zu vernichten.

Modell « Erpressung ». Nuklearmächte haben jederzeit die Möglichkeit der nuklearen Erpressung.

Modell « Luftschlag ». Moderne Luftstreitkräfte, unter Einschluss von Lenkwaffen, haben die Möglichkeit, eine strategische Entscheidung oder eine Vernichtung der Schweiz ausschliesslich aus der Luft durchzuführen.

Modell « Revolutionär subversiver Krieg ». Die Durchsetzung ideologischer, politischer, wirtschaftlicher und militärischer Ansprüche wird ohne offene militärische Aggression angestrebt. Die Formen der indirekten Kampfführung streben vor einer militärischen Aktion eine Erschütterung unserer Widerstandskraft und eine Auflösung der Ordnung an und unterstützen die Wirkung des Angriffs nach Auslösung der Aggression.

Beschränken wir uns trotzdem auf den rein militärischen Bereich. Aus dem Spektrum der militärischen Bedrohung der Schweiz wählte die Untergruppe Planung der Generalstabsabteilung 1966 die denkbaren Fälle aus. Vom österreichischen Bundesheer erwartete die Generalstabsabteilung mindestens einen Verzögerungskampf längs der Operationsachsen

- Donautal zwischen Wien und Linz,
- Steiermark-Kärnten,
- an den Tirolerpässen,

Territorialorganisation, 19.11.1969).

²⁵ Als « schwere » Füsilierkompanie wurden diejenigen Landsturmeinheiten bezeichnet, welche

- eine nachhaltige Behauptung des zentralen Alpenraumes.

Von der jugoslawischen Volksarmee erwartete man einen erbitterten Widerstand wie gegen die Deutsche Wehrmacht im Zweiten Weltkrieg, ohne Chance, ohne westliche Hilfe auf die Dauer eine Besetzung des Landes verhindern zu können.

Ohne den angenommenen Hauptfeind auch nur einmal zu nennen, wird doch in Analysen klar : Alle roten Pfeile kamen von Osten ²⁹. Eine Respektierung des Territoriums der drei Neutralen bei einem Angriff der Warschauerpaktstaaten gegen die NATO schloss man nicht aus. Der NATO unterstellte man keine feindliche Absicht – nicht zuletzt aus Bestandesgründen. Diese Respektierung der Neutralität nahm man an, obwohl wegen des neutralen Sperrriegels alle Verbindungen über Frankreich laufen mussten. Eine präventive Aktion der NATO auf die Alpenpässe im Tirol zum Schutz der linken Flanke Oberitaliens und zur Sicherung der Verbindung in die Poebene konnte man sich nur unter einer Bedingung vorstellen : wenn die österreichische Schwäche dazu verlockte oder eine Neutralitätsverletzung durch Truppen des Warschauer Vertrages bereits erfolgt war, was die letzten Hemmungen beseitigt hätte. Keine Rücksichtnahme erwartete man von der NATO-Flugwaffe, mindestens nicht in Nord-Süd Richtung und umgekehrt.

Die Wahrscheinlichkeit des Ausbruchs eines Krieges in Europa, in welcher Form auch immer, wurde als relativ gering eingestuft. Den revolutionär subversiv geführten Krieg erachtete man als möglich, die Gefahr eines begrenzten oder allgemein umfassenden Krieges allerdings als gering, da man es sich nur vorstellen konnte, dass ein solcher Konflikt letzten Endes ohne Sieger und Besiegte ausgehen würde.

Oberst i Gst Hans Senn ³⁰ beurteilt die Lage

« Wir dürfen die Möglichkeit nicht ausschliessen, dass der Warschauerpakt versuchen könnte, unser Land durch einen strategischen Überfall aus der Luft, verbunden mit subversiven Aktionen, überraschend zu besetzen, bevor die Armee vollständig mobilisiert ist. In der heutigen Lage wäre eine derartige Operation zwar äusserst risikoreich, da der rechtzeitige Zusammenschluss mit den Erdkampfverbänden nicht garantiert werden kann. Aber für den Fall des Gelingens steht ein verlockender Gewinn in Aussicht ; denn der Besitz der Drehscheibe Schweiz triebe einen Keil zwischen die NATO-Befehlsbereiche Europa Mitte und Europa Süd. Ausserdem böte er die Möglichkeit zu Vorstössen in die ungeschützten Flanken des Hauptgegners.

Auf jeden Fall müssen wir uns darauf gefasst machen, dass beide Kriegsparteien unsern Luftraum für ihre Operationen ausnützen werden. Wenn es uns nicht gelingt, diesen aus eigener Kraft zu verteidigen, haben wir ernsthafte Schwierigkeiten und Luftkämpfe zwischen den beiden Gegnern zu befürchten.

über einen Panzerabwehr Zug (PAK Z) verfügten.

²⁶ Schweizer Bundesrat : Bericht über das Armeeleitbild vom 29. Mai 1985, Ziffer 235.

²⁷ Vgl. Keller, Fridolin : Zur Genese des Flughafen-Regimentes 4, Diplomarbeit an der Militärak-

Auf Grund der heutigen militärpolitischen Lage würden wir am Boden anfänglich einer akuten Bedrohung aus Nordosten verbunden mit einer latenten Bedrohung aus Süden gegenüberstehen.

Sollte der strategische Vorstoss der Sowjetunion im Mittelmeerraum an Boden gewinnen und einen kommunistischen Umsturz in Italien zur Folge haben, so könnten sich die Bedrohungsverhältnisse umkehren.

Falls die beiden Konfliktparteien unser Land in der Anfangsphase des Konfliktes verschonen, muss nach einer Besetzung unserer Nachbarländer durch den Sieger mit einer Rundumbedrohung gerechnet werden. »

Senn schloss mit den Worten : *« Meine Ausführungen dürften Ihnen gezeigt haben, dass trotz friedlicher Koexistenz, Nonproliferation, Abrüstungsversprechen und Konfliktforschung ein Angriff auf Europa nach einer kurzen Periode erhöhter Spannung überraschend ausgelöst werden kann. Bereitschaft und Wachsamkeit sind daher nach wie vor am Platz ³¹. »*

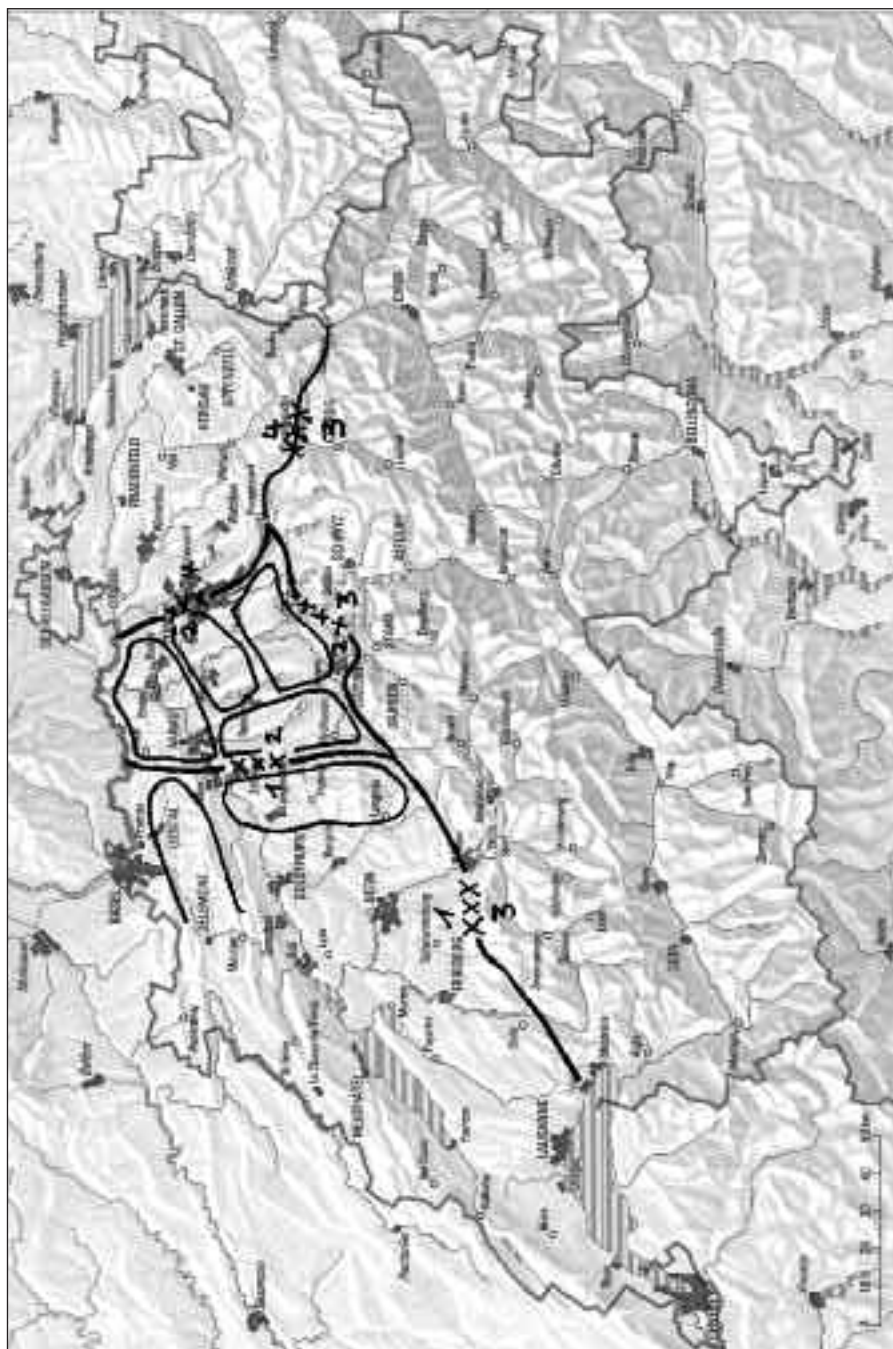
Die Beurteilung der Lage und der Einsatz der Armee wurde in den Sitzungen der Landesverteidigungskommission immer wieder diskutiert ³². Besonders nach der konzeptionellen Einigung vom 6. Juni 1966 – man hatte sich zum System der « Abwehr » entschlossen, eine Raumverteidigung aus statischen und dynamischen Elementen – arbeitete die Generalstabsabteilung ab 1967 eine Einsatzstudie aus, die von besonderem Interesse ist. Sie sollte der Bedrohung Nord-Ost Rechnung tragen.

Die Studie ging von folgender Feindannahme aus : Es erfolgt ein Angriff der Armeen des Warschauer Paktes gegen Westen mit Schwergewicht zwischen Alpen und Nordsee ; je nach eingesetzten Mitteln sind gewisse Anzeichen nachrichtendienstlich erkennbar. Gleichzeitig erfolgt ein Nebenschlag über Slowenien nach Venetien zur Bindung der grünen Streitkräfte in Italien ; ein Vordringen in die Poebene und gegen Rom ist je nach inneren Verhältnissen in Italien (kommunistische Wirren) möglich. *« Kräftermässig wäre ROT jederzeit in der Lage, in Österreich einzufallen. Die österreichische Armee hätte wohl die Möglichkeit, einen Verzögerungskampf im Alpenraum zu führen, könnte aber einen roten Vorstoss an unsere gemeinsame Grenze auf die Dauer nicht verhindern. »* ROT kann das Territorium der Schweiz von Anfang an in seine Luftoperationen (besonders Fernluftwaffe und Raketen) einbeziehen ; erst nach Erreichen der Landesgrenze ist auch mit taktischer Luftunterstützung des Erdstosses zu rechnen.

Ein Durchmarsch durch das schweizerische Mittelland ist nur als Umfassung der grünen Verbände im süddeutschen Raum und insbesondere am Rhein denkbar. Ein Überschreiten der Landesgrenze ist zwischen Bodensee und Waldshut

demie an der ETH Zürich 1996 (VERTRAULICH).

²⁸ Generalstabsabteilung, Untergruppe Planung : Das Feindbild während der 70^{er} Jahre, 28.2.1966, VERTRAULICH. Archiv Generalstabsabteilung.



Abschnittsgrenzen (Variante 2). Beilage Nr. 1020 Einsatzstudie für eine Kampfaustellung gegen NE.

am wahrscheinlichsten. Von dort kann der Stoss beidseits der unteren Aare ins schweizerische Mittelland vorgetragen werden. Besonders gefährlich wäre ein Stoss an die Limmat, um unsere im zentralen Mittelland eingesetzten Truppen von jenen in der Ostschweiz zu trennen. Der rote Vorstoss muss rasch sein : nur dann eröffnet sich die Möglichkeit, in die offene grüne Flanke zu stossen. Er wird sich in dieser Phase des Krieges nicht auf eine « Eroberung der Schweiz » einlassen. Vielmehr wird er eine Neutralisierung der schweizerischen Kräfte in den Alpen anstreben und die eigentliche Besetzung erst später vollziehen.

Nach sowjetischer Doktrin ist mit 5 Mechanisierten und/oder Panzer Divisionen in 1. Staffel zu rechnen ; die 2. und 3. Staffel folgen. Mit Nebenangriffen einzelner Divisionen links oder rechts des Hauptangriffs ist zu rechnen (beispielsweise ins Engadin). Im allerschlimmsten Fall muss man unter der Voraussetzung eines raschen Zusammenbruchs von GRÜN mit 3 Tagen bis zur Landesgrenze rechnen. Im Normalfall sind 5-6 Tage annehmbar ; dazu kämen noch 3 Tage bis die taktische Luftwaffe in den süddeutschen Raum nachgezogen wäre.

GRÜN ist in der Lage, den roten Vormarsch im Schwarzwald und spätestens am Rhein konventionell nur während einer gewissen Zeit aufzuhalten. Eine Eskalation mit dem Einsatz von Atom-Minen zur Sperrung der Schwarzwaldachsen würde die Gefahr für die Schweiz erhöhen und die nuklearen Folgeerscheinungen wären gravierend.

Eine Ausrufung der Kriegsmobilmachung in der Schweiz ist anzunehmen, sobald die Rote Armee den Eisernen Vorhang durchstösst. Es wird jedoch kaum genügend Zeichen für eine frühere Mobilmachung geben.

Der operative Entschluss von 1968 erinnert an die lineare « Limmatstellung » des Zweiten Weltkrieges, hat aber eine grössere Tiefe und erfüllt damit die Bedingungen einer Raumverteidigung im Sinne der Abwehr. Mit den drei Feld-Armeekorps (FAK) sollte ein Drittel des Mittellandes gehalten werden. Der Hauptkampf war im zentralen Mittelland zwischen Zürichsee/Limmat und der Emme vorgesehen. Vor diesem Verteidigungsraum hatte das FAK 4 die Verzögerung ab Landesgrenze zu führen mit dem Zweck, « *unsern Willen, keinen Landesteil kampflos preiszugeben, unter Beweis zu stellen* ». Die Verzögerungsverbände sollten den Feind schwächen, seine Gliederung und seine Kampfgeohnheiten kennenlernen und Zeit für den Ausbau des eigentlichen Abwehrgebietes gewinnen. Gegebenenfalls sollten die Operationen auf die Bewegungen der grünen Streitkräfte (NATO), vor allem entlang der Hochrheinachse, abgestimmt werden.

« *Allgemein muss das gewählte Armeedispositiv erlauben, einer sich abzeichnenden zusätzlichen Bedrohung, sei es von Westen oder aus dem Süden, rechtzeitig zu begegnen.* »

Das hiess nun konkret ³³ : « *Der operativ entscheidende Raum für die Abwehr eines Angriffs aus Nordosten ist derjenige des Feldarmeekorps 2, d. h. also grob gesprochen der Raum Basel, Waldshut, Zürich, Westufer des Zürichsees, Nordufer des Zugersees, Luzern, Emmental, Basel. Dieser Raum muss entsprechend der Grösse und Bedeutung der Aufgabe durch Zuführung von Heeres-einheiten anderer Armeekorps verstärkt werden. Im Prinzip handelt es sich um zwei Divisionen und Teile einer dritten Division.*

Dabei geht es darum, das in der Ostschweiz kämpfende Feldarmeekorps 4 nicht so entscheidend zu schwächen, dass es seine verzögernde Aufgabe nicht mehr erfüllen könnte. Das in der Westschweiz liegende Feldarmeekorps 1 darf ebenfalls nicht so geschwächt werden, dass es seine Rolle als bewegliche Armee-Reserve nicht mehr erfüllen könnte. Schliesslich darf auch das Gebirgs-armeekorps 3, falls ihm die eine oder andere Division entnommen werden sollte, nicht in Schwierigkeiten geraten, die ev. in einer späteren Phase die Aufgabe von Gelände zur Folge haben könnte. Hier kommt noch ganz besonders der Umstand dazu, dass sich Gebirgsdivisionen wegen ihrer besonderen Organisation, Ausbildung und Ausrüstung für den Kampf im Mittelland schlecht eignen. »

Die verschiedenen Varianten ergaben sich einerseits aus der Abschnittsgrenze zwischen dem ersten und dem zweiten Korps und andererseits aus den unterschiedlichen Lösungen zur Verstärkung des Schwergewichtsraumes ³⁴. Die Aufträge an die Armeekorps lassen auf die Kampfidée schliessen.

| | |
|--------------|---|
| FAK 1 (-) | stellt den Neutralitätsschutz sicher ; hält sich bereit, operative Luftlandungen in der Westschweiz zu bekämpfen oder mit Teilen zugunsten FAK 2 einzugreifen ; deckt die Westgrenze. |
| FAK 2 (+) | stellt den Neutralitätsschutz sicher ; verhindert einen feindlichen Stoss über Zürichsee – Limmat und durch den Einsatzraum der unterstellten Grenzbrigaden in den Raum Luzern – Wolhusen oder in die Durchgangspforte zwischen Napf und Hauenstein ; behauptet den Raum Napf und Hauenstein. |
| Geb AK 3 (-) | stellt den Neutralitätsschutz sicher ; behauptet den Zentralraum (wenn minus 1 Division : stellt den Neutralitätsschutz sicher) ; hält die Landesfestung Sargans ; deckt die Südflanke des FAK 2 und die südliche Landesgrenze ; verhindert einen feindlichen Stoss auf den Gotthard. |

²⁹ Vgl. Fuhrer, Hans Rudolf : « Alle roten Pfeile kamen von Osten », SVMK Kolloquium zum Kalten Krieg, Bern 2003.

³⁰ Mitglied der Generalstabsabteilung und späterer Generalstabschef.

³¹ Oberst i Gst Hans Senn, Untergruppe Front : Militärgeographische Betrachtungen zum europäischen Kriegsschauplatz, Ausgabe 1969. Archiv Generalstabsabteilung.

³² Vgl. insbesondere Sitzung der LVK vom 20.-22.11. 1967

³³ Sekretär der LVK Haeberli an C EMD, Vorbereitung der Sitzung vom 21./22.11.67 zu Traktandum 4, BAr E 9500.52 LVK Sitzungen Akzession 1984/122, Band 57. Die Besprechung wurde jedoch auf die Sitzung vom 24./25. Januar 1968 vertagt.

³⁴ Varianten : Im Schwergewichtsraum zwischen Zürichsee/Limmat und Napf/Hauenstein verteidigt

| | |
|------------|--|
| FAK 4 (-) | stellt den Neutralitätsschutz sicher ; führt den Verzögerungskampf östlich der Linie Speer-Töss ; behauptet den Raum W der Linie Speer-Töss (wenn minus 1 Division : stellt den Neutralitätsschutz sicher ; führt den Verzögerungskampf in seinem Raum). |
| Flab/Genie | 1. Priorität : Übergangsmöglichkeiten über die verschiedenen Flussläufe im Hauptkampfgebiet und im Bereitstellungsraum der Armeereserve sichern ; Flab : Führungseinrichtungen der Armee und der Flieger Flab Truppen sowie die Kriegsstützpunkte der Mirage Flugzeuge schützen. |

Bewusst wurden zu « THEOPHIL » nur militärisch-operative Überlegungen angestellt, um den Entschluss des zu wählenden Generals nicht zu beeinflussen. Aus diesem Grund fehlten alle logistischen Überlegungen³⁵. Zudem waren keine wirtschaftlichen, innenpolitischen, psychologischen Probleme im Sinne der Gesamtverteidigung angeschnitten.

In der Diskussion mit den betroffenen Korpskommandanten stellte der Kommandant FAK 4 die rhetorische Frage : Ist es richtig auf eine nachhaltige Verteidigung der Nordostschweiz zu verzichten, wenn man davon ausgehen kann, dass die grünen Kräfte den roten Feind im Schwarzwald stoppen werden ?

Der Generalstabschef stellte sich auf den Standpunkt, man müsse ein realistisches Verhältnis zwischen Raum und Kraft suchen; man könne nicht alles Wünschbare tun. Er habe eine möglichst grosse Tiefe schaffen wollen und drei Verteidigungsriegel geplant : erstmals an der Linie Speer-Töss eine schwächere Verteidigung, dann nochmals eine nachhaltigere in der Limmatstellung und schliesslich an der engsten Stelle des Mittellandes, zwischen Napf und Hauenstein die stärkste Sperre. Der Kommandant des hauptbetroffenen FAK 2 war mit der vorgesehenen Schwächung der Ostschweiz einverstanden und gab zu bedenken, dass ein roter Stoss längs der Hochrheinachse und eine Umgehung einer grünen Rheinstellung westlich der Aaremündung über schweizerisches Gebiet alle Verbände nordöstlich der Limmat isolieren würde. Mit NATO Hilfe könne nicht gerechnet werden, da mechanisierte Divisionen im schwierigen Gelände der Schweiz und des Schwarzwaldes wenig widerstandsfähig seien. Eine Schwergewichtsverschiebung hinter die Limmat sei deshalb zweckmässig.

gen 5-6 Div, 3 davon stammen aus dem FAK 2, die anderen sind zugeführt :

THEOPHIL ALPHA2 Inf Div, Teile Gz Br 2 zu Gz Br 4

THEOPHIL BETA 1 Inf Div, 1 Mech Div, Teile Gz Br 2 zu Gz Br 4.

Sitzung der LVK vom 24./25. Januar 1968 (letzte Sitzung als « Landesverteidigungskommission », ab 1.2.1968 : « Kommission für militärische Landesverteidigung »). BAr E 9500.52 LVK Sitzungen Akzession 1984/122, Band 58.

³⁵ Wenn alles planmässig und ohne Feindeinwirkung verläuft : 1-2 Tage nach Mobilmachung

Der Kommandant des Gebirgsarmee Korps 3 gab zu bedenken, dass erst genaue Informationen über einen roten Stoss ein solch starres Dispositiv rechtfertigen würden. Gegen einen Stoss durch das Engadin nach Italien wäre er, insbesondere wenn man ihm eine Division wegnehme, völlig machtlos.

Lange Zeit wurde dann gemäss Protokoll gefeilscht. Die Landesverteidigungskommission spielte das Spiel des überall zu kurzen Tischtuches oder den Kampf dreier Schläfer mit einer viel zu schmalen Decke. Der Kommandant des FAK 2, Alfred Ernst, führte dann die fruchtlose Diskussion auf eine seiner Meinung nach realistischere Feindbeurteilung zurück: *« Wenn der Gegner durch unser Mittelland hindurch nach Frankreich hineinstossen wollte, um den grünen Abwehrriegel zu umgehen, so wäre für ihn das Reduit wenig interessant. Der andere denkbare Fall, bei welchem es dem Gegner darum gehen könnte, unser ganzes Gebiet oder wesentliche Teile desselben in Besitz zu nehmen, würde dann für uns zur Rundumverteidigung führen. »*

Man trennte sich mit der Einsicht, dass nicht alles planbar sei und vom General situativ gehandelt werden müsse. Die Planungsunterlagen wurden deshalb einstimmig genehmigt, so dass mit grosser Wahrscheinlichkeit davon ausgegangen werden kann, dass im Herbst 1968 das Dispositiv « THEOPHIL » bezogen worden wäre, wenn sich ein sowjetischer Stoss aus Nordosten abgezeichnet hätte.

In der ersten Sitzung nach den Ereignissen in Prag am 18. September rechtfertigte sich der Generalstabschef in der Kommission für militärische Landesverteidigung, warum keine militärischen Massnahmen getroffen worden seien³⁶. Es wurde weder mobilisiert noch ein General gewählt, weder « PRONTO » noch « THEOPHIL » wurden ausgelöst. Selbst auf ein Laden der Sprengobjekte an den Grenzen wurde verzichtet, da diese Massnahme eine permanente Bewachung notwendig gemacht hätte. Gygli betonte: Man habe keine unnötige Unruhe und Unsicherheit verbreiten wollen. Man habe die Lage als nicht gefährlich eingestuft, keinen Vertrauensverlust riskieren wollen, *« wenn die befürchtete ernste Wendung der Lage dann nicht eintritt »*. Er versicherte, die politischen Triebkräfte und Gegebenheiten im Ostblock im allgemeinen und in der CSSR im besonderen würden intensiv überwacht. Es zeichne sich weiterhin keine Verschärfung der Lage ab. *« Sollte es jedoch zu einer Überschreitung des Eisernen Vorhanges in Europa kommen, so müssten selbstverständlich ernsthaftere und schwerwiegendere Massnahmen angeordnet werden. »*

Man müsste dann alles tun für eine sofortige Erhöhung der Bereitschaft. Das Entscheidende sei, in diesem Moment rechtzeitig, nicht zu früh und nicht zu spät, zu handeln.

(Mob) ist die Marschbereitschaft erstellt; ungünstigster Fall: es muss aus dem Mobilmachungs-Bereitschaftsgrad (Mob BG) 1 heraus (normale Bereitschaft) mobilisiert werden = 6-7 Tage bis

Die Behauptung kann nach all diesen Erörterungen gewagt werden, dass die Rechtfertigung Gyglis im September 1968 weitgehend Zukunftsabsichten und nicht die Realität waren. Die Realität, das hat sich im August 1968 klar gezeigt, war bescheidener. Diese Wertung beweist unter anderem die Bildung der Flughafenbewachungen, deren Realisierung noch rund zwanzig Jahre dauerte. Und dennoch, trotz all der in dieser Studie geäusserten Kritik, war der Wille, die Schweiz auch nach einem strategischen Überfall mit aller Kraft zu verteidigen, in der ganzen Armee fühlbar vorhanden.

Erinnerungen eines Zeitzeugen

In dieser Frage bin ich auch « Zeitzeuge ». Ab 1969 führte ich eine motorisierte Füsilierkompanie in der Mech Div 11 des FAK 4. Ich kannte meinen Mobilisationsplatz bis in alle Einzelheiten. Die militärische Ausrüstung, inklusive Sturmgewehr mit Munition und Schutzmaske, lag griffbereit. Die Kinder wunderten sich wahrscheinlich, warum so viele Sonntagsspaziergänge immer durch das gleiche Dorf gingen.

Die Tätigkeit des Materialfassungsdetachements, das mit den Panzerdezentralisierungsdetachementen « AIDA » mindestens einen Tag früher als die übrige Truppe einzurücken hatte, war mir noch aus Zugführerzeiten bekannt. Jede Deckung für meine Fahrzeuge, jeder Luftschutzkeller für die Truppe, alle Magazine, Küchen etc. waren mit der Bevölkerung und mit den Behörden abgesprochen und auf einem geheimen Ortsplan eingezeichnet. Eine Abmarschplanung nach allen denkbaren Richtungen und eingeübte Mechanismen – beispielsweise die Fassung der schweren Munition – ermöglichten je nach Bereitschaftsgrad einen Abmarsch frühestens 30 Minuten nach Alarmierung. In jedem jährlichen Wiederholungskurs wurde dieses Mobilmachungs-Dispositiv mit der Truppe geübt und von dort in einen Einsatzraum verschoben.

Das Feindbild blieb weitgehend unverändert : Alle roten Angreifer kamen von Osten, sei es durch die Luft oder auf dem Boden. In der späteren Zeit als Bataillons- und Regimentskommandant war ich immer wieder auch als Bereitschaftstruppe eingesetzt. Das Alarmierungsgerät (Piepser) trug ich einmal selbst über Weihnachten-Neujahr auf mir und kontrollierte mehrmals, ob die Verbindung zu allen Direktunterstellten klappte.

Die wochenlangen Manöver ganzer Korps im möglichen Einsatzraum stellten ausserordentliche Belastungen für die Bevölkerung dar. Alle Keller, Scheunen und Gärten, Strassen, Autobahnen und Felder waren militärisches Übungsgelände. Nur die schlimmsten Landschäden wurden später vergütet, nicht aber das Aufwachen, wenn der Gefechtslärm ein Dorf aufschreckte, oder wenn man

irrtümlicherweise als russischer Saboteur verhaftet wurde und zu spät zur Arbeit kam.

Waren wir bereit ? Mit voller Überzeugung kann ich das von mir und der grossen Mehrzahl meiner Wehrmänner sagen. Der Überfall auf Ungarn 1956 hat eine gewaltige Aufrüstung möglich gemacht. Eine Armee-Budgethalbierungsinitiative ist damals zurückgezogen worden. Der Überfall auf die Tschechoslowakei hat uns ein weiteres Mal aufgeschreckt. Die Gefahr des strategischen Überfalls wurde damals vorstellbar. Die Mängel, die Nationalrat Hubacher aufgedeckt hat, haben wir nicht gewusst und ihm damals auch nicht geglaubt. Bestimmt wären aber im Ernstfall zusätzlich noch andere Fehlleistungen aufgetreten. Ich will hier nicht in Rosa malen. Was sich in der historisch-kritischen Rückschau ganz klar gezeigt hat, ist die Tatsache, dass ein strategischer Überfall einen neutralen Kleinstaat, der sich der autonomen Verteidigung und der Milizarmee verschrieben hat, zweifellos bis an die Grenzen des Machbaren oder darüber hinaus gefordert hätte. Wir hätten uns im Sinne Moltkes mit « Aushilfen » zufrieden geben müssen. Trotz dieser Einsicht in die Begrenztheit des Machbaren hat das Schweizer Volk im Kalten Krieg gewaltige Leistungen erbracht.

Die Doktrin der « Totalen Verteidigung » im Angriffsfall wurde im Buch Zivilverteidigung³⁷ deutlich, das im September 1969 – ein Jahr nach den Ereignissen von Prag – in 1,2 Millionen Exemplaren herausgegeben und gratis an alle Haushaltungen verteilt wurde. Es wandte sich in Erweiterung des Zielpublikums des Soldatenbuches von 1959³⁸ nun an alle Schweizerinnen und Schweizer. Der Vorsteher des EJPD, Bundesrat Ludwig von Moos, hat die Absicht des Buches in seinem Geleitwort so umschrieben : « Es dient auf seine Art der (...) Aufgabe : die Widerstandskraft des Volkes zu erhalten und zu stärken, die Unabhängigkeit der Schweiz zu sichern³⁹. » Die Botschaft der 320 Seiten umfassenden Schrift lässt sich in fünf Worten zusammengefasst an mehreren Stellen finden : « Wir müssen bereit sein – jederzeit⁴⁰ ! »

Die « Lehre von Prag » wurde verstanden, wenn auch die Studie schon im September 1967 vom Bundesrat verabschiedet worden war und damit gar nicht in direktem Zusammenhang mit den Ereignissen in der Tschechoslowakei stand. Das Buch Zivilverteidigung beschwor, neben Anweisungen zum Verhalten im modernen nuklearen Krieg, in dramatischer Art und Weise die Gefahr eines re-

Marschbereitschaft erstellt. Mob « PRONTO » oder Mob « THEOPHIL » = 25-42 h ; Mob « PRONTO » und « THEOPHIL » = 50-84 h. Erste Kampfbereitschaft : im günstigsten Fall nach 3-4 Tagen ; im ungünstigsten Fall (ohne vorsorgliche Massnahmen) : Mob « PRONTO » und « THEOPHIL » : 10-11 Tage, dann bis erste Kampfbereitschaft nochmals 3-4 Tage.

³⁶ Sitzung der KML vom 18. September 1968. BAR E 9500.52 LVK Sitzungen Akzession 1984/122, Band 58.

volutionären Umsturzes in der Schweiz herauf. Als staatsgefährdende Personen und Organisationen wurde ein Fünfte Kolonne, bestehend aus Gewerkschaften, Friedensbewegungen, Tanzgruppen, Intellektuelle, Pfarrer und Künstler – bezeichnet. Dieser Rundumschlag gegen vielleicht kritische, aber sicher nicht uneingeschränkt als kommunistisch und landesverräterisch zu bezeichnenden Bürgerinnen und Bürger, erregte weit herum Empörung und hemmte die Bemühungen der Geistigen Landesverteidigung.

Trotz der auch Fehlleistungen nicht verschweigenden Darstellung der Leistungen in den kritischen Augusttagen des Jahres 1968 wollen wir doch abschliessend festhalten, dass der schweizerische Nachrichtendienst realistisch und zeitgerecht beurteilt und gehandelt hat. Was wollen wir mehr ? Die durch Helmut Hubacher aufgedeckten Mängel sind weitgehend milizsystemimmanent. Trotz dieser positiven Wertung können selbstkritische Leserinnen und Leser viele Anhaltspunkte finden, um im Sinne von *lessons learned* weiterzudenken.

H.R. F.

Résumé

Les degrés de préparation de l'armée suisse sont-ils adéquats en 1968, lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les forces du Pacte de Varsovie, qui se trouvent dès lors à 300 km de notre frontière ? A cause du système de milice et de travaux de modifications, seules quatre des neuf unités de feu de missiles DCA *Bloodhound* sont prêtes à l'engagement mais, pour titrer, elles doivent avoir un ordre de feu du Conseil fédéral qui n'est pas alarmé. Plus du tiers des *Mirage* ne sont pas prêts au vol. Même si, dans la foulée de l'intervention en Tchécoslovaquie, le commandement des forces du Pacte de Varsovie n'a pas eu l'intention de lancer une offensive contre l'Europe occidentale, y compris la Suisse neutre, il s'avère qu'une surprise stratégique est le talon d'Achille de la défense suisse basée sur le principe de la milice. Des adaptations et des réformes vont avoir lieu. La Suisse va passer d'une *défense nationale militaire* à une *défense générale*.

³⁷ Eidg. Justiz- und Polizeidepartement im Auftrag des Bundesrates (Hrsg.) : Zivilverteidigung, Bern 1969.

Die tschechischen Pläne

■ **Oberst Roland Haudenschild** ¹

Am 8. Mai 1945, dem Ende des 2. Weltkrieges in Europa, wird zwischen Siegern und Besiegten lediglich ein Waffenstillstandsvertrag abgeschlossen ; ein gesamteuropäischer Friedensvertrag liegt in weiter Ferne. Unter den Siegermächten, Vereinigte Staaten von Amerika, Grossbritannien, Frankreich einerseits und der Sowjetunion andererseits, bestehen grundsätzliche (ideologische) Differenzen in der Gestaltung des zukünftigen Europas. Westlichen Freiheitsidealen stehen kommunistische Weltherrschaftsansprüche gegenüber. Die Spaltung Europas in ein westliches und östliches Lager ist nur noch eine Zeitfrage.

Entwicklung von 1945 bis 1967

Im September 1945, Japan hat am 2. September kapituliert, beginnt eine Entfremdung zwischen der Sowjetunion und dem Westen. Um die Trennung der Machtblöcke in Europa zu veranschaulichen, prägt Churchill am 5. März 1946 in einem Vortrag den Begriff Eiserner Vorhang. Eine weitere Ost-West-Kontroverse löst der am 5. Juni 1947 von den USA beschlossene Marshallplan aus, mit dem Zweck der Hilfeleistung für den Wiederaufbau Europas. Die UdSSR hindert interessierte Staaten Osteuropas daran teilzunehmen.

Die Staaten in Osteuropa, die von der UdSSR, nach ihrem Vordringen in den Westen, besetzt sind, geraten unter kommunistischen Einfluss ; darunter befinden sich Ostdeutschland (die spätere Deutsche Demokratische Republik), Polen, Tschechoslowakei, Ungarn, Rumänien und Bulgarien, wobei Jugoslawien und Albanien Sonderfälle bleiben. Die osteuropäischen Staaten werden sukzessive in sogenannte Volksdemokratien umgewandelt, in denen das Volk nichts zu sagen hat.

Die Koalitionsregierung (bestehend aus Sozialdemokraten, Kommunisten und anderen Parteien) der Tschechoslowakei erklärt am 5. April 1945 ihr politisches Programm (*Kaschauer-Programm*), welches einen Wohlfahrtsstaat, Vers-

¹ Oberst Roland Haudenschild ist Milizoffizier. Die wirtschaftswissenschaftlichen Studien an der Universität Bern schloss er als Dr. rer. pol. ab und die verwaltungswissenschaftliche Ausbildung am IDHEAP/Université de Lausanne mit einem Master of Public Administration MPA. Verschiedene Tätigkeiten in Wirtschaft und Verwaltung sowie in UNO-Missionen im Ausland; heute in der Publizistik tätig.

taatlungen, Reformen und Säuberungen vorsieht und den Grundstein für die spätere Macht legen soll.

Bei den relativ freien Wahlen am 26. Mai 1946 werden die Kommunisten (KPC) stärkste politische Kraft der Tschechoslowakei. Es gelingt in der Folge den demokratischen Parteien nicht, die Kommunisten von der Macht zu verdrängen. Der Rücktritt bürgerlicher Minister führt am 25. Februar 1948 zur Ernennung eines Koalitionskabinetts unter kommunistischer Führung (*Prager Umsturz*). Nach einer Zwangseingliederung der Sozialdemokraten geht die KPC unter Abbau der slowakischen Autonomie daran, die gesamte Staats- und Wirtschaftsorganisation nach sowjetischem Vorbild zu ordnen; ebenso wird eine Umorganisation der Armee nach sowjetischem Muster durchgeführt und deren Kontrolle der Partei unterstellt.

Entstehung des Ostblocks

Der Ostblock entsteht durch multi- und bilaterale Verträge der Staaten Osteuropas mit der UdSSR und untereinander. Am 25. Januar 1949 wird in Moskau der Council for Mutual Economic Assistance (COMECON), im Westen unter der Bezeichnung Rat für gegenseitige Wirtschaftshilfe bekannt, gegründet, der wirtschaftliche Zusammenschluss der Ostblockstaaten. Mitglieder sind die UdSSR, Bulgarien, Polen, Ungarn, Rumänien, Tschechoslowakei und später auch die Deutsche Demokratische Republik. Der Zweck des Bündnisses ist es die Planziele und die Wirtschaft zu koordinieren und eine sozialistische Arbeitsteilung durchzuführen. Damit entsteht in Osteuropa ein Wirtschaftsraum unter Führung der UdSSR, der sich nach Westen so gut wie möglich abschottet. Kurz darauf, am 4. April 1949, wird das Nordatlantische Bündnis (North Atlantic Treaty Organisation, NATO) abgeschlossen, das militärische Bündnis der Westmächte.

Nach der Schaffung eines Systems von Satellitenstaaten in Osteuropa wird der Stalinismus, die von Stalin geschaffene Ausprägung der Theorie und Praxis des Kommunismus, auch auf die Ostblockstaaten ausgedehnt. Charakteristisch sind dabei die Schauprozesse gegen angebliche Parteifeinde.

Von 1949 bis 1951 folgen dem Kampf gegen die Kirchen auch in der Tschechoslowakei stalinistische Säuberungen innerhalb der KPC, deren Opfer zum Teil hingerichtet werden. Die Integrierung der Tschechoslowakei in den Ostblock erfolgt auch im militärischen Bereich. Am 14. Mai 1955 wird der Warschauer Pakt (WAPA), der Warschauer Vertrag über Freundschaft, Zusammenarbeit und gegenseitigen Beistand abgeschlossen. Das formale Vorbild ist die NATO. Mitglieder sind Bulgarien, Deutsche Demokratische Republik (DDR), Polen, Rumänien, UdSSR, Tschechoslowakei und Ungarn.

Es ist ein zwischen den kommunistischen Staaten Europas geschlossenes Kollektivverteidigungsbündnis mit autonomer Beistandspflicht, Vereinigtem Oberkommando und unterstellten Truppen. Die Sowjetunion sichert im Bündnis ihr Uebergewicht durch sowjetische Oberbefehlshaber und Berater ; kleinere Mitglieder sind im Ausrüstungs- und Versorgungsbereich von der UdSSR abhängig und haben ihre Streitkräfte nach sowjetischem Vorbild auszurichten. Im Warschauer Pakt ist Truppenstationierung in den Mitgliedstaaten vorgesehen.

Umschwung und Veränderung

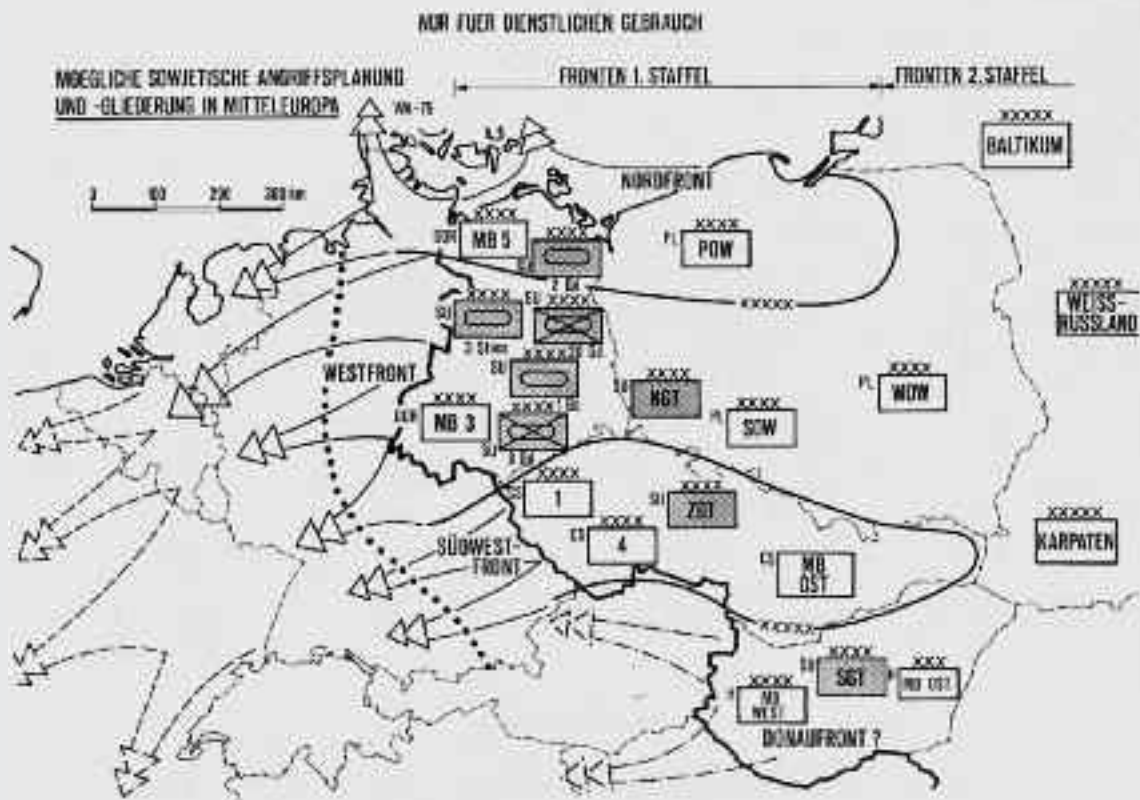
Nach dem Tod von Stalin 1953 übernimmt Chruschtschow die Macht in der UdSSR ; er schaltet bis 1959 die gesamte Führungsspitze der Stalinära aus und betreibt die Entstalinisierung. Die Verkündung der friedlichen Koexistenz mit andern Mächten hindert die fortgesetzte Aufrüstung der UdSSR keineswegs. Der Aufstand in Ostberlin und der DDR wird 1953 von sowjetischen Truppen niedergeschlagen, ebenso der Volksaufstand vom Oktober 1956 in Ungarn.

Von Interesse ist, dass sich die Entstalinisierung in der UdSSR ab 1956 kaum auf die Tschechoslowakei auswirkt. Die neue Verfassung vom 11. Juli 1960 entzieht der Slowakei ihre beschränkte Autonomie und entspricht der orthodoxen Lehre des Kommunismus. Neu eingeführt wird der Zusatz « Sozialistisch » in den Staatsnamen (CSSR statt CSR). Erst nach 1962 hält in der Tschechoslowakei ein liberalerer Kurs Einzug, nachdem anfangs der 1960er Jahre einige wirtschaftliche Schwierigkeiten aufgetreten sind.

Nach innen- und aussenpolitischen Misserfolgen wird Chruschtschow am 14. Oktober 1964 aller Ämter enthoben und abgesetzt ; Nachfolger ist eine kollektive Führung unter dem massgebenden Politiker Breschnew. Die von Chruschtschow eingeleiteten Reformen kommen in der Amtszeit von Breschnew grösstenteils zum Stillstand oder werden rückgängig gemacht. Restaurative Züge in der Innenpolitik sind vor allem auf die Stabilisierung des Regimes gerichtet. Aussenpolitisch dehnt die UdSSR ihre Einflussosphäre weltweit aus ; durch forcierte Aufrüstung erreicht sie den strategischen Gleichstand mit den USA, bemüht sich aber um Entspannung im Verhältnis zum Westen.

In der Mitte der 1960er Jahre, wahrscheinlich zu Beginn der restaurativen Breschnew-Aera, werden vom Verteidigungsminister der UdSSR, Marschall Malinowski, Anpassungen des strategischen Gesamtplanes des WAPA vorgenommen. Bis 1963 sei die Neutralität der Schweiz, so der tschechoslowakische General Sejna in seinen Erinnerungen², in den operativen militärischen Plänen

² We Will Bury You. London 1982.



respektiert worden. Malinowski erklärt, niemand könne Neutral sein, auch die Schweiz nicht, deren Armee von den Planern des WAPA zu den NATO Streitkräften gerechnet werde ; deshalb zähle die Invasion der Schweiz zu den Vorgaben der Planung.

In den 1960er Jahren bildet sich in der Führung der KPC ein Reformflügel ; Unruhe entsteht bei der Diskussion über die Ursachen der stalinistischen Terrorprozesse und der Forderung der Slowakei nach echter Föderalisierung.

Entwicklung von 1968 bis 1991

Am 4. Januar 1968 wird Dubcek Parteichef der KPC. Damit beginnt die Reformphase des sogenannten *Prager Frühlings* mit einer Liberalisierung des Regimes und Ansätzen einer Wirtschaftsreform. Die kommunistische Partei

beschliesst im April 1968 ein Aktionsprogramm : Manifest für einen « *Sozialismus mit menschlichem Antlitz* ». Das Bündnis mit der Sowjetunion wird jedoch nicht in Frage gestellt. Es gelingt der Sowjetunion weder mit diplomatischem noch militärischem Druck die Reformen zu stoppen. Am 21. August 1968 beendet die militärische Besetzung der Tschechoslowakei durch Truppen des WAPA den *Prager Frühling*, welcher eine Gefährdung des Herrschaftssystems in andern kommunistischen Staaten in Osteuropa hätte bedeuten können. Es folgt eine Entmachtung der Reformkursvertreter und die Rückgängigmachung der Demokratisierung. Eine grossangelegte *Säuberung* trifft vor allem die Intellektuellen, die zahlreich ins Exil gehen.

Am 4. Oktober 1968 schliesst die Tschechoslowakei einen Vertrag über die Stationierung sowjetischer Truppen ab. Seit der Intervention durch Truppen des WAPA stehen rund 80000 Mann Sowjettruppen im Land.

1970 wird ein Freundschaftsvertrag mit der UdSSR abgeschlossen. In den 1970er Jahren formiert sich eine starken Verfolgungen ausgesetzte Bürgerrechtsbewegung gegen die repressive Politik der Parteiführung. Die kommunistische Führung gehört zu den Befürwortern eines harten Vorgehens bei der Bewältigung der Krise im Ostblock. Am 9. Januar 1977 unterzeichnen ca. 300 dissidente Intellektuelle ein grundlegendes Manifest, die Charta 77, in der sie die Verwirklichung der Vereinbarungen von Helsinki (Menschenrechte) fordern.

Fortsetzung des Kalten Krieges

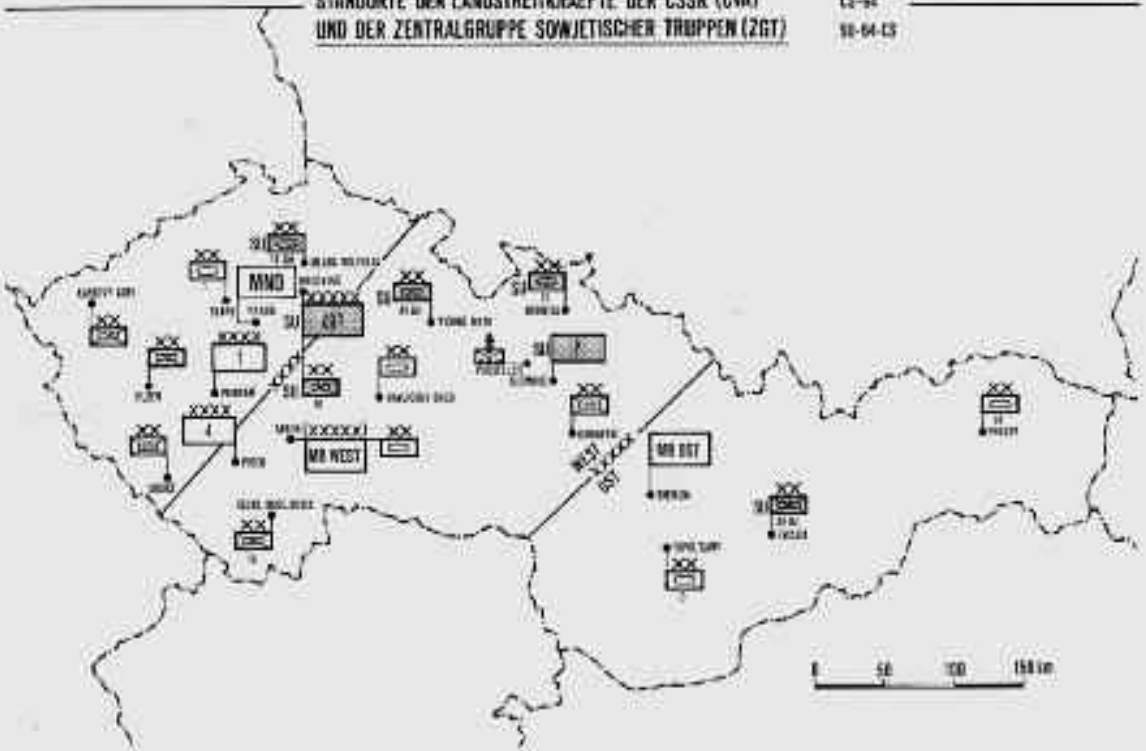
Die Tschechoslowakische Sozialistische Republik (CS) kennt die allgemeine Wehrpflicht vom 20. bis 50. Altersjahr mit einer Dienstzeit von 24 Monaten beim Heer und 36 Monaten bei der Luftwaffe. Die Streitkräfte der Tschechoslowakischen Volksarmee (CVA) haben eine Gesamtstärke von 207 250 Mann (Heer 148 000, Luftwaffe 59 250) ; dazu kommen noch 280 000 Mann Reserve. Daneben gibt es Grenztruppen (11 000 Mann) und eine Volksmiliz (rund 120 000 Mann ; sie soll auf 250 000 Mann vergrössert werden). Oberbefehlshaber der Streitkräfte ist der Staatspräsident, die Verantwortlichkeit für die gesamte Verteidigung liegt beim Verteidigungsrat (Vorsitz Generalsekretär der Kommunistischen Partei). Die CS (bzw. CSSR) und die CVA sind in die Kommandostruktur des WAPA integriert.

Im Frieden existiert ein Oberkommando und Stab der Vereinten Streitkräfte der WAPA-Staaten. Diesem unterstellt sind die Vereinigten Streitkräfte, einerseits die Streitkräfte der einzelnen Staaten wie der CS, andererseits die Gruppen der sowjetischen Truppen, die in den einzelnen Staaten stationiert sind, wie in der CS. Im Kriegsfall ist der sowjetische Generalstab (STAVKA) höchste militäris-

NUR FÜR DIENSTLICHEN GEBRAUCH

STANDORTE DER LANDSTREITKRAEFTE DER CSSR (CVA)
UND DER ZENTRALGRUPPE SOWJETISCHER TRUPPEN (ZGT)

CS-64
SS-64-CS



che Instanz, welchem die verschiedenen Kriegsschauplätze unterstellt sind, so auch der Kriegsschauplatz (TV) Europa. Dieser gliedert sich in die (Teil-) Kriegsschauplätze (TVD) Nord-, Mittel- und Südwesteuropa. In Mitteleuropa besteht eine Nord-, West- und eine Südwestfront, nördlich durch die Ostsee und südlich durch die Nordgrenze Oesterreichs eingegrenzt. In der Tschechoslowakei sind folgende Landstreitkräfte stationiert :

- Landstreitkräfte der CSSR (CVA) mit Oberkommando,
- Zentralgruppe der sowjetischen Truppen (ZGT), die Landstreitkräfte der UdSSR in der CSSR mit Oberkommando.

Dem Ministerium für Nationale Verteidigung (MNO) in Prag unterstehen die beiden Militärbezirke (MB) West in Tabor (für Böhmen und Mähren) und Ost in Trenčin (für die Slowakei). Das Schwergewicht der CVA liegt im MB West, wo die 1. Armee (Přibram) und die 4. Armee (Písek) stationiert sind ; die beiden Armeen bestehen aus 3 Panzer- und 5 Mot Schützendivisionen. Im MB Ost

sind nur 2 Panzerdivisionen stationiert. Die CVA Landstreitkräfte verfügen im weiteren über eine Artilleriedivision, 6 Pionierbrigaden, 3 SCUD-Raketenbrigaden und ein Luftlanderegiment (Prostejov).

Das Oberkommando der ZGT befindet sich in Mlada Milovice ; ihm unterstellt sind 2 Panzer- und 3 Mot Schützendivisionen, ferner 3 Raketen-, 1 Artillerie- und 1 Luftsturmbrigade.

Die Landstreitkräfte auf dem Staatsgebiet der Tschechoslowakei bestehen somit aus 10 CVA und 5 Sowjetischen (SU) Divisionen, total 15 Divisionen ; die CVA Divisionen besitzen 3500 und die SU Divisionen 1500 Panzer, total 5000 Panzer. In der CVA Divisionen sind 195 000 Mann in den SU Divisionen 80 000 Mann eingeteilt, total 275000 Mann.

Von Interesse ist der Bereitschaftsgrad dieser WAPA-Divisionen. Während eine CVA Division in die Bereitschafts-Kategorie A/I fällt, d.h. Personal und Material zu 100 % bereit, Mobilisationsdauer 1 Tag, ist für die andern neun CVA Divisionen keine Angabe über die Bereitschaft ersichtlich. Bei diesen Divisionen handelt es sich wahrscheinlich um Kaderverbände mit reduzierten Beständen in Friedenszeiten, die eine Mobilisierungsdauer von mehreren Wochen bzw. Monaten aufweisen. Von den 5 SU Divisionen fallen alle in die Bereitschafts-Kategorie A/I.

Bei den Luftstreitkräften ergibt sich für den Raum der Tschechoslowakei folgendes Bild : Die tschechoslowakischen Luftstreitkräfte mit Kommando in Prag sind in 2 Luftarmeen gegliedert ; sie zählen rund 490 Kampfflugzeuge und rund 260 Helikopter (davon rund 40 Kampfhelikopter) inklusive Heeresfliegerkräfte. Daneben existieren mehrere Fliegerabwehrdivisionen, bestehend aus Flaklenkaffenregimentern. Die Luftstreitkräfte der Zentralgruppe der sowjetischen Truppen in der Tschechoslowakei (ZGT) mit dem Kommando in Milovice zählen rund 110 Kampfflugzeuge und 90 Kampfhelikopter. Total sind somit in der CSSR rund 600 Kampfflugzeuge und rund 350 Helikopter, davon rund 130 Kampfhelikopter, stationiert.

In den Erinnerungen von General Sejna wird unter Bezugnahme auf Marschall Malinkovski erwähnt, dass bei einem Ausbruch eines 3. Weltkrieges gleich zu Beginn ein strategischer Ueberfall auf die Schweiz geplant sei. Sowjetische Fallschirmtruppen würden in Zusammenarbeit mit (CVA) Landstreitkräften die Schweiz besetzen. Am Tag 3 nach Ausbruch der Kampfhandlungen würden die WAPA-Truppen alle wichtigen Zentren der Regierung, der Industrie, Bevölkerung und die militärischen Schlüsselpunkte der Schweiz eingenommen haben. Bei einem lokalen Krieg in Deutschland müsse die Schweiz besetzt werden, um einer möglichen Flucht von geschlagenen *Faschisten* in die Schweiz zuvorzukommen.

Auch die Tschechen beschaffen sich ein eigenes Kartenwerk der Schweiz. Die tschechischen Landkarten haben den Massstab 1 : 50 000, sind ebenfalls « GEHEIM » (*TAJNE*) klassifiziert und Herausgeber ist der Generalstab der Tschechoslowakischen Volksarmee.

Die vorliegende tschechoslowakische Karte ist erneuert gemäss topografischer Karte der Schweiz 1 : 50000, Ausgabe 1981 ; demnach müssen bereits in den 1970er Jahren tschechische Karten der Schweiz bestanden haben. Die Karte unterscheidet vor allem das Gelände (Höhenkurven), Siedlungen und Verkehrswege, insbesondere Autobahnen, Strassen nach Kategorien und Eisenbahnlinien. Der *Vorteil* der tschechischen gegenüber den sowjetischen Karten : Sie sind leicht lesbar, da in lateinischer Schrift geschrieben.

In der Legende wird die magnetische Deklination erklärt ; dazu unter anderem die folgende Bemerkung : « Die magnetische Deklination ist berechnet gemäss 1.7.1989 (!). Daraus lässt sich ableiten, dass das tschechische Kartenwerk der Schweiz bis einige Monate vor dem Umsturz in Prag (Herbst 1989) konsequent aufdatiert worden ist.

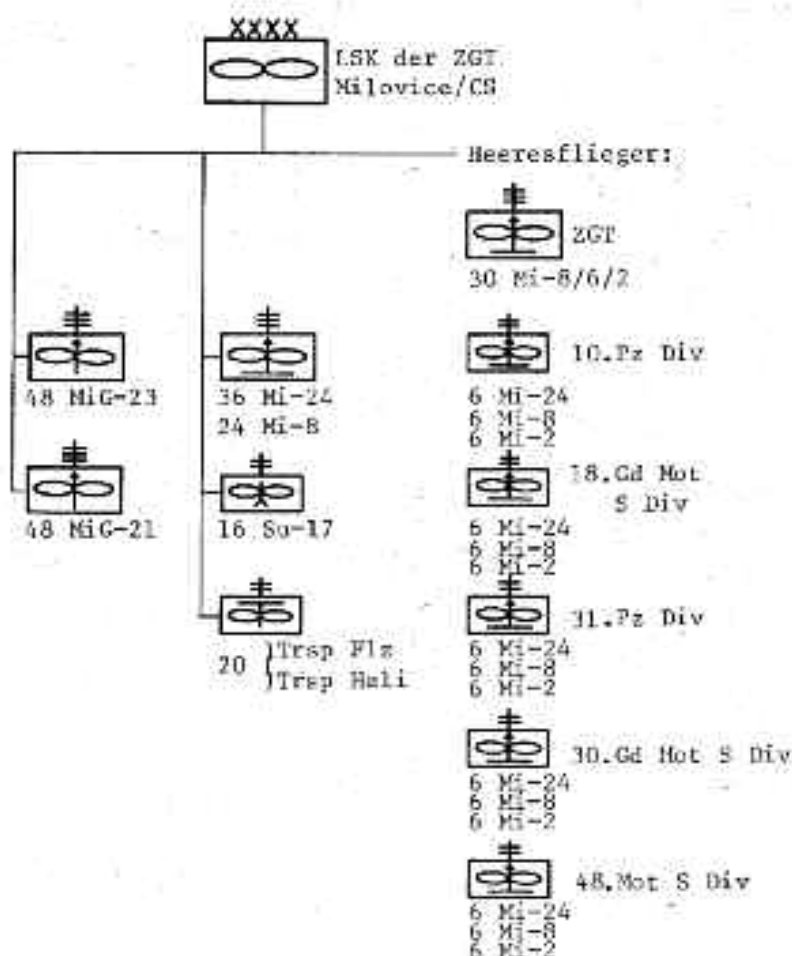
Eine Bedrohung für die Schweiz aus Richtung Ost hat ohne Zweifel bestanden ; die Landkarten der sowjetischen und tschechischen Streitkräfte dienten mit grosser Wahrscheinlichkeit als Grundlage für die Angriffsplanungen ; über die Details fehlen zur Zeit noch entsprechende Unterlagen. Der Bereitschaftsgrad der WAPA-Divisionen im Gebiet der Tschechoslowakei lässt für einen Grossangriff gegen Westen auf eine notwendige (längere) Vorbereitungszeit schliessen. Räumlich gesehen beträgt die Distanz von der tschechischen Westgrenze im Böhmerwald bis zur schweizer Ostgrenze im Thurgau ca. 315 Kilometer. Diese Distanz, mit einer Besetzung von Teilen der Schweiz, in 3 Tagen zu bewältigen, hätte doch einer ausserordentlichen Leistung der WAPA-Streitkräfte bedurft. Zwischen dem Eisernen Vorhang und dem Bodensee liegt immerhin in Süddeutschland noch das Abwehredispositiv der NATO-Streitkräfte. Im übrigen wäre auch die Schweizer (Miliz-) Armee nach 2 Tagen mobilisiert und einsatzbereit gewesen.

Wende und Zusammenbruch des Ostblocks

Die Wahl von Gorbatschow am 10. März 1985 zum Parteichef der Sowjetunion bedeutet den Abschluss der Ära Breschnew und seiner beiden kurzzeitigen Nachfolger. Gorbatschow steuert einen Reformkurs in der Sowjetunion und auch gegenüber dem Westen ; dies zeitigt auch Auswirkungen auf die Ostblockstaaten.

6.3. Organisation der Luftstreitkräfte
der Zentralgruppe sowjetischer Truppen
in der Tschechoslowakei

| | | |
|---------------------|-----------|----------------|
| Gesamttotal ZGT-LSK | | 112 Kampfflitz |
| Kontrolle | Jabo | - " |
| " | Jäger | 96 " |
| " | Aufklärer | 16 " |
| Kampfheli | | 90 |



In der Tschechoslowakei sind die 1980er Jahre geprägt durch eine wirtschaftliche Entwicklung, die hinter den Erwartungen und Plänen zurückbleibt. Versorgungsprobleme und Preiserhöhungen prägen die Wirtschaft. Die tschechoslowakische Führung, unter dem Druck der innenpolitischen Reformen der UdSSR, kündigt im Juli 1987 eine Umstrukturierung der Wirtschaft an. Ende 1987 und 1988 erfolgen verschiedene Wechsel in der Regierung und Partei.

Am 7. Dezember 1988 kündigt Gorbatschow eine einseitige sowjetische Truppenreduktion unter anderem in der DDR, der CSSR und in Ungarn an. Ungarn beginnt am 2. Mai 1989, als erstes Ostblockland, mit dem Abbau des *Eisernen Vorhangs* (an der Grenze zu Oesterreich). Vom August bis zum Oktober 1989 wählen zehntausende DDR-Bürger den Weg über die Tschechoslowakei und Ungarn in die Freiheit. Am 9. November öffnet die DDR die Grenze zur Bundesrepublik Deutschland, die Berliner Mauer fällt und damit der *Eiserne Vorhang* zwischen den beiden deutschen Staaten. Dies ist das nach aussen sichtbare Ereignis des Beginns des Zusammenbruchs des Ostblocks.

Das Volk in der Tschechoslowakei erzwingt mit Demonstrationen (ab August) im November 1989 den Dialog zwischen der Regierung und den Oppositionsgruppen, die sich im sogenannten Bürgerforum zusammengeschlossen haben. Am 10. Dezember 1989 stellen die Oppositionellen die Mehrheit in der Regierung der Tschechoslowakei. Am 28. Dezember 1989 wird Dubcek (Symbol des Prager Frühlings) zum Parlamentspräsidenten und am 29. Dezember 1989 wird der Sprecher des Bürgerforums Havel zum Staatspräsidenten gewählt. Im Februar 1990 beginnt der Abzug der sowjetischen Truppen aus der Tschechoslowakei, der im Juni 1991 abgeschlossen ist. Die WAPA-Staaten beschliessen am 7. Juni 1990 die Umwandlung des Militärbündnisses in eine politische Allianz.

Der KSZE-Gipfel in Paris beschliesst am 21. November 1990 die Charta für ein neues Europa und erklärt die Spaltung Europas und den Kalten Krieg für beendet.

Am 31. März 1991 lösen die WAPA-Staaten die militärischen Strukturen des Bündnisses auf und am 1. Juli 1991 wird in Prag die politische Auflösung des WAPA beschlossen. Am 31. Dezember 1992 trennen sich die beiden Republiken Tschechei und Slowakei auf friedlichem Weg in zwei selbständige Staaten. Damit entsteht am 1. Januar 1993 die Tschechische Republik ; sie wird am 12. März 1999 in die NATO aufgenommen.

R. H.

Bibliographie

- *Die grosse Bertelsmann Lexikothek*. Bertelsmann Lexikon in 15 Bänden. Gütersloh 1986-1988.
- *Die grosse Bertelsmann Lexikothek*. Unser Jahrhundert in Wort, Bild und Ton, Die 40er, 50er, 60er, 70er, 80er, 90er Jahre. Gütersloh 1985, 1985, 1984, 1984, 1994, 2001.
- Generalstab der Tschechoslowakischen Volksarmee, Tschechoslowakische Topografische Karte 1 : 50000, Schweiz : Kanton Bern, Fribourg ; Bern (L-32-39B), 1981/1989. Eidgenössische Militärbibliothek Bern (die sowjetischen und tschechoslowatischen Karten der Schweiz sind in der Zentralbibliothek Zürich deponiert).
- Haudenschild Roland : « Die Schweiz im östlichen Blickfeld », *Armee-Logistik*, Nr. 11, November 2004, S. 3-6.
- H.G. : « Die tschechoslowakische Volksarmee », *Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift*, Nr. 10, Oktober 1987, S. 677.
- Locher Anna, Nünlist Christian: «Vor fünfzig Jahren gegründet. Die kurze Geschichte des Warschaupakts», *Neue Zürcher Zeitung*, Nr. 111, 14./15. Mai 2005, S. 9; Hinweis auf den «Kriegsplan von 1964 für die tschechoslowatische Front, der Anfang 2000 im Militärarchiv in Prag entdeckt wurde».
- *La Suisse et la guerre froide/Die Schweiz und der Kalte Krieg 1950 -1990*. Berne, Association suisse d'histoire et des sciences militaires, 2003.
- ND/FFND (Nachrichtendienst/Flieger-Flabnachrichtendienst) : Nachrichtenbulletin 1/84. Organisation und Dislozierung Streitkräfte Ost, März 1984.
- *Schweizer Lexikon*, Volksausgabe in zwölf Bänden. Visp 1999, Band 11, S. 312 (Tschechoslowakei).
- Sejna Jan : *We Will Bury You*. London 1982.
- Stüssi-Lauterburg Jürg : « Angriffe und Angriffspläne gegen die Schweiz von 1792 bis 2003 », *Blattanne. Operationsziel Schweiz – eine Analyse*, Beilage zur *Allgemeinen Schweizerischen Militärzeitschrift*, Nr. 2, Februar 2003, S. 2-19, insbesondere S. 17-19.

Résumé

La seconde moitié du XX^e siècle est marquée par le conflit latent, communément appelé la guerre froide. La confrontation de deux idéologies est à la base de l'opposition Est-Ouest. L'Union soviétique dirige le bloc de l'Est, les Etats-Unis se trouvent à la tête de celui de l'Ouest. Des deux côtés du Rideau de fer qui sépare l'Europe, les troupes de l'Organisation du Pacte de Varsovie et celles du Traité de l'Atlantique Nord se font face les armes à la main. C'est l'équilibre de la terreur qui empêche une Troisième Guerre mondiale d'éclater.

Le bloc de l'Est n'a jamais été homogène. Des soulèvements populaires secouent un certain nombre d'Etats et entraînent des interventions répétées des forces de l'Union soviétique et du Pacte de Varsovie. La Tchécoslovaquie est intégrée politiquement, économiquement et militairement dans le système dirigé par l'Union soviétique. A l'exception de l'éphémère Printemps de Prague, il règne en Tchécoslovaquie un régime communiste répressif. Les forces armées tchèques font partie de l'Organisation du Pacte de Varsovie et sont intégrées dans les plans.

Si les Soviétiques établissent des cartes de la Suisse, les Tchèques, de leur côté, en font de même. Ces cartes auraient été utiles lors d'une offensive contre l'Europe occidentale, surtout lors d'une occupation de la Suisse. Fait étonnant, ces cartes sont complétées et adaptées pratiquement jusqu'à l'avènement de la démocratie à Prague...

Vier Auslandeinsätze von Schweizer Soldaten des 20. Jahrhunderts

■ Dr Roland Haudenschild ¹

Während Jahrhunderten, praktisch von der Gründung der alten Eidgenossenschaft bis Mitte des 19. Jahrhunderts, waren Schweizer Soldaten im Weltgeschehen bewaffnete Akteure in eigenen oder fremden Uniformen ; sie dienten anfänglich dem Vaterland später vorwiegend fremden Mächten. Ein Wandel ergab sich mit der Gründung des modernen Bundesstaates von 1848, welcher in seiner Verfassung fremde Kriegsdienste verbot. Erst nach dem 1. Weltkrieg begann eine neue Form von Einsätzen im Ausland, indem Schweizer Soldaten nun der Erhaltung des Friedens dienten. Die glaubwürdige Neutralität der Schweiz erwies sich als vorteilhaft für solche Aktionen auf der Weltbühne. Zur Darstellung gelangen die Einsätze zugunsten der Warenzüge, in Korea, Namibia und der Westsahara.

Die Warenzüge nach Osteuropa 1919-1920

Lage am Ende des 1. Weltkrieges

Der 1. Weltkrieg hatte als imperialistischer Machtkrieg begonnen und entwickelte sich mit der russischen Revolution 1917, dem Kriegseintritt der USA 1917 und Wilsons 14 Punkten zur Dimension « Krieg der Demokratie gegen die Autokratie ». Die beiden Vielvölkerstaaten Oesterreich-Ungarn und Osmanisches Reich lösten sich bei Kriegsende 1918 auf, aber auch die Monarchien in Deutschland, Oesterreich-Ungarn und Russland wurden gestürzt. In Osteuropa musste die Landkarte neu gezeichnet werden, es entstanden eine Reihe

¹ Oberst Roland Haudenschild ist Milizoffizier. Die wirtschaftswissenschaftlichen Studien an der Universität Bern schloss er als Dr. rer. pol. ab und die verwaltungswissenschaftliche Ausbildung am IDHEAP/Université de Lausanne mit einem Master of Public Administration MPA. Verschiedene Tätigkeiten in Wirtschaft und Verwaltung sowie in UNO-Missionen im Ausland ; heute in der Publizistik tätig. Roland Haudenschild gehörte als Major und Chef des Kommissariatsdienstes folgenden UNO-Missionen im Ausland an : 1989/1990 der *Swiss Medical Unit* in Namibia, UNTAG und 1991/1992 der *Swiss Medical Unit* in der Westsahara, MINURSO.

von Staaten wie Finnland, Litauen, Lettland, Estland, Polen, Freie Stadt Danzig, Tschechoslowakei, Oesterreich, Ungarn und Jugoslawien. Der 1. Weltkrieg veränderte das Staatsgefüge Europas nachhaltig ; neben neuen Staaten wurden viele Grenzen verändert. Nicht durchgesetzt wurde jedoch das Selbstbestimmungsrecht der Völker, es bestanden weiterhin Probleme nationaler Minderheiten auch in den neuen Staaten, zum Teil wurden sogar neue derartige Probleme geschaffen. In allen kriegführenden Staaten ereigneten sich politische Krisen und anschliessend wurden sie von den üblichen Folgen grosser Kriege wie Inflation, Wirtschaftskrise und innere Konflikte betroffen.

Obschon 1918 die Proklamation der Republik Polen erfolgte, fand Polen seine territoriale Gestalt erst in den folgenden Jahren. Als schwieriger aussenpolitischer Aspekt bestand ein gespanntes Verhältnis zu Deutschland und der Sowjetunion. Innere politische Spannungen und wirtschaftliche Schwierigkeiten prägten den Beginn der Eigenstaatlichkeit. Polen konnte zunächst nur mühsam und mit französischer Hilfe seine Existenz gegen die Sowjetunion verteidigen.

Wirtschaftliche Interessen und staatliche Unterstützung

Am Ende des 1. Weltkrieges bricht das Welthandelssystem zusammen ; die Kriegswirtschaft hat die am Konflikt beteiligten Staaten erschöpft. Die jungen Staaten in Osteuropa befinden sich im Aufbau und sehen sich ausserstande die Sicherheit der Handelswege zu gewährleisten. Es besteht aber eine grosse Nachfrage nach ausländischen Produkten, die im eigenen Land nicht mehr hergestellt werden und Mangelware sind. Demgegenüber hat die neutrale Schweiz den 1. Weltkrieg mehr oder weniger schadlos überstanden, ihr Produktionsapparat ist intakt. Schweizer Produkte sind zu dieser Zeit auf dem Weltmarkt gefragt und die Lager sind voll. Wie kann man Angebot und Nachfrage zusammenführen ? Da verfallen Schweizer Kaufleute auf die Idee militärisch eskortierter Warenzüge ins Ausland. Ab März 1919 gehen entsprechende Begehren an die Bundesverwaltung und die militärischen Kommandostellen. Am 7. April 1919 sendet die Abteilung für Industrielle Kriegswirtschaft des Volkswirtschaftsdepartements ein Kreisschreiben an die interessierten Kreise der Schweizer Wirtschaft. Das Schweizerische Militärdepartement (SMD) erklärt sich bereit, auf Ansuchen « militärische Bewachungsdetachemente » für Warentransporte in den europäischen Osten zur Verfügung zu stellen. Vorerst weiss nur Oberst Bodmer, Chef Abteilung Transporte und Quarantänen im SMD Bescheid über die Angelegenheit. Nach diversen verwaltungsinternen Turbulenzen liegt am 12. Mai 1919 das von Bodmer verfasste Reglement *Schweizerische Handelseskorten für die Auslandzüge* im Druck vor.

Die Soldaten werden für diese Eskorten *angeworben* ; es ist eine freiwillige Dienstleistung, mit Soldzulage im Ausland von 30 Franken für Offiziere und

20 Franken für Unteroffiziere und Soldaten. Eine beachtliche Zulage mit grosser Kaufkraft, dafür darf kein eigener Handel betrieben und über die Reise ohne ausdrückliche Genehmigung keine Angaben gemacht werden. Besoldung, Verpflegung und Unterkunft gehen zu Lasten der Unternehmer.

Schweizer Exporteure, grosse Einzelunternehmen und Konsortien machen ausgiebig Gebrauch von der Möglichkeit eine Eskorte zu beanspruchen. Damit können Schweizer Exportwaren sicher in den Osten befördert werden. Pro Zug werden Waren im Werte von 8 bis 12 Millionen Franken befördert. Gesamthaft können auf diese Weise für rund 250 Millionen Franken Waren ausgeführt werden ; ohne Eskorten wäre ein solcher wirtschaftlicher Erfolg unmöglich gewesen.



Rechts ein Schweizersoldat eines Schweizerischen Warenzuges mit Destination Polen (*Patrie suisse*).

Die Exporteure empfinden einen berechtigten Stolz über diesen Erfolg. Nur der Generalstabschef betrachtet diese Eskorten als fragwürdig und nicht zum Ansehen der Armee beitragend und verlangt deren Abschaffung, dringt aber mit seinem Anliegen nicht durch, da Bodmer und die Wirtschaft dafür plädieren.

Warschauer Warenzüge

Die Eskorten der Warenzüge sind ein Abenteuer der besonderen Art, denen sich die Soldaten fern der Heimat ausgesetzt sehen. Die Züge bestehen aus Personen- und einem Küchenwagen sowie aus rund 40 Güterwagen auf welchen die Exportwaren verladen sind. Eine Eskorte besteht aus einem Kommandanten, Offizieren, Unteroffizieren und Soldaten, total rund 40 Mann. Nach Polen werden mehrere Warenzüge geführt. Die Reise geht zum Beispiel von Buchs via Arlberg, Innsbruck, Salzburg nach Wien und weiter über die Tschechoslowakei d.h. Lundenburg und Oderberg nach Polen, über Petrowice, Granica, Tschens-tochau nach Warschau. Der 3. Warenzug fährt am 21. Mai in der Schweiz ab und trifft am 28. Mai 1919 in Warschau ein ; er benötigt zwei Tage bis Wien, wo ein Wagen für Schweizer in Budapest abgehängt und nach Ungarn dirigiert wird. Der 4. Warenzug ist länger unterwegs, vom 14. Juli bis 15. September 1919. Probleme stellen sich teilweise an den Grenzübergängen, wegen fehlenden Wagenpapieren und vor allem wegen der Lokbespannung. Mit der Bahnverwaltung wechseln auch die Lokomotiven, die sich zum Teil als zu schwach für einen Zug von rund 50 Wagen erweisen. Die leeren Züge mit Importwaren für die Schweiz zu beladen, kann im Ausland mangels geeigneter Waren praktisch nicht verwirklicht werden. Mit jedem Zug reisen auch Zivilpersonen als Vertreter des auftraggebenden Konsortiums mit. Ab Spätherbst 1919 reicht für Züge nach Polen eine zivile Wachtmannschaft aus.

Für Züge nach Serbien und Rumänien sind militärische Handelseskorten noch notwendig. Ab 1. Oktober 1920 wird die Zivilbegleitung generell eingeführt. Im übrigen sind auch englische und französische Warenzüge zu dieser Zeit militärisch eskortiert. Die Schweizer Soldaten der militärisch eskortierten Warenzüge haben dem Land unter schwierigen Bedingungen gute Dienste geleistet. Eine Zusammenarbeit Wirtschaft und Staat im Sinne der Förderung der gemeinsamen Wohlfahrt, wie in der damaligen Bundesverfassung enthalten, hat sich bestens bewährt, zur Zufriedenheit aller Beteiligten².

² Literatur (Auswahl) : Artikel « Polen », *Schweizer Lexikon Volksausgabe. Visp, 1999, Band 9, S. 163-168* ; Stüssi-Lauterburg Jürg : « Die Warenzüge. Die militärisch eskortierten Warenzüge nach Osteuropa 1919-1920 », *Beilage zur Allgemeinen Schweizerischen Militärzeitschrift ASMZ*, Nr. 4, April 2001, S. 7-14 ; Vaucher Robert : « Soldats suisses en Pologne », *La Patrie Suisse*, Genève, N° 673, 9 juillet 1919, p. 163-164.

Chronologie 1918-1920

Europa

- 03.11.1918 Waffenstillstand zwischen Oesterreich und den Alliierten
- 07.11.1918 In Lublin wird die Republik Polen ausgerufen
- 11.11.1918 Waffenstillstand von Compiègne zwischen Deutschland und den Alliierten
- 22.11.1918 Pilsudski wird Staatschef Polens
- 20.03.1919 Anerkennung Polens durch die Schweiz (als erstes Land)
- 28.06.1919 Friede von Versailles zwischen Deutschland und den Alliierten
- 10.09.1919 Friede von Saint-Germain-en-Laye zwischen Oesterreich und den Alliierten

Schweiz

- 09.11.1918 Anfang des Landesgeneralstreiks. Truppenaufgebot für den Ordnungsdienst
- 22.11.1918 Fahrplanreduktion. Einschränkung des Zivilfahrplans
- 11.12.1918 General Wille auf eigenes Gesuch entlassen
- 1919 Bereitstellung von Lokomotiven und Wagen zum Abholen von Lebensmitteln und Gütern im Ausland. Vermehrung des Güterwagenparks. Kohlennot.
- 01.10.1920 Offizielle Beendigung des Aktivdienstes

Waffenstillstandskommission in Korea

Krieg und Waffenstillstand

Im Herbst 1945 besetzten die Russen Korea nördlich des 38. Breitengrades und die Amerikaner südlich davon. Norden und Süden konnten sich aber aus ideologischen Gründen nicht einigen, einen gemeinsamen Staat zu bilden. Im Norden entstand in der Folge ein kommunistischer Staat, die Demokratische Volksrepublik Korea mit Pjongjang als Hauptstadt. Aus dem Süden wurde die westlich orientierte Republik Korea mit der Hauptstadt Seoul. Bis Mitte 1949 waren alle sowjetischen und amerikanischen Truppen aus Nord- und Südkorea abgezogen.

Am 25. Juni 1950 überschritten nordkoreanische Truppen überraschend den 38. Breitengrad und griffen Südkorea an. Der UN Sicherheitsrat (in Abwesenheit der Sowjetunion) empfahl seinen Mitgliedstaaten Südkorea alle notwendige Hilfe zu leisten, um den Aggressor zurückzuschlagen. Nachdem die Nordkoreaner fast den gesamten Süden überrannt hatten, landeten amerikanische Truppen in der südkoreanischen Hafenstadt Pusan um die Südkoreaner zu unterstützen. US General Mac Arthur kommandierte die UN Truppen, denen Kontingente aus sechzehn Nationen angehörten. Nachdem die Nordkoreaner bis an die chinesische Grenze im Norden zurückgeworfen waren, beteiligten sich auch chinesische Freiwilligenverbände am Feldzug. Nach wechselseitigem Geschehen



Korea.

mit mehreren Aktionen Nord-Süd und Süd-Nord stabilisierte sich die Front nördlich des 38. Breitengrades. Im Mai 1951 machten die Amerikaner den Vorschlag, Waffenstillstandsverhandlungen aufzunehmen ; diese begannen am 10. Juli 1951, zogen sich aber über zwei Jahre hin. Während den Verhandlungen gingen die Kämpfe unvermindert weiter.

Waffenstillstandsabkommen

Nach langwierigen Verhandlungen wurde am 27. Juli 1953 das noch heute gültige Waffenstillstandsabkommen unterzeichnet. Im Abkommen waren zwei



Swiss Medical Clinic in Namibia.



Neutral Nations Supervisory Commission (NNSC) vor der Peace Pagoda, in der 1953 der Waffenstillstand abgeschlossen wurde. Von links: Generäle Wagrowski P, Rihner CH, Grafström S, Bures CS; hinten Brig.Gen. Mohn (eigentlich Diplomat), Brig.Gen. Asper (Oberst i Gst), hinter Säule Col. Bossi (Legationsrat); vor dem Eingang zur längst abgebrochenen Peace Pagoda, in der 1953 der Waffenstillstandsvertrag unterzeichnet wurde.

neutrale Kommissionen vorgesehen. Eine war zuständig für die Heimschaffung der Kriegsgefangenen und konnte nach Auftragserfüllung 1954 aufgelöst werden. Die andere war für die Ueberwachung des Waffenstillstandes vorgesehen und setzte sich aus Staaten zusammen die nicht aktiv am Koreakrieg beteiligt waren. Nordkorea schlug Delegationen aus Polen und der Tschechoslowakei vor, Südkorea solche aus Schweden und der Schweiz. Die *Neutral Nations Supervisory Commission for the Armistice in Korea (NNSC)* musste 1956 alle ihre Inspektionsteams aus Nord- und Südkorea zurückziehen und die damit verbundenen aktiven Kontrollarbeiten einstellen. Ab diesem Zeitpunkt beschränkte sich die Tätigkeit der *NNSC* Delegationen auf wöchentlich in Panmunjom stattfindende Sitzungen und Verhandlungen auf diversen Stufen sowie täglichen Treffen von Offizieren der *NNSC* mit Vertretern der beiden Kriegsparteien. Am 25. Juni 1953 verliessen die ersten Offiziere der schweizerischen *NNSC* Delegation die Schweiz und bis im September 1953 befanden sich 95 schweizerische Militärpersonen in Korea. Nachdem sich die Delegationen von Kontrollarbeiten nach Panmunjom zurückziehen mussten, verblieb noch eine Schweizerdelegation von ca. 10 Personen im Einsatz ; im Zeitablauf ist diese Delegation auf heute noch fünf Offiziere reduziert worden.

Das gegenseitige Misstrauen zwischen Nord- und Südkorea besteht bis zum heutigen Tag. Auf der koreanischen Halbinsel befindet sich das grösste in Mannschaftsbeständen gemessene Militärpotential der Welt. Im Norden steht eine Armee von mehr als 1 Million Mann, im Süden rund 670 000 Mann, davon rund 35 000 Amerikaner. Nördlich und südlich der Demarkationslinie befindet sich je eine Pufferzone von zwei Kilometer Breite die bis heute die beiden Korea trennt. Die Anwesenheit der *NNSC* Delegationen wurde vor allem zur Zeit des Kalten Krieges von beiden Kriegsparteien begrüsst ; so ist Panmunjom bis heute als wichtigste Schnittstelle für die Kommunikation zwischen den beiden Koreas zu betrachten.

Entwicklungen und Zukunft

1991 wurde der amerikanische Leiter der Delegation der südlichen Kriegspartei durch einen Südkoreaner ersetzt, daraufhin sagte der Norden die Treffen der Waffenstillstandskommission ab. Nordkorea verweigerte in der Folge auch die Annahme von Meldungen und erklärte den Abbruch aller formellen Beziehungen zur *NNSC*, was den Unterbruch des militärischen Dialogs bedeutete. Ferner erklärte Nordkorea die polnische und tschechoslowakische Delegation als unerwünscht. 1993 brachte die Auflösung der Tschechoslowakei und damit auch der Delegation dieses nicht mehr bestehenden Staates. 1995 musste die polnische Delegation nach einem Ultimatum Nordkorea verlassen ; die schwedische und schweizerische Delegation wurden von Nordkorea in der Benützung der gemeinsamen Sicherheitszone eingeschränkt.

Die drei restlichen Delegationen aus Polen, Schweden und der Schweiz treffen sich nach wie vor regelmässig in Panmunjom. Natürlich stellt sich heute die Frage nach dem Sinn und Zweck der NNSC. Die NNSC ist nicht mehr aktions- und beschlussfähig und bleibt trotzdem ein integrierender Bestandteil des Waffenstillstandsabkommens. Solange dieses noch besteht und zum Beispiel kein Friedensvertrag abgeschlossen wird, kann die Schweiz im Sinne der Vermittlung von « Guten Diensten » ihr Mandat nicht niederlegen. Insbesondere beharrt die südliche Kriegspartei auch heute auf dem Weiterbestehen der NNSC. Für die Schweiz sind heute fünf Offiziere, ein Diplomat als Delegationsleiter und vier Milizoffiziere, in Panmunjom tätig. Wie lange diese Mission noch andauert kann niemand vorhersagen ; eine Vereinigung der beiden grundverschiedenen koreanischen Staaten liegt noch in weiter Ferne. Die schrittweise friedliche Annäherung ist aber zu unterstützen³.

Chronologie

| | |
|------------|---|
| 09.08.1945 | Sowjetische Truppen besetzen den Norden Koreas |
| 02.09.1945 | Japan kapituliert |
| 08.09.1945 | Amerikanische Truppen besetzen den Süden Koreas |
| 25.12.1948 | Die letzten sowjetischen Besatzungstruppen ziehen sich aus Nordkorea zurück |
| 29.06.1949 | Die letzten amerikanischen Truppen verlassen Südkorea |
| 25.06.1950 | Einmarsch nordkoreanischer Truppen in Südkorea. Beginn Koreakrieg |
| 10.07.1951 | Beginn der Waffenstillstandverhandlungen |
| 27.07.1953 | Unterzeichnung des Waffenstillstandsabkommens in Panmunjom |
| 23.01.1968 | Nordkoreanische Marine entert US Schiff ; USA senden stärkere Truppenverbände nach Südkorea |
| 15.11.1984 | Erstmals Treffen von Regierungsvertretern aus Süd- und Nordkorea |
| 26.07.1985 | Erstmals Treffen von Parlamentariern aus Süd- und Nordkorea |
| 17./ | Nordkoreanisches U-Boot strandet an der Küste Südkoreas. Besatzung wird |
| 18.09.1996 | tot aufgefunden bzw. bei Verfolgungsaktionen getötet. |
| Juni 2000 | Erstes Treffen der beiden koreanischen Staatschefs in Pjongjang ; Unterzeichnung eines Vierpunkteprogramms (Spannungsverringering, Förderung Zusammenarbeit, Zusammenführung getrennter Familien, Vereinigung beider Staaten) |
| 2004 | Bewachung demilitarisierter Zone wird von Amerikanern Südkorea übergeben |

³ Literatur (Auswahl) : Artikel « Koreakrieg » und « Korea », *Schweizer Lexikon Volksausgabe*. Visp 1999, Band 7. S. 51-54 ; Birchmeier Christian : « NNSC Neutral Nations Supervisory Commission for the Armistice in Korea », *Beilage zur Allgemeinen Schweizerischen Militärzeitschrift ASMZ*, Nr. 4, April 2001, S. 15-21 ; *The Swiss Delegation to the Neutral Nations Supervisory Commission in Panmunjom (Korea) 1953-1993*. Edited and Published by the Center for Asia-Pacific Studies. Seoul (Korea) Kyung Hee University, July 1993 ; Weilenmann Gottfried : *Einsatz in Korea 1953/54*, Heft Nr. 21 der Schriftenreihe der Gesellschaft für militärhistorische Studienreisen (GMS). Wettingen 2001.

Einsatz der « Swiss Medical Unit » in der « UNTAG » in Namibia

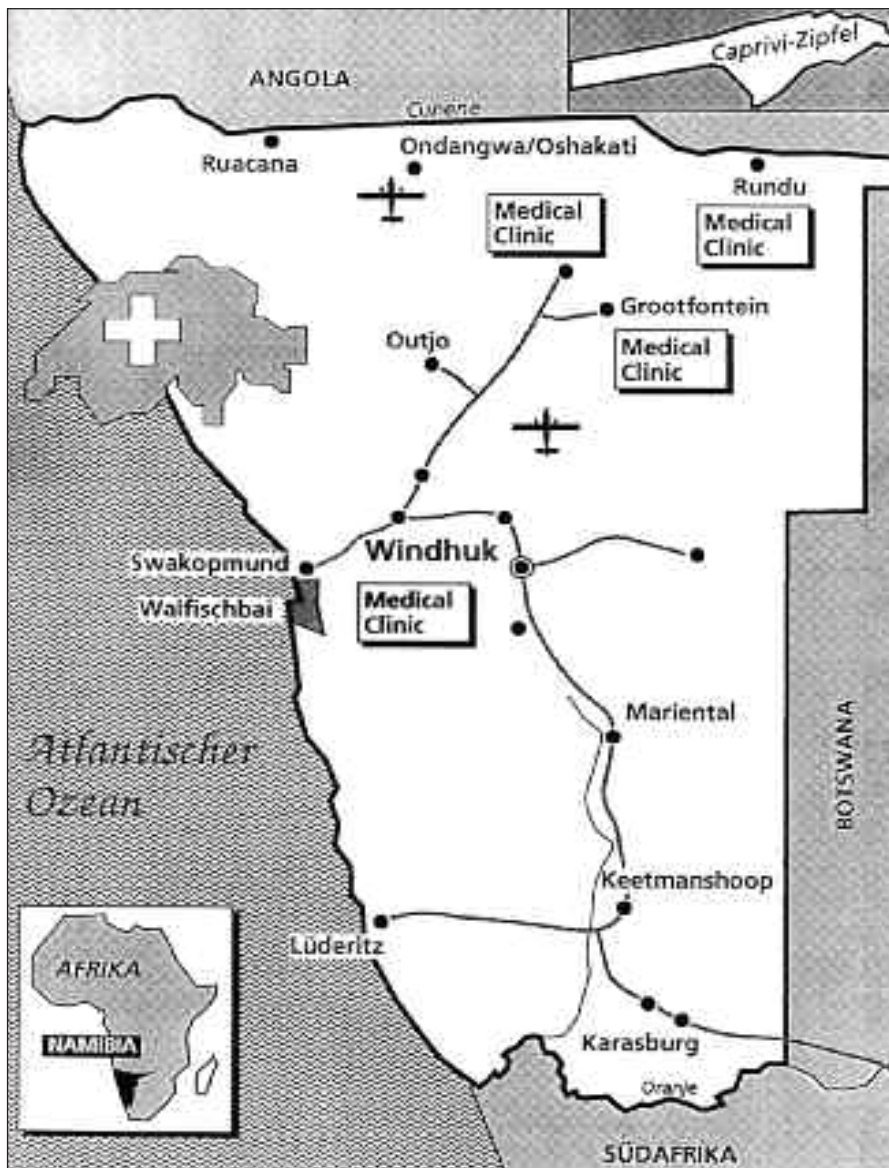
Namibia und die Mission « UNTAG »

Namibia liegt im südlichen Afrika und grenzt an Angola, Sambia, Botswana und Südafrika. Es hat eine Fläche von 823168 km² (ohne Walfischbucht) und zählt 1,326 Millionen Einwohner (1990) was eine Bevölkerungsdichte von 1,6 Einwohner pro km² ergibt. In der Nord-Süd-Ausdehnung misst Namibia 1500 km, in der West-Ost-Ausdehnung 700 km. Höchster Punkt ist der Brandberg mit 2573 Meter und tiefster Punkt der Atlantik mit 0 Meter. Die Hauptstadt ist Windhuk mit 120000 Einwohnern (1984). Die Wüste Namib, im Westen gelegen, hat dem Land den Namen gegeben. Englisch, Afrikans und Deutsch werden als Sprachen verwendet.

Nach einer wechselvollen Geschichte wird am 29. September 1978 eine Einigung über die Lösung der Namibia-Frage erzielt. Der Sicherheitsrat beschliesst in der Resolution Nr. 435 von 1978 die Mitwirkung der UNO bei der Abhaltung freier Wahlen in Namibia und die Aufstellung der *United Nations Transition Assistance Group (UNTAG)*. In der Folge ist der Friedensprozess während zehn Jahren blockiert, da die Namibia-Frage mit dem Krieg in Angola verquickt ist. Erst am 22. Dezember 1988 wird ein trilaterales Abkommen zwischen Angola, Kuba und Südafrika, über den kubanischen Truppenabzug aus Angola und die Entlassung Namibias in die Unabhängigkeit unterzeichnet.

Nun ist der Weg frei für die Implementierung der Sicherheitsrats-Resolution 435. Mit der Sicherheitsrats-Resolution Nr. 632 vom 16. Februar 1989 wird die UNTAG mit einem Umfang von 4650 Mann Militär, 500 Polizisten und 1000 Zivilisten für Ueberwachungs- und administrative Aufgaben errichtet. Zusätzlich sind für die Wahlen 800 Wahlhelfer vorgesehen. Am 1. April 1989 beginnt der Unabhängigkeitsprozess in Südwestafrika/Namibia, welcher ca. ein Jahr dauert, mit der Installierung der UN Mission im Land. Kommandant der UNO-Truppen ist Generalleutnant Prem Chand (Indien), der Sonderbeauftragte des Generalsekretärs der UNO ist Martti Ahtisaari (Finnland).

Die UNO-Truppe von total 4650 Mann setzt sich wie folgt zusammen : Drei Infanteriebataillone (Kenia, Malaysia, Finnland) zu je 850 Mann, gesamthaft 2550 Mann, Versorgungstruppen von 1700 Mann, einem Hauptquartier (HQ) mit 100 Mann und UNO-Beobachtern/Inspektoren von 300 Mann. Der effektive Bestand der UNTAG liegt jedoch bei 8700 Personen : 4600 Militär (Truppen), 200 Militärbeobachter, 1500 Polizisten, 1500 Zivilisten und 900 (temporäre) Wahlbeobachter. Das UNTAG-Personal stammt aus 36 Nationen und soll als Ziel « *Free and fair elections. I vote without fear* » garantieren.



Einsatz in Namibia.

Beteiligung der Schweiz

Im Oktober 1988 findet eine Rekognoszierung in Namibia statt. Der Grundsatzentscheid für die Teilnahme an der Mission *UNTAG* fällt im Dezember 1988. Ende Februar 1989 erfolgt der Bundesratsbeschluss und der Kredit wird

gesprochen. Gleichzeitig werden die Teilnehmer rekrutiert. Anfangs März 1989 findet der dreiwöchige Vorbereitungskurs statt. Der Aufmarsch erstreckt sich von Mitte März bis Ende April 1989. Am 1. Mai 1989 ist die unbewaffnete *Swiss Medical Unit (SMU)* in Südwestafrika/Namibia einsatzbereit.

Für die Schweiz ist die Entsendung einer kompletten Einheit in eine UNO-Mission ein Novum. Vieles muss innert kürzester Zeit ohne grosse Erfahrung improvisiert werden. Dennoch glückt die Aufstellung und Entsendung einer rund 160 Personen umfassenden Sanitätseinheit in das südliche Afrika. Da von einer einjährigen Einsatzzeit ausgegangen wird, werden drei Detachemente (Ablösungen) zu je vier Monaten Einsatzdauer geplant. Die Rekrutierung nimmt eine, der Vorbereitungskurs drei und der Aufmarsch bzw. die Rückkehr je vier Wochen, zum Teil überlappend, in Anspruch. Das Personal der *SMU* setzt sich zusammen aus 40 Kaderleuten, 20 Aerzten, 50 Krankenpflegepersonal, 45 administrativem Personal und 5 Flugpersonal. Während der Dauer der Mission, vom April 1989 bis März 1990, leisten total 387 Personen Dienst in der *SMU*, davon 319 für vier Monate oder weniger, 59 für acht Monate und nur neun für zwölf Monate. Der Anteil der Frauen in den drei Detachementen beträgt im Mittel 40 %.

Einsatz und Organisation der « SMU »

Die *SMU* hat den Auftrag, die sanitätsdienstliche Versorgung des militärischen und zivilen Personals der *UNTAG* sicherzustellen und ist wie folgt organisiert :

- Im Hauptquartier der *UNTAG* in Windhuk (50-60 Offiziere) befinden sich zwei bis fünf Offiziere der *SMU*, mit deren *Chef dem Chief Medical Officer (CMO)*
- Der Bataillonsstab ist aufgeteilt auf Grootfontein (35 Personen) mit logistischen Funktionen, inklusive Personal der *Zimex Air* (Leichtflugzeuge) und Windhuk (fünf Personen) mit der Administration und Verbindung zur *UNTAG*
- Es werden vier Kliniken (Kompanien) errichtet, in Grootfontein, Windhuk, Oshakati und Rundu mit je einem Bestand von 30 Personen

Der Sanitätsdienst in der *UNTAG* ist in drei Stufen organisiert :

- Erste Stufe : Truppe (jedes Kontingent selbständig)
- Zweite Stufe : Zwischenstufe, *SMU* mit vier Kliniken
- Dritte Stufe : Basis, State Hospital in Windhuk

Zur Erfüllung ihres Auftrages benötigt die *SMU* umfangreiche Mittel. Die Einheit hat eine hohe Teilautonomie und verfügt über 130 Tonnen Material (Transport in Containern), drei Flugzeuge (eine zweimotorige *Twin Otter* und zwei einmotorige *Pilatus Porter*) sowie 49 Fahrzeuge (13 Schweizer- und 36 UNO-Fahrzeuge). Die Transportkapazität in der Luft und zu Land ist entschei-

dend für die rasche Durchführung von medizinischen Evakuationen mit Distanzen bis zu 1000 km. Als stationäre Einrichtungen dienen die vier Kliniken, eingerichtet in drei Zivilspitälern und in einer ehemaligen Militärbasis. Eine Klinik besteht aus einem Operationstisch, einer Notfallstation, 10-30 Betten, einer medizinischen und zahnärztlichen Poliklinik. Ambulante Konsultationen betreffen nichtübertragbare und übertragbare Krankheiten, präventivmedizinische Massnahmen usw. An medizinischen Vorfällen sind zu nennen, Unfälle, Hals-, Nasen-, Ohrenkrankheiten, Malaria, Verdauungsschwierigkeiten und Psychiatrie. Selbstverständlich stehen alle Kliniken neben dem UNO-Personal auch im Rahmen des Möglichen der lokalen Zivilbevölkerung offen, was der humanitären Einstellung der Schweiz entspricht. Die medizinische Versorgung während der ganzen Einsatzdauer setzt sich zusammen aus 17000 ambulanten Konsultationen und 2100 Zahnbehandlungen. Obwohl die medizinische Ausrüstung bzw. die Erstausrüstung an Sanitätsmaterial aus der Schweiz mitgenommen wird, können in der Folge die Bedürfnisse an Verbrauchsmaterial auf dem lokalen Markt gedeckt werden.

Im logistischen Bereich wird das ganze Korpsmaterial und die persönliche Ausrüstung der Angehörigen der *SMU (AdSMU)* mitgeführt und zentral in Grootfontein gelagert. Die Versorgung mit Lebensmitteln gestaltet sich wie folgt :

- aus den aus der Schweiz mitgebrachten Versorgungsgütern (erste Autonomie)
- durch Nachschub der Logistikformationen der *UNTAG*, d.h. vom Kanadischen Logistik-bataillon im Süden und vom Polnischen Logistikbataillon im Norden
- durch lokale Selbstsorge (bei privaten Lieferanten) in Namibia, die dank guter Infrastruktur auch funktioniert

Administrativ und verpflegungsmässig ist jede Klinik selbständig und betreibt einen eigenen Truppenhaushalt. Dem Chef Kommissariatsdienst im Bataillonsstab sind die Administratoren mit ihren Fourieren und Küchenchefs in den Kliniken fachtechnisch unterstellt.

Einige Besonderheiten weist der Kommissariatsdienst auf : Für jede Klinik und jeden Stabteil werden separate Buchhaltungen geführt. Das Truppenrechnungswesen wird in der Währung « Südafrikanischer Rand » geführt. Für den Einsatz der *SMU* sind auch Vorschriften im administrativen Sektor notwendig. Auf der Basis des Verwaltungsreglementes der Schweizer Armee werden administrative Weisungen erlassen und in Namibia laufend ergänzt. Während das erste und zweite Detachement noch mit unterschiedlichen Vorschriften aus dem Eidg. Departement für auswärtige Angelegenheiten (EDA) und dem Eidg. Militärdepartement (EMD) gearbeitet haben, wird für das dritte Detachement die vereinfachte Feldbuchhaltung der Armee eingeführt, die sich in der Folge be-

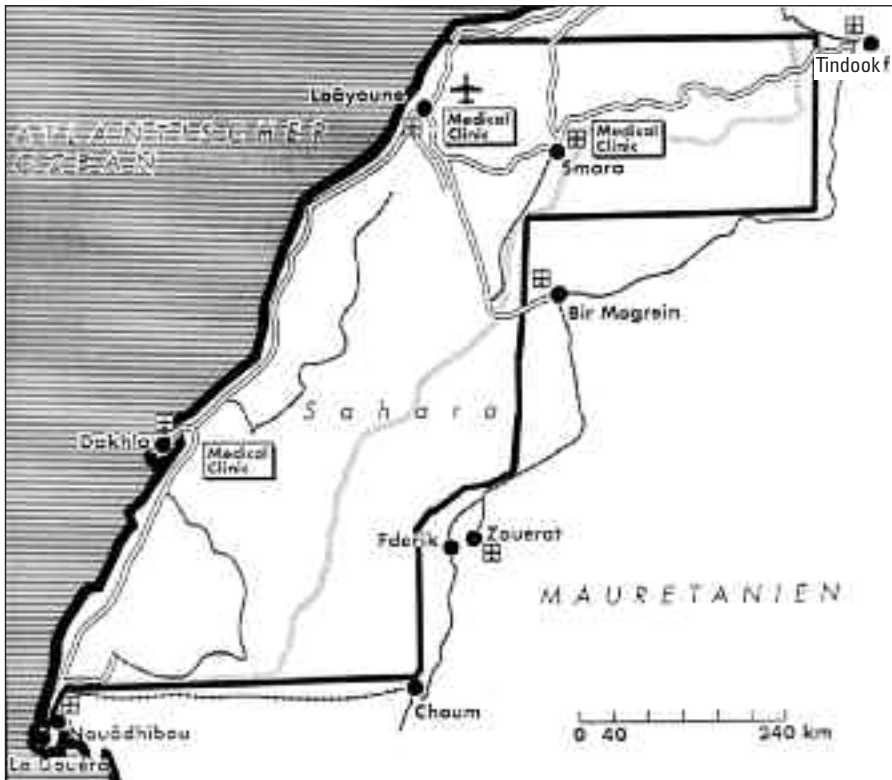
währt hat. Die Buchhaltungsabschlüsse erfolgen per Ende Monat. Die Geldversorgung wird über südafrikanische Banken in Namibia getätigt und der Tageslohn an die *AdSMU* wird periodisch in Südafrikanischen Rand ausbezahlt. Die Betriebsstoffversorgung stellt die *UNTAG* sicher, indem in ganz Namibia UNO-Fahrzeuge an besonders bezeichneten zivilen Tankstellen Betriebsstoff gegen Gutscheine fassen können. Die Postversorgung ist so eingerichtet, dass die SMU bei zwei namibischen Postämtern Postfächer unterhält, über welche der gesamte ein- und ausgehende Postverkehr abgewickelt wird. Daran schliesst sich die interne Postverteilung an.

Nach Durchführung des Uebergangsprozesses bzw. der Integration der *South West African People's Organization (SWAPO)*-Guerilleros und der Flüchtlinge werden unter Aufsicht der *UNTAG* im Herbst 1989 in Namibia erfolgreich Parlamentswahlen abgehalten. Im Februar 1990 kann deshalb mit dem Rückzug der einzelnen Kontingente, so auch der *SMU*, begonnen werden. Zuerst wird das Personal in den Kliniken und Stäben reduziert, um anschliessend die Kliniken von Norden nach Süden zu schliessen. Das Material wird in Grootfontein gesammelt, mit Containern per Bahn nach Walvisbay expediert und anschliessend per Schiff nach Europa verfrachtet. Die gestaffelte Personalreduktion ab 17. Februar dauert bis am 17. März 1990, dem Entlassungsdatum bzw. Rückzug der *SMU*. Am 21. März 1990 wird Namibia unabhängig. Lediglich ein kleines Nachdetachment verbleibt für die Erledigung von Abschlussarbeiten bis zum 31. März in Namibia ⁴.

Chronologie

| | |
|-----------|--|
| 1884 | Südwestafrika wird deutsche Kolonie |
| 1904-1906 | Aufstände der Herero und Nama; durch Deutsche Truppen niedergeworfen |
| 1914-1918 | Südafrikanische Truppen erobern das Land |
| 1919 | Südwestafrika geht als Völkerbundsmandat an die Südafrikanische Union |
| 1945 | Südafrikanische Union behält Völkerbundsmandat und anerkennt UNO nicht als Rechtsnachfolgerin des Völkerbundes |
| 1948 | Südafrikanische Union betreibt Apartheid-Politik in Südwestafrika |
| 1968 | UNO gibt dem Land den Namen Namibia |
| 1975 | Südafrikanische Union will Namibia bis 1978 Unabhängigkeit gewähren |
| 1978 | Wahlen von UNO nicht anerkannt |
| 1985 | Nationalversammlung geschaffen |
| 1989 | UNO in Namibia zur Ueberwachung des Unabhängigkeitsprozesses |
| 1990 | 21. März: Unabhängigkeit Namibias und Aufnahme in die UNO |

⁴ Literatur : Haudenschild Roland : « UNTAG United Nations Transition Assistance Group », *Beilage zur Allgemeinen Schweizerischen Militärzeitschrift ASMZ*, Nr. 4, April 2001, S. 22-26.



Einsatz in der Westsahara.

Einsatz der « Swiss Medical Unit » in der « MINURSO » in der Westsahara

Westsahara und die Mission « MINURSO »

Die Westsahara liegt im nördlichen Afrika und grenzt an Marokko, Algerien und Mauretanien ; sie hat eine Fläche von 266 000 km² und zählt rund 200 000 Einwohner (ca. 1990), was eine Bevölkerungsdichte von 0,75 Einwohner pro km² ergibt. In der Nord-Süd-Ausdehnung misst die Westsahara 700 km, in der West-Ost-Ausdehnung 570 km. Der höchste Punkt ist nordöstlich von Smara mit ca. 800 Meter und tiefster Punkt ist der Atlantik mit 0 Meter. Die Hauptstadt ist Laâyoune (El Aaiün) mit rund 110 000 Einwohnern (ca. 1990).

In den 1980er Jahren versucht die *UNO* vergeblich einen Frieden in der Westsahara herbeizuführen ; er scheitert am Widerstand Marokkos. Erst 1991 wird

der UNO-Friedensplan von beiden Konfliktparteien Marokko und *Frente Polisario* offiziell anerkannt : er sieht ein Referendum vor mit der Frage « Unabhängigkeit oder Anschluss der Westsahara an Marokko ». Mit der Sicherheitsrats-Resolution Nr. 690 vom 29. April 1991 beginnt die Mission des Nations unies pour le référendum au Sahara Occidental (*MINURSO*), welche bis heute andauert. Am 6. September 1991 tritt der Waffenstillstand zwischen Marokko und der *Frente Polisario* in Kraft, welcher bis heute Bestand hat. Gleichzeitig installieren sich UNO-Truppen in der Westsahara, zur Ueberwachung und Garantierung des Referendums. Kommandant der UNO-Truppen ist Major General Armand Roy (Kanada) und Sonderbeauftragter des Generalsekretärs der UNO ist Johannes Manz (Schweiz).

Der bewilligte Bestand an UNO-Truppen umfasst 1700 Mann Militär, 300 Mann Polizei und maximal 1000 Zivilisten, total 3000 Personen. Durch die Verzögerung des Referendums und die Hinhaltetaktik Marokkos erreicht die MINURSO ihre vorgesehene Sollstärke nicht. Weder das Infanteriebataillon noch das Logistikbataillon werden in die Westsahara verlegt.

Der effektive Bestand der *MINURSO* (Militär und Zivile) liegt bei rund 400 bis 500 Personen, d.h. ein Hauptquartier (HQ) in Laâyoune (mit Stabspersonal), den Sektor HQ, den Militärbeobachtern, Unterstützungseinheiten (Australische Uebermittlungseinheit und *SMU*) sowie zivilem UNO-Personal. Der angesetzte erste Termin für ein Referendum im Januar 1992 wird verschoben, und Marokko versucht mit allen Mitteln, den Bestand der Stimmberechtigten zu seinen Gunsten zu verändern. Zu diesem Zweck werden 200000 angebliche Sahraouis aus Marokko in der Westsahara angesiedelt. Auch akzeptiert Marokko die Zahl der Stimmberechtigten auf der Basis der spanischen Volkszählung von 1974 nicht mehr. Die Durchführung des Referendums wird mehrmals verschoben, und die Identifizierung der Stimmberechtigten nimmt mehr Zeit in Anspruch als vorgesehen. Das Referendum hat bis heute nicht stattgefunden.

Beteiligung der Schweiz

Eine eigentliche Rekognoszierung kann aufgrund der politischen Verhältnisse in der Westsahara nicht stattfinden, es muss auf UNO-Angaben und private Daten zurückgegriffen werden. Der Bundesrat entscheidet sich am 26. Juni 1991 für die Entsendung einer unbewaffneten Sanitätseinheit zu Gunsten der *MINURSO*. Auf der politischen Ebene befassen sich neben dem Bundesrat das Eidg. Departement für auswärtige Angelegenheiten (EDA) und das Eidg. Militärdepartement (EMD), beide in einem Führungsausschuss vertreten, mit dem Projekt « MINURSO ». Auf operationeller Ebene sind im EDA die Direktionen für internationale Organisationen und Verwaltungsangelegenheiten involviert, im EMD die Abteilung Friedenspolitische Massnahmen (AFM) im General-

stab, Untergruppe Operationen. In der AFM hat die Sektion Friedenserhaltende Aktionen (SFA) als Projektleitung der *Swiss Medical Unit (SMU)* die operationelle Verantwortung, welcher auf Einsatzebene der Kommandant *SMU* direkt unterstellt ist.

Ein reduzierter Bataillonsstab nimmt seine Arbeit ebenfalls ab Juni 1991 auf und führt die Rekrutierungen und materiellen Vorarbeiten durch. Die Vorbereitungen für das 1. Kontingent stehen unter Zeitdruck, und bereits von Mitte Juli bis anfangs August 1991 findet der dreiwöchige Vorbereitungskurs statt. Das Vorausdetachment kann nicht wie geplant am 12. August, sondern erst am 5. September 1991 in die Westsahara abreisen. In der Folge reist die ganze *SMU* gestaffelt in kleinen Detachementen in den Einsatz, und das Material wird längere Zeit in Agadir blockiert, bevor es weitertransportiert werden kann. Trotzdem kann am 20. November 1991 als erste die Klinik Laâyoune eingeweiht werden. Die *SMU* wird im März 1992 nicht wie vorgesehen zurückgezogen, es wird ein 2. Kontingent ins Feld gesandt, dem noch weitere folgen werden. Die Einsatzdauer eines Kontingents beträgt nun sechs Monate.

Einsatz und Organisation der « SMU »

Die *SMU* hat den Auftrag, die sanitätsdienstliche Versorgung des militärischen und zivilen Personals der *MINURSO* sicherzustellen sowie die freien Kapazitäten im sanitätsdienstlichen Bereich zu Gunsten der Zivilbevölkerung einzusetzen. Die *SMU* ist wie folgt organisiert :

- Im Hauptquartier (HQ) der *MINURSO* in Laâyoune (30 Offiziere), leisten ein bis zwei Offiziere der *SMU* Dienst (*Chief Medical Officer, CMO*), in Personallunion mit Bataillonsstab
- Der Bataillonsstab besteht aus acht Offizieren und hat seinen Standort in Laâyoune
- Die Hauptklinik befindet sich in Laâyoune (mit dem Bataillonsstab und angrenzend an das HQ der *MINURSO*) und zählt in medizinischen und logistischen Funktionen 46 Personen, davon 39 in der Klinik und sieben Angehörige der *Farner Air* (Leichtflugzeuge)
- Die beiden Nebenkliniken befinden sich in Smara und Dakhla und zählen je 14 Personen

Die *SMU* zählt von 1991 bis März 1992 total 82 Personen, vom März bis Dezember 1992 sind es 64 Personen und ab Januar 1993 bis zum Ende der Mission im Juni 1994 noch 45-50 Personen. Das Personal der *SMU* setzt sich zusammen aus 60 % im Sanitätsbereich und 40 % im Logistikbereich, davon je 20 % im Kommissariatsdienst und Material-/Transportdienst. Während der Dauer der Mission haben 292 (nach andern Angaben 302) Personen vom

September 1991 bis Juni 1994 in der *SMU* Dienst geleistet. Ausbildungsmässig sind 60-70 % Angehörige der Armee (AdA) und 30-40 % Zivile. Nach Geschlecht beträgt der Anteil der Männer und Frauen je 50 %. Die Einsatzdauer variiert stark und umfasst die Zeit von drei Wochen (Wiederholungskurs) bis über einem Jahr. Der Sanitätsdienst der *MINURSO* ist in zwei Stufen organisiert :

- Erste Stufe : Truppe, *SMU* mit drei Kliniken
- Zweite Stufe : Basis, Zivilspital in Las Palmas, Kanarische Inseln (Spanien) oder Repatriierung in truppenstellende Nation

Zur Erfüllung ihres Auftrages ist die *SMU* vollständig autonom ; sie verfügt über 400 Tonnen Material (Transport in 82 Containern), drei Flugzeuge (eine zweimotorige Twin Otter und zwei einmotorige *Pilatus Porter*) sowie 37 eigene Fahrzeuge. Die Transportkapazität in der Luft ist entscheidend für die rasche Durchführung von medizinischen Evakuationen über grosse Distanzen in der Wüste mit rudimentärem Strassennetz. Die drei Kliniken als stationäre Einrichtungen sind in Camps vollständig neu aufgebaut, wobei sich die Arbeits- und Lagerräume in Containern und die Unterkünfte in Zelten bzw. in einfachen Häusern befinden.

Die Hauptklinik in Laâyoune enthält Operationstisch, Notfallstation, Betten, medizinische Poliklinik, nebst zahnärztlicher Poliklinik und Apotheke. Die Nebenkliniken in Smara und Dakhla sind von geringerer Dimension. Wichtig sind die medizinischen Versorgungsflüge zu den Camps der Militärbeobachter an der Demarkationslinie (Waffenstillstandslinie) in der Wüste. Aerzte und Krankenschwestern betreuen in wöchentlichen Ronden diese *MINURSO*-Aussenposten. Die medizinische Versorgung während der ganzen Einsatzdauer setzt sich zusammen aus 15 000 ambulanten Konsultationen und 1600 Zahnbehandlungen.

Autonome Einheit, Mitnahme von

- klimatisierten Containern und Zelten für den Aufbau von Camps,
- Wasseraufbereitung und Wasserversorgung,
- Stromversorgung, Stromnetz,
- Transportmittel (Fahr- und Flugzeuge für Evakuationen),
- Medikamentengrundstock und medizinisches Material,
- allgemeines Korpsmaterial und Verpflegungsautonomie sowie
- Bauholz.

Im logistischen Bereich erfolgt die Verordnung mit lebensmitteln wie folgt :

- aus den aus der Schweiz mitgebrachten Versorgungsgütern (erste Autonomie) ;
- durch Nachschub aus der Schweiz (Armeeverpflegungsmagazin Brenzikofen) ;
- durch lokale Selbstsorge (bei privaten Lieferanten) in der Westsahara, Marokko und auf den Kanarischen Inseln (Las Palmas).

Da in der *MINURSO* spezifisch logistische Einheiten fehlen, mutiert die *SMU* zur Logistikeinheit, indem sie Versorgungs- und Nachschubaufgaben zu Gunsten der *MINURSO* zu Lande und in der Luft übernimmt. Insgesamt werden an medizinischen Leistung ca. 35-40 Notfalleinsätze und ca. 65-70 medizinische Transporte durchgeführt. Da im Einsatzgebiet zudem keine Infrastruktur vorhanden ist, muss die *SMU* als eine völlig autonome Einheit bereitgestellt werden.

Administrativ und verpflegungsmässig ist jede Klinik selbständig und betreibt einen eigenen Truppenhaushalt. Dem Chef Kommissariatsdienst im Bataillonsstab sind die Fouriere mit ihren Küchenchefs in den Kliniken fachtechnisch unterstellt. Für jede Klinik und den Bataillonsstab werden separate Buchhaltungen geführt. Das Truppenrechnungswesen wird in der Währung « Marokkanische Dirham » geführt. Massgebend für die Administration sind die eigens dafür aufgestellten « Administrativen Weisungen (Kommissariatsdienst) für die *SMU MINURSO (AWUN 91)* », ein eigentliches Verwaltungsreglement Ausland. Die Feldbuchhaltung wird per Ende Monat abgeschlossen.

Die Geldversorgung erfolgt zu Beginn über marokkanische Banken, was sich als langwierig und umständlich erweist. Später werden Schweizer Franken direkt mittels Geldkurieren aus der Schweiz in die Westsahara gebracht, dies ermöglicht eine erhebliche Beschleunigung der Geldversorgung.

Chronologie

| | |
|-----------|--|
| 1885/1886 | Rio-de-Oro-Gebiet an der Westküste der Sahara wird Spanien zugesprochen |
| 1912/1934 | Spanisches Gebiet nach Norden und Osten (Hinterland) erweitert |
| 1946 | Spanisches Gebiet wird mit Ifni zur Kolonie Spanisch-Westafrika |
| 1958 | Rio-de-Oro und Saquiat Al Hamra werden spanische Ueberseeprovinz Spanisch-Sahara |
| 1973 | Befreiungsbewegung Frente Popular para la Liberacion de Saguia el Hamra y Rio de Oro (Frente Polisario) gegründet; Ziel: Befreiung der Westsahara |
| 1975 | Nach Francos Tod tritt Spanien die Kolonie an Marokko und Mauretanien ab; der internationale Gerichtshof in Den Haag spricht den Sahraouis des Recht auf Selbstbestimmung zu |
| 1976 | Nach Abzug der spanischen Truppen annektieren Marokko den Norden und Mauretanien den |
| 1977 | Süden; die Sahraouis leisten Widerstand, seither herrscht Krieg oder sie fliehen nach Algerien (Tindouf); die Polisario ruft die Demokratische Arabische Republik Sahara aus |
| 1979 | Mauretanien verzichtet auf den Süden der auch von Marokko annektiert wird |
| 1981 | Nach militärischen Niederlagen gegen die Sahraouis beginnt Marokko mit dem Bau eines Verteidigungswalls in der Westsahara |
| 1982 | Demokratische Arabische Republik Sahara wird in die Organisation für die Einheit Afrikas (Organization of African Unity OAU) aufgenommen |
| 1988 | Friedensplan der UNO sieht für 1991/1992 eine Volksabstimmung vor |
| 1991 | Waffenstillstand zwischen Marokko und Polisario. Die Volksabstimmung konnte bis heute nicht durchgeführt werden |

Der Tagessold wird den *AdSMU* zuerst periodisch in Marokkanischen Dirham und später auf ihr Verlangen in Schweizer Franken ausbezahlt.

Die Betriebsstoffversorgung ist durch die *MINURSO* sichergestellt ; in der Westsahara können an bezeichneten Tankstellen UNO-Fahrzeuge gegen Gutschein aufgetankt werden. Die Feldpostversorgung erfolgt von Genf (Sammelstelle) täglich auf dem Luftweg über Casablanca nach Laâyoune (Zivilpost), von wo die Sendungen SMU-intern verteilt werden.

Da die *MINURSO* ihren Vollbestand nie erreicht, wird das *SMU*-Personal abgebaut, und Ende 1993 werden die beiden Nebenkliniken in Smara und Dakhla geschlossen. An ihre Stelle treten in Smara und Awsard je ein vorgeschobener Sanitätsposten mit je einem Arzt und ein bis zwei Krankenschwestern.

Da eine politische Lösung des Saharakonfliktes in die Ferne rückt, stellt sich die Frage, wie lange *MINURSO* noch dauern soll. Der Bundesrat entschliesst sich, das Mandat der *SMU* nicht mehr zu verlängern und die Einheit per 30. Juni 1994 zurückzuziehen. Alles Material wird auf der Strasse nach Agadir und von da per Schiff nach Europa zurücktransportiert. Ein Uebergabedetachement der *SMU* bleibt noch vom 1. Juli bis Mitte August 1994 in der Westsahara zur Einführung des Südkoreanischen Sanitätskontingents. Insgesamt hat die *SMU* zwei Jahre und zehn Monate in der Wüste ausgeharrt ⁵.

R. H.

Résumé

Avant la promulgation officielle de la doctrine « La sécurité par la coopération », des soldats suisses sont engagés à quatre reprises à l'étranger au cours du XX^e siècle. En 1919-1920, une quarantaine des militaires, chaque fois, escortent des trains de marchandises suisses à destination de la Pologne, de la Serbie et de la Roumanie, malgré les réticences du Chef de l'Etat-major général. Depuis 1953, des militaires suisses sont engagés pour la surveillance de l'armistice entre la Corée du Sud et du Nord. Leur chef est un diplomate qui porte temporairement le grade de général de division. Le contingent comprenait initialement 95 militaires, actuellement 5... Plus récemment, une unité médicale est envoyée en Namibie en 1988, une autre, en 1991, au Sahara occidental.

⁵ Literatur : Haudenschild Roland : « MINURSO Mission des Nations Unies pour le référendum au Sahara occidental », *Beilage zur Allgemeinen Schweizerischen Militärzeitschrift ASMZ*, Nr. 4, April 2001, S. 27-30. Massarotti V. (Vigilio): La scorta commerciale militare svizzera per i treni merci in direzione dei Balcani. Maggio 1919-Settembre 1920, *Revista Militare delle Svizzere italiane*, 1983, Faszikel 6, s. 360-369. Stüssi-Lauterburg Jürg: 1919-1920 Schweizer im «Wilden Osten», *Bulletin Natural*, 1985, Nr. 9, 2 S., Nr. 10, 2 S.

« Une mission suisse » pour la paix en Algérie en 1961-1962

Les pré-négociations secrètes et les négociations algéro-françaises

■ Col Hervé de Weck ¹

19 mars 1962 : les accords d'Evian, signés la veille, proclament le cessez-le-feu en Algérie, mettant fin à une guerre particulièrement douloureuse et meurtrière qui a duré près de huit ans. Le rôle que la Suisse a joué dans le règlement négocié du conflit est décisif. Le mérite en revient, en premier lieu, à un diplomate suisse, Olivier Long, délégué du Conseil fédéral aux accords commerciaux, qui a su gagner la confiance des deux parties, en observant une neutralité absolue sur le fond du problème, en créant, dans la plus grande discrétion, les conditions matérielles qui permettent aux premiers contacts de se nouer et aux négociations de se poursuivre. Il est assisté par Gianrico Bucher, chef de la Section « Est » au Département politique fédéral, André Tripet et René Humbert, inspecteur à la Police fédérale,

Par l'intermédiaire de plusieurs personnes, un émissaire algérien fait savoir en novembre 1960 au conseiller fédéral Max Petitpierre que le Gouvernement provisoire, issu du Front de libération national, souhaite établir un contact avec le Gouvernement français, afin de chercher une issue au conflit. A l'insu de ses collègues, le chef du Département politique fédéral confie à un de ses collaborateurs, Olivier Long, la mission délicate d'engager des conversations secrètes avec le Gouvernement provisoire et, en parallèle, avec Paris ².

A l'origine de la reprise de pré-négociations secrètes entre des représentants du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA) et du Gouvernement français, après l'échec des premiers contacts à Melun, il y a la rencontre, le 9 janvier 1961 à Mohammadia au Maroc, entre le journaliste de

¹ Licencié ès lettres, officier de renseignement incorporé à l'état-major du corps d'armée de campagne 1 (1992-2003) ; trésorier et responsable des publications de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires ; trésorier et secrétaire général adjoint de la Commission internationale d'histoire militaire (1980-2005) ; rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse* depuis 1991.

² Altermatt, Claude : *La politique étrangère de la Suisse pendant la guerre froide*. Collection Le Savoir suisse. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2003, p. 107.

La Gazette de Lausanne, Charles-Henri Favrod, et le président du GPRA, Ferhat Abbas, au lendemain de la Conférence inter africaine. Pierre Racine, directeur du cabinet de Michel Debré, a chargé le Suisse d'une mission officielle : faire part au président du GPRA de la proposition du général de Gaulle de traiter sérieusement avec le Front de libération national. Début février, il y a un contact entre Claude Chayet, conseiller technique au cabinet de Louis Joxe, et Saâd Dahlab, secrétaire général des Affaires étrangères auprès du GPRA, de passage à Genève où il est venu se faire soigner.

L'ambassadeur Bruno de Leusse, qui a participé à toutes les négociations algéro-françaises, souligne qu'en 1961, il n'était pas évident de savoir avec qui il fallait négocier. Avec les civils ou avec les militaires du Front de libération national ? Avec les chefs de l'armée de l'intérieur ou des forces stationnées en dehors de l'Algérie ? Avec les Algériens arabes, les Kabyles, les Français d'Algérie ?

Olivier Long dans les coulisses...

L'ouverture décisive se produit quelques semaines plus tard, avec l'entrée en scène du Suisse Olivier Long, juriste et diplomate discret, qui va jouer un rôle crucial tout au long des rencontres secrètes et lors des négociations officielles qui s'engagent à Evian, reprennent à Lugrin, se poursuivent aux Rousses, pour se terminer à Evian. Ami de Louis Joxe, ministre français des Affaires algériennes, Olivier Long devient l'unique *canal autorisé* chargé de l'organisation des contacts, puis des rencontres entre les deux parties en conflit. Par son entremise, le Gouvernement suisse engage sa caution diplomatique en assurant, secrètement mais officiellement, le Gouvernement français de la volonté du GPRA d'engager des négociations. Ahmed Bournendiel et Taïeb Boulahrouf sont désignés pour rencontrer sur territoire suisse des émissaires qui n'engagent pas le Gouvernement français.

Le 19 février 1961, Olivier Long rencontre les deux Algériens à la gare de Genève, au départ de leur train pour Lucerne. Il est accompagné de quatre fonctionnaires fédéraux, lesquels joueront un rôle essentiel dans les longues négociations qui se préparent. Raymond Probst, chef de la Section « Ouest » au Département politique fédéral, coordonnera toute l'opération ; l'ambassadeur Gianrico Bucher, chef de la Section « Est », sera l'adjoint d'Olivier Long et son principal représentant auprès des Algériens ; Olivier Long est l'interlocuteur des Français. André Tripet, qui travaille aussi au Département politique, assurera le lien entre les délégués algériens et le Gouvernement fédéral. R. Humbert, inspecteur de la Police fédérale, supervisera l'ensemble des dispositifs mis en place pour assurer la sécurité de la délégation algérienne sur le territoire helvétique.

Les pourparlers, officieux et secrets, s'ouvrent le 20 février à Lucerne. Boumendjel et Boulahrouf se trouvent face à Georges Pompidou, fondé de pouvoir à la banque Rothschild et ancien directeur de cabinet du général de Gaulle, accompagné par Bruno de Leusse, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires algériennes. Les deux délégations logent dans deux hôtels différents. La rencontre a lieu au Schweizer Hôtel où deux appartements ont été loués au même étage, séparés par une chambre au milieu, avec portes communicantes, qui fait office de salle de conférence ³.

Le protocole a été soigneusement préparé par Olivier Long : les négociateurs s'abstiendront de se toucher la main, se contentant de se saluer légèrement de la tête. Lorsque des combattants se rencontrent, même pour faire la paix, ils ne peuvent ni dormir ni manger sous le même toit. Ces questions de forme, étant donné le caractère secret de la rencontre, posent des problèmes de logistique assez délicats ⁴.

Pompidou, en quelques minutes, présente le papier préparé par le général de Gaulle. Le Sahara est hors-négociation et Mers-le-Kebir doit rester une base française. Ensuite, Boumendjel, pendant un bon quart d'heure, très agressif, lance des attaques inqualifiables contre la France, mais Pompidou ne lève pas la séance... Il apparaît clairement que les deux parties achoppent, notamment sur la trêve, le référendum d'autodétermination, le problème de la base navale de Mers el Kébir et celui de la souveraineté sur le Sahara. Les émissaires se séparent au terme de deux journées d'échanges. Pour Bruno de Leusse, des insurrectionnels, qui ne disposent pas d'une véritable administration, de juristes, d'un Conseil d'Etat, ont peur d'être « roulés » par des représentants d'un Etat bien en place.

Même si les divergences semblent insurmontables, Olivier Long est chargé d'organiser une nouvelle rencontre dans un délai de deux semaines, laissant le temps aux intéressés d'informer leur Gouvernement et de recevoir de nouvelles instructions.

Le deuxième échange de vues a lieu le 5 mars. Les deux mandataires français rencontrent leurs deux vis-à-vis algériens à Neuchâtel ⁵, toujours avec Olivier

³ Contrairement à Osman Benchérif, Bruno de Leusse parle de deux hôtels différents où auraient logé les délégations.

⁴ Olivier Long : *Le dossier secret des accords d'Evian...*, p. 119.

⁵ Osman Benchérif, dans *Les Suisses et l'Algérie*, situe l'entrevue dans une salle de l'hôtel Terminus, tandis que Bruno de Leusse parle d'une « magnifique villa avec terrasse et vue plongeante sur le lac » qui était placée sous bonne garde. Il ne semble pas s'agir de la villa de Gérard Bauer, ni de celle du conseiller fédéral Max Petitpierre, peut-être de la villa Lardy près du Mail ou d'une autre demeure privée. Il faudrait qu'il y ait eu un témoin neuchâtelois à cette réunion qui n'a, d'autre part, laissé aucun souvenir au président de l'Exécutif de la Ville. Il faut croire que tout a été organisé par la Confédération.

Long dans son rôle d'*honest broker*. Les discussions tournent en rond, les émissaires se contentant de réitérer leurs positions de principe. Comme lors de la première rencontre, le Sahara et le sort de la base aéronavale de Mers el Kebir donnent lieu à de vifs échanges : des positions irréductibles semblent bloquer toute perspective de solution.

Pourtant, un grand pas vient d'être fait dans le processus du retour à la paix en Algérie. « *C'est ce jour-là, raconte Bruno de Leusse, que nous, Français, avons décidé l'ouverture de négociations officielles au niveau ministériel. C'était très important : cela voulait dire que la France reconnaissait officiellement le GPRA.* » C'est aussi à Neuchâtel que la ville d'Evian a été choisie pour abriter les pourparlers de paix.

Pour Olivier Long qui, à la fin des discussions, s'est entretenu séparément avec les deux délégations, le malentendu sur lequel elles se sont quittées doit être clarifié. Il veut être en mesure d'établir la responsabilité des uns et des autres en cas d'échec des pourparlers. Il demande donc à la délégation algérienne de l'attendre à Genève et se rend à Paris pour rencontrer Louis Joxe. De retour à Genève quarante-huit heures plus tard, il annonce aux Algériens une communication du général Gaulle que Bruno de Leusse viendra leur transmettre à Genève. Le mercredi 8 mars, Bruno de Leusse retrouve les Algériens au domicile d'Olivier Long et les informe, sous le sceau de la confidentialité, de la décision prise par de Gaulle de mettre fin à la phase des pourparlers secrets exploratoires et d'engager des négociations officielles et publiques.

Le 30 mars, Paris et le GPRA publient, à la même heure et dans les mêmes termes, un communiqué annonçant l'ouverture à Evian, le 7 avril, de négociations franco-algériennes. De nouvelles difficultés surgissent : d'abord une allusion, dans un discours de Louis Joxe à Oran, de mener, parallèlement aux discussions avec le Front de libération national (FLN), des discussions avec le Mouvement national algérien (MNA) de Messali Hadj, ensuite un passage appuyé, dans un discours du premier ministre Michel Debré, au « caractère français » du Sahara. L'alerte majeure vient cependant d'Alger, avec le putsch des généraux Challe, Salan, Jouhaud et Zeller, qui ont décidé de fermer la voie à une paix négociée et de « sauver l'Algérie française ». La rébellion du « quarteron de généraux », selon l'expression du général de Gaulle, est réprimée au bout de quatre jours.

Evian I : la délégation algérienne réside en Suisse

Le chef de l'Etat, qui veut battre le fer pendant qu'il est chaud, fait savoir au GPRA que « la parenthèse d'Alger est fermée ». Grâce une fois de plus à Olivier Long, l'ouverture de la conférence d'Evian est définitivement fixée au 20 mai 1961, après que le Gouvernement français ait renoncé à y associer le MNA. Il a été convenu que la délégation du GPRA négociera à Evian mais qu'elle résidera en Suisse, près de Genève, à la villa de Bois-d'Avault, qui a été mise à sa disposition par son propriétaire, l'émir du Qatar. « *La mission de la Suisse est d'assurer le logement sur son territoire des délégués algériens, leur protection ainsi que leurs déplacements en Suisse et jusqu'au lieu de rendez-vous en France* ⁶. »

Les services de sécurité suisses prennent des mesures draconiennes pour protéger la délégation algérienne qui comprend une trentaine de personnes, avec les experts et les membres des services techniques. Des barrages interdisent tout accès à la villa ; les déplacements de la délégation du GPRA s'effectuent avec des hélicoptères militaires suisses au-dessus du lac Léman, dont l'espace aérien est interdit.

La délégation française loge à l'hôtel de la Verniaz où les policiers français ont également pris des mesures exceptionnelles pour en assurer la sécurité. L'assassinat, le 31 mars, de Camille Blanc, le maire d'Evian, est revendiqué par l'Organisation de l'armée secrète (OAS) comme « un acte de salubrité nationale » ; en Algérie, l'OAS manifeste son hostilité à la conférence par une recrudescence des attentats et des plasticages.

Le 18 mai, dans l'après-midi, un *DC-6* de la Swissair, spécialement affrété pour transporter la délégation algérienne, se pose sur l'aéroport de Genève-Cointrin. Son président, Krim Belkacem, fait sur le tarmac, devant les journalistes, une déclaration dans laquelle il remercie les autorités suisses de tout ce qu'elles ont fait pour faciliter la tenue de cette conférence et de l'hospitalité qu'elles accordent à la délégation algérienne.

Le 20, un hélicoptère militaire suisse se pose à Evian. A son bord se trouve la délégation algérienne. Elle est aussitôt dirigée vers l'hôtel du Parc, où Français et Algériens se retrouvent à 11 heures, dans le grand salon aménagé en salle de conférence. Le bâtiment se trouve à l'extérieur de la ville, tout près du lac, ce qui pourrait permettre aux Algériens de regagner la Suisse par vedette. Le Suisse André Tripet est chargé de coordonner l'organisation de la conférence d'Evian en relation avec les autorités cantonales et les services fédéraux. Selon Olivier Long, il est « *la cheville ouvrière des trois conférences officielles : Evian, Lugrin et de nouveau Evian.* »

⁶ Olivier Long, op. cit., p. 119.



Le conseiller fédéral Max Petitpierre, chef du Département politique fédéral.



Olivier Long, délégué du Conseil fédéral aux accords commerciaux. (Bibliothèque nationale suisse).



Une partie de la délégation française à Evian. (Bibliothèque nationale suisse).

Le 13 juin, au bout de trois semaines de pourparlers, la première conférence d'Evian est ajournée par la partie française qui constate qu'aucun rapprochement n'a pu se faire sur certaines questions fondamentales, notamment le statut spécial à réserver à la minorité européenne, les enclaves territoriales pour des bases militaires françaises et la souveraineté algérienne sur le Sahara.

D'un côté comme de l'autre, on est toutefois décidé à donner une chance à la poursuite des discussions, ce qui, à la demande des deux parties, entraîne la Suisse dans une seconde mission : il s'agit d'aider à maintenir les contacts entre les deux camps, de favoriser la reprise des pourparlers qui aboutiront aux accords du 18 mars 1962, à la seconde conférence d'Evian. Un canal officiel reste ouvert : Saâd Dahlab, désigné comme « antenne du GPRA », reste au Bois-d'Avault ; son pendant français est Bruno de Leusse qu'il peut, si nécessaire, contacter à la sous-préfecture de Saint-Julien par l'intermédiaire des Suisses. Le 17 juillet, deux communiqués, publiés simultanément à Paris et à Tunis, annoncent que les discussions engagées le 20 mai à Evian reprendront le 20 juillet à Lugrin.

Reprise des négociations à Lugrin

Mais le 18 juillet, le jour où la délégation algérienne quitte Tunis pour Genève, éclate la *bombe de Bizerte*. Le président de la République tunisienne, qui a réclamé sans succès, au cours des entretiens de Rambouillet, une rectification de la frontière saharienne dans la région pétrolifère d'Edjelé, décide de faire pression sur Paris à la veille de la reprise des pourparlers algéro-français ; il fait attaquer la base française de Bizerte. Du 19 au 23 juillet, la bataille fait rage dans le secteur et, quand le cessez-le-feu intervient, on relève 24 morts et plus de 100 blessés du côté français, quelque 700 morts et 1200 blessés chez les Tunisiens.

Ouverte le 20 juillet, la nouvelle conférence se termine huit jours plus tard sur un échec. Les pourparlers buttent toujours sur des questions de principe, notamment sur deux revendications fondamentales du FLN : l'unité territoriale, c'est-à-dire la reconnaissance de l'« algérianité du Sahara », et l'« unité du peuple », c'est-à-dire le refus d'admettre un statut de type spécial pour les Européens, ce à quoi tend la « coopération organique des communautés » réclamée par Paris. Cette fois, c'est la délégation algérienne qui prend l'initiative de la suspension des négociations.

La crise tunisienne a le mérite de lever un des obstacles majeurs à la paix en Algérie. Elle amène de Gaulle à renoncer à la partition du Sahara et à son exploitation au profit des pays limitrophes sous l'égide de la France. Après

l'affrontement avec la Tunisie qui, pour le chef de l'Etat français, constituait jusqu'alors une pièce majeure de sa position saharienne, il renonce à son projet et reconnaît la souveraineté algérienne sur le Sahara. La déclaration du général de Gaulle sur le Sahara, dans sa conférence de presse du 5 septembre, ouvre la voie à une reprise des pourparlers. Boulahrouf, qui est resté en contact avec Olivier Long pendant toute cette période, revient à la charge le 25, puis le 30 septembre, après que le nouveau président du GPRA, Benyoucef Ben Khedda, ait exprimé à la conférence des non-alignés de Belgrade le désir des Algériens de parler avec la France.

Olivier Long se rend à Paris et rencontre Louis Joxe qui ne lui paraît pas pressé de donner suite à la demande des Algériens. Fin septembre, début octobre, Olivier Long intervient à nouveau. Joxe et Dahlab se rencontrent secrètement près de Locarno. Le 14 octobre, l'Elysée donne son accord pour de nouvelles rencontres secrètes en Suisse. Le 26, Benyahia et Redha Malek, mandatés par le GPRA, arrivent à Genève qu'ils quittent le lendemain en compagnie d'Olivier Long pour se rendre à Bâle où, dans une auberge de la forêt bâloise, ils retrouvent, Bruno de Leusse et Claude Chayet. Pour reprendre la formule d'Olivier Long, « *le bilan de cette rencontre n'est pas défavorable* ».

Les Algériens, qui veulent sonder les Français sur le Sahara, ont des raisons d'être satisfaits des progrès accomplis. Toujours grâce aux bons offices d'Olivier Long, une seconde réunion avec les mêmes personnes et au même endroit, quelques jours plus tard, permet de préciser les positions respectives. Les Français remettent aux Algériens l'ensemble de leur dossier de négociation et peuvent constater que ceux-ci n'en ont pas ! Le principe d'une rencontre, avec trois ministres de part et d'autre, est accepté. Elle se déroulera sur le territoire français à la frontière franco-suisse.

Le chalet du Yeti aux Rousses et retour à Evian

Depuis quelque temps, le Quai d'Orsay est à la recherche d'un endroit suffisamment proche de la frontière suisse pour permettre aux Algériens de loger en territoire neutre et de participer aux négociations qui se tiendront en territoire français, comme cela a été le cas à Evian, l'année précédente. Mais, contrairement à Evian, il faut qu'il soit suffisamment à l'écart pour être protégé de la curiosité des journalistes et, surtout, hors d'atteinte de l'OAS. Finalement, on

trouve dans la montagne jurassienne le chalet du Yeti, aux Rousses, situé à moins d'un kilomètre de la frontière suisse et à 35 kilomètres de Genève par le col de la Faucille.

Extrait d'une lettre de Bruno de Leusse du 9 juillet 2003 ¹

Une « surprise » pendant les négociations d'Evian

Je voudrais revenir sur un aspect fugitif de la négociation d'Evian, l'intervention de forces anti-aériennes. C'était le dernier ou l'avant-dernier jour de la conférence (...). Nous allions aller nous coucher tôt pour nous préparer aux travaux du lendemain. Quand à minuit, je suis réveillé par un bruit de chenilles. Les chenilles d'un convoi de gros chars peinant à gravir la pente reliant le rivage à l'hôtel Royal.

Que cela voulait-il dire ? Qui était menacé ? L'une ou l'autre délégation, la conférence elle-même ? Dans les conditions de détérioration de la politique française à l'époque, tout était possible. Personnellement, ce bruit me rappelait le fracas, en 1940, de Panzer de Guderian déferlant sur la France, la défaite et, pour nous, la captivité.

Et le lendemain, à huit heures, je vois sur la pelouse de l'hôtel un uniforme français, l'uniforme d'un colonel. Je me dirige vers cet officier, je me présente à lui et il me répond en disant : « Je suis le colonel commandant le régiment d'artillerie anti-aérienne de Valence (Drôme). Nous avons été prévenus par la Défense (le ministère de la Défense) qu'une menace venant du Nord pourrait affecter la tenue de la conférence. Nous devons faire mouvement vers Evian, personnels et matériel, arriver à minuit, prendre position et être prêts à entrer en action à 10 heures du matin. Nous sommes là et à l'heure dite. Aucun avion volant à l'altitude de bombardement ne franchira la ligne du rivage, nous l'abattrons avant dans l'eau. Devant mon attitude peu convaincue, il me dit : « Venez avec moi. » A cinquante mètres de là, il y avait une pièce d'artillerie dont il me donna les caractéristiques, calibre, portée, vitesse de tir. Nous avons dix pièces comme cela, alignées sur la colline. Je le remercie et je m'apprête à rendre compte au ministre qui était à côté.

M. Joxe, étonné de n'avoir pas été réveillé ; je tire le rideau d'une fenêtre et il voit à proximité la pièce d'artillerie, dont je lui répète les caractéristiques. J'ajoute : « Il faut prévenir les Suisses, en particulier que le pilote d'hélicoptère (...) Il faut également prévenir les Algériens de la situation et de la présence de serveurs, leurs compatriotes.

Je téléphone à Olivier Long, toujours lui qui me dit : « Sera-ce la dernière surprise ! » Je descends au port ainsi que Jacot-Dehlel. Tout se passe bien et, deux jours plus tard, le colonel nous dit : « La menace est passée, nous repartons (...). Bonne chance et bon été.

¹ Lettre à l'auteur.

Au cours du mois de décembre, à la fin du mois de janvier et au début du mois de février, trois réunions préliminaires se déroulent au Yeti, avec Louis Joxe et Bruno de Leusse d'une part, Saâd Dahlab et Mohamed Benyahia de l'autre. Les deux délégations sont élargies pour inclure Robert Buron, ministre des Travaux, et Jean de Broglie, secrétaire d'Etat au Sahara. La délégation algérienne, toujours conduite par Krim Belkacem, comprend Saâd Dahlab, Ben Yahia, Ben Tobbal, Yazid, Rédha Malek et le docteur Mostefaï.

Les instructions du général de Gaulle sont claires. Il faut aboutir vite et en finir avec ce qu'il appelle la « boîte à chagrins ». Dans son allocution du 5 février, il

lève la dernière objection de fond du FLN après celle du Sahara. Sa renonciation à une minorité institutionnelle en Algérie constitue une reconnaissance de fait de l'unité du peuple algérien. Ce principe acquis, les négociateurs ont encore à mettre au point l'ensemble des modalités d'application. La seconde conférence d'Evian s'ouvre le 7 mars avec, en toile de fond, une recrudescence des actions terroristes de l'OAS.

Créée au printemps 1961, l'OAS a commencé par des plasticages bruyants et spectaculaires mais, à la fin de l'année 1961, elle passe du terrorisme ponctuel et sélectif au terrorisme collectif et aveugle, avant de se lancer dans une stratégie de la terre brûlée, qui va creuser un fossé entre les deux communautés en Algérie, et précipiter le départ de la communauté européenne, un mouvement qui va prendre les proportions d'un véritable exode.

Aux côtés de Louis Joxe se trouve Bernard Tricot, le conseiller de l'Elysée pour les Affaires algériennes. La délégation algérienne, la même que celle des Rousses, est élargie au représentant de l'ALN, Amar Ben Aouda, à Ben Mostefa et Taieb Boulahrouf. Elle loge en territoire suisse, dans une pension de famille, Les Horizons bleus, au Signal de Bougy près de Lausanne. Les Français s'installent à Evian, dans l'annexe de l'hôtel du Parc.

Un groupe de DCA suisse au Signal de Bougy

En janvier 1962, j'étais stagiaire diplomatique au Département politique fédéral, l'actuel Département fédéral des affaires étrangères. Un jour, à ma grande surprise, le ministre Olivier Long (il portait ce titre ad personam, ce qui en dit long sur l'estime dans laquelle le tenait le Conseil fédéral) me fit venir dans son bureau, tout en m'ordonnant d'emblée le secret le plus absolu sur notre conversation et la mission dont il allait me charger.

– Vous êtes bien officier dans la DCA légère ? me demanda-t-il.

– Oui, Monsieur le ministre.

– Je vous prie d'aller le week-end prochain au Signal de Bougy et de reconnaître le terrain qui entoure la maison, ayant en tête les possibilités d'attaque aérienne sur celle-ci et sur le terrain attenant, pouvant servir d'héliport de campagne.

Ayant exécuté la mission demandée, je fis rapport à M. Long en précisant qu'à mon avis, il faudrait au moins un groupe de DCA légère de 20 mm pour couvrir les différentes possibilités d'attaque aérienne. Il me congédia avec cette simple injonction, d'ailleurs superflue, tellement nous étions passionnés par les événements politiques :

– Lisez les journaux pour en savoir plus. Merci.

C'est bien un groupe de DCA légère qui fut posté au Signal de Bougy durant le séjour de la délégation algérienne, et il ouvrit même le feu, heureusement sans l'abattre, sur un avion de tourisme occupé par des journalistes téméraires qui violaient l'interdiction de survol. Seule la première salve d'avertissement prévue par le règlement fut tirée.

On peut comparer ce fait à la « surprise » relatée par l'ambassadeur Bruno de Leusse qui vit arriver un colonel d'artillerie anti-aérienne à Evian le dernier ou l'avant-dernier

jour de la conférence, alors que du côté suisse, la DCA était en position dès avant l'ouverture de celle-ci.

Pierre A. Krenger, lettre à l'auteur.

Les débats reprennent le 7 mars et se poursuivent jusqu'au 18 mars. Tous les points litigieux, qui ont fait l'objet de négociations serrées aux Rousses, sont repris dans d'interminables séances de commission. On se trouve souvent à deux doigts de la rupture. Finalement, Krim Belkacem paraphe le texte des accords, qui comporte près d'une centaine de feuillets. Le cessez-le-feu doit prendre effet le lendemain, le 19 mars à 12 h 30. La guerre est terminée sur le papier, mais l'encre des négociateurs n'est pas encore sèche que de sombres nuées assombrissent l'horizon, que les feux du désespoir embrasent le pays et qu'à ses frontières commence à gronder l'orage de la discorde. Selon Bruno de Leusse, un cessez-le-feu, pour un mouvement insurrectionnel s'apparente à une catastrophe : il n'a plus rien...

En été 1962, Louis Joxe, le ministre français en charge du dossier algérien, vient à Berne remercier les autorités suisses. De tous les bons offices fournis par la Suisse durant la guerre froide, ce sont sans doute là les meilleurs ⁷.

L'appui de l'armée et de la police

5 mars 1962. – Il ne reste plus qu'un jour avant l'arrivée des négociateurs algériens. Le moment est venu, tout en laissant poursuivre les préparatifs à Bois-d'Avault, d'informer les responsables que l'on fera mouvement de Cointrin directement au Signal-de-Bougny. M. Tripet en informe, à 14 heures, le responsable des préparatifs militaires. Ce dernier déclare que le délai est trop court pour établir ses liaisons au Signal-de-Bougny. La discussion se poursuit à Berne. Des échanges ont lieu entre Département politique et Département militaire. On rencontre les mêmes problèmes que l'an dernier. Le Département militaire considère qu'il n'appartient pas à l'armée d'assurer des tâches de sécurité et de protection politique, et que cela désorganise les programmes d'instruction de la troupe. Tout finit par s'arranger. En cours de soirée, les militaires quittent Bois-d'Avault et s'enfoncent dans la nuit vers une destination inconnue.

Le 5 mars encore, à 22 heures, je préviens le commandant de la police genevoise de la décision de ne pas loger les Algériens à Bois-d'Avault. (...) En arrivant au Signal-de-Bougny à 16 heures, je constate que les militaires et la gendarmerie vaudoise ont très bien fait les choses et n'ont pas épargné leur peine. Le Signal est transformé en un vaste camp retranché, avec une défense en profondeur, plusieurs lignes de rouleaux de barbelés, des postes de mitrailleuses, de fusils-mitrailleurs et de DCA. Les accès sont rigoureusement gardés. Les sentinelles veillent l'arme au pied dans un froid sibérien et par une bise glaciale. (...)

De son côté, le commandant de la gendarmerie vaudoise, M. Huber, prend toutes dispositions avec calme, autorité et simplicité. Durant cet exercice, lui et ses collaborateurs, inspecteurs et gendarmes, accompliront leur devoir de façon exemplaire. Ils font preuve de

⁷ Altermatt, Claude : op. cit., p. 108.

tact et de sens psychologique, aussi bien à l'égard de ceux qu'ils protègent, les Algériens, que des militaires. Avec le commandant Huber et les colonels responsables, nous mettons au point les dispositions nécessaires pour assurer un bouclage hermétique du Signal-de-Bougy et pour limiter les visites au strict minimum.

Olivier Long, *Le dossier secret des Accords d'Evian*, pp. 138-139.

De l'utilité de la neutralité suisse

Le 15 mars 1962, à la veille de la signature des accords, le Français Pierre-Henri Simon, professeur de littérature à l'Université de Fribourg, écrivait dans *Le Monde* : « *La part que la Suisse a prise dans les longs épisodes des conversations franco-algériennes ne semble pas avoir provoqué dans notre pays le mouvement de gratitude, ou du moins les expressions de reconnaissance qu'elle mérite (...). Le service rendu est pourtant considérable et a commencé bien avant que l'on parle, officieusement puis officiellement, des négociations. C'est en Suisse qu'ont eu lieu la plupart des contacts clandestins, ce qui a d'abord exigé de la part des autorités suisses des mesures de sécurité et de la part de la presse suisse une discrétion contre laquelle il y eut peu de fautes. Lors des premières conversations d'Evian et de Lugrin, (...) d'importants effectifs de l'armée suisse ont été mis dans un état voisin du pied de guerre pour protéger les délégations. (...) Si la Suisse n'existait pas, la civilisation occidentale aurait besoin qu'on l'inventât. Non seulement comme utile, mais comme exemplaire.* »

De son côté, Olivier Long écrit dans un Rapport : « *L'indépendance totale de notre politique, les efforts que nous avons toujours faits pour promouvoir la paix, la réputation d'intégrité et de discrétion de la Suisse l'ont imposée aux dirigeants algériens comme le seul pays pouvant intervenir avec quelque chance de succès.* » Ce qu'il conclut de son activité durant les négociations mérite d'être cité : « *D'une façon générale, la première constatation qui s'impose est que la diplomatie secrète demeure indispensable dans des situations particulièrement complexes et politiquement délicates. Un gouvernement ne devrait pas offrir publiquement ses bons offices, mais au contraire attendre qu'ils soient requis. Quitte à faire connaître très discrètement sa disponibilité aux intéressés pour le cas où les intéressés voudraient y recourir. Une fois la mission entreprise, ceux qui en sont chargés doivent savoir gagner et conserver la confiance de leurs commettants en se montrant capables de les comprendre tout en demeurant objectifs et impartiaux. En se montrant capables aussi de pénétrer des matières en discussion et de saisir les nuances des positions qui s'affrontent, afin d'être en mesure de les refléter fidèlement d'un côté et de l'autre. Gagner la confiance d'Etats en conflit exige également une grande retenue – intellec-*

⁸ Cité par Altermatt, p. 108-109.

tuelle et même affective – quant aux affaires qui les opposent et aux positions qu'ils défendent. L'intermédiaire se doit de montrer là-dessus toute la réserve nécessaire pour préserver son impartialité. Enfin, et surtout, le secret doit être gardé par l'intermédiaire de la façon la plus rigoureuse⁸. »

Parlant à Neuchâtel en mai 2003, donc quarante ans plus tard, Bruno de Leusse évoque le rôle joué par la Suisse. « *Les diplomates suisses débloquent les situations délicates, réquisitionnaient des hôtels, allaient chercher des négociateurs à la descente du train, mettaient des hélicoptères à disposition. (...) Quand la locomotive patinait, il fallait que quelqu'un poussât à la roue pour créer les conditions d'un nouveau départ.* »

Exemple concret d'une mission de bons offices qui doit être acceptée ou, mieux, demandée par les deux parties ! Pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide, la Suisse, grâce à ses bons offices, bénéficie d'une reconnaissance générale et d'un grand capital-confiance. « *C'est notamment grâce à cette disponibilité que les chancelleries ne se souciaient pas trop de l'absence de la Suisse à l'ONU⁹.* » Selon Bruno de Leusse, le général de Gaulle éprouvait beaucoup d'estime et d'admiration pour la Suisse ; on peut même parler d'affection. N'a-t-il pas refusé toutes les autres propositions de bons offices ?

Aujourd'hui, alors que les critiques et les accusations de l'extérieur mais aussi de l'intérieur se multiplient contre la Suisse, accusée de « tous les péchés d'Israël », il est bon de mettre en évidence le capital-confiance dont elle disposait et sa position particulière d'Etat neutre « utile » pendant la guerre froide, ainsi que sa contribution dans les négociations algéro-françaises. La caution du Conseil fédéral a été déterminante pour la réussite de ces difficiles négociations.

Les diplomates suisses, qui se sont engagés pour la paix et qui ont oeuvré dans l'ombre en vue de sa réalisation, sont mal connus, alors que leur médiation s'est avérée essentielle tout au long de ces dix-huit mois de difficiles négociations qui vont aboutir aux accords d'Evian. Il n'est que justice de mettre en lumière leur travail tout de discrétion, d'autant plus qu'Olivier Long est décédé en mars 2003.

H. W.

Bibliographie sommaire

⁹ Ibidem, p. 96.

Les bons offices de la Suisse pendant la guerre froide

| | | |
|-----------|-----------------------------|---|
| 1956 | Campagne de Suez | représentation des intérêts français et britanniques auprès du Gouvernement égyptien |
| 1961 | Affaire des missiles à Cuba | transmission de messages très importants de Washington à la Havane ¹⁰ |
| 1979-1980 | Otages américains à Téhéran | rôle de l'ambassadeur suisse à Téhéran, Erik Lang dans la libération des otages en 1980 |
| 1982 | Guerre des Malouines | représentation des intérêts britanniques en Argentine |
| 1983-1984 | Guerre en Afghanistan | des prisonniers soviétiques capturés par les « rebelles » afghans sont internés au Zugerberg, avant que ceux qui le désirent soient rapatriés en Union soviétique |
| 1984 | Guerre des Malouines | Le Gouvernement de Londres sonde Buenos Aires par l'intermédiaire de la Suisse sur la possibilité d'une négociation secrète |
| | Fin de la guerre froide | La Suisse représente les intérêts d'Israël au Ghana, à Madagascar et en Hongrie ; de la Pologne au Chili ; de l'Afrique du Sud en Iran et au Pérou, de l'Iran en Egypte et en Afrique du Sud, de la Colombie à Cuba ¹¹ . |

– Aubert, Pierre : *Le secret des Rousses : révélations des accords d'Evian*. Paris, Lettres du monde, 1985.

– Benchérif, Osman : *Les Suisses et l'Algérie. Chronique d'une mémoire commune (1831-2001)*. Alger, Editions Barzakh, 2002, pp. 115-126.

– Ben Kheda, Benyoussef : *Les accords d'Evian*. Alger, Office des publications universitaires, 1998.

– Buron, Robert : *Carnets politiques de la guerre d'Algérie*. Paris, Plon, 1965.

– Gregori, Marco : « Les accords d'Evian ont mis fin à la guerre d'Algérie. Le rôle décisif de la Suisse », *Le Courier*, décembre 2003.

– Kuenzi, Françoise : « Les bons offices de Neuchâtel. Le 5 mars 1961, une rencontre ultra-secrète a réuni Français et Algériens pour mettre fin à la guerre. Bruno de Leusse s'en souvient », *L'Express*, 31 mai 2003.

– Leusse, Bruno de : *Les pourparlers secrets de Neuchâtel du 5 mars 1961 et le processus de paix entre la France et l'Algérie*. Conférence à l'Université de Neuchâtel le 22 mai 2003.

¹⁰ Voir la communication d'Edouard Brunner dans 1950-1990. *La Suisse et la guerre froide/Die Schweiz und der Kalter Krieg*. Actes du Colloque de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires (Berne 19 octobre 2002). Berne, Association suisse d'histoire et de sciences militaires, 2003, pp. 31-41.

¹¹ Altermatt, Claude, op. cit., pp. 96-98.

- Long, Olivier : *Le dossier secret des Accords d'Evian*. Lausanne, Editions 24 Heures, 1988.
- Malek, Rédha : *L'Algérie à Evian : histoire des négociations secrètes*. 1956-1962. Paris, Le Seuil, 1995.
- Perrenoud, Marc : « La Suisse et les accords d'Evian : la politique de la Confédération à la fin de la guerre d'Algérie (1959-1962) », *Politorbis* n°31 2/ 2002, pp. 8-38.
- Tricot, Bernard : *Les sentiers de la paix, Algérie 1958-1962*. Paris, Plon, 1972.

Zusammenfassung

Da sich die Kriterien und Anklagen sowohl von aussen wie von innen gegen die Schweiz vervielfachen, angeklagt für alle Sünden Israels, ist es gut das Vertrauenskapital hervorzuheben, welches sie besass und ihre besondere Stellung als neutraler Staat, "nützlich" im Kalten Krieg, wie auch ihr massgebender Beitrag, anfangs der 1960er Jahre, im Erfolg der Verhandlungen, mit dem Ziel dem Algerienkrieg ein Ende zu setzen. Die Garantie des Bundesrates, der Einsatz von schweizer Diplomaten, unter anderem Olivier Long, waren bestimmend für den Erfolg dieser schwierigen Diskussionen zwischen der Regierung der noch jungen V. Republik und den Abgesandten der provisorischen Regierung der algerischen Republik.



Le pavillon de l'armée à l'Exposition nationale de 1964.

Le conseiller fédéral Paul Chaudet aux journées de l'armée à Vidy.



Lausanne 1964 : l'armée s'expose

■ Philippe Coet ¹

« Du point de vue strictement militaire,
nous n'en ferons jamais trop. »

Paul Chaudet : *Conduire ou subir* (1968)

La Suisse vigilante, l'appellation choisie par le Département militaire fédéral pour son pavillon à l'Exposition nationale de 1964 est un programme à elle seule. Sur une superficie de 5500 m², on peut visiter un bâtiment circulaire (le *Hérisson*) et admirer trois flèches de 48 mètres de hauteur. Les 141 pyramides qui forment le *Hérisson* pèsent chacune 3,5 tonnes. Au total on a coulé 3300 m³ de béton. La résistance des flèches en acier a été contrôlée dans le tunnel aérodynamique de la Fabrique fédérale d'avions d'Emmen. Ensemble elles pèsent 75 tonnes. La première symbolise la solidité de la défense, les deux autres le dynamisme de l'armée ².

Le site est pratiquement achevé en 8 mois. Pas moins de 14 compagnies de sapeurs y travaillent d'avril à novembre 1963. C'est une colonne militaire qui amène de Villmergen à Lausanne les 141 pyramides du *Hérisson*. Enfin les troupes du génie collaborent avec les ouvriers civils pour terminer les divers aménagements. Le 30 avril 1964, malgré un incendie survenu 13 jours auparavant sur le toit et dans la salle de spectacle, tout est prêt ³.

Les chiffres, les conditions de réalisation sont impressionnants, et ils sont manifestement publiés pour impressionner, car l'armée, qui se doit de figurer dans une telle vitrine, veut s'y faire remarquer et, pourquoi pas, admirer. En fait, elle

¹Auteur, avec Claude Bonard, d'un ouvrage publié en 1996 sous les auspices de l'ASHSM : *Patrimoine militaire suisse, musées, monuments, fortifications*. Yens, Cabédita, 1996.

² Ce texte est la première partie d'un article intitulé « Lausanne 1964 et Genève 1968 : l'armée s'expose », publié en décembre 2004 dans le bulletin du Musée militaire genevois – *Le Brécail-lon* – n° 25. Il a été rédigé en lien avec une exposition du Musée consacrée à la Suisse et la guerre froide. Son objet était de montrer, à travers deux manifestations de natures différentes mais aux objectifs semblables, comment l'armée a voulu se présenter dans un contexte de guerre froide qui, quoique l'on pense, ne lui assurait pas nécessairement « le gain de la partie »...

³ *Livre d'or*. Lausanne, Exposition nationale suisse, 1964, p. 409 et 411 ; *Fiches d'information*, tome 5, 8/1 ; *La Suisse vigilante*. Exposition de la défense nationale, p. 14.

doit séduire pour convaincre. Or, dans ce pays de citoyens-soldats, où le militaire est intimement lié au civil, l'armée n'a pas forcément partie gagnée. Cette armée, dont la mission est de protéger le pays, doit elle-même se défendre et se justifier devant le pays. Une exposition nationale lui en fournit une excellente occasion.

L'idée n'est pas nouvelle : l'armée n'a pas manqué les rendez-vous de Berne en 1914 et de Zurich en 1939 ⁴. On oublie un peu qu'elle était déjà présente à Genève en 1896. Si l'on en croit la *Patrie Suisse*, cette présence est alors une nouveauté car « à Zürich [en 1883], la Confédération n'avait exposé que quelques produits de la Fabrique d'armes et le matériel sanitaire. » Il a fallu l'insistance des organisateurs genevois pour que le Département militaire fédéral donne de l'ampleur à une exhibition qu'abrite un « Pavillon de l'art militaire. » Le principe de l'exposition n'aura guère changé soixante-huit ans plus tard : montrer armes, munitions, équipements, uniformes, prouesses techniques, produits au label suisse... On relève bien ça et là une pointe d'ironie en 1896. Ainsi l'évocation de cette vitrine qui montre l'effet d'une balle sur différentes matières et « dont on peut recommander l'examen comme calmant à ceux qui ne rêvent que combats » ou le rappel de ce paradoxe qui veut que l'on perfectionne simultanément les moyens de détruire une vie et ceux destinés à la sauver. Mais l'objectif reste de montrer sa force pour ne pas devoir s'en servir : « Elle [l'exposition] a dû prouver à nos visiteurs étrangers que nos milices bien armées et animées d'un véritable esprit patriotique sauraient prouver au besoin qu'elles ne sont pas une quantité négligeable ⁵. »

Deux guerres mondiales plus tard, la théorie du « prix d'entrée » est plus élaborée, elle s'est adaptée, mais elle reste plus que jamais d'actualité. On peut noter la constance de l'objectif et des arguments utilisés lors de telles démonstrations. Il convient maintenant de visiter brièvement les lieux et de parcourir le programme de l'Exposition de 1964.

A l'origine, le projet prévoit une présence de l'armée « diluée » dans la Voie suisse et les différents secteurs. « On aurait ainsi démontré l'imbrication des activités civiles et militaires si typique de notre pays », note Alberto Camenzind dans son rapport. Volonté de défense et défense nationale doivent donc apparaître, « non pas seulement dans une section qui serait réservée à l'armée, mais bien dans l'ensemble de l'Exposition », peut-on lire dans le *Bulletin d'in-*

⁴ « Landesausstellungen und Armee – vier Bildkommentare », *Expos. ch idées, intérêts, irritations*, dossier n° 12 des Archives fédérales. Berne, 2000, p. 67-79.

⁵ *La Patrie Suisse*, n° 79, 30 septembre 1896, p. 230-231 ; *L'Exposition nationale suisse de Genève*. Genève, 1896, p. 72-75.

formation N° 3 de l'Exposition nationale suisse. « *Le Département militaire fédéral et les organisateurs sont d'accord sur ce point : l'armée est indissociable de la nation. Aussi c'est dans cet esprit que les dirigeants, d'entente avec le Département militaire fédéral, ont résolu le problème de la participation de l'armée à l'Exposition.* » Ce dispositif doit être complété par une présentation d'armes sur plus de 25 000 m² à Beaulieu. Le *Bulletin* insiste sur le fait que cette exposition ne sera pas en marge de celle de Vidy, d'autant que des transports spéciaux et rapides relieront les deux sites. Enfin l'entrée à cette exposition sera gratuite. Dès lors « *il est facile de le constater, l'armée suisse sera l'un des éléments les plus importants de l'Exposition nationale 1964* ⁶. » On peut néanmoins relever au passage que sa participation est un problème qu'il convient de résoudre...

Cette solution ne va cependant pas résister à l'intervention de « certains milieux militaires » qui considèrent que l'armée est ainsi exclue du site principal. Saisi de ces oppositions, le Comité directeur examine cette question avec les autorités fédérales en novembre 1962, réunion qui débouche sur le transfert à Vidy de l'exposition militaire. L'année suivante, ce même Comité approuve le projet de Pavillon de l'armée. Dans son Rapport, A. Camenzind regrette que ces milieux militaires n'aient pas admis le manque de place au bord du lac « *et qu'une telle présentation sur les terrains de Vidy n'était pas conforme à la structure thématique de l'Exposition nationale.* » Les rappels dans les secteurs sont abandonnés au profit d'une présentation particulière. Réalisée directement par le Département militaire fédéral et le groupe de créateurs qu'il a mandatés, la *Suisse vigilante* est donc un cas particulier, avec le port, dans le contexte des autres secteurs.

Le site de Vidy impose d'ailleurs des contraintes : « *L'expression architecturale devait ici être d'autant plus vigoureuse que la surface disponible était relativement petite.* » De plus « *les constructions remplissaient (...) une double fonction : abriter les objets d'exposition et être en même temps partie intégrante de cette exposition* ⁷. »

⁶ Rapport de l'architecte en chef, tome 4 du Rapport final, juin 1965, p. 7. *Bulletin d'information* n° 3, p. 10.

⁷ « Historique et organes de l'Exposition », tome 1 du Rapport final, 2.2. Activité du Comité directeur, p. 59; Rapport de l'architecte en chef, p. 7-8 et 27 ; Frédéric Sardet: « Organiser l'Expo 64 : espace, argent et pouvoirs », *Expo. ch, idées...*, p. 232 ; *Lausanne 1964, construire une exposition*, publié avec le concours de l'Exposition nationale sous la direction d'Alberto Camenzind. Lausanne, 1965, p. 170 ; *Livre d'or*, p. 400.



La revue des troupes des journées militaires de Bière a évoqué les principales étapes de notre organisation militaire de 1914 à 1961. On a assisté à l'évolution du combat à pied et à cheval au combat mécanisé, puis à l'évolution du transport hippomobile au transport hélicoptéré, enfin à l'évolution de l'avion à hélice à l'appareil supersonique. Voici l'escadron de dragons en formation de charge ouverte. Ordonnance 1898. Mobilisation 1914. (Photo ASL, Lausanne, 5.9.1964).

Cette parade des journées militaires de Bière a évoqué trois périodes marquantes de notre histoire militaire: les guerres d'indépendance, le service étranger et les milices cantonales. En costume et uniformes d'époques, quelque 350 aspirants et sous-officiers portant armes et drapeaux ont défilé au son des fifres et des tambours. Voici le serment des bannerets par les 25 porte-drapeaux cantonaux. (Photo ASL, Lausanne, 5.9.1964).



L'exposition

« *Le visiteur, qui s'était plu dans les allées verdoyantes de l'Expo et s'était laissé peut-être gagner par son atmosphère joyeuse et détendue, était surpris, sitôt le seuil de La Suisse vigilante franchi, par l'austérité des lieux et le réalisme auquel on avait fait appel* », souligne l'ouvrage commémoratif de l'armée.

Dès l'entrée du site, le visiteur se trouve confronté à l'image du danger : morceaux de métal déchiqueté, photo d'une explosion atomique. Il passe ensuite dans le pavillon, le *Hérisson* où, par contraste, il doit se sentir en sécurité. Une carte en relief, sur laquelle figurent 13000 signaux lumineux, illustre la densité des mesures défensives prises dès le temps de paix. Le visiteur peut alors écouter un prologue qui introduit le film « *constituant le centre du programme* ». Ce prologue est un jeu de questions et de réponses : aux trois questions concernant la supériorité prévisible de l'agresseur, le péril nucléaire et la situation particulière de la Suisse, il est fermement répondu que l'armée garde son utilité, qu'il ne faut pas se laisser paralyser par la menace nucléaire et que la Suisse doit rester vigilante. Suit à l'étage supérieur le film, *Nous pouvons nous défendre*, que l'on visionne dans une salle dont la dalle peut supporter le poids de 1500 personnes.

Débouchant sur une terrasse, le visiteur peut lire sur une paroi métallique, de part et d'autre d'un drapeau suisse, ces « mots incisifs » : *Notre destin est en nos mains / Auf Dich kommt es an / Dipende da noi tutti / Da Tei dependa ei*. Sous la terrasse se trouve l'exposition d'armes et d'équipements, ainsi qu'une section consacrée à la protection civile.

L'objectif est clair : « *Il faut que soient dissipés les doutes qui peuvent parfois venir à l'esprit quant aux possibilités qu'a la Suisse de conserver, en notre temps, son indépendance* ⁸. » En cela, l'armée se distingue du reste de l'Expo qui, dans l'esprit des organisateurs, est destinée à questionner l'avenir, à s'interroger donc, dans une certaine mesure, à douter. Si *La Suisse vigilante* part effectivement du constat que l'on peut douter, s'interroger et hésiter, elle y répond sans l'ombre d'un doute ou d'une hésitation : elle affirme la nécessité et la pérennité de la volonté de défense, laquelle trouve sa traduction dans une armée consciente de son rôle et bien équipée pour le tenir ⁹.

⁸ Bulletin d'information n° 5, p. 9 ; *L'armée à l'Exposition nationale*. Lausanne, 1965, p. 12; *Fiches d'information*, tome 5, 8/1, p. 3 à 13 ; *Le livre de l'Expo*, livre souvenir de l'Exposition nationale suisse. Lausanne, 1964, p. 12, 186, 190 et 192 ; *Livre d'or*, p. 400-405.

⁹ Sartet, F. : *Organiser l'Expo 64 : espace, argent et pouvoirs*, p. 232.

Cette affirmation de soi s'exprime, non seulement dans l'exposition, mais également dans un programme d'activités diverses : manifestations sportives, championnats d'été par équipes, courses de patrouilles et d'orientation, assemblées d'associations, entre autres le Service complémentaire féminin et les conductrices militaires, mais surtout les *Journées de l'armée*, les 11 et 12 mai, la démonstration à Bière les 5 et 9 septembre. Pour Paul Chaudet, conseiller fédéral en charge du Département militaire fédéral, « *les défilés militaires de 1959 à Payerne, de 1963 à Dübendorf et les journées de Bière en 1964 ont donné une démonstration éclatante de notre volonté de défense. A ceux qui étaient enclins à en douter, ils apportaient une réponse claire. La tenue des troupes, la participation et l'enthousiasme du public faisaient éclater au grand jour les sentiments de nos concitoyens* ¹⁰. » Il y a un doute derrière cette assurance affichée ou plutôt une certitude : si la cause est juste, la foi doit être entretenue. Et c'est un éternel recommencement...

Le film

Le film, élément central de l'exposition, vaut à lui seul un développement. Les milieux militaires sont conscients depuis longtemps de l'utilité et de l'efficacité du cinéma. On ne reviendra pas ici sur l'intense activité du Service cinématographique pendant la Seconde Guerre mondiale pour contrer la propagande étrangère. Dès l'été 1957, Armée et Foyer, en collaboration avec la Nouvelle société helvétique, soutient la production d'un film dont le thème est l'esprit de milice (en Suisse, chaque citoyen est soldat), un des thèmes de prédilection de la défense spirituelle. Le film sort en 1958 et est même projeté à la télévision le 1^{er} août. Armée et Foyer envisage alors de produire une série de films mais se heurte au manque de moyens (la première production lui a coûté 25 000 francs). Pour cette raison, un second projet sur le thème de la volonté de défense ne dépasse pas le stade des travaux d'écriture du scénario. Armée et Foyer, faute de pouvoir produire, prête beaucoup de films (816 en 1962). Le film qui a le plus de succès en prêt montre en une heure et demie l'histoire du communisme des origines à 1957 et souligne le but jamais abandonné de la révolution mondiale ¹¹.

Les concepteurs de *La Suisse vigilante* choisissent donc le film comme moyen de démonstration principal. Il s'agit de montrer le degré d'instruction de l'armée

¹⁰ *Fiches d'information*, 8/1 ; *La Suisse vigilante*, p. 16 ; Chaudet, Paul : *Conduire ou subir*. Lausanne, 1968, p. 39-40.

¹¹ Perrig, Igor : *Geistige Landesverteidigung im Kalten Krieg, der schweizerische Aufklärungsdienst (SAD) und Heer und Haus 1945-1963*. Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde an der philosophischen Fakultät der Universität Freiburg in der Schweiz. Brigue, 1993, p. 127-128. Le titre allemand du film anticommuniste est : *Völker hört die Signale*.

et quel pourrait être son engagement, de donner un « *aperçu de l'ampleur de nos préparatifs militaires, une idée frappante de ce que nous avons fait et faisons encore pour être prêts* ». On peut lire à l'époque que ce n'est pas un film de guerre, il n'est ni récréatif, ni didactique et ce n'est pas un documentaire. A défaut de préciser son genre, le *Livre d'or* de l'Exposition le décrit ainsi : « *Aussi n'est-ce pas un film comme les autres que l'armée décida de tourner pour frapper le visiteur, pour l'ébranler, pour solliciter sa participation aussi active que possible : il importait d'en faire en quelque sorte un acteur de l'action se déroulant sous ses yeux* ¹². »

Conçu par la communauté de travail Dr Rudolf Farner/Hans Looser (Zurich), il est produit par Lothar Wolff (New York) et réalisé par John Ferno (Amsterdam). Cette réalisation étrangère provoque de « *vives réactions dans la presse et les milieux suisses du cinéma* ». L'explication donnée est la nécessité de tourner très rapidement un film « *avec une certitude de réussite absolue* ». On ne met manifestement pas la même confiance dans les capacités de l'industrie suisse du cinéma et dans celles de la défense nationale...

La réalisation utilise un procédé nouveau appelé *Modern Cinema System (MCS)*. Le film est tourné en 70 mm, avec un objectif de 21 mm autorisant un angle de prise de vue de 138°. Ces spécificités du tournage rendent possible la projection sur trois écrans de 18 m de large chacun, soit sur une surface totale de 410 m². L'armée se donne ainsi littéralement les moyens d'en mettre plein la vue des visiteurs. La construction du film, qui dure une vingtaine de minutes, est relativement simple. On distingue trois séquences : rassemblement, préparation et combat. Il n'y a quasiment pas de commentaires, car les images parlent d'elles-mêmes. Le multilinguisme du pays est illustré par « *quelques ordres ponctuant l'action* », donnés dans les quatre langues nationales. Des passages musicaux complètent le bruitage qui forme le fond sonore de la bande ¹³.

J.-P. Seilaz, chef de secteur, rappelle dans le *Livre d'or* que l'on peut s'interroger sur le bien-fondé du recours au film : « *On pouvait se demander si l'image animée était vraiment le moyen d'expression exceptionnel désiré par les dirigeants de l'Exposition nationale, soucieux de ne pas voir trop d'exposants recourir à ce mode de présentation. On pouvait craindre que le public ne se lasse rapidement d'un recours trop facile et trop fréquent au cinéma.* » Mais, pour ce responsable, poser la question c'est y répondre.

Dans un article publié en 2000, Roland Cosandey examine deux films qu'il considère comme les plus significatifs « *de la démarche cinématographique à l'Expo 64* » : *La Suisse s'interroge* d'Henry Brandt (cinq séquences intégrées à

¹² *L'armée à l'Exposition nationale*, p. 12 ; *Fiches d'information*, 8/1, p. 9 ; *Livre d'or*, p. 408.

¹³ *Fiches d'information*, p. 9, 10 et 15 ; *Livre d'or*, p. 408-409.

la Voie suisse) et *Nous pouvons nous défendre*. La simple comparaison des titres permet de mesurer la distance qui sépare ces deux films et leur message. R. Cosandey ramène, avec quelque raison, le film de l'armée à un film d'action, un « *show stéréophonique et transportant (...) aussi démonstratif de la capacité de riposte d'un peuple en armes qu'un interminable bouquet final de feu d'artifices le serait de l'efficacité d'une batterie de DCA* », mais il ajoute une remarque importante : « *L'effet tient plutôt du conditionnement ou, au mieux, de la jubilation que peuvent susciter les fracassantes sensations du film d'action.* »

Sans commentaires qui les appuieraient, les images doivent convaincre les spectateurs que la Suisse peut se défendre, qu'elle en a les moyens et surtout la volonté. Pour ceux qui acceptent ce postulat, le film est parfaitement lisible et sans doute jubilatoire. Il peut également impressionner les visiteurs peu avertis ou guère intéressés par les questions de défense : en fait, il montre simplement que la machine militaire fonctionne aussi efficacement qu'une usine hydraulique ou une quelconque chaîne de production. N'oublions pas que la plupart des hommes suisses peuvent se reconnaître dans les acteurs de ce film, puisqu'il ne s'agit pas d'acteurs mais de citoyens-soldats. Bien entendu, ce spectacle ne peut pas convaincre les opposants à l'armée. On notera ici que, trente-six ans plus tard, Andreas Gross avoue ne pas se souvenir s'il a vu ou non le film... Après l'Exposition, une version en 35 mm, sans le prologue, est présentée en avant-programme dans les salles de cinéma ¹⁴.

Un discours pour convaincre

Paul Chaudet (1904 -1977), entré au Conseil fédéral en décembre 1954 et démissionnaire en novembre 1966, est à la tête du Département militaire fédéral pendant toutes ces années. Il intervient très tôt dans le projet d'Exposition nationale, puisque, dès septembre 1955, il pousse à l'action le Conseil d'Etat vaudois. Il est d'ailleurs doublement impliqué dans ce projet : en tant que Vaudois et en qualité de chef de Département. Il exprime, avant et après la manifestation, les objectifs poursuivis. Dans les fiches d'information, il annonce qu'aux nombreuses questions posées, *La Suisse vigilante* « *donne une réponse dont chacun de nos concitoyens prendra connaissance avec fierté : la Suisse est capable de se défendre.* » Dans l'ouvrage publié par la division mécanisée 1 en 1965, il affirme que, « *bien qu'incomplète, cette vision étendue de notre préparation morale et matérielle a*

¹⁴ *Livre d'or*, p. 407-408 ; Cosandey, Roland : « Expo 64 : cinéma au service du scénario », *Mémoire vive*, n° 9, 2000, p. 18-23 ; « Landesausstellungen und Armee – vier Bildkommentare », *Expo. ch*, p. 71 (Andreas Gross). Il est actuellement possible d'obtenir une copie du film auprès du Service cinématographique de l'armée, sous le titre *La Suisse vigilante* (F 20).

fortifié, voire recréé chez nos concitoyens, un sentiment de confiance. » La boucle est ainsi bouclée.

Les propos rétrospectifs du colonel divisionnaire Dénéreaz donnent quelques précisions sur les buts fixés. Il fallait soulever émotion autant qu'admiration, faire découvrir « *une armée plus jeune, plus alerte, plus diverse aussi* », expliquer l'effort de défense nationale dans le cadre des « *décisions prises en 1961* », parfois peu compréhensibles (il s'agit de l'Organisation des troupes 61). Bref il fallait susciter un sentiment de fierté et d'adhésion.

J.-P. Seilaz, dans le *Livre d'or*, explique que l'Exposition s'adresse à la majorité du peuple qui reste convaincue de l'utilité de la défense nationale, mais aussi à la « *masse des indifférents et des pessimistes* » dont il faut essayer de modifier l'attitude. Nous n'insisterons pas ici sur la coexistence d'une majorité de convaincus et d'une masse d'hésitants... Il y a enfin les visiteurs étrangers qui devront « *quitter l'exposition de l'armée en emportant le sentiment de l'intensité des forces matérielles et morales qui s'opposeraient à toute agression* ¹⁵. »

En cette période de profondes mutations sociales et économiques, en pleine guerre froide, face aux grandes puissances surgissent des interrogations et naissent des doutes. « *Tout cela va vite, toujours plus vite. Le monde a tellement changé en vingt-cinq ans qu'il ne se reconnaît plus. Et la Suisse ? (...) La Suisse entend-elle encore la marche du temps ? L'Exposition de 1964 doit nous aider à répondre* », affirme *Le livre de l'Expo*.

A ces questions touchant au domaine militaire, *La Suisse vigilante* veut répondre; c'est d'autant plus nécessaire que certains mouvements se sont manifestés en faveur d'un désarmement unilatéral, qui montrerait l'exemple. Même parmi ceux qui ne remettent pas en cause une défense nationale, il en est qui pensent que l'on dépense trop pour elle et que ces sommes pourraient servir à appuyer la vocation humanitaire de la Suisse dans le monde. « *Ces questions, le Département militaire fédéral n'a pas voulu les taire ; il en a conscience et le montre en abordant le dialogue avec le visiteur et en lui donnant les réponses*

¹⁵ Altermatt, Urs : *Conseil fédéral*. Dictionnaire biographique des cent premiers conseillers fédéraux. Yens, Cabedita, 1993, p. 467-471 ; Sardet F. : « Organiser l'Expo 64... », *Expo. ch.* p. 222 ; *Fiches d'information*, 8/1, p. 2 ; *L'armée à l'Exposition nationale*, p. 4 (Paul Chaudet) et 7 (col div Dénéreaz) ; *Livre d'or*, p. 403.

¹⁶ *Le livre de l'Expo* – livre souvenir, p. 12 ; *Livre d'or*, p. 397-399, 405. Voir dans ce même *Livre d'or* le tableau brossé par le colonel commandant de corps Robert Frick, chef de l'Instruction (« Défense nationale », p. 387-391). Il conclut : « *Vigilants, décidés et fermes parce qu'il nous faut chaque jour penser à lutter contre des adversaires dont quelques-uns sont parmi nous déjà, nous serons forts et victorieux parce que les circonstances exigent que nous soyons entraînés et prêts à nous battre sur chaque champ de bataille de la guerre totale.* »

qui fondent sa propre conviction », précise le chef de secteur dans le *Livre d'or*¹⁶.

Ces propos doivent être mis en perspective avec divers événements survenus dans la décennie écoulée. Les années 50 sont en effet cruciales pour l'armée : elle doit franchir le seuil d'une nouvelle modernité, donc s'émanciper de conceptions héritées du dernier service actif, par exemple le Réduit¹⁷. Des questions fondamentales se posent : doctrine d'engagement, organisation et articulation des unités, équipement, armement, y compris atomique. C'est dire que le débat est nourri, d'abord au sein même de l'autorité et des cercles militaires, ensuite dans l'opinion publique.

Il ne s'agit pas d'examiner en détail le *Konzeptionsstreit* qui oppose partisans d'une défense mobile, laquelle implique une forte mécanisation et un solide appui aérien, à ceux d'une défense plus statique, plus économique, établie sur un réseau de points d'appui¹⁸. L'Organisation des troupes 61 (OT 61) représente dans une certaine mesure un compromis entre ces deux conceptions. Elle remplace l'OT 51 et va rester en vigueur plus de trente ans, jusqu'à l'Armée 95. « *Par l'organisation des troupes de 1961, souligne Paul Chaudet, l'un des artisans de cette réforme, nous avons voulu une armée de campagne moins nombreuse, mais dotée d'une plus grande mobilité et d'une plus grande puissance de feu. Sous la couverture d'une aviation efficace, il importait que sa mise en place pût s'effectuer avec la sécurité nécessaire d'une protection frontière renforcée. L'abaissement de la limite d'âge pour le service de 60 à 50 ans devait permettre de tenir des effectifs mieux étoffés à la disposition des organismes de défense civile et de défense économique.* » On prépare ainsi le développement de la défense générale.

La nouvelle organisation divise le territoire en quatre grands compartiments : les secteurs frontière, le Plateau, le massif alpin et l'espace aérien.

L'armée compte 4 corps d'armée, 3 de campagne et 1 de montagne, soit 12 divisions (3 de frontière, 3 de campagne, 3 mécanisées et 3 de montagne). Les classes d'âge sont modifiées : l'élite de 21 à 32 ans, la landwehr de 33 à 42 ans et le landsturm de 43 à 50 ans. Les gardes locales, devenues singulièrement anachroniques, sont supprimées. Selon l'historien Hans Rudolf Kurz, l'OT 61 ne règle pas la question de la « conception opérative ». Sous la pression des Chambres et dans la foulée de l'affaire Mirage, le Conseil fédéral n'expose sa conception globale de la défense nationale qu'en 1966, dans un rapport présenté le 6 juin¹⁹.

¹⁷ Cerutti, Mauro : « La politique de défense de la Suisse pendant les premières années de la guerre froide (1945-1950). Entre neutralité armée et solidarité avec les Occidentaux », *Itinera*, fasc. 18, Bâle, 1996 (La Suisse dans le système international de l'après-guerre 1943-1950).

¹⁸ Kurz, Hans Rudolf : *Histoire de l'armée suisse de 1815 à nos jours*. Lausanne, 1985, p. 168-169.

¹⁹ Kurz, H. R. : op. cit., p. 163-164, 169-170 ; Chaudet, Paul : *Conduire ou subir*, p. 131.

C'est à cette époque que l'armée se modernise de façon spectaculaire: introduction du *Fusil d'assaut 57* et de la *Tenue d'assaut*, importantes acquisitions de blindés – *char léger 51 (AMX 13)* et *char Centurion* –, processus d'acquisition d'un avion de combat moderne entamé en 1958 (*Mirage III*). Et la liste n'est pas exhaustive. L'armée ne manque pas l'occasion de montrer ces nouveautés au public. Avant de le faire à Lausanne en 1964, elle le fait, par exemple, à Payerne le 14 mai 1959. Selon le colonel commandant de corps Gonard, ce défilé du 1^{er} corps d'armée doit « *permettre à nos concitoyens comme à nos soldats de prendre conscience, dans une vision certes fugitive mais imposante, de l'armée d'aujourd'hui.* » Cette « *manifestation de force et de discipline* » constitue une « *affirmation de notre volonté de défense et de notre foi en l'avenir du pays.* » Il s'agit également – c'est révélateur – de s'adresser au « *citoyen de chez nous, presque toujours soldat, [qui] accepte à ce double titre les sacrifices personnels et les charges fiscales qu'exige la défense nationale.* » L'objectif final est de donner à toutes et à tous un sentiment de fierté, de confiance et de solidarité.

La Patrie suisse annonce la présence à Payerne de 180 000 spectateurs (dont le général Guisan et son épouse) et le défilé « *le plus grandiose vraisemblablement qu'ait jamais connu la Suisse, car le cadre s'y prêtait : l'immense piste cimentée de l'aérodrome militaire constituait le fond idéal sur lequel se détachaient avec une merveilleuse netteté les bataillons (...).*²⁰ » De nos jours, nous parlerions d'un *show* !

Dans ce contexte, qu'en est-il du débat public ? En effet, une armée qui se modernise coûte très cher et ces dépenses attirent d'autant plus l'attention de la population lorsque celle-ci n'est pas convaincue de la réalité ou de l'imminence du danger. S'ajoute à cette opposition fluctuante une opposition de principe, celle des milieux pacifistes ou d'extrême-gauche.

Des manifestations, telles de grands défilés (Payerne en 1959, Dübendorf en 1963), la participation à des événements nationaux du type Exposition nationale 1964, s'inscrivent dans ce travail – toujours à recommencer – de présentation, d'explication et de persuasion. La nécessité d'expliquer et de convaincre n'a d'ailleurs pas toujours été bien comprise dans les milieux officiels.

Lors d'un débat organisé à Neuchâtel en octobre 1954 par les Jeunesses radicales romandes sur le thème *Existe-t-il une crise de l'autorité ?*, le conseiller national Michel Jaccard rapporte un échange avec le conseiller fédéral Karl Kobelt, alors en charge du Département militaire fédéral. A ce dernier qui lui demande ce qu'il pense de l'initiative Chevallier sur les dépenses d'armement,

²⁰ Programme officiel du défilé du 1^{er} corps d'armée, 14 mai 1959, 13 heures, Aérodrome militaire de Payerne, p. 3. *La Patrie suisse*, n° 21, 23 mai 1959, p. 7 et 31.

Jaccard répond : « *Ecoutez, c'est un problème extrêmement important ; en Suisse romande, ça passe. Regardez le nombre des signatures. Cela représente maintenant à peu près un électeur sur trois ou quatre, c'est énorme !* » Pourtant Kobelt refuse la proposition d'une interpellation aux Chambres qui aurait permis au Conseil fédéral de préciser au grand public sa position et ses buts. Il ne veut pas donner à ce problème une importance qu'il n'a pas...

Cette déficience dans la communication est également relevée par un avocat lausannois, André Brönimann, dans une brochure publiée en 1957 par la Société d'étudiants Helvetia. « *Alors qu'il convient de guider l'opinion, de lui enseigner la vraie nature des problèmes militaires, l'autorité fédérale se repose trop souvent sur la sagesse du peuple. Il est des questions importantes qu'il ne faut pas abandonner à la simple inspiration populaire ; tel est le cas des nouvelles tâches et des besoins présents du Département militaire.* » Le manque d'informations a favorisé à maintes reprises les détracteurs de l'armée. En Suisse romande, une « *propagande insidieuse* » contribue à creuser un fossé entre armée et population. Dès lors il faut chercher à « *rendre l'armée sympathique* ». Cette critique vise probablement d'abord Karl Kobelt. Quoi qu'il en soit, Paul Chaudet n'aura pas la même attitude.

Ainsi le *Livre du soldat* est l'un des éléments d'une politique d'information du Département militaire fédéral. En préparation depuis 1955, il n'est publié qu'en 1958. Ce retard de parution serait dû au débat sur la conception de la défense (*Konzeptionsstreit*). Cet ouvrage est assez ambitieux puisqu'il doit servir à la fois à l'instruction civique du soldat, à son instruction militaire et le préparer à la réalité du combat. A relever à la page 155 ces trois questions que l'on retrouve en 1964 : *Sommes-nous vraiment prêts ? Pourrions-nous résister à un ennemi puissant ? Mais qu'advient-il des nôtres à l'arrière ?*²¹ Il est une question qui reste ouverte : quel a été l'impact de ces 384 pages sur les soldats suisses ?

Malgré l'aura qui l'entoure depuis le dernier service actif, l'armée ne jouit pas nécessairement d'un support inconditionnel. Déjà en septembre 1946, Karl Kobelt constate, devant la Commission de défense nationale, que la chose militaire suscite la mauvaise humeur dans tous les milieux. Il n'y a pas que l'extrême gauche qui critique et attaque l'armée, mais elle est rapidement disqualifiée par l'actualité internationale : *coup de Prague*, guerre de Corée, répression sanglante du soulèvement hongrois, crise de Cuba, etc. Lors du congrès des Jeu-

²¹ *Le peuple contre l'armée ?* Une confrontation unique sur « l'œuf de Colombe ». Neuchâtel, 1955, p. 39 (Congrès des Jeunesses radicales romandes) ; Brönimann, André : *Le Département militaire fédéral et l'opinion publique*. Tirage à part de la revue mensuelle politique et littéraire de la Société d'étudiants Helvetia. Berne, 1957, p. 9-11 ; Perrig I. : op. cit., p.154-155 ; *Le livre du soldat*, 2^e édition de 1959.

nesses radicales déjà évoqué, le conseiller d'Etat Pierre.-A. Leuba expédie en deux

lignes les communistes, « *considérés à juste titre comme les exécutants serviles des ordres et consignes d'un Gouvernement étranger*²². »

Dans une étude menée pendant l'été 1961 dans le cadre d'un programme de recherche expérimental financé par la Carnegie Corporation, un étudiant américain du nom d'Allen Young s'intéresse à la neutralité suisse en période de guerre froide. Avec son regard extérieur, il fait quelques constatations intéressantes. Ainsi il s'étonne du caractère sacro-saint des institutions suisses, en particulier de l'armée. Il remarque que la Suisse peut mobiliser 600 000 hommes, soit presque 12 % de sa population, ce qui en fait une des nations les plus armées du monde. L'armée s'inscrit tellement dans la tradition – laquelle est, elle aussi, sacrée – que la tradition suffit à justifier sa valeur et son existence, malgré le fait qu'à l'ère atomique des fortifications enfouies dans les Alpes et des professeurs de collège de cinquante ans pratiquant le tir en stand paraissent un peu ridicules. « *The Swiss know that their strong army seems absurd, and yet they maintain that it must continue to exist, whether it makes sense or not.* » Cela étant, la politique militaire fait l'objet de débats publics, les plus critiques étant bien entendu les communistes²³.

D'autres voix critiques se font entendre : le 2 décembre 1954, une initiative pour une pause dans les dépenses d'armement, dite « l'Oeuf de Colombe » ou initiative Chevallier, est déposée à la Chancellerie fédérale. Elle est revêtue de 79 346 signatures, dont 68 677 récoltées en Suisse romande... Samuel Chevallier (1906-1969) est plus connu pour le *Quart d'heure vaudois* que pour la promotion de cette initiative. C'est pourtant lui qui la lance en rédigeant un article intitulé précisément « l'Oeuf de Colombe », publié le 14 avril 1954 dans le *Bon Jour* de Jack Rollan. Le texte prévoit une réduction de 50 % des dépenses militaires en 1955 ou au plus tard en 1956; aucune dépense militaire ne doit être engagée dans le cadre du budget extraordinaire d'armement pendant cette période, la moitié de la somme économisée sera utilisée en Suisse à la construction de logements à loyer modéré, l'autre moitié à la reconstruction des régions dévastées des pays voisins. Cette initiative est finalement déclarée irrecevable pour cause de manque d'unité de la matière. Samuel Chevallier lance alors une seconde initiative pour une réduction des dépenses d'armement, qui est retirée ensuite de la répression soviétique du soulèvement hongrois de 1956. Les

²² Cerutti, M. : op. cit., p. 101 ; *Le peuple contre l'armée ?*, p. 22.

²³ Young, Allen : *Swiss Neutrality in the Cold War*. New York City, Columbia College, February 2 1962, 65 pages. Experimental European Summer Research Program, financé par the Carnegie Corporation of New York et administré par the Woodrow Wilson School of Public and International Affairs of Princeton University. Un exemplaire de cette étude est conservé par la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

milieux militaires interprètent ces deux initiatives comme une attaque contre l'Etat et l'armée (le général Guisan qualifie la première de « *sabotage de la défense nationale* ») et les combattent comme telle.

Il est cependant utile d'écouter les arguments que Samuel Chevallier développe lors du débat organisé par les Jeunesses radicales romandes en octobre 1954. Ce que l'on défend dans l'armée, « *c'est ce qu'on appelle, en des termes très en vogue aujourd'hui, une valeur ; une valeur spirituelle, une espèce de vase d'élection dans lequel mûrissent certaines vertus typiquement helvétiques sans lesquelles il n'y aurait pas d'Helvétie, sans lesquelles les Suisses ne seraient pas ce qu'ils sont. Et c'est précisément contre cette conviction-là, en principe et d'abord, que cette initiative a été lancée.* » Chevallier s'en prend donc à « *cette religion de l'armée* », cette « *mystique* ». « (...) *cette mystique est non seulement fausse, mais actuellement terriblement périmée, actuellement contraire aux intérêts les plus fondamentaux de la Suisse, très petite chose, et de l'Europe, chose beaucoup plus importante ; je considère cette mystique comme le type même de ce qu'on appelle le culte d'un faux dieu.* »

Il cherche enfin à démonter l'argument de la prime d'assurance. S'il admet qu'il faut conserver l'assurance (donc l'armée), il estime que la prime coûte trop cher et qu'il faut la réduire, d'autant que, même « *avec des lunettes grossissantes, extrêmement grossissantes, on ne voit pas quel est l'ennemi qui est en train de vouloir nous sauter dessus* ²⁴. »

Ce type de critique est plus délicat à contrer que les attaques d'ordre politique, surtout si ces dernières proviennent de milieux considérés comme inféodés à une puissance étrangère. Le peuple n'a finalement pas eu à se prononcer autrement qu'au moment de la récolte de signatures, laquelle a rencontré beaucoup de succès en Suisse romande : d'aucuns parlent alors d'un malaise romand. En revanche, la seconde initiative est bel et bien retirée parce que la menace, donc l'ennemi, sont clairement identifiés, à la suite des événements de Hongrie...

Les deux initiatives anti-atomiques sont un autre exemple. Dès la fin de la guerre, certains milieux militaires caressent l'idée de doter l'armée suisse de l'arme atomique. Des études sont menées sur la faisabilité et les coûts, des contacts sont pris avec certains Etats. Malgré la ratification du Traité de non-prolifération des armes nucléaires par la Suisse le 9 mars 1977, qui implique un renoncement définitif, la Commission de travail pour les questions atomiques n'est dissoute qu'en 1988.

Ce débat ne reste pas secret. La décision de s'équiper éventuellement d'armes atomiques est connue dans le public depuis 1958. Elle donne lieu à deux initia-

²⁴ Perrig, I. : op. cit., p. 166-168 ; « Chevallier Samuel », article du *Dictionnaire historique de la Suisse ; Le peuple contre l'armée ?*, p. 45, 50-51, 54.

tives et à deux votes populaires. La première est l'initiative pour l'interdiction des armes atomiques. Elle est rejetée par 65,2 % des votants le 1^{er} avril 1962. Elle est cependant acceptée par le Tessin, Vaud, Neuchâtel et Genève. La seconde, plus prudente, porte sur le « *droit du peuple de décider de l'équipement de l'armée suisse en armes atomiques* ». A défaut d'une interdiction définitive, le peuple pourrait se prononcer si le cas se présentait. Elle est un peu moins nettement rejetée, le 26 mai 1963, par 62,2 % des votants. Bâle-Ville, le Tessin, Vaud, Neuchâtel et Genève l'acceptent.

Le discours des partisans de la seconde initiative est plus politique. On a peur du peuple parce qu'on veut lui cacher quelque chose, un secret politique : « *Certains cercles militaires veulent leur bombe A* ». Ces cercles sont prêts à sacrifier la neutralité pour obtenir de telles armes. « *Empêcher le peuple de se prononcer sur l'équipement atomique de la Suisse c'est donner carte blanche à des forcenés de cette espèce.* » Et cette « folie » va coûter des milliards ! Les libertés démocratiques sont le fondement de notre défense nationale et le pouvoir militaire ne doit pas prendre le pas sur le pouvoir civil. Pire, tout procédé antidémocratique nuit au renforcement de l'unité et de la défense nationales²⁵. Ce dernier argument est habile, mais il n'a pas l'effet escompté, puisque l'initiative est repoussée.

Il faut situer dans ce contexte la participation de l'armée à l'Expo 64. C'est à ces critiques, ces doutes, ces attaques qu'elle doit répondre. La tâche n'est d'ailleurs pas facile, puisque l'affaire *Mirage* éclate en pleine Exposition. C'est en avril 1964 que le Conseil fédéral demande un crédit additionnel pour rendre possible l'acquisition de cent appareils. Le Parlement, les partis et la presse s'emparent alors de l'affaire qui tourne au scandale. Le Rapport de la Commission d'enquête parlementaire est sévère pour le chef du Département militaire fédéral. Le scandale a plusieurs conséquences : licenciement du commandant des troupes d'aviation et de DCA, démission du chef de l'Etat-major général, réduction du nombre d'appareils de cent à cinquante-sept. Ebranlé, Paul Chaudet finit par démissionner le 28 novembre 1966. Enfin, le Département militaire fédéral subit une profonde réorganisation en 1967²⁶.

²⁵ Stüssi-Lauterburg, Jürg : *Rapport historique au sujet d'un armement nucléaire de la Suisse*. Berne, 1995, 9 pages ; Chancellerie fédérale : Tableau récapitulatif des votations populaires (www.admin.ch) ; *Armes atomiques et dépenses militaires. Au peuple le dernier mot*. Brochure éditée par le Mouvement suisse contre l'armement atomique, avril 1963.

²⁶ Kurz H. R. : op. cit., p. 164-165 ; Altermatt, U. : op. cit., p. 470-471 ; Urio, Paolo : *L'affaire des Mirages, décision administrative et contrôle parlementaire*. Genève, 1972, p. 162-167 ; Kolbe, Christian : « *Ein Wunderbastard für die Obersten. Der Mirageskandal* », *Die Schweiz und ihre Skandale*. Zürich, 1995, p. 61-75.

On imagine bien qu'une telle affaire ne contribue pas à rendre l'armée sympathique... Elle sera d'ailleurs régulièrement mentionnée dans le cours des polémiques qui émailleront les années suivantes.

Une tentative de conclusion

Il est bien difficile de mesurer l'impact d'une manifestation comme celle que nous venons d'évoquer. L'Exposition de Lausanne a reçu 11 728 000 visiteurs. Combien ont vu *La Suisse vigilante* ? Combien l'ont parcourue distraitement, combien en ont retiré quelque chose ? Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'un des pères fondateurs du Groupe pour une Suisse sans armée (GSsA), Andreas Gross, déclare trente-six ans plus tard ne pas garder de souvenir du Pavillon de l'armée ou du film que l'on y projetait. Il n'est pas non plus surprenant que le futur commandant de corps Olivier Pittet, alors chef d'état-major de la division mécanisée 1, considère comme son souvenir le plus marquant de cette période l'organisation des manifestations militaires de l'Exposition nationale de 1964. « *Promu régisseur de l'ensemble* » (défilé et journées de l'armée), il estime que « *la réussite fut éclatante et nous récompensa tous de nos peines.* »

Plus inattendue est l'opinion des chroniqueurs des troupes jurassiennes : parlant de l'Exposition dans son ensemble, ils lui reconnaissent un succès qui est allé croissant. Pourtant « *les grands espoirs fondés sur elle, à savoir le déclenchement d'une revitalisation civique et le renouveau des sources mêmes de la Confédération, restèrent sans écho, en dépit des réussites partielles enregistrées à cette occasion.* » Il est vrai que 1964 est aussi l'année de l'affaire *Mirage* et que, lors d'une cérémonie aux Rangiers le 30 août, Paul Chaudet et Virgile Moine, chef du Département militaire cantonal bernois, sont empêchés de prendre la parole par une foule de manifestants ²⁷...

Une affiche de l'Exposition proclame « *La Suisse de demain vous invite aujourd'hui* ». *La Suisse vigilante* reste pourtant très traditionnelle, pour ne pas dire traditionaliste, dans sa présentation et son contenu, même si l'emploi du film et la forme donnée à ce dernier font preuve d'une certaine originalité, par exemple par la taille de l'écran ou la quasi absence de commentaires. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler qu'en 1939, l'armée se présentait en trois volets aux visiteurs de la *Landi* de Zurich : « *La Suisse veut se défendre* », « *La Suisse peut se défendre* », « *La Suisse doit se défendre* ». La continuité est manifeste.

²⁷ *Les Suisses dans le miroir*: Les expositions nationales suisses. Lausanne, 1991, p. 109 ; Andreas Gross dans « *Landesausstellungen und Armee – vier Bildkommentare* », *Expos. ch.* Berne, 2000, p. 71 ; Pittet, Olivier : *Du pousse-cailloux au commandant de corps, souvenirs et réflexions*. Lausanne, 1982, p. 55 ; *Histoire des troupes jurassiennes*. Moutier, 1977 p. 231-232.

Or l'opinion de nombreux Suisses semble à l'époque déjà diverger de la position officielle, même si l'on est encore loin de certaines remises en cause ultérieures. Cela ressort d'une enquête menée de septembre 1961 à janvier 1963 sur un échantillon d'Alémaniques, de Romands, de Tessinois et de Grisons, destinée à fournir le matériel de base pour l'élaboration de la section *Un jour en Suisse de l'Exposition* et du *Questionnaire Gulliver*. Les résultats en sont publiés sous forme de livre en 1966.

L'armée conserve, bien entendu, son rôle essentiel, « *celui de renforcer l'adhésion des sujets sociaux aux valeurs nationales* ». Et à la question « *La Suisse peut-elle rester neutre ?* », une majorité répond par l'affirmative. Ils ne sont pourtant qu'une minorité ceux qui pensent que la Suisse pourrait se défendre seule en cas de guerre. « *Alors que, jusqu'à la dernière guerre comprise, le souci de rester neutre s'est toujours accompagné de la volonté de défendre les frontières et de faire respecter l'intégrité du territoire national, attitude martiale qui fournissait en quelque sorte ses lettres de noblesse à l'idéologie de la neutralité et que cautionnait l'entretien d'une puissance militaire nullement négligeable, les prétentions de la Suisse à se défendre seule en cas de conflit armé sont souvent jugées dérisoires aujourd'hui*²⁸. » Sans vouloir aller plus avant dans ce débat, constatons simplement qu'il n'a guère perdu de son actualité...

Quant à l'armée, elle n'est pas au bout de ses peines : elle va se heurter à une opposition, surtout à une désaffection de plus en plus prononcées, le vote de 1989 sur son éventuelle suppression marquant un point culminant.

P. C.

Bibliographie sommaire

– 1950-1990. *La Suisse et la guerre froide – Die Schweiz und der Kalte Krieg*. Actes du Colloque du 19 octobre 2002 de l'ASHSM. Berne, Association suisse d'histoire et de sciences militaires, 2003.

– Arnold, Martin : *Von der Landi zur Arteplage. Schweizer Landes- und Weltausstellungen (19.–21. Jh.) Hintergründe und Erinnerungen*. Zürich, Orell Füssli, 2001.

– Weck, Hervé de : « Le système de milice en Suisse (1815-1990), efficacité et crédibilité. Un facteur d'évolution dans la politique intérieure et extérieure ? », Michel Chabloz : « Perspectives de réflexion et modèle de sécurité, vers l'Armée suisse 61 », *Le devoir de défense en Europe aux*

²⁸ *Les Suisses dans le miroir*, p. 107 et 96. Boltanski, Luc : *Le bonheur suisse*. Paris, 1966, p. 26 et 162.

Zusammenfassung

«Die wehrhafte Schweiz», der Titel welcher durch das Eidgenössische Militärdepartement für seinen Pavillon an der Landesausstellung 1964 gewählt wurde, ist für sich allein ein Programm. Es müssen die Zweifel beseitigt werden, betreffend die Möglichkeiten welche die Schweiz hat, um ihre Unabhängigkeit zu verteidigen. Die Armee unterscheidet sich vom Rest der Expo, die für die Zukunft Fragen stellt, prüfen soll, also zu zweifeln... Im Igel-Pavillon der Armee kann man auf drei Leinwänden von 18 m Breite einen Film sehen, gedreht in 70 mm mit einem Objektiv das einen Sichtwinkel von 138 Grad zulässt. Er wurde verwirklicht von der Arbeitsgemeinschaft Rudolf Farner/Hans Looser. Die Armeetage und die kombinierten Schiessen in Bière erstreben das gleiche Ziel.



Exposition nationale 1964: tir combiné à Bière. Les *Centurions* attaquent, soutenus par l'aviation (des *Hunters*).

« P-26 », une organisation suisse de résistance en cas d'occupation du territoire

■ Col Hervé de Weck ¹

Des « Glaives » en Europe ! La nouvelle, qui éclate comme une bombe en automne 1990, fait le tour de l'Europe en quelques jours : depuis quarante ans, des réseaux clandestins, organisés par les services secrets occidentaux, sont en sommeil dans les pays de l'OTAN. Sans activité visible, attendant le moment de passer à l'action, ces réseaux sont formés d'hommes et de femmes menant des vies entièrement normales, à l'exception de brèves mais régulières périodes de service qui leur permettent de préserver leur potentiel physique et technique.

Rapidement, une gigantesque campagne de presse à l'échelle du continent amplifie et déforme l'affaire apparue en Italie et largement alimentée par une réaction de repli des autorités des Etats membres de l'OTAN. Une fois de plus, le vieil adage médiatique joue à plein : « *Si l'on refuse de commenter une information, c'est qu'on a quelque chose à cacher.* » La matière, il est vrai, apparaît prometteuse, d'autant plus qu'elle donne l'occasion à tous les fantasmes de s'exprimer : des services secrets, des réseaux clandestins plus ou moins maillés s'étendant au-dessus des frontières, des armes... De quoi faire de la « bonne copie » qui fera vendre tous les supports médiatiques. Quoi de plus facile que d'attribuer à ces réseaux, que l'on baptisera bientôt de leur nom italien, *Gladio*, la paternité des endémiques complots d'extrême-droite dans l'Italie des années 1960 ou tout autre crime mystérieux à connotation politique.

La réalité est beaucoup plus prosaïque. Depuis longtemps, l'existence des réseaux *Gladio* n'est plus un secret. En 1978, William Colby, leur créateur, a partiellement vendu la mèche. Dans ses mémoires, *Honorable Men, my Life in the CIA*, il consacre de longues pages à la genèse de ces groupes officiellement dénommés *Stay Behind*. C'est en novembre 1950 que Colby, qui va devenir par la

¹ Licencié ès lettres, officier de renseignement incorporé à l'état-major du corps d'armée de campagne 1 (1992-2003); trésorier et responsable des publications de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires; trésorier et secrétaire général adjoint de la Commission internationale d'histoire militaire (1980-2005); rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse* depuis 1991.

suite le directeur de la CIA, entend parler pour la première fois du plan « STAY BEHIND ». « Une invasion de l'Europe occidentale par les Russes était alors loin d'être invraisemblable. En cas de succès total ou partiel des Soviétiques, Miller [alors directeur adjoint de la branche « Europe occidentale » de l'Office of Policy Coordination (OPC), devenu le service action de la CIA] m'expliqua que l'OPC souhaitait être en mesure de compter sur le soulèvement contre l'occupant de partisans bien armés et bien organisés. Profitant des leçons apprises pendant la guerre, l'OPC ne voulait pas avoir à armer et organiser ses partisans après l'occupation en faisant appel aux techniques délicates et incertaines du parachutage et de l'infiltration. Non, poursuivit Miller, il fallait implanter, dans tous les pays d'Europe occidentale qui semblaient menacés, des capacités de résistance et de sabotage qui n'entreraient en action qu'après l'éventuelle invasion. »

Des réseaux *Stay Behind* existent en France, en Belgique, aux Pays-Bas, en République fédérale d'Allemagne, en Italie et en Grèce. Sous diverses formes, ils restent en place jusqu'à leur découverte, en octobre-novembre 1990. L'hypothèse de leur éventuelle activation est partout identique : le pays concerné a été envahi par les troupes soviétiques, son Gouvernement légitime s'est réfugié à l'étranger (Grande-Bretagne, Irlande ou Amérique du Nord) ; les hommes de *Stay Behind* deviennent immédiatement opérationnels et passent à l'action en étroite coordination avec leur Gouvernement en exil, grâce à des moyens radios appropriés. Leur principale activité en temps de paix consiste à repérer, durant les périodes de service militaire, les jeunes jugés assez équilibrés et assez sûrs pour appartenir au réseau.

Si l'on excepte la Grèce et l'Italie, les différents *Stay Behind* ne sont jamais sorti, semble-t-il, du rôle qui leur était imparti. En Italie, *Gladio* connaît des dérives dues à la présence en son sein de partisans de l'Ordre noir et de néo-nazis. C'est d'ailleurs lors d'une enquête, après un attentat dont deux de ces hommes sont suspectés, que les autorités découvrent des dépôts d'armes, puis le pot-aux-roses. Elles jettent sur la place publique l'existence de réseaux *Gladio* dans quasiment toute l'Europe ².

Suisse : genèse, développement et dissolution du « Projet-26 »

Le 6 juin 1997, une vingtaine d'officiers ayant appartenu à l'état-major de la brigade frontière 3 se retrouvent à Soyhières pour entendre le chef du *Projet-26*

² Etienne, Genovefa; Moniquet, Claude: *Histoire de l'espionnage mondial*. Paris, Editions du Felin, 1997, pp. 173-177.

(P-26), le colonel EMG Efreim Cattelan, docteur en droit. En 1990, la Commission d'enquête parlementaire, constituée à la suite de l'affaire des fiches et d'autres événements au Département militaire fédéral, a dévoilé la structure et la mission de cette organisation secrète de résistance en cas d'occupation de la Suisse. Les médias en ont beaucoup parlé ; des journalistes et des politiciens, opportunistes et malhonnêtes, ont porté une sérieuse atteinte au crédit dont le pays bénéficiait à l'étranger, le privant d'une collaboration internationale, basée sur la confiance et la protection des sources, dans les domaines de la sécurité et de l'antiterrorisme. On ne fournit pas des renseignements qui ont demandé des années de travail à un Etat qui risque de tout divulguer sur la place publique... Dans la foulée, le Conseil fédéral ordonne la dissolution de l'organisation.

Pour quelles raisons et sur quelles bases juridiques, un *Service de renseignement pour les situations extraordinaires* ainsi qu'une *Organisation de résistance en territoire occupé* sont-ils créés en pleine guerre froide, alors que plane sur l'Europe occidentale, donc sur la Suisse, la grave menace des forces du Pacte de Varsovie ? Quelles ont été les missions et le rôle de ces services secrets au sein du Groupement *Renseignement et Sécurité* ?

La résistance est une réaction naturelle à l'usage de la force, et l'occupation de territoires est une manière d'usage de la force. Dans la Charte de l'ONU, le droit à la résistance est défini comme un droit naturel. La Convention de Genève de 1949 reconnaît, elle aussi, les organisations de résistance et accorde à leurs membres, sous des conditions bien définies, le statut de combattants. La résistance s'oppose à la puissance occupante et à ceux qui collaborent avec elle, au niveau gouvernemental et administratif, ainsi qu'aux troupes d'occupation et aux forces du nouveau Gouvernement. La résistance peut se manifester d'une manière passive ou active, dans le cadre de la guerre psychologique (tracts, refus de collaborer), dans des actions ponctuelles (destructions par plasticages, incendies, fausses manœuvres intentionnelles).

La volonté de résister se manifeste de manière plus ou moins marquée selon les circonstances. Elle augmente lorsque les chances de *convaincre* l'occupant paraissent élevées. Dans le cas inverse, elle n'est le fait que d'un noyau dur. Un mouvement de résistance comprend au mieux le un pour cent de la population, mais il peut compter sur des sympathisants et des gens qui s'en sentent proches. Quoi qu'il en soit, entre le pôle de la collaboration et celui de la résistance, il y a une majorité silencieuse. Les deux camps cherchent à se l'attacher, les résistants afin de se mouvoir dans les campagnes, les villages et les villes, « comme des poissons dans l'eau », et pas seulement dans une sorte de réduit comme le Vercors.

Cette immersion implique qu'une partie importante de la majorité silencieuse ne rejette pas la résistance, qu'elle accepte de ne rien voir, de ne rien entendre et de ne rien dire. On ne peut pas en attendre davantage. Cette règle se vérifie encore lors des événements de 1989 dans l'ex-République démocratique d'Allemagne où les manifestations, entre autres à Leipzig, rassemblent au plus quelques dizaines de milliers de personnes. Par conséquent, une résistance, sans se vouloir élitiste, ne peut se fonder que sur une partie bien précise de la population.

Comment opèrent les résistants ? On a tendance à voir surtout des actions de combat à caractère militaire, on met aussi en évidence la résistance active et passive, donc une sorte de répartition des tâches entre des groupes de combattants et le gros de la population. Dans les deux cas, il s'agit d'un processus psychologique qui demande beaucoup de temps pour se développer. La volonté et les actes d'une fraction de la population déterminée à résister ne suffisent pas à mener au succès. Il faut un soutien politique, économique et financier de la part d'une autorité. Ainsi le mouvement gaulliste pendant la Seconde Guerre mondiale, le Vietnam du Nord pendant les guerres d'Indochine. Même phénomène en Europe de l'Est en 1989 et en Afghanistan.

Aussi peut-on affirmer que la résistance en territoire occupé est d'abord un problème politique, ensuite seulement militaire. Le but de la résistance – se débarrasser de la domination étrangère et libérer le territoire national – traduit avant tout une volonté politique.

La résistance armée selon le Conseil fédéral

« Une occupation du pays ne doit pas signifier la disparition de toute résistance. Un adversaire doit compter, dans cette situation également, non seulement avec de la résistance passive, mais également avec de la résistance active. Cet élément, dans son calcul des profits et des pertes, doit être un élément positif pour nous.

La résistance armée contre la puissance occupante doit s'en tenir aux limites fixées par le droit de la guerre concernant la participation et les conditions de l'utilisation de la force. Elle ne peut pas être organisée préalablement comme la défense militaire ou la défense civile. Cependant, toutes les possibilités de créer une résistance active doivent être exploitées assez tôt. »

Rapport du Conseil fédéral du 27 juin 1973 sur la politique de sécurité de la Suisse, chiffre 46.

Mise sur pied d'une organisation de résistance

Durant la guerre froide, on peut craindre une offensive des forces du Pacte de Varsovie contre l'Europe occidentale, des opérations qui risqueraient fort de ne pas laisser la Suisse de côté. La découverte des plans d'opérations, à Berlin-Est, viendra confirmer de telles hypothèses, le réalisme de nos exercices opéra-

tifs (merci divisionnaire Gustav Däniker !) et de l'ensemble de notre préparation militaire depuis le début des années 1960.

En 1956, année de l'invasion de la Hongrie par les troupes du Pacte de Varsovie, le conseiller national Jaeckle dépose un postulat demandant de créer une organisation de résistance ; il est transmis pour y donner suite. Au Département militaire fédéral, on charge d'abord le Service territorial des travaux préparatoires, avant de les confier au Groupe Renseignement et Sécurité (UNA), où une section est créée, comprenant un *Service spécial* (ultérieurement P-27) et un *Service de renseignement extraordinaire* (ultérieurement P-26). En 1973, la mission de ce dernier est la suivante :

- acquérir des renseignements sur l'ennemi et le milieu ;
- entretenir la résistance morale et passive de la population ;
- réaliser, dans une mesure limitée, des opérations de sabotage et des attentats.

En 1969, la Commission d'étude des problèmes stratégiques, présidée par le professeur Karl Schmid, se préoccupe de la résistance dans son Rapport qui constitue le fondement de la politique de sécurité suisse. La résistance devrait entrer en action dès la fin des combats menés par l'armée. « *La volonté d'indépendance ne peut alors s'exprimer que sous la forme de résistance à l'occupant, dont la signification est plus que symbolique. Même au cas où la libération du pays ne serait possible qu'avec l'aide d'autres puissances, la position ultérieure de notre Etat dépendrait beaucoup de la contribution apportée par nous-mêmes à cette libération. Le résultat de la résistance se mesurerait moins aux dommages subis par l'ennemi qu'au fait que le monde pourrait dire : cette nation n'a pas abandonné.* »

Pour la Commission, il est important que la résistance commence dès la fin des combats du gros de l'armée, car une période de résignation diminue notablement les chances de succès de la résistance. Au début des années 1990, le professeur Walter Schaufelberger étudie le délai séparant l'occupation d'un pays qui n'a rien préparé dans une telle hypothèse et le début d'une résistance ouverte. Dans le département du Jura français occupé par la *Wehrmacht* en 1940, la phase de mise en œuvre et de consolidation dure plus de trois ans. En Grèce, tombée aux mains des Allemands en 1941, l'organisation de la résistance demande plus de deux ans pour atteindre un seuil de valeur militaire ³. On peut, rappellera en 1991 le cdt C Zumstein, « *réduire le temps de démarrage et diminuer le risque de faux développement ou de paralysie due au choc créé par les événements. (...) La résistance ne saurait être préparée à fond en période de calme politique, puis déposée dans un arsenal comme une cornue d'alchimiste.*

³ *Neue Zürcher Zeitung*, 4 janvier 1991.

*Aussi poussée que soit la planification, on ne peut élaborer qu'une Vénus de Milo dont les bras et les mains devront encore croître le moment venu*⁴. »

Dans le chiffre 426 du *Rapport sur la politique de sécurité de la Suisse* de 1973, le *Service spécial* est officiellement reconnu, une légitimation qui lui donne sa valeur dissuasive. Que se passe-t-il entre 1976 et 1979 ? La Délégation aux affaires militaires du Conseil fédéral approuve la création, proposée par le chef de l'Etat-major général Jakob Vischer, d'un organe secret de renseignements qui doit être en mesure de prévoir, le cas échéant, l'ouverture d'hostilités et déceler à temps la mise en place de troupes pouvant déclencher une attaque contre la Suisse.

Le div Weidenmann, sous-chef d'état-major *Renseignement et Sécurité* en 1977, se voit chargé de la réalisation du projet ; il nomme le col EMG Bachmann, un fonctionnaire du Département militaire fédéral, à la tête du *Service spécial* et du *Service de renseignement extraordinaire*, qui fonctionne en parallèle avec la Section *Acquisition de renseignements* de l'UNA. Il semble que l'UNA souffre de problèmes internes lorsqu'il transmet ses pouvoirs au div Richard Ochsner, qui y ramène l'ordre et le calme. Le successeur du cdt C Vischer, le cdt C Hans Senn, n'est pas informé de ce volet secret de l'UNA, lorsqu'il prend ses fonctions le 1er janvier 1977. Durant les années 1977 et 1978, lui-même et le div Richard Ochsner, chef de l'UNA, se trouvent très sollicités par les séquelles de l'affaire Jeanmaire et une appréciation précise de la situation du Service de renseignement, ce qui doit déboucher sur des mesures d'assainissement.

L'organisation de résistance, appelée d'abord « Service spécial », puis « P-26 »

C'est un instrument du Conseil fédéral ou d'un Gouvernement en exil. Sa mise en œuvre autonome n'est concevable qu'au moment où il n'y a plus de Gouvernement légal en Suisse. Son secteur d'activité correspond au territoire occupé par l'ennemi, où il doit stimuler la résistance passive de la population et empêcher la collaboration, désécuriser l'ennemi et l'affaiblir par des actions de sabotage, appuyer, le cas échéant, une armée de libération.

Le service de renseignements extraordinaire («P-27 »)

Au niveau stratégique, il sert à acquérir des renseignements susceptibles de prolonger le temps de pré-alerte en cas de crise, et d'assurer ainsi la préparation au combat. Il suit l'évolution de la situation internationale, complète les renseignements obtenus par des relations avec des personnes de confiance bien informées. En cas de crise ou de guerre, il utilise également les rapports d'agents en respectant le principe que, sans protection des sources, l'obtention de renseignements est impossible. Au niveau opératif, il détecte dans les pays voisins (réseau silencieux) une mise en place pouvant déboucher sur une attaque contre la Suisse. Le service de renseignements extraordinaire s'occupe exclusivement de la situation à l'étranger.

⁴ « Les projets P-26 et P-27 et les conclusions de la CEP », *Revue militaire suisse*, novembre 1991, pp. 9-10.



Le cdt C Jörg Zumstein, ancien Chef de l'Etat-major général, lors d'un colloque.



Le col EMG Efreim Cattelan lors de son exposé à l'amicale de la brigade frontière 3.

En 1978, le div Ochsner informe le cdt C Senn de l'existence et de l'organisation des deux services secrets. En vertu de la *doctrine du démenti* qui a cours à l'époque, le chef de l'Etat-major général n'a pas à être au courant des détails. Ils tombent d'accord pour constater les lacunes du système : l'imbrication (il y a deux services et un seul chef), la difficulté de garder le secret sur le responsable qui est fonctionnaire et celle de le licencier en cas d'incapacité, les abus de pouvoir du colonel EMG Bachmann. Ils s'entendent sur un train de mesures :

- Les deux services doivent être placés chacun sous la responsabilité d'un chef distinct.
- Les nouveaux chefs seront engagés sur la base d'un contrat de droit privé.
- Restriction de leur liberté de manœuvre grâce à des missions plus précises et à l'imposition de concepts de réalisation.
- Contrôle direct par le sous-chef d'état-major *Renseignement et Sécurité*, avec l'aide d'un *Conseil de surveillance*.

Au printemps 1979, le cdt C Senn informe la Délégation aux affaires militaires du Conseil fédéral sur la résistance en territoire occupé, concluant que « *le but (...) est de mettre entre les mains du Gouvernement un instrument qui permette d'exercer une résistance acharnée dans les territoires de la Suisse (...) qui seraient occupés par l'ennemi.* » Au début septembre, l'ensemble du Conseil fédéral est informé sur les deux services secrets.

Plusieurs députés fédéraux, de gauche également, ont vent d'une organisation visant à la résistance dans les parties occupées de la Suisse ; ils acceptent ce genre de mesure, tellement la menace leur semble évidente. C'est du moins ce que rappellera le conseiller fédéral Villiger, chef du Département militaire fédéral, lors du rapport d'armée à Olten, le 2 décembre 1994.

Au début octobre 1979, le colonel EMG Efrem Cattelan (nom de couverture « RICO ») prend la direction de l'organisation de résistance. Sa désignation ne signifie pas qu'en cas d'occupation, il serait automatiquement le chef de la résistance, directement subordonné au Conseil fédéral...

L'affaire Bachmann éclate le 23 novembre, Schilling, un de ses collaborateurs, ayant été arrêté par les autorités autrichiennes en train de suivre de trop près des manœuvres de la *Bundesheer* ! Bachmann est suspendu de sa fonction de chef du *Service de renseignement extraordinaire* et remplacé par une personne engagée sous contrat de droit privé. On le licencie à la fin de l'année 1980 et, dès lors, il n'a plus le moindre contact avec le Département militaire fédéral.

Dans l'attente des conclusions du Groupe de travail parlementaire « Bachmann » présidé par Jean-Pascal Delamuraz, le cdt C Senn ordonne la suspension de toute activité des deux services secrets, une appréciation de la situation, l'élimination des collaborateurs superflus ou incapables, le réexamen de la

conception des services pour le cas d'une remise en fonction. Il informe en détail le Groupe de travail « Bachmann » de la Commission de gestion, qui livre ses conclusions le 15 décembre 1980 et publie, le 19 janvier 1981, son Rapport final. Au chiffre 4.6 de ses conclusions, la Commission affirme qu'« *aujourd'hui, les deux services sont judicieusement séparés en ce qui concerne les personnels ; ils sont subordonnés à un chef qui ne fait pas partie de l'administration fédérale.* » Au chiffre 53 du Rapport final, elle ajoute que « *les mesures prises en conséquence par le DMF, pour le Service spécial et pour le Service de renseignement particulier, sont également judicieuses. La désimbrication des fonctions au sein de ces services est presque terminée. En ce qui concerne les relations entre services officiels de renseignement et organisation privée, on peut également trouver une solution satisfaisante.* »

Le statut de droit privé des chefs des deux services secrets pourrait prêter à critique si un contrôle efficace faisait défaut. Celui-ci, renforcé, est confié directement au sous-chef d'état-major *Renseignement et Sécurité*, auquel est adjoint un *Conseil de surveillance* de trois personnes. Il est impossible de prendre une décision sans leur assentiment. La rigueur du contrôle est telle que le col EMG Cattelan se plaint de manquer de marge de manœuvre... Le chiffre 54 du Rapport final stipule que « *les commissions de gestion exerceront, dans les limites de leurs compétences, une haute surveillance accrue sur le Groupement Renseignement et Sécurité.* » Si, par la suite, les Commissions de gestion vont ne pas assumer cette tâche, les chefs de l'Etat-major général ne sauraient en être tenus pour responsables, car ils ne se seraient pas opposés à un tel contrôle qui les aurait déchargés d'une partie de leur lourde responsabilité.

En septembre 1981, le cdt C Jörg Zumstein, nouveau chef de l'Etat-major général, confirme la mission de l'Organisation de résistance appelée dorénavant *P-26*, tout en la reformulant. Le *P-27* est le réseau de renseignement extraordinaire, dirigé par le colonel EMG Bachmann. « *L'objectif final de la résistance est de rétablir la souveraineté suisse dans la liberté de l'Etat de droit, cela dans les frontières actuelles. (...) Tous les préparatifs doivent respecter les dispositions des Conventions de Genève.* »

Mission du « P-26 »

- Planification et préparation de la conduite de l'engagement, de l'équipement et du soutien logistique de l'organisation de résistance.
- Recrutement et instruction d'une organisation de cadres, en partie avec des spécialistes.
- Garantie de la protection et de la continuité de l'organisation de résistance.
- Sur ordre, activation de la résistance en territoire occupé.
- Sur ordre, conduite de la résistance (...).

Selon l'analyse de la mission faite par le col EMG Cattelan, le fondement de la résistance est l'acceptation de l'esprit de résistance par le peuple, et la conviction ne peut pas être acquise par la violence. Il s'agit beaucoup plus d'un processus de maturation politique qui ne peut avoir lieu qu'avec l'appui des autorités politiques légitimes. L'arme principale, dont dispose la résistance, est la guerre psychologique menée avec les moyens de l'information et de la propagande. Cela signifie que les sabotages ne peuvent avoir qu'une priorité secondaire, comme moyen de soutien. Quant aux *procédés perfides*, tels que l'assassinat silencieux, ils n'entrent a priori pas en ligne de compte, car ils sont contraires au droit des gens en temps de guerre, donc en contradiction avec la mission. De tels moyens ont d'ailleurs des effets politiques contraires.

En avril 1982, le chef de l'Etat-major général accepte le concept général que le col EMG Cattelan lui présente, créant ainsi les bases pour le recrutement, l'instruction et l'engagement en cas d'occupation du pays. La mise sur pied d'une organisation de cadres se poursuit entre 1982 et novembre 1990, moment où le Conseil fédéral dissout le P-26, dont la liquidation s'effectue sous le contrôle d'une Commission d'enquête parlementaire.

Pourquoi maintenir des services secrets ?

A l'époque, plusieurs arguments plaident en faveur du maintien des deux services secrets. Le danger existe d'une attaque par surprise des forces du Pacte de Varsovie sans préparatifs visibles, à partir des positions occupées en temps de paix, alors que les moyens classiques de l'OTAN s'avèrent inférieurs et qu'il faut compter quarante-huit heures pour que ses troupes se mettent en place pour une riposte. Le temps de pré-alerte ne dépasse pas quelques jours, une situation inquiétante en raison du temps dont l'armée de milice suisse a besoin pour être apte au combat, soit environ une semaine. Le chef de l'Etat-major général est responsable de la préparation opérative et matérielle à la guerre !

On ne peut exclure un effondrement de la défense militaire. Les expériences de la Seconde Guerre mondiale montrent que la population peut faire spontanément de la résistance passive mais qu'il faut des années pour mettre sur pied une résistance active, qui soit efficace. La préparation d'une résistance n'est valable qu'à la condition que le secret soit scrupuleusement préservé.

Le *Rapport sur la politique de sécurité* de 1973 exige que l'on prenne en temps utile toutes les mesures susceptibles de créer des conditions favorables à la défense du pays. Il prévoit également une défense active et passive en territoire occupé. Les Chambres fédérales ont accepté ce Rapport. « *La résistance*, affirme le cdt C Senn en décembre 1990, lors de l'affaire P-26 et P-27, a pour but de réaliser un des buts constitutionnels de la Confédération, qui est de sauve-

garder l'indépendance. Il apparaît légitime, même s'il n'est pas couvert par des dispositions légales particulières. La législation d'urgence a toujours été refusée par le Parlement qui argue qu'en cas de nécessité il se trouvera toujours des hommes qui auront le courage de faire ce qui s'impose. Nous l'avons fait ; si nous avions omis de le faire, on nous aurait accusés, le cas échéant, d'avoir manqué à notre devoir. »

Une organisation de cadres

Si l'on envisage une résistance en territoire occupé, de la propagande, des actions ponctuelles, voire de la guérilla, il faut en créer les conditions dès le temps de paix, sinon ces actions seront contre-productives. Environ quatre cents personnes sur les mille prévues, convaincues de servir le pays, se mettent volontairement à disposition et travaillent dans le cadre du *Projet-26*. Il s'agit de recruter un millier d'hommes et de femmes, en respectant le principe du cloisonnement, donc de cellules autonomes.

Cette organisation de cadres comprend des cellules de base, de petits groupes répartis dans l'ensemble du pays, dont les membres sont recrutés en fonction de leur lieu de domicile. Elles n'ont aucun lien les unes avec les autres et travaillent, chacune pour leur compte, sous une direction commune. Seuls les membres d'une cellule se connaissent ; leur chef ne connaît que son supérieur direct qui appartient, lui aussi, à une cellule. La hiérarchie est définie par des fonctions, non par des grades militaires.

Structure du « Projet-26 »

- Organisation de cadres subdivisée en cellules de base réparties dans l'ensemble du pays, sans liaison l'une avec l'autre. Ces cellules fonctionnent de manière autonome, leurs activités étant cependant coordonnées par un état-major de conduite.
- Ces cellules de base s'adjoignent des spécialistes dont la formation n'est pas ou guère envisageable en cas d'occupation : par exemple, l'instruction aux transmissions ne pourrait plus être donnée et l'instruction au sabotage seulement dans un cadre très limité.
- Deux états-majors de conduite : le premier agit aussi longtemps que possible à partir de régions non occupées de la Suisse, le second se tient prêt à s'établir à l'étranger, là où l'autorité politique le jugera utile et approprié. Il n'y a donc pas lieu de se livrer à des préparatifs à l'étranger.
- Livraison des moyens logistiques par l'état-major de conduite à partir des dépôts centraux, entre autres les armes, les explosifs et le matériel de chiffage. C'est l'état-major de conduite qui en est responsable ; il agit sur ordre du chef de l'Etat-major général.
- Le développement de l'organisation de cadres en organisation de résistance opérationnelle n'a lieu qu'en cas d'occupation et sur ordre de l'autorité politique. Il faut plusieurs mois pour effectuer cette mutation et atteindre un niveau de capacité opérationnelle suffisant.
- Le choix par l'autorité politique du chef de la résistance interviendrait au moment où la Suisse serait occupée.

De telles structures de base présentent naturellement des similitudes avec des organisations analogues dans les armées étrangères, *Gladio*, *Glaive*, *Schwert*. Le col EMG Cattelan affirme qu'à son niveau, il n'y a eu aucune relation avec elles.

Des préparatifs à l'étranger s'avèrent inutiles, mais il convient de prendre des mesures organisationnelles et matérielles, constituer les moyens qui deviendraient indisponibles en cas d'occupation : équipements de transmissions, matériels de chiffage, armes, munitions, explosifs, matériels de sécurité, matériels sanitaires. Ces biens sont stockés dans des dépôts centralisés, que seuls quelques membres des états-majors de conduite connaissent, d'où ils ne seraient sortis que sur ordre du chef de l'Etat-major général, ce qui demanderait en gros une semaine.

Dès le temps de paix, ce sont des membres des états-majors de conduite qui assurent la liaison entre le colonel EMG Cattelan et les chefs de cellule. Chaque membre peut atteindre une centrale grâce à un numéro de téléphone d'urgence, en service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des contacts personnels, les plus importants et les plus efficaces, entre le colonel Cattelan ou les membres des états-majors de conduite et des membres de l'organisation, ne peuvent être établis que pendant les cours d'instruction.

Il n'existe pas de nombreuses solutions pour structurer une organisation de résistance. Il faut assurer la liaison entre les états-majors de conduite et les autorités politiques d'une part, les groupes de résistants d'autre part. L'organe supérieur de la résistance a besoin de renseignements, bases indispensables des appréciations de situation qu'il établit à son propre usage, mais également à l'intention de l'autorité politique. Il s'agit de coordonner le combat psychologique avec l'information et la propagande, de transporter les hommes, les matériels et les messages. Si l'on veut éviter la contre-productivité, c'est uniquement au début d'une occupation que l'on peut se contenter d'une résistance passive et de sabotages.

D'emblée, dans le *Projet-26*, il y a un strict contrôle financier mais, dans la foulée de l'affaire Bachmann-Schilling, les procédures sont encore affinées, ce qui permet de rétablir la confiance perdue. Les contrôles, à l'occasion de la liquidation, ne révéleront aucune irrégularité.

Recrutement et instruction

Comme membres d'une organisation clandestine n'entrent en considération que des personnes dignes de confiance, indépendantes et capables d'assumer des responsabilités, mais qui ne sortent pas de l'ordinaire, psychologiquement, professionnellement, socialement, politiquement, sportivement ou militairement, donc des Suisses et des Suissesses moyens. Cela exclut d'emblée les par-

lementaires, les chefs d'entreprise, les radios amateurs, mais aussi les individualistes, les personnes imbues d'elles-mêmes et, bien entendu, les alcooliques et les toxicomanes. Les qualités de caractère, la résistance psychologique et la discrétion sont également prises en compte et, selon la spécialité, d'autres critères encore. Les candidats doivent être exemptés, libérés de leurs obligations militaires ou en voie de l'être puisque, en cas de crise, ils ne pourraient pas se mettre à disposition de l'organisation. Pour trouver les hommes, pas trop de difficultés ! Les femmes, en revanche, posent un problème, car il leur est plus difficile de s'absenter avec un alibi crédible, pour suivre des cours ou des exercices ! Tout cela explique une moyenne d'âge relativement élevée.

Chaque responsable, sur la base de critères préalablement établis, recrute lui-même ses collaborateurs. Les contrôles sont prescrits avec exactitude. La direction du projet apporte son soutien avec les enquêtes de sécurité et les tests graphologiques. C'est elle, également, qui prend la décision finale. Elle est la seule, avec le recruteur, à connaître la véritable identité du nouveau membre. La phase du recrutement demeure, malgré tout, une phase sensible dans le domaine de la sécurité. On ne peut informer que progressivement la recrue potentielle, mais de façon à ce qu'elle ne puisse, en aucun cas, divulguer des informations sensibles.

Dans une organisation clandestine comme le *P-26*, seuls un comportement discret, c'est-à-dire le camouflage d'une activité secrète dans une vie normale de citoyen moyen, et le maintien du secret évitent de mettre en danger les autres membres. Le principe selon lequel les membres d'une cellule doivent avoir leur lieu de domicile dans la même région apparaît judicieux, comme celui qui veut que chacun ne sache que ce qui lui est indispensable. En revanche, on ne saurait cacher aux membres du *P-26* qu'il s'agit de préparer la résistance en territoire occupé.

On peut se poser la question de savoir si ces personnes sont capables de supporter les conditions sous une occupation ; elle se pose d'ailleurs exactement de la même manière dans la vie civile, lors de chaque engagement de personnel mais aussi à l'armée. Personne ne peut a priori donner une réponse définitive. Quoi qu'il en soit, le col EMG Cattelan constate que tous les membres du *P-26* ont rempli les conditions exigeantes du maintien du secret et personne n'a demandé à être libéré, quand bien même cela faisait partie de ses droits.

La formation des personnels comprend l'instruction de base et l'instruction technique que chacun doit recevoir, la conduite et l'instruction au niveau du groupe. A l'engagement, les états-majors de conduite, constitués d'instructeurs, de fonctionnaires et de miliciens, avec le renfort temporaire d'instructeurs retraités, n'auraient pas seulement à conduire mais aussi à instruire. Dès lors il apparaît normal que le *corps enseignant* fasse en principe partie de ces états-

majors, dont les membres partent à plusieurs reprises en Grande-Bretagne afin de profiter de l'importante expérience des Britanniques dans les domaines qui intéressent le *Projet-26*.

Chaque membre détermine sa disponibilité ; on ne le convoque pas à un cours donné, mais on lui propose plusieurs périodes d'instruction. Chaque année, il est ainsi possible d'instruire entre 50 et 70 personnes nouvellement incorporées. Les personnes qui dispensent l'instruction ne connaissent pas l'identité de leurs *élèves* mais seulement leur nom de couverture et leur fonction. Ils découvrent leurs qualités et leurs défauts, ce qui, en cas d'engagement, représenterait un avantage indéniable.

La sécurité, qui doit l'emporter sur la rationalisation, a des implications dans l'organisation de l'instruction : de nombreuses matières doivent être traitées dans des entretiens personnels, afin de ne pas avoir dans le même groupe des personnes qui ne doivent pas se connaître. Dans les cas les plus favorables, on peut travailler avec des effectifs variant entre deux et quatre personnes. L'expérience montre qu'il est possible de respecter de telles servitudes : entre 1987 et 1989, il est organisé annuellement 1300 jours/homme d'instruction. Pour le reste, l'organisation de cadres *P-26* suit, en matière d'instruction, les méthodes de l'armée.

Genres de cours

Les cours ont une durée de 3-4 jours ; on attend que le membre en suive 1-3 par année, ce qui représente en tout 10-12, soit 30-40 jours d'instruction. L'instruction est répartie sur une période de 5 ans.

■ 3 cours d'introduction (*Projet-26*, comportement discret)

■ 3-6 cours techniques

■ 3 cours pour responsables

■ dans le cadre de la cellule, instruction intégrée dans le rythme de vie normale d'une durée d'une semaine.

Cette instruction est donnée à proximité du lieu de domicile des participants, parfois dans des infrastructures spéciales. Les participants ne doivent pas informer leur entourage des raisons de leur absence, à l'exception de leur conjoint (e).

L'instruction au pistolet, dispensée à tous les membres, porte sur l'autodéfense. Une minorité est également instruite au pistolet-mitrailleur et au fusil en tant qu'appui de feu. L'instruction technique comprend le renseignement, la guerre psychologique, le sabotage, la radio sur ondes courtes, le service du courrier. Comme le *P-26* est une organisation de cadres, on insiste particulièrement sur la conduite, mais en tenant compte des besoins des responsables aux échelons inférieurs et de ceux des états-majors de conduite, qui sont différents. Conformément aux expériences faites dans l'armée, les membres des états-majors de

conduite forment eux-mêmes les instructeurs (2 officiers, 7 sous-officiers détachés au *Projet-26*, 3 fonctionnaires travaillant dans les domaines de l'administration, du personnel et de la sécurité) ainsi qu'un certain nombre de spécialistes.

Le fait que, malgré une situation défavorable en 1981 (l'affaire Bachmann), le *P-26* continue à travailler pendant une décennie dans une ombre propice tient du miracle et révèle la conscience avec laquelle les membres de cette organisation accomplissent leur tâche.

Equipement

En règle générale seuls ont été acquis les équipements qu'il serait difficile ou impossible de trouver sous un régime d'occupation, notamment les appareils de transmission, des émetteurs-récepteurs à ondes courtes développés par la Section *Technique du Groupement Renseignement et Sécurité*, des pistolets-mitrailleurs de marque *Heckler + Koch*, des fusils adaptés aux besoins spécifiques du *P-26*. Les armes sont munies de silencieux, afin que les tireurs ne puissent pas être facilement localisés lors d'un échange de coups de feu. Par ailleurs, l'organisation dispose de moyens de l'armée, tels que des roquettes à charge creuse et des explosifs.

La totalité de l'équipement opérationnel, hormis les appareils de transmission et les documents radio d'exercice, est stockée dans des dépôts souterrains. A l'exception de quelques responsables des états-majors de conduite, l'emplacement de ces dépôts n'est pas connu des membres du *P-26*. L'accès leur est impossible. Selon le Catalogue des mesures, le chef de l'Etat-major général détient la compétence d'ordonner la distribution du matériel aux cellules de base.

Au cours de l'année 1990, toutes les parties indispensables au fonctionnement (culasse, moyens d'allumage et documents de chiffage pour l'engagement) sont stockées séparément dans divers emplacements extérieurs. Cette action est menée à terme en novembre 1990 et les clés remises au chef de l'Etat-major général, qui a désormais en main, concrètement et pas seulement formellement, les clés pour la mise en activité ⁵.

Pourquoi le col EMG Efreim Cattelan accepte-t-il la mission de constituer une organisation de résistance en territoire occupé ? Il l'explique lors de la conférence de presse du 7 décembre 1990. « *Lorsque j'ai été contacté en 1979, la position que j'occupais auprès de mon employeur offrait d'intéressantes perspectives. Dans un premier temps, je fus surpris et sceptique. On ne reçoit pas*

⁵ Le fait que la grande partie du matériel, notamment les armes et les explosifs, est stockée dans des dépôts explique pourquoi la dissolution décidée par le Conseil fédéral a pu se concrétiser en quelques jours.

tous les jours une telle proposition ! La tâche était un véritable défi. Ce défi, je l'ai accepté par conviction, alors même que je savais que la double vie qui en découlerait me pèserait psychologiquement. Cela signifie que je devais taire mes activités professionnelles à l'égard de mes parents et de mes proches, ce qui n'est pas une situation aisée. Cette décision marqua davantage ma vie privée que ne l'avait fait jusque-là n'importe quel service à l'armée. J'étais et reste convaincu d'avoir agi dans l'intérêt et au profit de notre pays. La constitutionnalité de la mission m'apparaissait indiscutable. Je me sentais également soutenu dans ma mission par le Parlement. Toutes les étapes se succédèrent sous la surveillance attentive de l'instance supérieure, dans certains cas avec l'aide des responsables désignés par le chef de l'Etat-major général. Ainsi nous sommes-nous réellement toujours sentis intégrés aux structures de l'administration. »

Commission d'enquête parlementaire et dissolution du « P-26 »

Le Rapport de la Commission d'enquête parlementaire DMF, intitulé *Evénements de grande portée au Département militaire fédéral*, est publié en novembre 1990 ; il a donc été rédigé en grande partie avant les élections au Conseil national de cette année, ce qui peut expliquer des dérapages de politique politicienne, des prises de position démagogiques, des conclusions discutables, même le dépôt, par le Parti socialiste suisse, d'une plainte pénale contre deux anciens chefs de l'Etat-major général, les cdt C Senn et Zumstein.

« Jamais dans l'histoire de notre démocratie, rappelle Jörg Zumstein, on ne vit une commission parlementaire obtenir des pouvoirs aussi étendus puis, dans l'accomplissement de son mandat, créer autant de discorde, susciter autant d'émotion, déclencher autant de critiques et laisser autant de questions sans réponse. Pourtant, les propositions finales de cet organe furent à peine combattues et rapidement acceptées par les Chambres ⁶. »

Le professeur Grisel, dans un avis de droit, souligne l'existence d'une base constitutionnelle, mais l'absence de bases légales formelles, ce qui va amener beaucoup de médias à parler d'*armée secrète illégale*, donc *criminelle*. Une campagne de désinformation classique ! Pourtant P-26 n'est ni une *armée*, ni une *armée secrète et illégale*. N'importe quel citoyen pouvait se procurer le Rapport, publié en janvier 1981, du Groupe de travail chargé d'enquêter sur l'affaire Bachmann, dans lequel figure le passage suivant : *« Font partie des services secrets le Service spécial et le Service de renseignement particulier. Le premier a pour tâche, fondé sur la politique de sécurité de la Confédéra-*

⁶ Op. cit., p. 12.

tion,

de créer les conditions favorables à la résistance armée contre une puissance occupant le territoire suisse. »

Prétendre que l'organisation de résistance aurait pu être utilisée pour annihiler des décisions prises démocratiquement relève de la pure diffamation. Une organisation structurée selon le mode cellulaire peut effectuer des actions décentralisées de sabotage, mais elle n'est pas en mesure de faire tomber un Gouvernement.



Hommage au « P-26 »

La naissance du P-26, organisation de résistance contre une occupation du territoire par des forces étrangères, remonte loin, au-delà des années 1980. L'origine de l'idée : l'analyse des conditions dans lesquelles, entre 1940 et 1945, la résistance avait dû s'improviser en catastrophe dans les territoires occupés par l'Allemagne. Rien n'avait alors été prévu pour semblable situation : il n'y avait pas de cadres formés, pas d'armements, pas de radios, pas de structures. Il avait fallu improviser, au prix d'échecs retentissants, souvent sanglants, dont la population civile eut souvent à pâtir. Pour le matériel, l'armement, on était dépendant des parachutages – et du bon vouloir ! – de l'étranger.

La résistance à une occupation étrangère du territoire de ce pays devait être préparée. Faisant suite à un combat malheureux de l'armée, elle était légale. Elle avait été préconisée et annoncée de longue date par le Conseil fédéral, officialisée dans le Rapport présenté aux Chambres le 29 juin 1973. On y lisait textuellement, et personne ne pouvait plus l'ignorer. « *La guérilla et la résistance non violente sont préparées (...) afin de montrer à l'adversaire notre volonté inébranlable de vivre libres.* » En entérinant ce Rapport, les parlementaires donnaient le feu vert au Conseil fédéral. Il ne restait plus au ministre de la Défense et au chef d'Etat-major général qu'à passer aux actes : préparer la résistance. Ce qu'ils firent. Strictement leur devoir. Rien de plus. Et surtout rien de trouble.

Le secret, la nature même des activités envisagées l'imposait. Longtemps, il laissa même à désirer. Cet extrait de l'*Annuaire de la Confédération suisse* de la fin des années 1970 (corrigé ultérieurement) et où voisinent cocassement tous les parlementaires (décidément peu curieux ou peu attentifs), et les chefs du renseignement (avec noms, fonctions et adresses !) le montre bien. Annuaire distribué à tous vents, et en vente libre !

Annuaire de la Confédération suisse

Vente : Office central des imprimés et du matériel, Fellerstrasse 21, 3000 Bern

Sektion Auslandnachrichtendienst

Section renseignements extérieurs – Sezione informazioni dall'estero

| | | | |
|-----------------------|---------------------------------|--------------|--------------------|
| Auskunft | | 031/67 53 02 | Viktoriastrasse 85 |
| Sektionschef | Montfort Michel, lt col EMG | 52 21 | Viktoriastrasse 85 |
| Sektion Spezialdienst | Bachmann Albert Oberstlt i. Gst | 031/67 53 67 | Thunstrasse 22 |

Les gazettes, votre radio et votre télévision nous ont rebattu les oreilles avec une prétendue armée secrète. Qui a eu l'idée saugrenue de baptiser ainsi ce qui n'était qu'une organisation de cadres, prévue pour diriger, canaliser et conseiller une future résistance populaire à un éventuel occupant ? Qui n'avait d'autre but que d'éviter à la population les aléas et les risques d'une improvisation dangereuse sous l'œil de l'adversaire ! Et vouloir insinuer – comme on n'a pas manqué

de la faire – que cette prétendue armée secrète aurait pu être à l'origine d'un putsch est tout simplement injurieux. Seuls peuvent envisager semblable hypothèse des esprits malades ou de mauvaise foi. Ou alors dirigés.

En réalité, ce que l'on ne pardonne pas aux initiateurs politiques et militaires du P-26, c'est le succès avec lequel, travaillant dans l'ombre, ils réussirent sans éveiller l'attention à mettre sur pied une organisation sophistiquée et efficace. D'aucuns sont vexés de n'avoir pas été informés, tenus au courant. Qu'on se soit passé de leurs précieux avis. Et cela, dans le Rapport du 27 juin 1973, le Conseil fédéral le prévoyait déjà : « *L'inévitable atteinte portée à nos institutions démocratiques (...) par les exigences de la sécurité doit se limiter à un strict minimum.* » Ce qui fut fait. Et un petit groupe de parlementaires fut tenu informé de l'activité du P-26. Mais pas tous. Non... je dirais même : évidemment non.

Vouloir tout porter des secrets d'une organisation comme le P-26 sur la place publique pour en débattre ouvertement est une énormité. Attitude suicidaire. Négation de toute efficacité. Ceux qui la préconisent néanmoins, sans limites, sont soit des dilettantes, soit des saboteurs. Nous sommes le seul pays au monde où cette prétention puisse être élevée sans susciter le rire ou la pitié. Plutôt la pitié.

On supprimera donc le P-26. Dans une nouvelle crise de mauvaise conscience. Ce masochisme à l'état pur auquel certains gazetiers nous habituent. Et auquel quelques dirigeants sans colonne vertébrale sacrifient platement.

Tous ceux qui à l'échelon gouvernemental, politique ou militaire, créèrent, organisèrent et commandèrent le P-26 méritent notre gratitude. Tous ceux qui en firent partie – souvent au prix de gros sacrifices – notre reconnaissance.

Le ministre des finances a annoncé devant les Chambres qu'il envisageait de céder les fonds (modestes) dont disposait l'organisation à la Croix-Rouge. « Une façon de réparer », a-t-il déclaré avec un sourire crispé. Déclaration imbécile. Veut-il que nous nous repentions d'avoir voulu rester libres ? Et Dieu veuille que nous n'ayons jamais à regretter d'avoir renoncé gratuitement (pour quoi ? pour qui ?) au bel outil que nous nous étions donné...

Divisionnaire Michel-H. Montfort

Notre armée de milice, janvier 1991

Bilan

Il n'en reste pas moins que l'on peut se demander ce qu'une organisation de résistance peut faire et si la préparation d'une telle organisation se justifie en temps de paix, le but de ces préparatifs étant le rétablissement, après une occupation, d'un ordre fondé sur l'indépendance et la liberté. Il serait pourtant illusoire de croire que 1000 personnes pourraient rétablir ce que 100000, avant elles, n'auraient pas pu conserver. De Gaulle et Tito indiquent pourtant une voie dont la Commission d'étude pour les questions stratégiques, sous la présidence du professeur Karl Schmid, avait pris conscience en 1969.

En 1991, le cdt C Zumstein, alors libéré de toutes ses fonctions, publie la version écrite d'une conférence : il y exprime une amertume qu'on peut comprendre. Le Rapport de la Commission d'enquête parlementaire contient des absurdités « *qui ont contribué à dénaturer la discussion publique et à renforcer son caractère émotionnel. Ainsi, lorsque, fort de son immunité parlementaire, un conseiller national traita un ancien chef de l'Etat-major général de «général putschiste potentiel», il s'appuyait sur des affirmations inexacts dudit document. (...) Le P-26 et le P-27 ont disparu des coulisses et de la scène politique helvétique, ils sont morts, mais l'exercice que nous avons vécu et auquel nous nous sommes soumis avec discipline laisse un goût d'amertume. Cela, parce que, d'une part, l'hypocrisie, l'opportunisme politique et la méchanceté ont été de la partie, d'autre part, le courage et les idées ont manqué à ceux qui auraient pu empêcher le débordement de l'affaire. Outre les gens qui appartenaient aux services en cause, des milliers de citoyens de ce pays baissent aujourd'hui la tête avec inquiétude car, dans l'air, flotte une odeur de trahison et d'abandon* ⁷. »

En 1997, le colonel EMG Cattelan, tenant compte des péripéties qui ont entouré la divulgation, puis la liquidation du *Projet 26*, se déclare frustré par l'attitude de certains politiciens et députés fédéraux, dont le socialiste Helmut Hubacher. A l'origine, ils s'étaient déclarés d'accord avec une organisation de cadres devant rendre possible une résistance en territoire occupée ; dix ans plus tard, ils se disent offusqués d'apprendre l'existence de cette organisation et clament leur indignation ! Ce manque de courage, cette malhonnêteté, que l'on constate aussi dans d'autres domaines, expliquent dans une certaine mesure la désaffection de l'opinion face à la classe politique et l'inquiétant abstentionnisme qui mine notre démocratie semi-directe.

Au début des années 1990, la guerre froide disparaît dans la vieille Europe. Certains voient l'avènement d'une paix éternelle, même la « fin de l'histoire ». La peur face à la menace venue de l'Est n'est plus de mise. Déjà beaucoup de politiciens, même dans les rangs bourgeois, ne se préoccupent plus des problèmes de sécurité. Economisons sur l'armée, touchons nos *dividendes de paix* et attribuons-les à des dépenses productives... Ni le colonel Cattelan ni le commandant de corps Zumstein ne peuvent à l'époque discerner ce que nous vivons aujourd'hui : une classe politique qui semble avoir rangé l'armée dans l'armoire des accessoires inutiles, sauf lorsqu'il s'agit d'intervenir en cas de catastrophe, de garder les ambassades et de damner les pistes de ski lors de championnats importants.

⁷ Op. cit. p. 14.

Bibliographie sommaire

1. Documents officiels

- Nationalrat, Geschäftsprüfungskommission, Arbeitsgruppe Angelegenheit Bachmann : Beschlüsse vom 15. Dezember 1980, « GEHEIM »
- Massnahmekatalog für die Erstellung der operativen Bereitschaft. « GEHEIM », deklassifiziert am 5.12.1990 durch den Generalstabschef.
- Commission d'enquête parlementaire DMF : « Événements de grande portée au Département militaire fédéral », *Amtliches Bulletin der Bundesversammlung-National Rat*, 100/1990, pp. 2338-2385, 2390-2397.
- Conseil fédéral : « Événements de grande portée au Département militaire fédéral. Avis du Conseil fédéral sur le Rapport de la commission d'enquête parlementaire DMF du 23 novembre 1990.
- Commission d'enquête parlementaire DMF : Démobilisation de P-26.
- Conférence de presse P-26 du 7 décembre 1990
 - . Résumé des antécédents
 - . Exposé du Dr. E. Cattelan

2. Publication

- **Cattelan**, Efrem : « Widerstand als natürliche Reaktion », *Der Bund*, 8. Dezember 1990.
- **Cattelan**, Efrem : « Im Gespräch mit Dr. Efrem Cattelan, ehemaliger Chef des Projekt-26 », *Schweizer Soldat* 1/1992, pp. 15-18.
- **Cattelan**, Efrem : *Das Projekt-26 – Die Kaderorganisation für den Widerstand im feindbesetzten Gebiet*. Referat bei der Amicale EM br fr 3 am 6. Juni 1997. Manuscrit.
- **Roux**, C.: « Histoire militaire de la P-26 ». *L'officier neuchâtelois* N°96, juin 2004, pp. 7-18.
- **Weck**, Hervé : « Une organisation de cadres en vue de la résistance dans une Suisse occupée... Le Projet-26 », *Revue militaire suisse*, février 1998, pp. 29-34, *Bulletin de la Société cantonale jurassienne des officiers*, février 1998, pp. 11-19.
- **Zumstein**, Jörg : « Anmerkungen zur Widerstandsorganisation », *Neue Zürcher Zeitung* 1.12.1990, p. 21.
- **Zumstein**, Jörg : « Widerstand hat viele Geschichter ». Conférence publique du 21 mai 1991, *Schweizer Zeit-Schriftenreihe* Nr 9/1991. Flaach, *Schweizer Zeit Verlag*, 1991.
- **Zumstein**, Jörg : « Les multiples visages de la résistance », *Défense* 8/1991, pp. 27-30.
- **Zumstein**, Jörg : « Les projets P-26 et P-27 et les conclusions de la CEP », *Revue militaire suisse*, novembre 1991, pp. 7-14.

Zusammenfassung

Während des Kalten Krieges konnte man einen Angriff der Kräfte des Warschauer Paktes gegen Westeuropa fürchten, deshalb erachtete es die Schweiz einschliesslich der Studienkommission für strategische Probleme als wichtig, dass der Widerstand in der Schweiz nach dem Ende des durch die Armee geführten Kampfes beginnt. Eine Widerstandsorganisation, zuerst «Spezialdienst» genannt, dann «Projekt-26», wird Ende der 1970er Jahre aufgestellt, mit Zustimmung des Bundesrates; die Parlamentarier aller Parteien werden darüber orientiert. Dies hindert eine Parlamentarische Untersuchungskommission 1990 nicht daran zu behaupten, dass diese «Geheimarmee» – in Wirklichkeit eine Kaderorganisation – eine Gefahr zum Umsturz beinhaltet. Man wird also P-26 aufheben... Korpskommandant Zumstein, ehemaliger Generalstabschef und Oberst i Gst Cattelan, ehemaliger Chef von P-26, erklären sich angewiedert durch die Haltung von gewissen Politikern ohne Rückgrat, die eigentlich seit langem orientiert waren.

Redaktion:
Peter Müller
St. Gallen (Dietrich F. Müller)

Abonnent:
Postfach 1000, 5000 Basel

Verlag: Druck und Buchvertrieb
B. Lüthi & Co. AG, Hauptstrasse 10, 4000 Winterthur

Die Nebelspalter (Hefenummer 31, 1978) wird
veröffentlicht. Preis: 20.-

Nebelspalter

Schweizerische humoristisch-satirische Wochenschrift



Le «Projet-26» se situe dans un contexte de guerre froide et de crainte d'une invasion soviétique. Leonid Brejnev assis sur les genoux d'Alexandre Dubek annonce en 1968 l'occupation de Prague...

Die schweizerisch-iranischen Beziehungen im Kalten Krieg

■ Botschafter Philippe Welti ¹

Persien übte bereits im 17. Jahrhundert eine Anziehungskraft auf Schweizer aus. Bekannt sind einzelne Uhrmacher, die, wenn man deren Lebensgeschichten liest, offensichtlich abenteuerlich gestimmt waren, als sie in den Orient aufbrachen ! Ihnen folgten andere Privatpersonen, wie Kaufleute aus Genf, Basel und Zürich, bevor sich dann in den Dreissiger Jahren des 20. Jahrhunderts auch die offizielle Schweiz für Persien zu interessieren begann. Das umgekehrte persische Interesse für die Schweiz ist ausführlich dokumentiert für das 19. Jahrhundert, als der langjährige persische Herrscher, Schah Nasir ad-Din, auf seiner ersten Europareise 1873 auch die Schweiz kennen lernte und die Basis schuf für das bis heute andauernde freundschaftliche Interesse der persischen Oberschicht an der Schweiz, ihren grünen Hügeln, blauen Seen, friedfertigen Einwohnern und guten Schulen und Hochschulen. Eine ununterbrochene offizielle Beziehung zwischen den beiden Ländern besteht seit der Eröffnung einer ständigen diplomatischen Vertretung der Schweiz im Iran 1936. Die diplomatische Beziehung war die notwendige Grundlage, auf der sich erst eine kontinuierliche und zusammenhängende Beziehung zwischen den Regierungen zweier Länder entwickeln konnte, die geographisch und kulturell dermassen weit voneinander entfernt sind.

Die aussenpolitische Maxime der Neutralität

Die historische Epoche des Kalten Krieges wird in diesem Aufsatz zum *thematischen* Ausgangspunkt für die Schilderung der schweizerisch-persischen Beziehungen genommen. Ausgeblendet bleibt die Gestaltung der bilateralen Beziehungen jenseits der im Kalten Krieg zentralen Neutralitätsmaxime. Zentral war der Begriff der Neutralität der Schweiz vor dem Kalten Krieg haupt-

¹ Philippe Welti, von Beruf Diplomat, ist seit 2004 Botschafter der Schweiz im Iran. Zuvor war er während sechs Jahren im Eidg. Departement für Verteidigung, Bevölkerungsschutz und Sport (VBS) zuständig für die Sicherheitspolitik und die internationalen Beziehungen des Departementschefs. Er veröffentlicht regelmässig Artikel über politische und historische Themen.

sächlich im *europäischen* Kontext. Neutralität war in all ihren Facetten – allgemeine strategische Bedeutung, spezielle militärische Konsequenzen, weltanschauliche Dimension, gesellschaftspolitische Wirklichkeit – ein höchst lebendiges Thema der schweizerischen Innenpolitik.

Als aussenpolitische Richtschnur ist Neutralität eng an die territoriale Nachbarschaft, also an Europa gebunden. Neutralität auf den kleinsten illustrativen Nenner gebracht, hiess während über hundert Jahren, bis zum Beginn des Kalten Krieges, ganz konkret : Frankreich gegenüber glaubwürdig garantieren können, dass es von Deutschland nicht über Schweizer Boden angegriffen werden würde, und umgekehrt ! Wie sollte denn nun diese logischerweise eng mit dem geographischen Umfeld der Schweiz verknüpfte politische Maxime Wirkung entfalten können in einer Region, die 4000 Kilometer entfernt so gar nichts mit europäischen Konflikten zu tun hatte ?

In der Tat wäre eine neutrale Position der Schweiz in einer Konfliktlage in und um Persien in den hundert Jahren vor dem Kalten Krieg sowohl für Russland und Grossbritannien, die beiden strategischen Konkurrenten in Persien, als auch für das direkt betroffene Persien vollkommen bedeutungslos gewesen. Das neutrale *Abseitsstehen* war also, anders als im direkten europäischen Kontext, nicht etwa wegen seiner *Relevanz* für alle Betroffenen, sondern wegen seiner *Irrelevanz* empfehlenswert. Andersherum wäre allerdings auch eine *Parteilnahme* irgendwelcher Art und für wen auch immer, im persischen Kontext gleichermassen irrelevant gewesen. Soviel zur Funktionsweise der Neutralität von damals.

Der Kalte Krieg im Iran

Mit dem Ende des Zweiten Weltkrieges änderte sich nun die geschilderte Ausgangslage für die schweizerische Aussenpolitik. Neutralität als lebenswichtige aussenpolitische Handlungsmaxime in den Beziehungen zu Frankreich und Deutschland hatte sich auf die neue strategische Konkurrenzlage in Europa auszurichten und ihre Rolle zwischen NATO und Sowjetblock zu definieren. Russland und Grossbritannien, in Persien seit hundert Jahren Konkurrenten, in Europa seit hundertfünfzig Jahren Allianzpartner, fanden sich im europäischen Kontext neu ebenfalls als Widersacher wieder, Russland nun als Sowjetunion auftretend, und Grossbritannien als NATO-Mitglied. Auf diese Weise wurde der russisch-britische Gegensatz in Persien auf einmal auch für die Schweiz ein neutralitätspolitisch relevantes Thema. Es galt, auch für den Mittleren Osten eine neutralitätskonforme Aussenpolitik zu formulieren. Dort hatte sich die Konfliktgrenze verschoben.

Sie verlief nicht mehr virtuell quer durch den Iran (dem neuen Namen für Persien), nämlich als gedachte Trennlinie zwischen den Hegemonialsphären Russlands und Grossbritanniens, sondern als territorial definierte Linie entlang der iranisch-sowjetischen Staatsgrenze. Vom Objekt kolonialer Begehrlichkeiten zweier Grossmächte war der Iran zum Mitspieler auf Seiten der Westmächte mutiert. Um die zunehmend wieder strikter werdende Neutralitätspolitik der schweizerischen Regierung nach dem Zweiten Weltkrieg auch in dieser Region konsequent umzusetzen, hätte es einer Aequidistanz zum Iran und zur Sowjetunion bedurft. Diese war anfänglich jedoch schwer umzusetzen, da die Sowjetunion vorerst die Aufnahme diplomatischer Beziehungen mit der Schweiz verweigerte und später noch lange eine kühle Distanz bewahrte, während der Iran und die Schweiz von ihrer traditionellen Freundschaft nicht abzurücken gedachten.

Die Aserbaidtschan-Krise von 1946

Während den Kriegsjahren 1941 bis 1945 war der Iran durch die Alliierten dem strategischen Zugriff von Nazi-Deutschland entzogen und seiner autonomen Handlungsmöglichkeiten beraubt. Es bestand für die Schweiz also keine Notwendigkeit, sich in dieser Region neutralitätspolitisch ausdrücklich zu positionieren. Dies änderte sich nach 1945 grundsätzlich, als die kriegsbedingte Allianz der Westmächte und der Sowjetunion auseinanderbrach und die Geschichte des Kalten Krieges begann. Die Krise um Aserbaidtschan war ein erstes Kapitel dieser Geschichte. Aserbaidtschan ist der Name der nördlichsten, an den Kaukasus grenzenden iranischen Provinz, und darf nicht mit der damaligen sowjetischen und heute unabhängigen Republik Aserbaidtschan nördlich davon verwechselt werden (die iranische Provinz Aserbaidtschan ist heute aufgeteilt in ein West- und ein Ost-Aserbaidtschan). Die iranische Provinz Aserbaidtschan war aufgrund einer Vereinbarung zwischen den Alliierten Grossbritannien, Sowjetunion und USA ab 1941 unter sowjetischer Besatzung, während die südlichen Provinzen, dort wo die von den Briten ausgebeuteten Ölfelder lagen, von britischen Truppen kontrolliert wurden. Der iranischen Regierung unter dem von den Alliierten eingesetzten Sohn des abgesetzten Schahs, Mohammad Reza Pahlavi, verblieben noch die Hauptstadt Teheran und zentrale Provinzen zur autonomen Ausübung der Regierungsmacht.

In Täbris, der Hauptstadt der Provinz Aserbaidtschan, hatte sich unter dem Schutz der sowjetischen Besatzung eine mehrheitlich kommunistisch inspirierte Partei eine starke Stellung verschafft und noch vor dem vereinbarten Termin des allseitigen Truppenabzugs (sechs Monate nach Beendigung der Kriegs-

handlungen) eine autonome Republik Aserbaidschan ausgerufen. Den aufmerksamen zeitgenössischen Beobachter musste dies an ähnlich verlaufende Vorgänge in Osteuropa gemahnen, wo die gegen Nazi-Truppen vorrückende Sowjetunion regelmässig dafür besorgt gewesen war, lokale Verhältnisse zu schaffen, die nach Kriegsende den sowjetischen Herrschaftsanspruch betonierten. Im Falle Aserbaidschans im Iran ist der sowjetischen Führung eine solche strategische Operation letztlich nicht gelungen und der Iran territorial unverletzt geblieben. Die sowjetischen Truppen zogen schliesslich Ende 1946 definitiv ab. Der Gründe dafür sind mehrere ; zusammengefasst war es das bis zum Schluss doch noch auf ein Ziel gebündelte Zusammenwirken der anfänglich unterschiedlich interessierten Akteure, Briten, Amerikaner, die junge UNO sowie Schah Mohammad Reza und iranische Politiker.

Der Schweiz fiel während den Vorgängen von 1946 keine besondere Rolle zu ; diplomatisch an Ort und Stelle anwesend erhielten die schweizerischen Vertreter immerhin unmittelbaren Einblick in die « Mechanik » solcher Machtausdehnungsoperationen im Geiste des angebrochenen Kalten Krieges und nutzten die Gelegenheit, mittels politischer Berichterstattung die Zentrale, letztlich den Schweizerischen Bundesrat, auf Vorgänge aufmerksam zu machen, die der schweizerischen Öffentlichkeit in erster Linie aus Osteuropa bekannt wurden. Es wurde das Bewusstsein geschaffen, dass das Zerwürfnis zwischen den ehemaligen Verbündeten der Anti-Nazi-Deutschland-Allianz erst eigentlich den epochalen und globalen West-Ost-Konflikt begründete. Der Ausgang der Aserbaidschan-Krise bereinigte die Trennlinie zwischen den beanspruchten Einflussphären der West-Ost-Gegenspieler. Die iranisch-sowjetische Grenze blieb diese Trennlinie während der ganzen Dauer des Kalten Krieges und der Iran reihte sich in dieser globalen Auseinandersetzung hinfort bei den nicht-kommunistischen Westmächten ein. Damit war jedoch das Verhältnis des Iran zu den verschiedenen Westmächten keineswegs konfliktfrei geregelt ; die Dynamik eines neuen politischen Bewusstseins in aussereuropäischen Völkern, gepaart mit der schwindenden Fähigkeit der traditionellen europäischen Kolonialmächte, ihre Macht- und Hegemonialpositionen auf die Dauer zu verteidigen, sollte im Iran zu Auseinandersetzungen führen, die auch jenseits des West-Ost-Konflikts Veränderungen von historischer Dimension verursachten. Streitpunkt war das Verfügungsrecht über die im Iran gelegenen Erdölvorkommen.

Britische Hegemonie und Mohammad Mossadegh

In hundert Jahren britischer Dominanz in der Region und im Lande selber waren die Erdölquellen praktisch in den Besitz der speziell zu diesem Zwecke gegründeten Anglo-Iranian Oil Company übergegangen. Die Briten explorierten

die Erdölvorkommen, bohrten und zapften die sprudelnden Quellen an, raffinierten und exportierten die Ausbeute und behielten den wesentlichen Teil des Gewinns für sich. Kurz : sie beuteten die zukunftsreichsten Bodenschätze Persiens aus, als ob sie Eigentümer des Bodens wären. Diese Situation herbeigeführt hatte die Qadjaren-Dynastie, die durch das ganze 19. Jahrhundert hindurch bis in die zwei ersten Jahrzehnte des 20. Jahrhunderts das persische Reich regiert hatte. Auch der 1921 an die Macht gekommene Kosakenkommandant Reza Khan, der sich 1925 unter dem angenommenen Namen Reza Pahlavi zum Schah krönte, konnte nicht viel an dieser Rechtssituation ändern ; die Briten beriefen sich auf Konzessionen und andere Rechtstitel, um ihre Vormachtstellung im Iran während Jahrzehnten erfolgreich zu verteidigen.

Die Dynamik nationaler politischer Bewusstseinswerdung breiterer Kreise hatte Persien bereits in den Zwanziger Jahren erfasst. Es wuchs eine Politikergeneration heran, die die faktische Souveränitätsbeschränkung nicht länger hinnehmen wollte. Der bedeutendste Vertreter dieser Generation war Mohammad Mossadegh, ein brillanter Denker und Rhetoriker, der, nicht untypisch für einen Angehörigen der vermögenden iranischen Oberschicht, seine Universitätsausbildung in der Schweiz, in Neuchâtel, erhalten hatte ! Nach einer ersten Frustration angesichts des für ihn inakzeptablen Anglo-Persischen Vertrags von 1919 zog er sich ein zweites Mal in die Schweiz zurück und stellte dort sogar ein Einbürgerungsgesuch, das allerdings wegen neuen Vorschriften verzögert und schliesslich nie abschliessend behandelt wurde. 1921 kehrte Mossadegh in den Iran zurück und begann erneut, eine auf Modernisierung des Landes, Demokratisierung der Politik und Nationalisierung der von den Briten beherrschten Reichtümer des Landes gerichtete Politik zu fordern. Unter dem neuen Herrscher Reza Khan erhielt er auf verschiedenen Ministerposten auch Gelegenheit, eine solche Politik umzusetzen zu versuchen. Aus Ablehnung der neu errichteten Dynastie der Pahlavi verzichtete er jedoch ab 1924 auf weitere Exekutivämter, zog sich auf eine politische Rolle als Parlamentarier zurück und beschränkte sich fortan darauf, das monarchische Regime für seine undemokratische und seiner Ansicht nach nicht auf das nationale Wohl gerichtete Politik zu geisseln. Er machte das Schah-Regime für die weiter andauernde Abhängigkeit des Landes von auswärtigen Mächten verantwortlich und vertrat damit die im iranischen Volk weit verbreitete antibritische und anti-imperialistische Stimmung, schied aber angesichts der diktatorischen Herrschaft Schah Reza Pahlavis 1928 aus dem Parlament und verschwand bald darnach ganz von der politischen Bildfläche.

In diese Zeit fällt eine anekdotische Episode mit einem weiteren Schweiz-Bezug. Nachdem er, obwohl längst nicht mehr politisch tätig, 1940 vom Herrscher ohne Anklage in Haft gesetzt worden war, setzte sich der Privatsekretär

und Freund des Schahs, der gebürtige Schweizer Ernest Perron erfolgreich für seine Entlassung ein. Was hat dieses Politikerschicksal mit der Schweiz im Kalten Krieg zu tun ? Auf den ersten Blick und direkt nichts. Aber es scheint uns doch bemerkenswert, dass hinter inner-iranischen Vorgängen, die wenig mit dem West-Ost-Konflikt und viel mit nationaler Unabhängigkeit, Demokratie und Rechtsstaatlichkeit zu tun hatten, ein Mann die Modernisierung von Gesellschaft, Politik und Staat forderte, der mit der Schweiz emotional und offensichtlich auch geistig eng verbunden war. Die Ironie der Geschichte wollte es, dass der Sohn von Schah Reza, Mohammad Reza, der ab 1941 als zweiter Pahlavi auf den Pfauenthron gesetzt wurde und Mossadeghs letzter Widersacher werden sollte, ebenfalls seine Jugendjahre im Welschland verbracht hatte und der Schweiz zutiefst verbunden blieb. Wie viel letztlich aus persönlicher Anschauung der Schweizer Jahre in das politische Denken und Handeln der iranischen Akteure der dramatischen Jahre 1951 bis 1953 geflossen ist, bleibt ein Geheimnis der Geschichte oder ein Gegenstand für kommende geistesgeschichtliche Arbeiten. Hier diese Dimension anzudeuten, scheint uns zumindest nicht sachfremd.

Die Ölkrise von 1951/1953 und der Coup d'Etat von 1953

Nach der Abdankung Schah Rezas 1941 und erst recht nach dem Kriegsende 1945, als sich die Bedingungen für kolonialistische und imperialistische Herrschaftsformen radikal zu ändern begannen, war Mohammad Mossadegh auf einen Schlag wieder auf der politischen Bühne Irans als Führer der Nationalen Front, einer politischen Partei, die sich die Verstaatlichung der Erdölfelder zum Ziele gesetzt hatte. Immer mehr Parlamentarier machten sich die anti-britische und anti-imperialistische Stimmung im Volk zu eigen und forderten eine neue vertragliche Regelung der Ausbeutungsrechte. Von einer Revision der Konzessionsbestimmungen stiegen die Forderungen der breiter werdenden nationalistischen Bewegung im Volk und im Parlament angesichts der sich versteifenden britischen Haltung immer höher und bald geriet die als Fernziel gesetzte Verstaatlichung der Anglo-Iranian Oil Company (AIOC) in nächste politische Reichweite.

Im Mai 1951 war es soweit ; nach einer kläglich gescheiterten taktischen Rochade einiger Grossbritannien- und schahtreuen Parlamentarier kam es zur völlig überraschenden Wahl von Mossadegh zum Premierminister und fast im gleichen Zug zur einstimmigen Annahme aller seiner Vorlagen, die auf die Verstaatlichung und Entschädigung der AIOC zielten. Gleichzeitig wurde auch

eine iranische Nachfolgeorganisation, die heute noch existierende National Iranian Oil Company (NIOC), zur Verwaltung der Erdölvorkommen und -industrie gegründet. Damit war die Eskalation ausgelöst, die als « Ölkrise von 1951-1953 » in den Geschichtsbüchern vermerkt wird, und der iranische Nationalismus mit Selbstbewusstsein erwacht. Erst der vom amerikanischen Geheimdienst CIA angeführte Staatsstreich von 1953 setzte der neuen Unabhängigkeitsbewegung ein vorläufiges Ende, muss aber aus heutiger Sicht auch als eine wichtige historische Ursache für den radikalen Umsturz der Islamischen Revolution von 1979 angesehen werden.

Bis es dazu kam, erzielte die nationalistische Regierung von Mossadegh noch mehrere internationale Erfolge. Bemerkenswert waren die Schlappen, die Grossbritannien sowohl vor dem Sicherheitsrat der Vereinten Nationen, als auch teilweise vor dem Internationalen Gerichtshof erlitt. In die Episode der Ölkrise fiel auch die epochale Ablösung Grossbritanniens durch die USA als bestimmende Hegemonialmacht in der Region. Während fast zwei Jahren versuchte die britische Regierung vergeblich, ihren strategischen Partner USA zu einer gemeinsamen Operation zum Sturz der Regierung Mossadeghs zu bewegen. Sowohl Präsident Harry Truman, als auch viele entscheidende Schlüsselfiguren in seiner Regierung hatten Verständnis und Sympathien für die in der Dritten Welt erwachenden Unabhängigkeitsbewegungen und sahen es eher im amerikanischen Interesse, diesen Trend zu unterstützen, statt ihn zu blockieren und damit dem globalen Konkurrenten Sowjetunion in die Arme zu treiben.

Diese Einsicht fand jedoch ein natürliches Ende mit dem Ende von Trumans Präsidentschaft. Anfang 1953 trat unter Eisenhower eine republikanische Administration an, die der vermuteten Bedrohung durch kommunistische Weltbeherrschungspläne weltweit, so auch im Iran, mit machtpolitischen Massnahmen zu begegnen gewillt war. In der Interpretation der neuen Administration in Washington erschien die Bewegung im Iran weniger als national gesinnte Abschüttelung überholter Kolonialpolitik und Ausdruck legitimer Souveränitätsbestrebungen, denn als Unterwanderung westlicher Positionen durch von Moskau gesteuerte Kommunisten. Dies verlieh, jedenfalls in der offiziellen Rhetorik, den Vorgängen im Iran die Qualität eines regionalen West-Ost-Konflikts. Die neue US-Administration war also bereit, sich auf die britischen Umsturzpläne einzulassen, und im August kam es zum sorgfältig geplanten Coup d'Etat, mit dem Mossadeghs Regierung gestürzt und er selber als Landesverräter zu drei Jahren Haft verurteilt wurde. Nach Verbüßung der Strafe blieb er bis an sein Lebensende auf seinem landwirtschaftlichen Besitztum Ahmad Abad, westlich von Teheran, unter Hausarrest.

Die Rolle der Schweiz 1951-1953

Im Verlaufe der Eskalation des Konflikts zwischen der iranischen und der britischen Regierung kam es zu dem verhandlungspsychologisch unvermeidlichen Abbruch der gegenseitigen diplomatischen Beziehungen. Der schweizerische Bundesrat willigte ein, die britischen Interessen im Iran zu übernehmen. Dieses Schutzmachtmandat lässt sich aufgrund der traditionell guten Beziehungen zwischen der Schweiz und Grossbritannien und durch die in den britischen Augen grössere Distanz der Schweiz zum britisch-iranischen Ölstreit erklären. Die ebenfalls in Betracht gezogenen USA wurden für dieses Mandat vermutlich deshalb nicht berücksichtigt, weil sie aufgrund ihres rasch zunehmenden Einflusses in der Region offenbar als zu dominant und als potenzielle Konkurrenten wahrgenommen wurden. Indien und Pakistan, ebenfalls erwogen, kamen nicht in Frage, weil sie sich der iranischen Sache gegenüber zu positiv gezeigt hatten.

Dass die Schweiz in erster Linie wegen ihrem Profil als unabhängiges und weder wirtschafts- noch machtpolitisch interessiertes Land angefragt wurde, ergibt sich auch aus der Tatsache, dass auch die iranische Regierung die Schweiz als ihre Interessensvertreterin gewünscht hätte und dann, weil die Briten mit ihrer Anfrage rascher waren, das Schutzmachtmandat Schweden anvertrauten. Damit übernahm nun die Schweiz die direkte Kommunikation zwischen den Regierungen in London und Teheran sowie die konsularischen und administrativen Aufgaben im Zusammenhang mit britischen Staatsbürgern und britischem Eigentum. Nicht vom Mandat erfasst war die eigentliche Streitsache und allfällige Vermittlungen ; dies wurde den Amerikanern anvertraut. Unerheblich für die Erteilung des Schutzmachtmandats war gewiss die neutrale Position im West-Ost-Gegensatz. Es erscheint in der heutigen historiographischen Beurteilung klar, dass die Rolle der Schweiz, ob wichtig oder nicht, in dieser Region nichts mit der ideologischen oder machtpolitischen Problematik des Kalten Krieges zu tun hatte, da der Konfliktstoff zwischen den Hauptkontrahenten für diese selber nichts damit zu tun hatte. Anderslautende Rhetorik jener Tage war offensichtlich nur Rhetorik. Den Briten erschien der Konflikt mit Iran als Bedrohung ihrer wirtschaftlichen Interessen, für deren Verteidigung sie die USA zu gewinnen verstanden. Der amerikanischen Regierung mag es in grösseren Zusammenhängen tatsächlich um die Sicherung ihrer eigenen Öl-interessen im arabischen Raum gegen Expansionspläne der Sowjetunion gegangen sein ; für die Rolle der Schweiz während der Ölkrise im Iran war diese Dimension jedoch nicht von Belang.

Wie sehr die schweizerische Haltung in der Iran-Krise mit Unabhängigkeit zu tun hatte, erhellt auch aus dem Verhalten der schweizerischen Privatwirtschaft und dem Zusammenspiel dieser mit der Schweizer Regierung. Eine der Kampf-

massnahmen der AIOC war der von der britischen Regierung unterstützte und international weitgehend durchgesetzte Boykott des Handels mit iranischem Öl. Es gab keine völkerrechtliche Norm, die diesen Boykott für andere als britische Unternehmen verbindlich erklärte. Und trotzdem intervenierte die britische Regierung, u. a. auch bei der Schweizer Regierung, und britische Protektoratsbehörden konfiszierten sogar am Ausgang des Persischen Golfs, z.B. eine Schiffsladung Öl eines Schiffes, das für eine schweizerische Firma diesen iranischen Ölexport durchführte. Während die offiziellen schweizerischen Stellen, wohl aus einer gewissen Ratlosigkeit, die britischen Demarchen dilatorisch behandelten und vage beantworteten, zeigten sich in gewissen Fällen die schweizerischen Unternehmer wenig beeindruckt und insistierten auf dem Standpunkt, dass es keine Rechtspflicht zur Einhaltung eines unilateralen britischen Boykotts gab. Mögen auch die offiziellen staatlichen Stellen der Schweiz gegenüber den Briten etwas Bestimmtheit vermisst haben (wofür man im Gesamtzusammenhang Verständnis haben kann), so haben sie mindestens der eigenen unabhängig handelnden Privatwirtschaft keine Hindernisse in den Weg gelegt und diesen damit indirekt ermöglicht, den schweizerischen Sinn für unabhängiges Handeln zu demonstrieren.

Die Herrschaft von Schah Mohammad Reza in den 60er und 70er Jahren

Die Iran-Krise war bald überwunden, die diplomatischen Beziehungen zwischen Grossbritannien und dem Iran wiederhergestellt, die konservativen Kreise um den Schah, zusammen mit dem Schah, wieder ungehindert an den Schalthebeln der Macht, die machtpolitische Einreihung des Iran im West-Ost-Konflikt als Westmacht konsolidiert und trotz allem die von der per Coup d'Etat gestürzten Regierung Mossadegh eingeführte Verstaatlichung der Ölwirtschaft nicht rückgängig gemacht. Die Regierung des Schah blieb trotz wiederkehrender Brüskierungen in der westlichen Öffentlichkeit ein solides Glied im westlichen Dispositiv des Kalten Krieges und der Sowjetunion gegenüber auf Distanz. Neue Verträge erlaubten dem Schah, den Preis des Erdöls schrittweise in die Höhe zu schrauben und damit die iranischen Erdöleinnahmen im Einklang mit der weltweiten Zunahme des Erdölpreises zu erhöhen. Innenpolitisch blieb am Schahregime jedoch haften, dass es den seinerzeitigen Griff der nationalistischen Regierung Mossadegh nach der vollen Souveränität des Landes unrechtmässig torpediert hatte und in iranischen Augen seither in Abhängigkeit zu den Grossmächten USA und Grossbritannien verblieben war.



1967: couronnement du shah Mohammad Reza Pahlavi.



Sur un îlot du Chatt ol-'Arab, à Abâdân, se trouve dans les années 1960 la plus importante raffinerie de pétrole du monde, capable de distiller 20 millions de tonnes de pétrole par an.

Gelegenheiten für die Schweiz zu spezifischen politischen Leistungen als unabhängiges und in der Region machtpolitisch unverdächtiges Land ergaben sich nicht mehr. Die Schweiz blieb in den Augen sowohl der herrschenden, als auch breiterer Bevölkerungskreise ein Land, das für seine demokratischen Traditionen, seine rechtsstaatliche Berechenbarkeit, seine liberale und weltoffene Gesellschaftsordnung und die Qualität seiner Bildungseinrichtungen Vertrauen und Sympathie genoss und freundschaftliche Gefühle weckte. Dieses Schweizbild hat die Umwälzungen der Islamischen Revolution überstanden und ist im Iran weiterhin lebendig. Ein spezifischer Bezug zum ideologischen oder machtpolitischen Rahmen des Kalten Krieges war in den bilateralen Beziehungen zwischen der Schweiz und dem Iran nie thematisiert worden. Das Profil des unabhängigen und unparteilichen Landes war glaubwürdig und genügte der Politik.

Die Islamische Revolution von 1979

Die 1979 von verschiedenen gesellschaftlichen und politischen Kreisen ausgelöste und schliesslich von Ayatollah Ruhollah Khomeini und islamischen Klerikerkreisen siegreich durchgeführte Revolution richtete sich zuerst gegen das im Iran weit herum als Diktatur abgelehnte Schah-Regime. Dann war es aber auch eine Revolution gegen den als hegemoniale Ausbeutung empfundenen Einfluss der USA im Iran, an deren Rolle im Staatsstreich von 1953 die Revolutionsführer nicht müde wurden zu erinnern. Schliesslich stellte die Revolution auch eine Ablehnung jeder Form von regionaler Hegemonie, also auch der Sowjetunion dar. Gleichzeitig und umfassend ging es ebenfalls um die Ablehnung der Gesellschaftsformen sowohl des kapitalistischen Westens, als auch des sozialistischen Ostens, die allesamt von islamischen Klerikerkreisen als gottlos bezeichnet und empfunden werden.

Die historischen Umwälzungen im Iran liessen sich also nicht in die Logik des West-Ost-Konflikts einordnen und sind bis heute als ein eigenständiges Phänomen zu betrachten, dem nur mit neuen Kriterien gedanklich beizukommen ist. Was immer sich über die Rolle der Schweiz im besagten West-Ost-Konflikt sagen lässt, blieb angesichts der Einzigartigkeit der iranischen Revolution von geringem Belang. Etwas hat sich aber als resistent erwiesen: es ist das Profil des berechenbaren, machtpolitisch unverdächtigen, in der internationalen politischen Vernetzung relativ unabhängigen und überdies wirtschaftlich erstaunlicherweise interessanten Partners. Das dürfte die Grundlage gewesen sein, auf der die iranische und die amerikanische Regierung die Hilfe der Schweiz in Anspruch nahmen, als es 1980 nach der vom Geistigen Führer gebilligten Geiselnahme amerikanischer Diplomaten durch revolutionäre Studenten in Tehe-

ran zum Abbruch der diplomatischen Beziehungen zwischen dem Iran und den USA und zu einer lang andauernden Krise kam.

Schweizerische Diplomaten konnten in den schwierigsten Momenten der Geiselnahme, der misslungenen Geiselbefreiung und der nachfolgenden Rückschaffung der sterblichen Überreste der amerikanischen Kommandotruppen die erschwerte Kommunikation zwischen den Hauptstädten Washington und Teheran erleichtern. Die Schweiz übernahm auch das amerikanische Schutzmandat im Iran, das es bis zum heutigen Tag ausführt. Die ganze Revolution und die von ihr ausgelösten Umwälzungen im Iran und weiteren Auswirkungen in der Region fanden zehn Jahre vor dem Untergang des Sowjetimperiums und dem abrupten Ende des Kalten Krieges statt, können jedoch nicht mit diesem in irgendeinen ideologischen oder machtpolitischen Zusammenhang gebracht werden.

Mit ihrer ganzen Tragweite hat die Islamische Revolution gewissermassen ein frühes Zeichen dafür gegeben, dass die Geschichte der Weltpolitik mit dem Kalten Krieg nicht ihre höchste Komplexität und mit dem Ende des Kalten Krieges nicht ihren Abschluss gefunden hat. Die geschichtsmächtigen Kräfte, die sich 1979 im Iran gemeldet haben, haben den Kalten Krieg unbeschadet überdauert und stellen die Welt heute vor andere Aufgaben, vor Aufgaben, die mit den Antworten aus dem Kalten Krieg nicht zu lösen sind. Die Schweiz hat hinter der Demarkationsgrenze des West-Ost-Konflikts an der iranisch-sowjetischen Staatsgrenze *trotz* oder *dank* ihrer relativen Bedeutungslosigkeit, auf jeden Fall *mit* ihrem spezifischen politischen Profil, ihren Ruf und ihre Interessen verteidigt. Das hatte drei bis viertausend Kilometer von der unmittelbaren europäischen Nachbarschaft entfernt mit anderen Akzenten zu erfolgen, nicht jedoch unter Aufgabe der spezifischen politischen Charakteristika der Schweiz. Ihre Rolle im Iran war im Rahmen ihrer internationalen Beziehungen wenig exponiert, ein Nebenschauplatz der Geschichte der Schweiz, für die dortigen Hauptakteure aber deswegen nicht völlig irrelevant, sondern, wenn in Anspruch genommen, durchaus anerkennend vermerkt. Das muss der Schweiz genügen ; das ist auch für die Zukunft politisches Kapital.

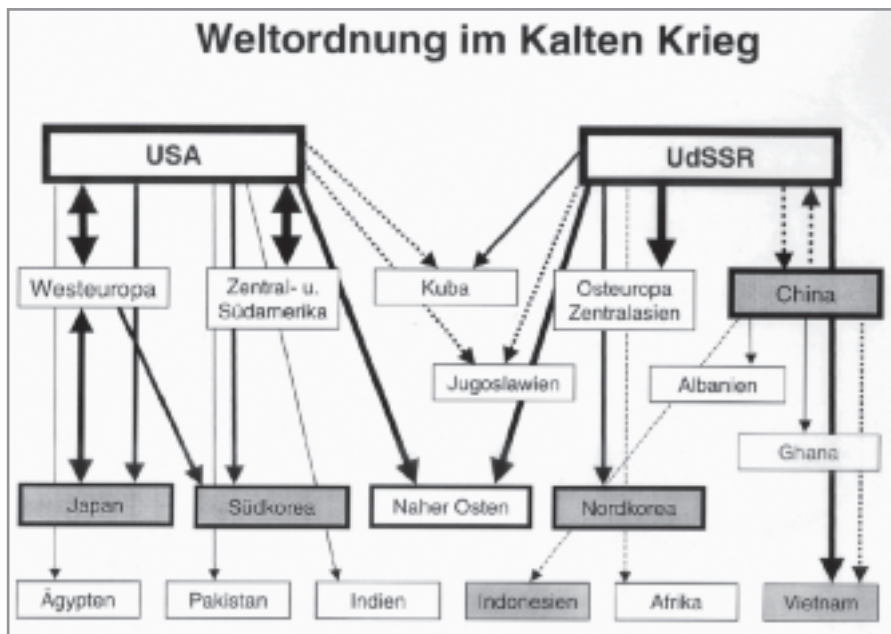
P. W.

Neuere Literatur

- Fischer, Thomas : *Die Rolle der Schweiz in der Iran-Geiselkrise 1979-1981 - Eine Studie zur Politik der Guten Dienste im Kalten Krieg*. Zürich, 2004.
- Kinzer, Stephen : *All the Shah's Men : an American coup and the roots of Middle East terror*. New Jersey 2003.
- Mantovani, Mauro : *Schweizerische Sicherheitspolitik im Kalten Krieg (1947-1963) : Zwischen angelsächsischem Containment und Neutralitätsdoktrin*. Zürich 2000.
- Meier, Daniela : *Helvetias guter Draht zum Pfauenthron – Die Beziehungen der Schweiz zu Iran (1946-1978)*. Zürich 2002.

Résumé

Pendant la guerre froide, les relations avec l'Iran sont définies par le profil politique de la Suisse, Etat indépendant non rattaché à un bloc. En 1946, la crise de l'Azerbaïdjan met l'Iran face à la politique d'hégémonie de l'Union soviétique qui refuse, dans un premier temps, de retirer ses troupes de l'Azerbaïdjan. Les autres crises touchent aux relations avec des puissances occidentales, en premier lieu la Grande-Bretagne qui exploite pratiquement seule les gisements pétroliers iraniens. En 1951, Mohammad Mossadegh, leader du Front national, est choisi, contre la volonté du schah Mohammad Reza, comme premier ministre par le Parlement ; il décide la nationalisation des ressources pétrolières. En 1953, la CIA, sous l'impulsion des Britanniques, suscite un coup d'Etat contre lui. Dans l'escalade de la crise irano-britannique qui s'ensuit, la Suisse, avec l'accord des deux parties, assume le mandat de puissance protectrice mais elle se trouve confrontée au boycott des exportations de pétrole iranien décidé par les Britanniques. La révolution islamique de 1979 met de côté la problématique de la guerre froide, révélant de nouveaux paramètres dans les relations internationales qui s'imposeront dans les années 1990. La Suisse peut, une fois encore, appuyer ses bons offices au profit des Etats-Unis et de l'Iran sur son indépendance et sa non appartenance à une alliance ou à un bloc.



La politique de sécurité de la Suisse repose sur une symbiose entre l'armée et la population. Grenadiers de chars à couvert pendant les grandes manœuvres.

Die Sicherheitspolitik der Schweiz

■ **Botschafter Raimund Kunz**¹

Am 23. Juni 2005 legte eine Stromübertragungs panne die SBB landesweit lahm und paraly sierte für einige Stunden über 200 000 Reisende. Dieses Ereignis hat Aufsehen erregt, es wurde verschiedentlich kommentiert, mit Sicherheit oder gar Sicherheitspolitik wurde es nicht in Zusammenhang gebracht.

Was aber, wenn die Panne mehrere Tage gedauert hätte, was wären die Auswirkungen auf die Wirtschaft, die Gesellschaft im Allgemeinen gewesen ? Was, wenn sie an einem kalten Wintertag geschehen wäre, wenn sie auf einen Anschlag hätte zurückgeführt werden müssen, für den ein Individuum oder eine Gruppe verantwortlich gezeichnet und zudem noch mit weiteren Anschlägen gedroht hätten ? Was, wenn in der Bevölkerung Panik ausgebrochen wäre ?

Ein solches Krisenszenario – ob technischen oder terroristischen Ursprungs – ist denkbar und gewänne – je weiter es eskalierte – zunehmend Relevanz für Sicherheit und Sicherheitspolitik. Es illustriert mit anderen Worten eindrücklich die Herausforderungen, auf welche heutige Sicherheitspolitik Antworten zu geben hat.

Worauf bezieht sich Sicherheitspolitik ?

Bezeichnenderweise wurde die erwähnte, wenig Stunden dauernde SBB-Panne nicht mit Sicherheit – allenfalls mit Fahrplansicherheit – in Zusammenhang gebracht. Tatsächlich ist nicht alles, was mit Sicherheit zu tun hat, Sicherheitspolitik. Das betrifft zum einen solche Bereiche wie soziale Sicherheit oder Sicherheit im Verkehr, bei denen kaum jemand auf den Gedanken käme, sie als Teil der Sicherheitspolitik zu betrachten. Aber auch dort, wo es darum geht, Personen und Sachen vor Gewalt zu schützen, fällt nicht alles unter Sicherheitspolitik. Dies ist vorwiegend Aufgabe der Polizei und diese ist in der Schweiz grundsätzlich Sache der Kantone. Die Sicherheitspolitik beschäftigt sich mit Verhütung, Abwehr und Bewältigung von Gewaltanwendung in grossem Ausmass, die viele Personen oder gar das ganze Land betrifft. Dies wird « Gewalt strategischen Ausmasses » genannt.

¹ Direktion für Sicherheitspolitik, VBS.

Die Ziele der schweizerischen Sicherheitspolitik

Jede Politik verfolgt Interessen und Ziele. Für die schweizerische Sicherheitspolitik sind drei Ziele bestimmend.

Die Schweiz will über ihre eigenen Angelegenheiten, im Innern wie nach Ausen, frei entscheiden, ohne darin durch die Androhung oder Anwendung direkter oder indirekter Gewalt beeinträchtigt zu werden. – In diesem ersten Ziel werden drei Ziele zusammengefasst, die früher separat aufgeführt worden waren : Friede in Freiheit und Unabhängigkeit, Wahrung der Handlungsfreiheit und Behauptung des Staatsgebietes.

Die Schweiz will ihre Bevölkerung und ihre Lebensgrundlagen vor existenziellen Gefahren bewahren und schützen. – Mit diesen Gefahren sind vor allem Naturkatastrophen und grosse technische Unglücksfälle gemeint, aber auch besonders grosse und akute Gefährdungen der inneren Sicherheit, z.B. durch eine terroristische Bedrohung.

Die Schweiz will zu Stabilität und Frieden jenseits ihrer Grenzen und zum Aufbau einer internationalen demokratischen Wertegemeinschaft beitragen, um das Risiko zu vermindern, dass die Schweiz und ihre Bevölkerung von den Folgen von Instabilität und Krieg im Ausland selbst berührt werden, und weil sie damit gleichzeitig ihre internationale Solidarität zum Ausdruck bringt. Was stellt diese Ziele in Frage ?

Bedrohungen, Gefahren und Risiken

Offensichtlich gibt es sie noch. Bedrohungen (willentliche Schädigung der Schweiz oder ihrer Interessen), Gefahren (nicht willentliche z.B. Natur- und technische Gefahren) und Risiken (Schadenspotential) sind heute diffuser als früher, und die Vielfalt realistischer Bedrohungsszenarien ist grösser. Die Bedrohungslage ist nicht statisch, und ihre Veränderung können wir kaum beeinflussen. Es ist ähnlich wie beim Wetter : Wir können es nicht ändern und müssen auch auf Regen vorbereitet sein.

Wenn wir vom anfangs erwähnten Krisenszenario ausgehen, stellt die Verwundbarkeit unserer hochtechnisierten und vernetzten Welt ein erhebliches Risiko dar. Natürliche und technische Katastrophen können diese mit allenfalls verheerenden Folgen beeinträchtigen. Sie ist besonders auch heutigen Methoden der terroristischen Kriegführung ausgesetzt. Verwundbar sind desgleichen die Datenverbindungen, von denen die Schweiz infolge der sehr hohen Informatikdichte und der internationalen Verflechtung der Wirtschaft abhängig ist. Die Bedrohung reicht von massiven Beeinträchtigungen oder Störungen unserer Wirtschaft bis zur Lähmung unserer politischen und militärischen Führungsfähigkeit.

Terrorismus war schon vor dem 11. September 2001 eine wichtige Bedrohung. Schweizerische Einrichtungen und Unternehmen waren vor gut 30 Jahren Ziele terroristischer Anschläge (El-Al-Flugzeug in Kloten, Absturz eines Swissair-Flugzeugs bei Würenlingen, Entführung einer Swissair-Maschine nach Jordanien). Für die derzeit aktiven terroristischen Gruppen ist die Schweiz kaum ein vorrangiges Ziel, aber sie ist mit gefährdet. Eine unmittelbare Folge terroristischer Bedrohung ist die Notwendigkeit, Grossanlässe wie Sportereignisse oder Konferenzen sowie völkerrechtlich zu schützende Personen und Objekte mit entsprechend grossem Aufwand zu überwachen und zu schützen.

Unwahrscheinlich geworden ist der militärische Angriff auf die Schweiz. Sollte er aber trotzdem eintreten, stünde die Zukunft von Staat und Gesellschaft auf dem Spiel. Dass es um viel gehen würde, ist der Grund dafür, wieso die Schweiz sich die Verteidigungsbereitschaft Einiges kosten lässt – nicht der Gedanke, dass der Krieg morgen oder nächstes Jahr bevorstehen könnte.

Realität sind bewaffnete Konflikte ausserhalb Europas, wobei Bürgerkriege häufiger sind als Kriege zwischen Staaten. Oft wirken sich diese Kriege nur schwach auf die Schweiz aus. Manchmal aber sind ihre Folgen auch hier deutlich zu spüren, wenn Flüchtlinge in der Schweiz um Asyl nachsuchen oder die normalen Wirtschafts- und Verkehrsflüsse unterbrochen werden.

In Europa hat es auf dem Balkan und im Kaukasus wieder bewaffnete Konflikte gegeben. Die Gefahr, dass die Schweiz von diesen Konflikten militärisch erfasst würde, war und ist sehr gering. Aber sie stellen die Schweiz vor Herausforderungen. Nicht zuletzt deshalb, weil eine beträchtliche Wohnbevölkerung aus Krisengebieten in der Schweiz wohnt, ist sie ein prioritäres Zielland für Asylsuchende.

Die Weiterverbreitung von nuklearen, biologischen und chemischen Waffen, ebenso wie von weitreichenden Trägersystemen für solche Waffen, ist eine Realität. Die Zahl der Länder, die technisch in der Lage sind, mit solchen Mitteln die Schweiz anzugreifen, hat zugenommen und wird sich weiter erhöhen – und vor allem steigt das Risiko, dass diese Mittel in die Hände von Terroristen fallen könnten.

Bedeutung des internationalen Umfeldes

Wie ein Staat seine Kernaufgabe, die Gewährleistung der Sicherheit, wahrnimmt, hängt vor allem von seinem geografischen und politischen Umfeld ab. Für die Schweiz ist dies in erster Linie das europäische Umfeld. Die Staaten in diesem Umfeld unterscheiden sich politisch, gesellschaftlich und wirtschaftlich kaum von der Schweiz, sie richten sich insbesondere auf die gleichen Werte aus. Gemeinsam mit diesen Staaten haben wir auch die sicherheitspolitischen

Risiken und Gefahren, und wir stehen ähnlichen Zukunfts-Herausforderungen gegenüber.

Die Schweiz ist in Wirtschaft, Verkehr, Kultur und Kommunikation stark international vernetzt ; die Exporte der Schweiz betragen mehr als 45 % ihres Bruttoinlandproduktes. Sie ist deshalb auf eine sichere, geordnete und ausgeglichene Welt angewiesen, die erst das gute funktionieren der globalen Netzwerke garantiert.

Entscheidend für die Sicherheit der Schweiz sind die Sicherheit und die Stabilität ihres europäischen Umfeldes sowie die von den Akteuren in diesem Umfeld geführte Sicherheitspolitik.

Sicherheit und Stabilität in Europa werden im Wesentlichen von der Europäischen Union und der NATO, in einem weiteren Sinne vom Europarat und der OSZE bestimmt. EU und NATO garantieren durch Integration, Erweiterung und Kooperation Frieden und Sicherheit unseres Umfeldes. Ihre Sicherheitspolitik ist auf die Förderung des internationalen Friedens, auf die Bewältigung von Krisen und Stabilisierung von Krisengebieten ausgerichtet. Europarat und OSZE setzen Standards für Menschenrechte, Rechtsstaat und Demokratie und fördern deren Umsetzung. Die Friedensförderungs politik der EU und der NATO kommt auch unserer Sicherheit und Prosperität zu Gute. Dieser glückliche Zustand ist nicht selbstverständlich. Geschichtlich gesehen ist das Umfeld der Schweiz eher durch Diskontinuitäten, Polarisierungen, Krisen und Konflikten geprägt worden.

Schweizerische Eigenarten

Den vielen Gemeinsamkeiten, welche die Schweiz mit den Staaten ihres Umfeldes teilt, stehen Eigenarten unseres Landes entgegen. Diese liegen meist in der ethnischen, sprachlichen, kulturellen und konfessionellen Vielfalt begründet, die es auch unter schwierigen Umständen im Innern wie gegen Aussen zu erhalten galt. Neutralität, direkte Demokratie, Milizsystem sind Ausflüsse dieser Tatsache. Im Unterschied zum europäischen Umfeld sind das politische System sowie die Aussen- und Sicherheitspolitik der Schweiz durch erstaunliche Kontinuität geprägt. Die Neutralität ist dauernd, Verlässlichkeit und Vorhersehbarkeit sind Kernpostulate des schweizerischen Verhaltens auf der internationalen Bühne.

Die Schweiz hat seit mehr als zwei Jahrhunderten keinen militärischen Angriff abwehren müssen, auch wenn sie mehrmals die Armee mobilisierte, um die Verteidigung im Hinblick auf einen möglichen Angriff sicherzustellen. Die Schweiz war nie Kolonialmacht, und ihre Neutralität wurde 1815 von den europäischen Mächten anerkannt. Das Milizsystem mit Rekrutenschule und jähr-

lichen Wiederholungskursen ist eine spezifisch schweizerische Ausgestaltung des Wehrwesens. Die Schweiz ist im Gegensatz zur Mehrheit der europäischen Staaten nicht Mitglied der NATO und der EU.

Kontinuität und Wandel der schweizerischen Sicherheitspolitik

Die schweizerische Sicherheitspolitik orientiert sich an Kontinuität. Sie muss sich aber auch wandeln können, wenn sich das internationale Umfeld, die gesellschaftlichen Verhältnisse oder die finanziellen Möglichkeiten verändern. Wandel braucht es, damit die sicherheitspolitischen Instrumente wirksam (d.h. auf die realen Bedrohungen und Gefahren ausgerichtet) bleiben und den gesellschaftlichen und finanziellen Realitäten entsprechen.

Deshalb steht die Sicherheitspolitik der Schweiz nicht still. Dies zeigt sich seit den neunziger Jahren. Die Schweiz hat auf die epochalen Umwälzungen der frühen neunziger Jahre reagiert. Zuerst mit einer Neu-Ausrichtung der Aussensicherheitspolitik, dann mit der Reform der sicherheitspolitischen Instrumente, vor allem der Armee. Erstere wandelte sich von einer während des Kalten Krieges geführten Politik der strikten Anwendung der Neutralität zu einer Politik der Öffnung und Kooperation. So schloss sich die Schweiz nach dem Golfkrieg von 1990/91 den von der UNO verhängten Wirtschaftssanktionen regelmässig an. 1995 erteilte sie Transitbewilligungen für die IFOR-Friedenstruppe in Bosnien-Herzegowina, als ein Mandat des UNO-Sicherheitsrates für diese Operation vorlag. Diese Transitrechte wurden auf die Nachfolgeoperation SFOR übertragen und auch für die KFOR in Kosovo erteilt.

Die Schweiz steigerte auch ihre Beiträge zur Friedensunterstützung, die mit der Beteiligung an der neutralen Überwachungskommission für den Waffenstilland in Korea 1953 begonnen hatten, aber in den folgenden 36 Jahren nicht erweitert worden waren. Von 1989 bis 1990 entsandte sie einen Sanitätsverband von rund 150 Personen zur Unterstützung der UNO-Mission in Namibia, die zur Unabhängigkeit dieses Landes führte. Von 1991 bis 1994 unterstützte sie, ebenfalls mit einer Sanitätsformation (wenn auch einer kleineren, mit rund 50 Personen) die UNO-Mission in der Westsahara. Von 1996 bis Ende 2000 leisteten rund 55 Gelbmützen in Bosnien-Herzegowina logistische Unterstützung für die Mission der OSZE, und ab Juli 1999 ist eine verstärkte Kompanie von bis zu 220 Personen im Rahmen der KFOR eingesetzt. Diese Einsätze erfolgten bis Herbst 2002 alle unbewaffnet. 1994 war das bundesrätliche Vorhaben, ein bewaffnetes Blauhelm-Bataillon für UNO-Einsätze aufzustellen, vom Volk verworfen worden. Im Juni 2001 wurde allerdings eine Änderung des Militärgesetzes angenommen, die es dem Bundesrat ermöglicht, schweizerische Truppen im Friedensförderungsdienst zu bewaffnen, damit sie sich verteidigen und ihren Auftrag erfüllen können.

Zusammen mit dem EDA gab das VBS in der zweiten Hälfte der neunziger Jahren den Anstoss zur Gründung von drei Zentren in Genf in Form von Stiftungen mit internationaler Beteiligung : Das Genfer Zentrum für Sicherheitspolitik (1995), das Genfer Internationale Zentrum für humanitäre Minenräumung (1997) und das Genfer Zentrum für die demokratische Kontrolle der Streitkräfte (2000).

1996 übernahm die Schweiz als eines der ersten Länder den jährlich wechselnden Vorsitz der OSZE, und im Dezember des gleichen Jahres begann sie ihre Teilnahme an der von der NATO lancierten Partnerschaft für den Frieden – nachdem bereits 25 andere Nicht-NATO-Staaten, darunter auch Russland – sich an dieser beteiligten. Als Teilnehmer an der Partnerschaft wurde sie 1997 ohne weiteres Zutun Mitglied des Euro-Atlantischen Partnerschaftsrates.

Damit wurde die Sicherheitspolitik, gestützt auf den Bericht des Bundesrates vom Oktober 1990, schrittweise weiter entwickelt. Sie wurde 1999 in einem neuen sicherheitspolitischen Bericht verankert.

Die sicherheitspolitische Grundstrategie

Dieser Bericht trägt den Titel « Sicherheit durch Kooperation ». Er dient dazu, die bereits erfolgten sicherheitspolitischen Entwicklungsschritte in einen Gesamtrahmen zu stellen und Grundlinien für die Zukunft zu skizzieren. Diese Sicherheitspolitik – oder sicherheitspolitische Strategie – besteht aus zwei Teilen : Der Kooperation zwischen den eigenen sicherheitspolitischen Instrumenten, der nationalen Sicherheitskooperation und der Zusammenarbeit mit anderen Staaten und internationalen Organisationen, der internationalen Sicherheitskooperation. Beides ist nicht neu. Die Kooperation im Innern ist lange geübte Praxis, zuletzt in Form der Gesamtverteidigung. Diese sollte aber flexibler gestaltet und stärker auf die wahrscheinlicheren Fälle ausgerichtet werden. Die internationale Kooperation in Ausbildung, Rüstungsbeschaffung, Friedensunterstützung und der Unterstützung humanitärer Operationen sollte unter Beibehaltung der Neutralität intensiviert werden. Der Hauptgrund dafür ist, dass ein Grossteil der Bedrohungen und Gefahren nationale Grenzen ignoriert und in internationaler Kooperation mit besseren Erfolgsaussichten abgewehrt werden kann als im Alleingang.

Was ist zu tun ? Strategische Aufgaben

Wenn die Schweiz ihre Entscheide ohne Androhung oder Anwendung von Gewalt treffen will, ergibt sich daraus in erster Linie die strategische Aufgabe der Verteidigung, in zweiter Linie aber auch jene der Stärkung des internationalen Friedens, damit der Verteidigungsfall gar nicht erst eintritt.

Wenn die Bevölkerung und ihre Lebensgrundlagen geschützt werden sollen, leitet sich daraus die strategische Aufgabe ab, Gefahren, welche die Existenz von Gesellschaft und Staat bedrohen könnten, zu verhindern und – sollten sie doch Realität werden – zu bewältigen.

Aus dem Ziel, zu Stabilität und Frieden im Ausland beizutragen, ergibt sich die strategische Aufgabe, internationale Bemühungen zur Friedensförderung und Krisenbewältigung zu unterstützen, einerseits aus allgemeinen politischen und humanitären Motiven, andererseits aus direktem Interesse an der eigenen Sicherheit.

Womit wird die Sicherheitspolitik umgesetzt ? Instrumente

Diese strategischen Aufgaben beziehen sich auf das ganze Fächer von Instrumenten, mit denen die Schweiz ihre Sicherheitspolitik umsetzt. Sicherheitspolitik ist nicht Sache nur eines Departements, sondern vielmehr des Bundesrates, und auf Bundesebene stützt sie sich auf Mittel von vier Departementen und der Bundeskanzlei (EDA : Aussenpolitik ; VBS : Armee und Bevölkerungsschutz ; EVD : Wirtschaftspolitik und wirtschaftliche Landesversorgung ; EJPD : Staatsschutz und Polizei ; Bundeskanzlei : Information und Kommunikation). Für zwei der Instrumente sind die Ressourcen überdies zu einem grossen Teil in der Hand der Kantone und Gemeinden, nämlich für den Bevölkerungsschutz und die Polizei. Der Umstand, dass die sicherheitspolitischen Instrumente über mehrere Departemente verteilt und nicht einmal alle auf Bundesebene angesiedelt sind, entspricht der Vermeidung von Machtkonzentration und dem Föderalismus, verlangt aber nach Führung und Koordination.

Diese werden von dem aus den Chefs zuständigen Departemente EDA, EJPD und VBS zusammengesetzten Sicherheitsausschuss wahrgenommen. Ihm ist der kürzlich eingesetzte Krisen- und Kernstab sowie die Lenkungsgruppe Sicherheit zugeordnet. In Letzterer sind die Leiter aller für die Sicherheit zuständigen Bundesstellen, von der Armee, den Nachrichtendiensten bis zum Grenzwachtkorps und der politischen Direktion des EDA vertreten. Diese Führungsstruktur soll im Krisenfall die Zusammenarbeit der verschiedenen sicherheitspolitischen Instrumente sicherstellen können, angesichts heutiger Bedrohungen und Risiken ein vordringliches Erfordernis.

Die Armee, ein Hauptinstrument der Sicherheitspolitik

Die Armee ist als wichtigstes Instrument der Sicherheitspolitik im Bewusstsein der Bevölkerung sehr präsent. Der sicherheitspolitische Wandel des regionalen und globalen Umfeldes hat zu tief greifendem Wandel auch der Armee geführt. Ihr Bestand, ihre Struktur, ihr Dispositiv und ihre Doktrin waren während des Kalten Krieges auf die damals wahrscheinlichste Bedrohung, auf einen militärischen Angriff bzw. auf die Abschreckung eines solchen Angriffs ausgerichtet. Der Wegfall dieser Bedrohung ermöglichte vorerst eine erhebliche Friedensdividende in Form von Reduktion des Verteidigungsaufwands und damit des Verteidigungsbudgets. Die neue Bedrohungslage und die friedenspolitischen Herausforderungen brachten aber andere bzw. zusätzliche Aufträge für und veränderte Anforderungen an die Armee. Die Antwort darauf ist die Armee XXI. Ihre in der Bundesverfassung vorgegebenen Rahmenbedingungen haben sich zwar wenig verändert, verändert haben sich aber die Anforderungen und die darauf abgeleitete Ausgestaltung der Armee. Vorgegeben sind ihr von der Bundesverfassung der Grundauftrag, das Milizsystem sowie die Neutralität.

Armeeauftrag

Der Grundauftrag der Armee ist in Artikel 58, Absatz 2 der Bundesverfassung enthalten : *« Die Armee dient der Kriegsverhinderung und trägt bei zur Erhaltung des Friedens ; sie verteidigt das Land und seine Bevölkerung. Sie unterstützt die zivilen Behörden bei der Abwehr schwerwiegender Bedrohungen der inneren Sicherheit und bei der Bewältigung anderer ausserordentlicher Lagen. Das Gesetz kann weitere Aufgaben vorsehen. »*

Im sicherheitspolitischen Bericht hat der Bundesrat diesen weit gefassten Grundauftrag mit drei Teilaufträgen konkretisiert, die sich aus den drei sicherheitspolitischen Zielen und den drei strategischen Aufgaben ableiten. Danach gewährleistet die Armee Raumsicherung und Verteidigung, erbringt subsidiäre Einsätze zur Unterstützung der zivilen Behörden zur Verhütung und Bewältigung existenziell wichtiger Gefahren und leistet Beiträge zur Friedensunterstützung und Krisenbewältigung. « Raumsicherung » bezieht sich auf Einsätze, die nur einen Teil des Landes oder einen Abschnitt der Landesgrenze betreffen und zur Stabilisierung der Lage dienen, während mit « Verteidigung » die Abwehr einer eigentlichen militärischen Aggression gemeint ist. Die Armee ist das einzige sicherheitspolitische Instrument, das alle drei strategischen Aufgaben abdeckt, bei den subsidiären Einsätzen zusammen mit dem Bevölkerungs-

schutz und der Polizei, bei der Friedensunterstützung zusammen mit dem EDA, das zivile Mittel einsetzt.

Milizsystem

Ebenfalls vorgegeben von der Bundesverfassung ist das Milizsystem. Charakteristisch dafür ist, dass die Mehrheit der Militärdienstpflichtigen ihre Dienstpflicht in mehreren Etappen absolviert, beginnend mit einer Grundausbildung (Rekrutenschule), und dass militärische Verbände oft von Milizoffizieren kommandiert werden. Mit der Armee XXI wurde für einen Teil der Stellungspflichtigen – bis 15 % jedes Jahrgangs – die Möglichkeit eingeführt, die gesamte Ausbildungsdienstpflicht von 300 Tagen am Stück zu leisten (« Durchdiener ») und anschliessend für zehn Jahre zur Reserve zugeteilt zu werden. Diese Anpassung wurde vorgenommen, um ständig ausreichende Kräfte für Einsätze aus dem Stand zu haben, vor allem für subsidiäre Einsätze. Sie ist mit dem Milizprinzip vereinbar, solange eine Mehrheit der Militärdienstpflichtigen den Dienst im gewohnten Rahmen (Rekrutenschule und Wiederholungskurse) absolviert.

Neutralität

Die Neutralität betrifft nicht nur die Armee, ist aber für deren Planung und Operationen besonders wichtig. Sie wird in der Bundesverfassung nur an zwei Stellen erwähnt, so tief sie auch in der Bevölkerung verankert sein mag : Sie ist kein Ziel in sich, sondern ein Instrument zur Verfolgung der Staatszwecke (insbesondere Artikel 2, Absatz 1 der Bundesverfassung : « *Die Schweizerische Eidgenossenschaft schützt die Freiheit und die Rechte des Volkes und wahrt die Unabhängigkeit und die Sicherheit des Landes.* » Die Neutralität der Schweiz ist dauernd, d.h. sie wird nicht von Fall zu Fall erklärt, sondern gilt grundsätzlich für jeden künftigen Krieg. Sie ist aber nicht « ewig », weil es der Schweiz überlassen ist, die Neutralität aufrecht zu erhalten oder eines Tages auch aufzugeben. Rechtlich betrachtet, bezieht sich die Neutralität nur auf Kriege zwischen Staaten, nicht aber z.B. auf Bürgerkriegssituationen oder militärische Massnahmen der UNO zur Erhaltung oder Herstellung des Friedens.

Die Pflichten eines Neutralen fallen dahin, wenn er militärisch angegriffen wird. Wenn die autonome Abwehr nicht erfolgsversprechend sein sollte, wäre die Schweiz frei, die Verteidigung gemeinsam mit anderen Staaten zu führen. Die Neutralitätspflichten lassen auch einem dauernd Neutralen im gegenwärtigen internationalen Umfeld breite Handlungsspielräume offen.

Die Teilnahme an friedensunterstützenden Operationen ist vereinbar, wenn die Operation aufgrund eines Mandates des UNO-Sicherheitsrats oder der OSZE erfolgt. Die Teilnahme an friedenserzwingenden Operationen mit militärischen



« LEMAN 1997 » : exercice de coopération transfrontalière franco-suisse à Seyssel en Haute-Savoie. Intervention d'une compagnie de sauvetage suisse.



« LEMAN 1999 » : exercice de coopération transfrontalière franco-suisse. Montage d'un pont flottant français sur le Rhône.

Mitteln ist gemäss Neutralitätsbericht mit der Neutralität vereinbar, wenn die Operation unter UNO-Mandat erfolgt, und die Staatengemeinschaft weitgehend geschlossen gegen einen Rechtsbrecher vorgeht. Ausgeschlossen ist jedoch gemäss Militärgesetz die Teilnahme an Kampfhandlungen zur Friedenerzwingung.

Die Mitgliedschaft in internationalen Organisationen, der UNO, der OSZE, EAPC und PfP, selbst bei der EU ist vereinbar, da oder solange keine Beistandsverpflichtung für den Kriegsfall, oder im Falle der UNO, da keine Verpflichtung zu neutralitätswidrigem Verhalten besteht. Die gleiche Einschränkung gilt für die bilaterale Zusammenarbeit bei der Ausbildung, Rüstungsbeschaffung oder Luftüberwachung. Mit der Neutralität nicht vereinbar bleibt eigentlich nur der Beitritt zur NATO, da er die Verpflichtung zum Beistand im Kriegsfall einschliessen würde. Wieweit im militärischen Bereich die Neutralitäts-Spielräume ausgefüllt werden, ist Frage der Neutralitätspolitik.

Anforderungen an die Armee

Die Armee muss auf die Risikolage ausgerichtet sein ; sie ist ein Instrument. Fähigkeiten, Aufbau und Bereitschaft leiten sich aus ihrer Aufgabe ab. Budgetkürzungen verstärken die Notwendigkeit, sich auf die geforderten Leistungen zu konzentrieren, und lassen wenig Spielraum für traditionsorientierte oder regionalpolitische Rücksichten.

Die Vielfalt von Bedrohungen und Gefahren verlangt Multifunktionalität. Die Armee XXI hat nicht nur eine, sondern drei Aufgaben : Raumsicherung und Verteidigung, subsidiäre Einsätze zugunsten der zivilen Behörden und Beiträge zur internationalen Friedesunterstützung (wobei die Teilnahme an friedensunterstützenden Einsätzen freiwillig ist). Der Einsatz der Armee für subsidiäre Aufgaben – der vom Ausnahmefall zunächst zum « permanenten Ausnahmefall » wurde – ist nun gewohnte Praxis.

Die diffuse Bedrohungslage und die daraus resultierende Ungewissheit darüber, welche Operationen die Armee ausführen muss, verlangt nach Modularität – der Fähigkeit, massgeschneiderte Einsatzverbände für eine konkret anstehende Aufgabe zu bilden. Das wurde zwar schon früher so gemacht, aber mit der Armee XXI wird es zum vornherein berücksichtigt, damit es besser funktioniert, wenn die Zeit knapp ist. Für den einzelnen Soldaten hat die Modularität kaum Auswirkungen ; er oder sie wird auch bei Umstellungen nicht aus dem gewohnten Rahmen von Kompanie und Bataillon herausgerissen. Der grenzüberschreitende Charakter der meisten Bedrohungen und Gefahren legt Kooperation und, als Voraussetzung dafür, Kooperationsfähigkeit – Interoperabilität – nahe. Das betrifft nicht nur Verteidigung, sondern auch und vor allem subsidiäre Einsätze und die Teilnahme an friedensunterstützenden Operationen, wo die

Schweiz nie allein agiert, sondern im Rahmen eines aus mehreren Staaten zusammengesetzten Verbandes.

Weil die verschiedenen Bedrohungen, Gefahren und Risiken unterschiedliche Vorwarnzeiten haben und eine dauernde hohe Bereitschaft der ganzen Armee aufwendig wäre, liegt es nahe, die Bereitschaft der Armee abzustufen : Sie muss jederzeit über die Kräfte verfügen, um für unvermittelt eintretende Fälle gerüstet zu sein. Das war der Hauptgrund, Durchdiener einzuführen, d.h. bis zu 15 % der Militärdienstpflichtigen die Möglichkeit zu geben, ihren gesamten Militärdienst von 300 Tagen auf einmal zu leisten. Die Armee XXI soll dauernd fähig sein, aus dem Stand rund 1300 Berufs- und Zeitmilitär sowie rund 900 Durchdiener einzusetzen. Wenn diese Kräfte nicht ausreichen, können solche tieferer Bereitschaft eingesetzt werden, zunächst Verbände, die gerade Wiederholungskurse leisten, dann bei Bedarf eigens aufgebotene Verbände, und im Extremfall kann die Reserve aktiviert werden. Der Armeebestand, 120 000 aktiv Dienstleistende und 80 000 in der Reserve Eingeteilte, lässt sich auf diese Weise rechtfertigen.

Die Armee XXI kann es sich umgekehrt leisten, jene Kräfte in geringer Bereitschaft zu halten, die nur im Hinblick auf Bedrohungen nötig sind, die eine längere Vorwarnzeit haben. Dies ist für eine Lage, in der sich eine militärische Bedrohung abzeichnet, der Fall. Dann kann die Armee durch den sogenannten Aufwuchs angepasst werden. Dazu gehören die Ausrüstung und Ausbildung zusätzlicher für den militärischen Abwehrkampf bestimmter Einheiten, die Anpassung der Doktrin und – wenn nötig und nach Beschlüssen des Parlamentes – eine Erhöhung der Dienstleistungsdauer.

Bereiche internationaler Kooperation der Armee

Internationale Kooperation ist für die Armee nichts Neues, sondern bereits seit Jahrzehnten geübte Praxis. Die Zusammenarbeit findet in vier Bereichen statt : In der Ausbildung, in Einsätzen zur Friedensunterstützung, bei der Unterstützung humanitärer Hilfeleistungen und bei der Rüstungsbeschaffung.

Zunächst zur Ausbildung : In der Schweiz können nicht alle Übungen durchgeführt werden, die es braucht, um den nötigen Ausbildungsstand zu erreichen, gerade für den Verteidigungsauftrag. Gemeinsame Übungen und Erfahrungsaustausch mit ausländischen Partnern helfen unserer Armee, sich zu messen und die Ausbildung zu verbessern. Verpflichtungen für den Kriegsfall entstehen aus dieser Zusammenarbeit in der Ausbildung keine. Die Neutralität wird nicht geschwächt, die militärische Selbständigkeit nicht gefährdet, sondern durch einen besseren Ausbildungsstand erhöht.

Wenn die Schweiz – mit Freiwilligen und verglichen mit Staaten wie Schweden, Finnland und Österreich in eher bescheidenem Mass – an Einsätzen zur Friedensunterstützung teilnimmt, ist Kooperation mit den Streitkräften anderer Staaten, ebenso wie mit der internationalen Organisation, die den Einsatz leitet, eine Notwendigkeit. Es ist undenkbar, dass die Schweiz allein einen solchen Einsatz durchführen würde, aus politischen Gründen und wegen der Beschränktheit der schweizerischen Mittel. Gleiches wie für die Friedensunterstützung gilt auch für die Unterstützung humanitärer Hilfeleistungen mit Personal und Mitteln der Schweizerischen Armee.

Dass die Schweiz in der Rüstungsbeschaffung nicht autonom ist, sondern praktisch alle grösseren Waffensysteme im Ausland beschaffen muss, ist so bekannt, dass es nicht weiter erklärt und begründet werden muss. Immer weniger Länder können sich leisten, komplexe Waffensysteme im Alleingang zu entwickeln und herzustellen. Die Schweiz hat vor mehr als drei Jahrzehnten realisiert, dass sie es sich finanziell und technologisch nicht mehr leisten kann, eine eigene unabhängige Panzerproduktion weiter zu führen.

Die Schweizer Sicherheitspolitik und internationale Organisationen

Internationale Organisationen spielen eine grosse Rolle in der internationalen Sicherheitspolitik – und damit auch für die Sicherheit der Schweiz –, unabhängig davon, ob die Schweiz dies begrüsst oder bedauert. Wenn die Schweiz internationale Organisationen ignorieren und sich auf bilaterale Beziehungen zu anderen Ländern beschränken würde, wäre das ihrer Sicherheit abträglich.

Die Schweiz ist Mitglied der UNO, der OSZE, des Europarates, der Partnerschaft für den Frieden und des Euro-Atlantischen Partnerschaftsrates (EAPC). Sie ist nicht Mitglied der NATO und der EU, kooperiert aber mit diesen Organisationen.

Von besonderer Bedeutung für die Armee ist die Partnerschaft für den Frieden. Sie wurde 1994 von der NATO lanciert, um mit Staaten, die der Allianz nicht angehören, zusammen zu arbeiten. Hauptziele dieser Kooperation sind die Stärkung der demokratischen Kontrolle über die Streitkräfte und die Verbesserung der Fähigkeiten zur Teilnahme an friedensunterstützenden Einsätzen zusammen mit NATO-Staaten. Der im Rahmen der Partnerschaft offerierte Informationsaustausch bringt desgleichen für die Weiterentwicklung der Armee grosse Vorteile.

Die Schweiz entschied sich 1996 zur Teilnahme, als 26 andere Staaten (oder 42, wenn man die NATO-Mitglieder dazu rechnet) sich bereits an der Partners-

chaft beteiligten. Diese Entscheidung wurde dadurch erleichtert, dass aus der Partnerschaft keine rechtlichen Verpflichtungen entstehen. Jeder Partner bestimmt selbst, was er anbieten und von welchen Angeboten der NATO oder anderer Partnerstaaten er Gebrauch machen will. Für die Schweiz ist die Partnerschaft ein auf Dauer angelegter Kooperationsrahmen. Sie hat zu Beginn ihrer Teilnahme offiziell und schriftlich an die NATO gerichtet erklärt: « Die Schweiz ist der dauernden und bewaffneten Neutralität verpflichtet. Sie hat nicht die Absicht, die Neutralität aufzugeben. Sie will nicht der Nordatlantischen Allianz beitreten. »

Die Schweiz, die weder der NATO noch der EU noch ihren Kandidatengruppen angehört, hat schon mehrmals im Rahmen von NATO geführten Operationen einen Beitrag geleistet, wie zum Beispiel bei der KFOR. Sie kann auch fallweise an EU-geführten friedensunterstützenden Operationen mitmachen, wenn die Bedingungen des Militärgesetzes erfüllt sind (Mandat der UNO oder der OSZE, keine Kampfeinsätze zur Friedenserzwingung), wie bei der Operation «ALTHEA» in Bosnien-Herzegowina, und die EU an einem schweizerischen Beitrag interessiert ist.

Ausbau der militärischen Komponente der Friedensförderung

Die Schweiz hat ein gut ausgebautes ziviles Instrumentarium zur Friedensförderung. Dies erlaubt ihr, eine sehr aktive Aussenpolitik zu führen.

Die militärische Komponente ist in den letzten 15 Jahren zwar schrittweise, aber erfolgreich auf- und ausgebaut worden. Gegenwärtig sind rund 250 Personen teils in kleineren Verbänden oder als Einzelpersonen, als Militärbeobachter, Stabsoffiziere oder als Entminungsspezialisten, im Auslandeinsatz. Im Vergleich zu andern Staaten ist dies jedoch bescheiden. Tatsächlich haben Österreich, Finnland und Schweden zwischen 1000 und 1500 Armeeangehörige im Auslandeinsatz.

Die Entsendung von Militärpersonal zur Friedensunterstützung ist gemäss Militärgesetz an Bedingungen geknüpft: Die Einsätze müssen den Grundsätzen der schweizerischen Aussen- und Sicherheitspolitik entsprechen und auf einem Mandat der UNO oder OSZE beruhen; die Zustimmung der Konfliktparteien allein genügt nicht. Die Teilnahme an Kampfhandlungen zur Friedenserzwingung ist ausgeschlossen. Es werden nur Freiwillige eingesetzt. Für bewaffnete Einsätze muss der Bundesrat vorgängig die Aussenpolitischen und die Sicherheitspolitischen Kommissionen beider Räte konsultieren. Werden für einen bewaffne-

ten Einsatz mehr als 100 Militärpersonen eingesetzt oder dauert dieser länger als drei Wochen, so muss die Bundesversammlung den Einsatz genehmigen.

Es gibt gute Gründe für den weiteren Ausbau auch des militärischen friedenspolitischen Instrumentariums. Zuerst einmal kommt die Stabilisierungspolitik der EU und der NATO auch der Schweiz zu Gute. Es ist aus diesem Grunde wichtig, dass wir auch im Sicherheitsbereich Möglichkeiten der Zusammenarbeit nutzen. Unsere Nicht-Mitgliedschaft hindert uns nicht daran, mit zivilen oder militärischen Mitteln friedenserhaltende Einsätze dieser Organisationen zu unterstützen, sofern die Einsätze von der OSZE oder von der UNO mandatiert sind.

Zweitens sind Bedrohungen und Risiken grenzüberschreitend geworden und haben ihren Ursprung meist in fragilen Staaten und Regionen. Risiken sollen – so lautet die Schlussfolgerung –, dort bekämpft werden, wo sie herkommen. Die Streitkräfte der EU- und NATO-Staaten werden demzufolge in erster Linie für Krisenbewältigung, Stabilisierungs- und Sicherungseinsätze, sowie für Konfliktprävention benutzt und entsprechend reformiert und vorbereitet.

Schliesslich ist der Bedarf für militärische Sicherungskräfte enorm. Die UNO hat zurzeit 18 verschiedene Operationen mit rund 70 000 Mann im Einsatz und ist dabei, für den Südsudan eine weitere Einheit von 10 000 Mann aufzubauen. Im Zusammenhang mit den Reformvorschlägen appelliert Kofi Annan an die UNO-Mitgliedstaaten, Personal und Kontingente bereitzustellen und für UNO-Einsätze zu reservieren. Anfragen für Militär- und Polizeikräfte für Friedensunterstützungs-Missionen erreichen auch uns dauernd. Kann sich die Schweiz diesen Herausforderungen gegenüber verschliessen ?

Die Sicherheitspolitik der Schweiz – Offene Fragen und Ausblick

Die Sicherheitspolitik der Schweiz ist durchdacht und demokratisch solid abgestützt. Sie vereint das Streben nach Sicherheit für die Schweiz und ihre Bewohner mit dem Bemühen, über die Grenzen hinaus zu einer friedlicheren und sicheren Welt beizutragen. Sie kombiniert auch das Bemühen, Bewährtes zu erhalten, mit der Bereitschaft, immer wieder dem Wandel innerhalb und ausserhalb der Schweiz Rechnung zu tragen.

Für die Zukunft stellen sich jedoch, namentlich was die Rolle der Armee betrifft, eine Reihe von offenen Fragen .

Zuerst die rückläufigen Verteidigungsausgaben. Seit 1989 sind diese teuerungsbereinigt um rund einen Drittel gesunken. Der Anteil der Verteidigungsausgaben am Bundesbudget betrug 1987 noch knapp 20 % ; jetzt sind es unter 10 %. Der Anteil der Verteidigungsausgaben am Bruttoinlandprodukt betrug 1987

1,9 % ; jetzt sind es 1,2 %. Die Sparmassnahmen der letzten beiden Jahre haben den Anteil der Verteidigungsausgaben weiter, auf 3,8 Mr. Franken oder 0,9 % des Bruttoinlandprodukts, heruntergedrückt. Hier stellt sich die Frage, wie viel nötig und angemessen ist, um die Sicherheit des Landes zu gewährleisten.

Gleichzeitig ist das Engagement der Armee zur Unterstützung der zivilen Behörden verstärkt worden. Die anhaltende Bedrohung von Terroranschlägen machen Schutzvorkehrungen für die Bewachung ausländischer Missionen und für die Sicherung internationaler Treffen und öffentlicher Veranstaltungen auf hohem Niveau zu einer Daueraufgabe der Armee. Hier stellt sich die Frage, ob Einsätze zugunsten der Polizei « Sockelaufgabe » der Armee bleibt, oder ob sich die Armee lediglich zur Deckung von Spitzenbelastungen bereitzuhalten hat.

Weiter steht zur Diskussion, wie weit die Schweiz ihr militärisches Instrumentarium zur Friedenserhaltung den internationalen Entwicklungen und Bedürfnissen anpasst. Anpassungen wären nicht nur im quantitativen, sondern im qualitativen Sinne gefordert. Ein Ausbau des Fähigkeitsprofils würde bedeuten, dass Friedenseinsätze im Ausland eine strukturbestimmende Aufgabe unserer Armee werden und konzeptionell als Teil einer umfassenden Verteidigungs- und Sicherheitspolitik verstanden werden sollte.

Mit den am 8. Mai dieses Jahres beschlossenen Anpassungen der Armee XXI hat der Bundesrat vorderhand diesen Erfordernissen Rechnung getragen. Dabei sind die klassischen Verteidigungskapazitäten zugunsten von Raumsicherungskräften verringert, die Kapazitäten für friedenserhaltende Operationen von heute 250 Armeeangehörigen auf rund 500, die für Einsätze bereitstünden, verdoppelt worden. Diese Beschlüsse werden bis 2008 bzw. 2011 umgesetzt.

Abzusehen aber ist : Die sicherheitspolitische Lage im regionalen und im globalen Umfeld der Schweiz wird weiterhin von raschem Wandel und wachsender Komplexität geprägt sein. Der Transformationsprozess der sicherheitspolitischen Strategien und Mittel wird andauern. Die diffusen und schwer einschätzbaren grenzüberschreitenden Gefahren und Risiken werden weiterhin ein stark erweitertes Aufgabenspektrum sowohl der moderner Streitkräfte als auch der zivilen Mittel erfordern.

Dieser sicherheitspolitische Wandel geht weiter einher mit einem anhaltenden Wertewandel in der Gesellschaft, der sich auf die Milizwilligkeit und – Fähigkeit von Gesellschaft und Wirtschaft auswirkt. Gleichzeitig dürfte der Finanz- und Leistungsdruck auf die Armee zunehmen.

Die bisher erfolgten Massnahmen dürften deshalb Übergangscharakter haben. Die längerfristige Ausrichtung der Armee und der Sicherheitspolitik wird Bundesrat und Parlament weiter beschäftigen.

R. K

Résumé

Quels sont les buts de la politique suisse de sécurité ? A quelles menaces, à quels dangers, à quels risques de plus en plus larges mais pas toujours faciles à identifier doit-elle être prête à faire face ? Avec ses particularités dues, entre autres, à la neutralité permanente et armée, quelle signification prend-elle dans les environnements national et international ? Son étude dans une optique historique révèle à la fois une continuité et une évolution avec, depuis 1953, des participations à des opérations de maintien ou de promotion de la paix et, depuis les années 1990, la mise en œuvre du principe « La sécurité par la coopération ». Quels sont aujourd'hui les outils de cette politique de sécurité ? Parmi tous ceux que l'on peut citer, l'armée apparaît comme un outil essentiel. On discute des engagements au profit de la police et du fait de savoir si l'armée est adaptée aux récents développements et besoins au niveau international.



Le major suisse Jean-Paul Dietrich observe les hauteurs du Golan depuis le secteur démilitarisé entre la Syrie et Israël.

*La conception graphique et la mise en page
ont été réalisées par
DEMOTEC SA – Microédition, CH-2900 Porrentruy.*

*L'impression est l'œuvre de
l'Imprimerie 2000, CH-2900 Porrentruy.*

Achevé d'imprimer en octobre 2005

